



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

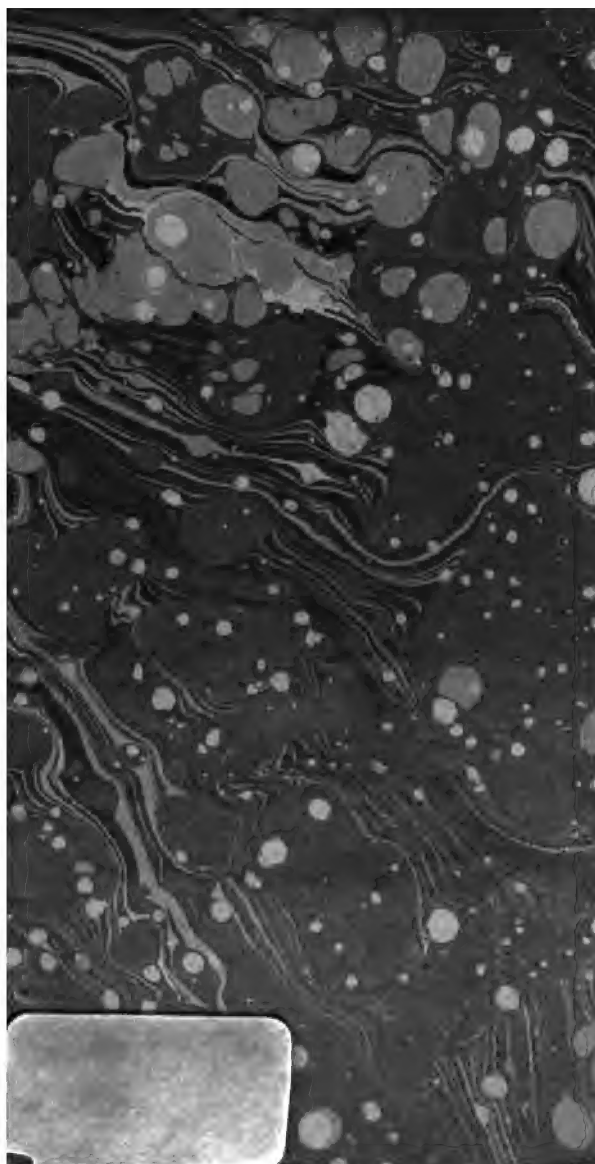
We also ask that you:

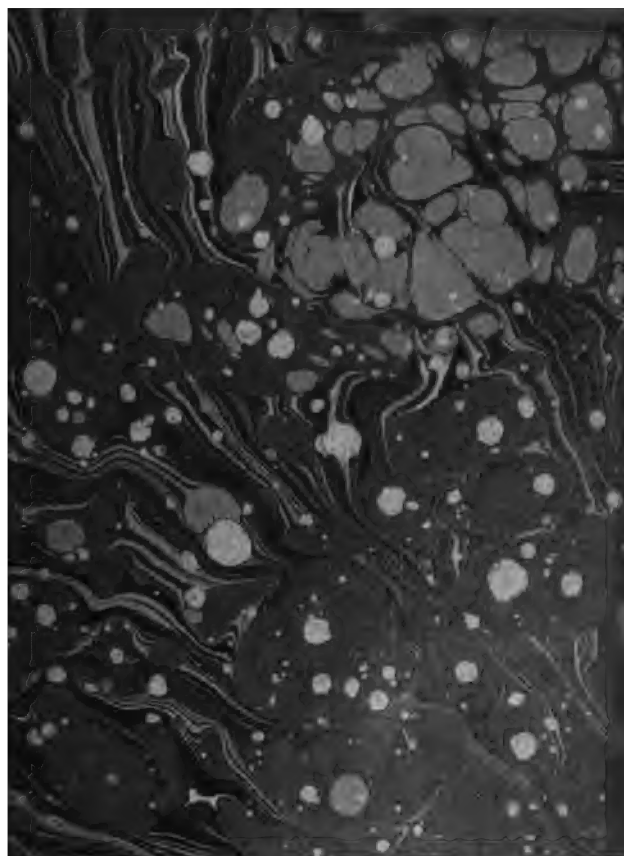
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

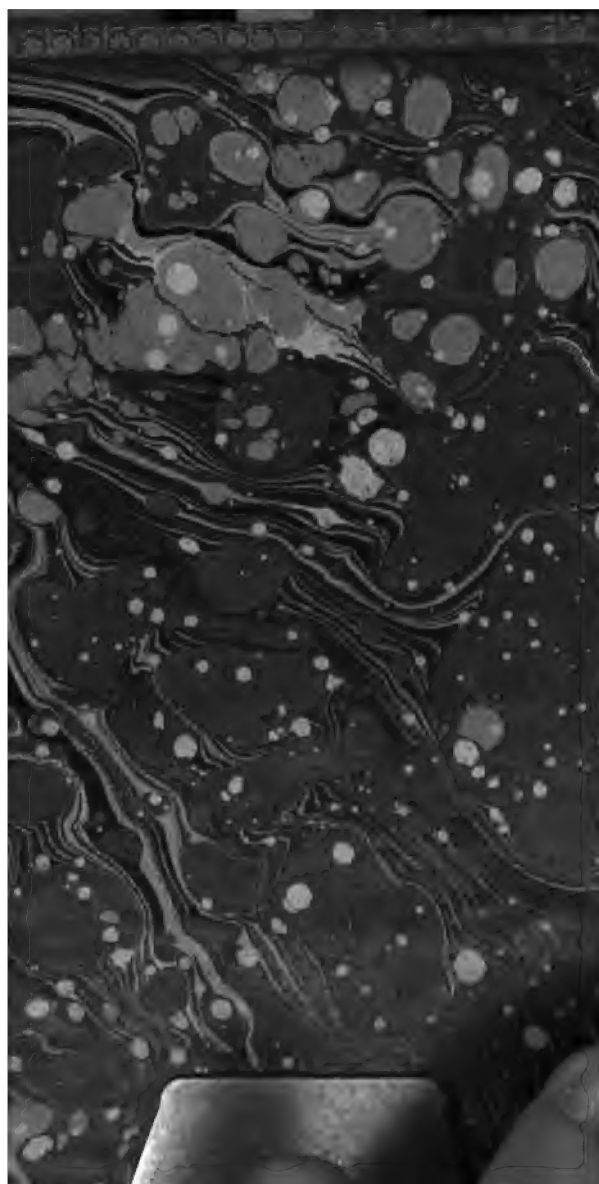
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

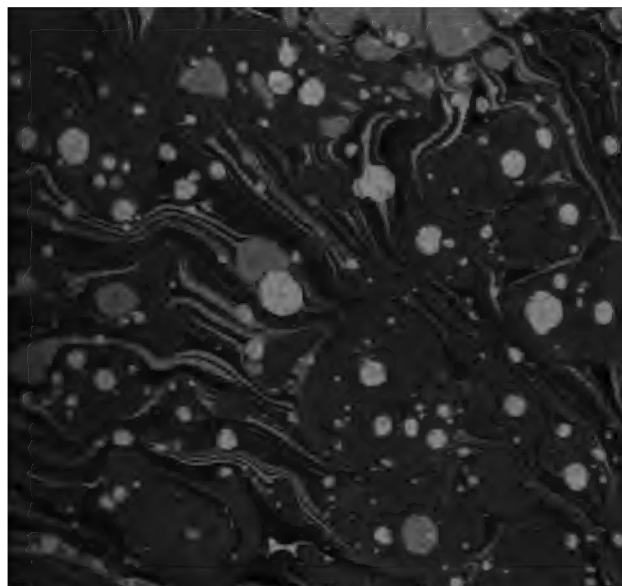


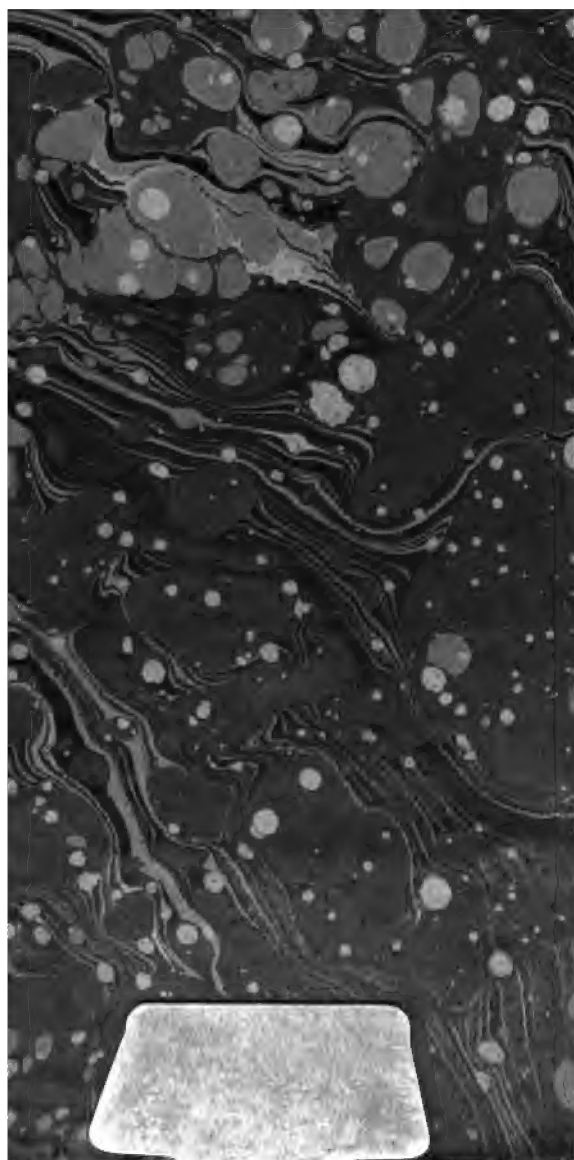


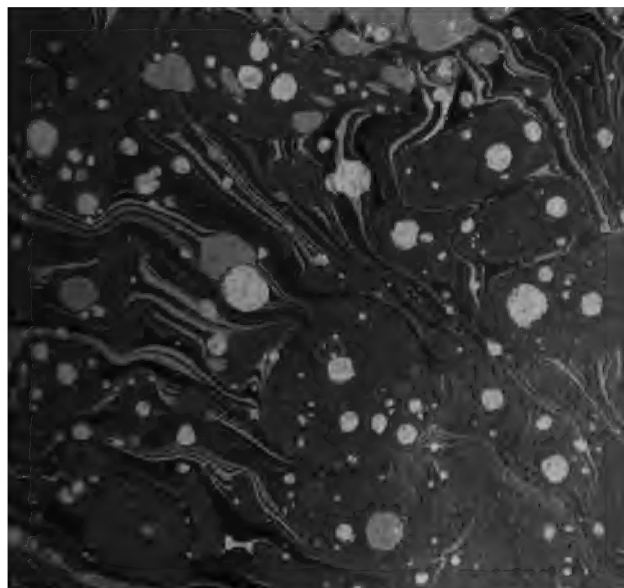


















# HISTOIRE IMPARTIALE

DES

ÉVÈNEMENS MILITAIRES

ET POLITIQUES

DE LA DERNIÈRE GUERRE,

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

PAR M. DE L.

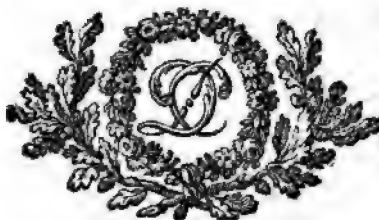
TOME SECOND.

---

*Parcere subjectis, & debellare superbos.*

Virgil. Eneid. l. 6.

---



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,  
rue Saint Jacques.

---

1785.

226 k. 388.







# HISTOIRE

## IMPARTIALE

*Des Événemens militaires & politiques de la dernière Guerre, dans les quatre Parties du Monde.*

---

1779.

**C**EPENDANT l'Angleterre faisoit des préparatifs immenses & ruineux pour la campagne prochaine. Un convoi de trois cens navires se disposoit à mettre à la voile sous l'escorte de dix-sept vaisseaux de ligne, de sept frégates, & de trois flûtes armées. Lord Shuldham avoit ordre de les accompagner jusqu'à une certaine latitude, où le Commodore Rowley devoit le remplacer, & prendre le commandement général de la flotte. Elle attendoit le signal de quitter la rade, lorsqu'elle fut dispersée par une tempête qui

Préparatifs des Anglois pour la campagne prochaine. Leur convoi est retardé par une tempête.

**1779.** submergea plusieurs vaisseaux, & força Shuldham à relâcher dans la baie de Torbay. Ce même coup de vent avoit contraint M. de la Touche Tréville à gagner la rade de Brest avec sa division; mais à l'exception du lougre l'Espiegle, violemment endommagé dans sa mâture, tous les vaisseaux furent bientôt en état de reprendre leur croisière.

Le désastre de la flotte angloise retardoit nécessairement les secours attendus aux Indes occidentales, & causa de grandes allarmes parmi les négocians intéressés au commerce des Isles angloises. Pour les calmer, l'Amirauté fit annoncer le départ de trois autres convois; mais ces vaines promesses ne rassuroient personne. Les besoins étoient pressants, & le moindre retard pouvoit décider le succès des opérations du Comte d'Estaing, qui, disoit-on, venoit de toucher à la Martinique. Quoique douteuse encore, cette nouvelle allarmoît les Anglois; ils avoient lieu de tout craindre, par là même qu'ils ne savoient rien de positif.

Conjectu- Clinton venoit d'écrire à Lord

Germaine qu'il n'avoit aucunes lu-  
 mieres sur la position respective de <sup>1779.</sup>  
 l'Amiral Byron, du Général Grant <sup>res sur leur</sup>  
 & du Commodore Hatam. Les deux <sup>position dans</sup>  
 vaisseaux de ligne, & les onze au- <sup>les Indes oc-</sup>  
 cidentales.  
 tres voiles en station dans les Indes  
 occidentales, sous les ordres de  
 l'Amiral Barrington, n'étoient point  
 en état de faire tête à nos forces  
 navales, si le Comte d'Estaing y  
 devançoit l'Amiral Byron. D'ail-  
 leurs le bruit déjà répandu que la  
 frégate angloise la Rose avoit coulé  
 bas dans les parages des Antilles,  
 après un combat de plusieurs heu-  
 res contre une de nos frégates,  
 venoit de se confirmer dans les  
 ports de Brest & de Ports-Mouth.  
 On apprit en même tems qu'un au-  
 tre vaisseau de quarante canons s'é-  
 toit rendu, dans les parages de Saint-  
 Domingue, à notre frégate le *Tri-*  
*ton*, (1) qui n'en montoit que trente.

---

(1) On ne confondra pas cette frégate  
 avec le *Triton*, vaisseau de ligne de soix-  
 ante-quatre canons, ci-devant commandé  
 par le Comte de *Ligondès*, & qui le sera  
 désormais par M. de la *Clochette*. Ce brave  
 défenseur de la *Belle-Poule*, avoit ob-  
 tenu que l'Etat-Major & l'Equipage de  
 cette frégate, serviroient sur le *Triton*.

1779.

M. de Caluélan qui la commandoit, blessé dangereusement au milieu de l'action, fut obligé de descendre pour se faire panser. On vint lui dire que son équipage commençoit à foiblir; quoique mourant, il se fit reporter sur le tillac, où il harangua les Soldats & les Matelots : *Mes enfans*, leur dit-il, *vous voyez l'état où je suis; j'ai peu d'heures à vivre; mais que je n'aie pas la douleur de mourir sans vous voir maitres de la frégate angloise, il ne vous reste plus qu'un coup de force à donner pour avoir pleine victoire.*

Ces paroles ranimèrent leur courage; & après un choc des plus violens, la frégate angloise amena pavillon. Le brave Caluélan mourut le lendemain des suites de sa blessure.

Prise de  
Sainte-Lucie.  
M. le Comte  
d'Estaing es-  
saye de la re-  
prendre.

Tous ces événemens ne préparoient point les Anglois à la nouvelle de la conquête de Sainte-Lucie. Ils l'apprirent avec d'autant plus de joie, que des bruits semés par les émissaires de l'opposition, ne laissoient entrevoir que des malheurs, toutes les fois qu'on se livroit aux conjectures sur les isles angloises.

de l'Amérique. Les nouveaux rap-  
ports venus de ces isles mirent  
fin pour quelques momens à ces  
cruelles inquiétudes. On fut que  
l'Amiral Byron étoit parti de Rhode-  
Island le 14 Décembre avec son  
escadre, composée de onze vais-  
seaux de ligne, & du sloop le *Star*;  
qu'il avoit touché à la Barbade le  
4 Janvier, & qu'avec neuf vais-  
seaux il étoit allé joindre Barring-  
ton à Sainte-Lucie, dont le Général  
Grant venoit de s'emparer. Suivant  
les relations, cette isle sans défense  
avoit capitulé à la première som-  
mation du Général anglois, qui s'y  
vit bloqué presque aussitôt par le  
Comte d'Estaing. Le Vice-Amiral,  
arrivé de Boston au Fort-Royal de  
la Martinique le 8 Décembre, ap-  
prit le 14 du même mois, que dix  
Régimens anglois, sous le comman-  
dement du Général Grant, avoient  
débarqué depuis deux jours à l'isle  
de Sainte-Lucie, sous la protection  
de sept vaisseaux, aux ordres de  
l'Amiral Barrington; il appareilla  
sur le champ pour aller attaquer  
l'ennemi, & tenter de reprendre  
cette isle. Son escadre s'y rendit

1779.

1779.

le 15 avec quatre mille cinq cens hommes de troupes, & environ mille Volontaires. Les vaisseaux anglois étoient embossés dans le grand cul<sup>d</sup>-de-sac de Sainte-Lucie, & protégés par des batteries distribuées sur la côte, dont l'affiette naturelle ajoutoit encore à la force de leur position. D'ailleurs un calme presque absolu ne permettoit pas de les combattre avec avantage. Nos troupes mirent à terre dans le dessein de s'emparer des ouvrages préparés pour la défense de l'Isle; mais l'ennemi s'en étoit rendu maître, & il fut impossible d'y forcer le Général Grant.

Retraite du  
Comte d'Es-  
saing,

Le 18, il y eut deux actions très-vives; dans la première, nos Grenadiers & nos Chasseurs formés sur trois colonnes au nombre d'environ quatre mille hommes, vinrent attaquer la *vigie du Carenage*, ce qu'ils firent avec tant d'activité, qu'ils enlevèrent en un instant la première redoute; mais la peur ayant saisi les guides, ils conduisirent si mal notre armée, que les trois colonnes se trouvèrent engorgées.

Dans la seconde action, nos troupes se formèrent en plusieurs corps au débouché d'un bois, sous le feu d'une mousqueterie dominante, d'une nombreuse artillerie de campagne & de plusieurs pièces de gros canon, qui, tirant à mitraille, y faisoient le plus grand ravage. Pendant trois heures, les François soutinrent ce feu avec leur bravoure ordinaire ; mais les Anglois arrêtoient par-tout leurs efforts, avec d'autant plus de facilité, que deux vaisseaux auxquels M. le Comte d'Estaing avoit donné ordre de venir s'emboffer sous les batteries des ennemis, ne purent exécuter cette manœuvre à cause du calme qui nuisit infiniment au succès de notre attaque. A cet obstacle se joignit celui d'une pluie continuë qui nous laissoit à peine l'usage du fusil, la seule arme que nous eussions, pour ainsi dire, à opposer au feu de l'artillerie angloise. Cependant, le combat se soutint pendant quatre heures & ne cessa que faute de munitions. Enfin nos troupes se retirèrent à la demi-portée du

1779.



---

---

1779.

canon de l'ennemi qui n'ôsa les poursuivre; leur retraite se fit dans le meilleur ordre, ainsi que leur embarquement; notre escadre vint mouiller le 19 au Fort-Royal, avec tous ses vaisseaux en bon état. Le Comte d'Estaing étoit informé de l'arrivée prochaine de l'Amiral Byron avec douze vaisseaux de ligne, & dans cette conjoncture critique, il n'y avoit point à délibérer; le seul parti sage étoit de regagner la Martinique. Quoiqu'il en soit, notre Vice-Amiral, ainsi que MM. de Bouillé & de Lowendal avoient signalé leur prudence & leur valeur dans ces deux actions peu importantes en elles-mêmes, quoique vives & meurtrières. Nous y perdîmes cent soixantedouze hommes tant Officiers que Soldats; & le nombre de nos blessés fut de quatre cens cinquante hommes. La perte des ennemis égala presque la nôtre; mais ils eurent la gloire de garder leur conquête, si l'on doit appeller de ce nom la prise d'une isle mal fortifiée, que cent hommes de garnison ne pouvoient

## DE LA DERN. GUERRE. II

défendre contre une flotte royale équipée à grands frais pour cette expédition. 1779.

La capitulation de Sainte-Lucie fut honorable pour les habitans & pour la garnison, qui sortit de ses postes avec les honneurs de la guerre. Le Chevalier de Micaud, Lieutenant-Gouverneur de l'isle eut la permission d'y séjourner tout le tems nécessaire pour mettre de l'ordre & de la sûreté dans le transport de ses effets. On lui refusa la liberté de continuer son service, & il fut censé prisonnier de guerre jusqu'au moment de l'échange. Les Soldats emportèrent leurs bagages, & les habitans eurent le choix, ou de rentrer en possession de leurs domiciles, en prêtant le serment d'allégeance au Roi d'Angleterre, ou d'être transportés à ses frais, soit en Europe, soit à la Martinique.

Capitulation de Sainte-Lucie.

La prise de Sainte-Lucie fut avantageuse aux Anglois, en ce qu'elle retarda l'expédition de M. d'Estaing, contre l'isle de la Grenade; ce fut d'ailleurs un bien foible dédommagement des pertes qu'ils faisoient chaque jour dans ces pa-

Utilité des croisières du Comte d'Estaing dans les parages de la Martinique.

1779. rages. Le Vice-Amiral retiré sous le canon du Fort-Royal, ne pouvoit sans imprudence, risquer alors une affaire générale avec l'Amiral Byron, dont les forces réunies à celles de Barrington étoient de beaucoup supérieures aux nôtres; il attendoit pour cela, la jonction de l'escadre de M. de Grasse, & faisoit croiser en conséquence ses frégates, qui ne pouvoient manquer de la rencontrer & d'informer à tems le Comte d'Estaing de l'approche de ce renfort. Un autre avantage de ces croisières étoit d'intercepter les communications avec Sainte-Lucie, & de s'emparer des bâtimens qui tentoient de la favoriser.

L'Amiral Byron ne peut empêcher la jonction des escadres françoises.

Le nombre & l'importance de ces prises furent considérables & balançoient au moins le dernier triomphe des Anglois dans les Indes occidentales, où le scorbut exténuoit les Matelots & les Soldats de leur flotte, tandis que la fièvre faisoit d'affreux ravages parmi les troupes qui composoient la nouvelle garnison de Sainte-Lucie; dans ce même tems, le Comte d'Estaing n'avoit pas plus de cent

huit malades sur son escadre. Celle de Byron, toujours maltraitée par les vents, & dont les équipages incomplets avoient souffert considérablement, ne pouvoit mettre en mer tous les vaisseaux. On ne présumoit pas qu'elle se montât à plus de vingt, même depuis la jonction du Commodore-Rowley, dont l'escadre étoit arrivée d'Angleterre, le 12 Février. Ces vingt vaisseaux étoient si foibles d'équipages & de munitions de guerre, qu'ils ne pouvoient faire tête aux forces combinées de M. d'Estaing & de M. de Grasse qui venoit enfin d'entrer au Fort-Royal avec quatre vaisseaux de ligne, quelques frégates & plusieurs navires d'approvisionnement. L'Amiral Byron avoit détaché le Commodore, avec huit vaisseaux de ligne, pour intercepter la flotte du Comte de Grasse; mais après une croisière assez longue, il lui fit expédier l'ordre de rejoindre l'armée; Rowley eût à peine quitté sa station, que le Commandant françois passa avec ses vaisseaux & ses transports; il ne perdit pas un seul bateau.

Cette réunion, même en laissant  
 1779. à l'ennemi l'avantage du nombre,  
 Echecs des nous donnoit la prépondérance des  
 Anglois sur forces ; & l'on ne doutoit pas que le  
 mer Vice-Amiral françois ne se hâtât  
 d'attaquer l'armée britannique, &  
 ne forçât les Anglois à reconnoître  
 enfin notre supériorité sur ces mers,  
 dont ils avoient si longtems usurpé  
 l'empire. Mais c'étoit dans l'Amé-  
 rique proprement dite, que des  
 échecs répétés leur apprennent  
 chaque jour qu'ils n'étoient point  
 invincibles sur un élément, dont  
 ils se disoient les Souverains. En  
 moins de trois mois, les corsaires  
 américains avoient conduit dans les  
 ports de Salem, de Marblehead,  
 de Piscataqua & de Boston, près  
 de soixante voiles angloises, qui  
 pour la plupart étoient d'une grande  
 valeur.

Ils sont plus  
 heureux dans  
 leurs expédi-  
 tions de terre.  
 Journée de  
 Savannah.

Les Anglois avoient été plus  
 heureux dans leurs expéditions de  
 terre ; & leur défaite à quelques  
 milles de Beaufort dans la Caroline  
 méridionale, où le Général Moul-  
 trie, avec neuf compagnies de  
 troupes continentales, battit com-  
 plettement un corps de troupes

royales tirées de l'infanterie ; & les trente-huit prisonniers & les sept déserteurs qu'ils perdirent à la retraite de Horseneck dans le Connecticut ; & l'invasion inutile d'Elisabeth-Town que le Général Maxwell fut tourner contre eux par une manœuvre habile qui leur enleva près de quatre cens hommes , & plusieurs autre actions vives & meurtrières où les Américains se mesurèrent glorieusement avec les troupes britanniques ne compensoient point la prise de Savannah , capitale de la Georgie. Le Lieutenant-Colonel Campbell & le Commodore Parker eurent la principale gloire de cette expédition imprudemment hasardée ; mais que le succès justifia. Ils ignoroient quelles pouvoient être les forces militaires de la Province & les dispositions faites pour sa défense ; cependant après avoir passé la barre avec toute leur escadre , & pris quelques informations sur l'état de Savannah , ils firent leur descente dans la matinée du 27 Décembre , au poste de Guerridoë , à deux milles de la place. Une partie de l'armée ayant

1779.

pris terre sur la rivière Dam, s'empara d'une éminence que cinquante Américains disputèrent courageusement à l'infanterie légère ; mais les montagnards fondant sur eux avec impétuosité, les forcèrent bientôt à s'enfoncer dans les bois, & facilitèrent ainsi le débarquement du reste de l'armée. De cette éminence le Colonel Campbell découvrit l'armée américaine, commandée par le Major-Général *Robert-Howe*, & formée environ à un demi-mille à l'Est de Savannah. Elle avoit en front plusieurs pièces de grosse artillerie ; cela n'empêcha pas Campbell de marcher à l'ennemi avec toutes ses troupes, ne laissant qu'un bataillon du Régiment de *Delancy* & une autre compagnie pour couvrir le lieu du débarquement. Elles s'avancèrent du côté de la ville dans l'ordre suivant : L'infanterie légère, débarrassée de ses havresacs, formoit l'avant-garde, les Volontaires de *New-York* suivoient pour la soutenir : le premier bataillon du soixante-onzième Régiment marchoit après les Volontaires avec deux pièces de six, & le bataillon

heffois de *Wellworth* venoit ensuite avec deux autres pièces ; une partie du bataillon heffois de *Wissenbach* formoit l'arrière-garde. L'armée de *Campbell* arriva sur les trois heures après midi en pleine campagne, près de la plantation de *Tatnal*, & fit halte sur le grand chemin, environ à deux cens pas de la barrière qui conduisoit à la plantation du Gouverneur *Wright*.

1779.

L'ennemi étoit formé en travers du grand chemin, à la distance de huit cens verges de cette barrière, avec deux Régimens des troupes de la Caroline commandés par le Colonel *Eugée*, & les quatre premiers bataillons de la brigade de Georgie sous le Colonel *Elbert*. Sa droite portoit sur le chemin, & sa gauche sur la rivière de la plantation du Gouverneur ; de ce côté, le fort de l'éminence *Savannah* lui servoit de second flanc, & c'étoit par-là que les Américains desiroient d'être attaqués. Le Colonel *Campbell* s'en apperçut à leurs mouvemens, & par une feinte heureuse que favorisoit la pente du terrain, il sut porter toute l'attention de

Suite de  
cette expédi-  
tion.



~~1779~~ 1779. l'ennemi à son aîle gauche ; mais les Anglois se dispofoient à l'attaquer d'un autre côté. *James Baird*, qui commandoit l'infanterie légère, reçut ordre de pénétrer dans un marais, dont la vue étoit dérobée par des bois, & de gagner les derrieres du flanc droit de l'armée de Savannah ; le Colonel *Tunbull* devoit le soutenir avec les Volontaires de New-York. Tandis que ce mouvement s'exécutoit, l'artillerie angloife fe porta fur une éminence à l'infu des Américains qui s'amufoient à de vaines canonnades ; les troupes royales attendoient pour faire feu, que l'infanterie légère eût gagné les derrieres de l'ennemi. Alors le Colonel *Campbell* fit avancer la ligne ; le fignal du combat fut donné, & les Géorgiens furent difperfés à l'inftant par les troupes de *James Baird*, & par celles que *Campbell* commandoit en perfonne. Ainfi fut décidé le fort de la journée de Savannah, où les Américains perdirent trente-huit Officiers de grades différens, & quatre cens quinze tant Soldats qu'Officiers fans brevet, un drapeau, quarante huit

pièces de canon , vingt - trois mortiers , quatre-vingt-quatorze barrils de poudre , le fort & tout ce qu'il contenoit de munitions , en un mot , la capitale de la Géorgie , & les vaisseaux qui se trouvoient dans son port. S'il faut s'en tenir à la relation du Colonel Campbell , cette importante expédition ne lui coûta qu'un Officier & deux Soldats.

Suivant le même rapport , l'armée royale s'empara en moins de quatre jours , de tous les postes intermédiaires entre Savannah & la ville d'Ebenezer , dont elle prit possession le 2 Janvier. Elle pénétra bientôt jusqu'à cinquante milles au-dessus de la capitale , sans trouver la moindre opposition de la part de l'ennemi , dont l'armée , ou plutôt ses débris s'étoient réfugiés à *Two-Sisters*. Ayant privé en grande partie cette Province des troupes républicaines , & gêné la communication de ses habitans avec la Caroline méridionale , Campbell & Parker firent publier une proclamation & la forme du serment que devoient prêter les Géorgiens ,

les  
ier  
qui  
put  
is,  
les  
du  
h;  
u-  
w-  
nt  
se  
es  
de  
es  
i,  
né  
le  
la  
it  
it  
is  
e  
e.  
e  
s  
e  
s  
s  
t

~~1779.~~ 1779. qui, s'il faut en croire ces Commandans, se rangèrent en foule sous les drapeaux britanniques.

Prise de  
Dumbury.

Le Colonel Campbell se disposoit à gagner *Dumbury* où deux cens hommes de l'armée de Robert Howe s'étoient retranchés, lorsqu'il apprit que cette ville venoit de se rendre à discrétion au Général Prevost qui, après avoir mis une garnison dans le fort, annonçoit son arrivée à Savannah ; il y devoit reprendre la conduite de l'armée victorieuse, dont Campbell n'avoit le commandement que par *interim*. Avant de se rendre maître de *Dumbury*, le Général Prevost avoit eu à soutenir un choc très-vif avec la milice rassemblée sous les ordres du Colonel *Screeven*, qui fut tué dans cette action d'une manière tout-à-fait barbare. Cet Officier ayant reçu un coup de feu étoit tombé de cheval ; aussitôt plusieurs Soldats anglois se précipitent de son côté, & le reconnoissant à son uniforme pour un Officier de distinction, se disputent l'honneur de l'achever, en déchargeant sur lui leurs mousquets.

Quoique très-malheureuses, les deux expéditions de Dumbury & de Savannah ne découragèrent point la Milice de la Géorgie qui, ayant reçu des renforts de la Caroline méridionale, se rassembla de toutes parts, & prit des mesures vigoureuses, non-seulement pour faire échouer les desseins de l'ennemi, mais pour lui couper sa retraite. Déjà même le bruit se répandoit que Washington étoit arrivé sur les frontières de la Province; & suivant d'autres nouvelles mieux accréditées, il y avoit eu dans la Géorgie entre les Généraux *Prevoft* & *Lincoln*, deux escarmouches où l'avantage étoit resté à ce dernier. On fut bientôt après qu'un corps de troupes angloises s'étant engagé trop avant dans les terres, avoit été forcé de reculer en désordre jusqu'à Savannah, avec perte de tous ses bagages, & d'environ cent cinquante hommes, non compris les blessés & les prisonniers, dont le nombre étoit considérable. On ajoutoit que Washington, informé des desseins de Clinton, avoit fait avertir les Etats de Virginie & de Ma-

1779.

Que les Géorgiens ne font point découragés, Position fautive de Clinton, qui ne peut renforcer le Général *Prevoft*

1779.

ryland de se tenir sur leurs gardes ; & que sur cet avis , les milices de ces provinces se dispoïent à bien recevoir l'ennemi , & brûloient de se mesurer avec les troupes angloïses. Mais le fait est que ce Général ne méditoit point alors de nouvelles tentatives , que la flotte & l'armée manquoient de tout à New-York , & particulièrement des choses nécessaires à l'équipement des navires ; que les bateaux plats destinés au transport des Soldats avoient été détruits par les glaces , que les voitures de terre étoient dans un délabrement affreux , & que les troupes , hors d'état de rien entreprendre , ôsoient à peine , vu leur petit nombre & leur épuisement , s'écarter de New-York pour se procurer des vivres & du fourrage.

Cependant le Général Prevost avoit besoin d'être renforcé dans la Géorgie , & Clinton ne pouvoit détacher une seule compagnie de son armée. Ce fut par ses ordres que le Colonel Campbell entreprit le voyage d'Angleterre , pour aller représenter au gouvernement ce besoin & cette impossibilité. A ces représentations , le Colo-

nel devoit ajouter que les forces des Américains se portoient dans la Caroline méridionale , que lors de son départ, elles se montoient à plus de douze mille hommes, que le Congrès se propoſoit d'y faire paſſer de nouvelles troupes , & que malgré l'effet prétendu ou du moins très - exagéré des proclamations , le peuple de *Charles-Town* étoit moins diſpoſé que jamais à la ſoumiſſion ; qu'en un mot l'opinion générale étoit qu'il falloit ou renoncer au ſuccès de cette campagne , ou porter tout l'effort de la guerre dans les parties méridionales de l'Amérique, & ſe tenir ſur la défenſive à New-York.

Dans cet état de criſe , Sir Henri Clinton flotroit entre deux partis également extrêmes, celui d'abandonner le Général Prevost , & de rendre nulle , par cette inaction , la conquête d'une grande partie de la Géorgie, ou de ſ'y transporter en perſonne avec un corps de troupes conſidérable, au riſque de voir paſſer New-York & ſes dépendances ſous la domination du Congrès. Tandis qu'il balançoit entre ces deux réſolutions , Washington plus

Embarras de Clinton.  
Washington  
eſt puiffamment ſecondé  
par ſes conci-  
toyens.

1779.

ferme dans ses desseins, méditoit des projets moins impraticables, & se voyoit heureusement secondé par l'ardeur de ses concitoyens, qui tous brûloient de concourir aux succès de leur Général. Ils ne pouvoient se dissimuler l'affront qu'ils avoient reçu dans la Géorgie; pour réparer ce malheur, il falloit une armée formidable, & les treize Colonies envoyèrent des renforts à cette armée. Ce concours généreux de toutes les provinces démentoit bien les bruits accrédités en Angleterre de la prétendue méfintelligence des Américains.

Contestation élevée entre MM. Lée & M. Silas Déane. Elle donne lieu à des suppositions de méfintelligence entre les différens Membres du Congrès.

Ces bruits n'eurent d'autre fondement qu'une contestation élevée entre M. Silas Déane, ci-devant Commissaire de l'Amérique à la Cour de Versailles, & MM. Williams, Arthur & Richard-Henri Lée, Membres du Congrès, ou ses Commissaires à la même Cour. Dans une adresse très-prolixie aux Américains ses compatriotes, M. Déane, inconsolable de sa disgrâce (1) qu'il imputoit à MM. Lée, s'é-

---

(1) Les engagements que M. Déane avoit  
toit

toit permis contre eux des insinuations odieuses, où il les représentoit comme ennemis de la Patrie ; il les accusoit indirectement d'avoir négligé les intérêts en France , & de les avoir trahis en Angleterre. Cette imputation donna naissance à quelques troubles intérieurs , & , pour ainsi dire , à des querelles domestiques, dont le scandale n'auroit point passé l'enceinte des Etats-Unis, si M. Paine n'eût pris parti dans cette affaire. Il répandit sous la signature ordinaire de *Common Sense* , une espèce d'apologie de MM. Lée , & la publicité de son ouvrage en donna beaucoup à ce procès. Quelques-unes des Parties étoient Membres du Congrès ; il n'en fallut pas davantage aux Royalistes pour faire courir le bruit

1779.

---

contractés en France , étoient d'une nature si embarrassante & si onéreuse pour le Congrès , que ce Corps se vit dans la nécessité de le rappeler, tant pour lui demander compte de ses opérations, que pour le soustraire à une chaîne de conséquences désagréables qui en pouvoient résulter, s'il eût séjourné plus longtems en France.



**1779.** que ce corps étoit entièrement désuni, que des troubles intestins fermentoient sourdement dans les Treize Etats de l'Amérique, qu'il s'y formoit des partis, des complots & des séditions ; qu'en un mot, cette République, à peine créée, alloit se déchirer de ses propres mains, & par tous les désastres d'une guerre civile, épargner aux Anglois les frais de sa destruction. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette même époque tous les Membres du Congrès étoient parfaitement d'accord ; il régnoit parmi eux une harmonie qui se réfléchissoit dans les provinces, dont ils étoient les représentans. Le patriotisme & la fidélité y donnoient chaque jour des exemples de cette vertu républicaine, dont l'héroïsme consiste dans le sacrifice de ses intérêts propres aux intérêts de la cause commune.

Traîtres  
exécutés.

Parmi ces vrais Citoyens, il se méloit sans doute quelques faux frères ; mais le Gouvernement mieux affermi ne craignoit plus d'en ordonner le supplice. Aux assises de *Gloucester* dans le *Jersey*

occidental , dix-sept de ces lâches furent condamnés à perdre la vie pour crime de haute trahison , & leur exécution fixée au 29 Janvier suivit de près cette sentence. Ces exemples d'une sévérité nécessaire étoient plus efficaces que les belles promesses énoncées dans les proclamations du Ministère britannique. La République Américaine se vit bientôt purgée de ces traîtres , & l'Angleterre eut beau exagérer les effets de ses proclamations , ce qu'elle appelloit soumission fut désormais regardé chez toutes les nations comme une lâcheté , dont les coupables même cherchoient à se laver dans l'opinion publique. Entre autres chefs d'accusation intentés contre le Général Arnold , on lui reprocha d'avoir fait entrer à l'insçu de l'Etat , dans un des ports de la République , un navire appartenant à des personnes mal intentionnées pour l'Amérique insurgente. Ce fait bien prouvé étoit un indice des secretes dispositions de ce Général , & n'en étoit point une démonstration. Cependant quoique bien résolu sans doute d'aban-

1779.

1779.

donner honteusement la cause qu'il pouvoit défendre avec tant de gloire, Arnold rougit du soupçon qu'il se promettoit de justifier un jour; il demanda un Conseil de Guerre, dans l'espérance de se disculper d'un crime qu'il vouloit commettre, & d'éloigner ainsi de quelques mois; l'opprobre d'une défection déshonorante même à ses propres yeux.

Moyens  
adoptés de ré-  
tablir le pa-  
pier - mon-  
noie.

La politique du Congrès s'étoit particulièrement exercée à modifier l'opinion générale en faveur de sa cause; ce fut le grand ressort de la révolution d'Amérique, & le principe de tous ses succès. Cette opinion lui fit trouver des ressources dans la confiance & les richesses de l'Europe, &, par une espèce de magie, donna de la valeur à ce papier-monnoie que des altérations & des fraudes multipliées sembloient devoir décréditer absolument, mais qui devint un des nerfs de la guerre la plus glorieuse, dont il soit fait mention dans l'Histoire moderne. Le Congrès devoit trop à ce papier, pour négliger d'en conserver le crédit; le plus sûr moyen étoit d'ar-

réter la circulation des billets contrefaits par les Anglois , & notamment de ceux en date du 20 Mai 1777 , & du 11 Avril 1778 ; qui s'étoient répandus avec profusion dans toutes les parties des Etats-Unis. En conséquence il fut résolu que jusqu'au premier Juin 1779 , les effets portant ces dates feroient reçus au trésor continental & aux bureaux d'emprunt ; qu'à ce terme on les échangeroit , dans l'espace de soixante jours , pour des billets de la même teneur préparés à cet effet , & que les billets enlevés à la circulation , seroient biffés & percés avec un poinçon d'un pouce de diamètre , pour être ensuite examinés & brulés suivant les instructions données par le Congrès. Il suit des rapports impartiaux concernant les affaires de l'Amérique à cette époque , que celles du Congrès n'étoient point aussi désespérées qu'on vouloit le faire entendre , & que s'il régnoit de la division entre quelques Membres de ce corps , sur des objets étrangers à la liberté , tous s'accordoient à préférer la gloire de

1779.

1779. l'Indépendance la plus orageuse ,  
 au repos honteux d'une soumission  
 désormais flétrissante ; & cette ré-  
 solution étoit celle de tous les Offi-  
 ciers de l'armée , de tous les Mem-  
 bres de l'Etat , de toutes les clas-  
 ses du Peuple , qui même au sein  
 des horreurs de la guerre , com-  
 mençoit à goûter les délices de  
 la liberté. L'enthousiasme républi-  
 cain étoit à son comble , & rien ne  
 pouvoit le refroidir , pas même les  
 nouvelles fâcheuses qu'on venoit de  
 recevoir de la Virginie.

Projet d'une  
 descente dans  
 la Virginie.  
 Prises de  
 Ports-Mouth  
 & de Suffolk.

Clinton ayant jugé qu'une des-  
 cente dans cette Province étoit un  
 moyen sûr de restreindre le com-  
 merce des Américains , fit partir de  
 New-York , sous les ordres de Sir  
 George Collier & du Major-Gé-  
 néral Mathew , les vaisseaux le Rai-  
 sonnable & le Raimbow , les floops  
 le Otter , le Diligent & le Haer-  
 lem , la galère le Cornwallis , &  
 vingt-deux bâtimens de transport.  
 Les Grenadiers & les compagnies  
 légères des Gardes , le quatrième  
 Régiment , les Volontaires royaux  
 d'Irlande , & le Régiment Hessois  
 du Prince Charles , composoient

les troupes de terre destinées à cette expédition. Elles s'embarquèrent le 5 Mai, & dans la soirée du 9, la flotte jeta l'ancre entre les basses de Willoughby-Point, dans la Virginie. Le lendemain elle remonta la rivière Elisabeth, laissant le Raifonnable dans la rade d'Hamp-ton, parce qu'il tiroit trop d'eau & que la rivière n'étoit pas assez profonde. Les autres vaisseaux allèrent jeter l'ancre une seconde fois à cinq milles de l'endroit où la descente devoit s'effectuer ; mais comme l'ennemi pouvoit recevoir des renforts, ou faire des préparatifs de défense, on prévint ces obstacles en faisant embarquer à la hâte la première division de l'armée sur des bateaux plats, couverts & précédés par la galère le Cornwallis & par deux chaloupes canonnières. Elle prit terre à trois milles de la ville, & à deux milles & demi du fort de Ports-Mouth. Un vent frais amena les vaisseaux, & le reste des troupes débarqua sans trouver presque aucune opposition. Après quelques coups de canon sans effet, les Américains aban-

1779.

1779.

donnèrent la place , dont ils ne pouvoient prolonger la défense sans la plus grande témérité. Mais avant que d'évacuer Ports-Mouth, ils brûlèrent quelques - uns de leurs vaisseaux , entr'autres deux grands navires françois , dont le chargement étoit d'environ mille tonneaux de tabac.

Avantages  
de ces prises.  
L'insurrection  
du Général  
Collier.

Les Anglois ne s'arrêtèrent point à cette première expédition. Après avoir établi les postes nécessaires , & s'être mis en possession de la ville & du fort de Ports-Mouth, le Général Mathew fit marcher vers Suffolk un détachement qui détruisit les vivres destinés à l'armée de Washington ; & tandis que le Raïsonnable , demeuré en station devant la ville d'Hampton avec quelques pataches armées , bloquoit ce port & rendoit impraticable aux Américains la navigation de la rivière James ; des vaisseaux détachés sous la direction du Capitaine Creyk , leur fermoient en quelque sorte l'entrée & la sortie de la Chésapéak. On doit convenir que le succès de ces expéditions surpassa de beaucoup l'espérance même des

Généraux qui les dirigèrent. Ports-  
 Mouth offroit aux vaisseaux du Roi  
 d'Angleterre un asyle sûr contre 1779.  
 les entreprises de l'ennemi, un at-  
 telier de marine vaste & commode  
 pour la construction des navires,  
 d'abondantes provisions de bois  
 prêts à être employés, & une gran-  
 de quantité d'autres approvision-  
 nemens ; c'étoit le port de l'Amé-  
 rique dont l'acquisition promettoit  
 le plus d'avantages à la couronne. En  
 le conservant, elle pouvoit anéan-  
 tir tout le commerce de la Chésa-  
 péak, & détruire ainsi les princi-  
 paux ressorts de l'insurrection amé-  
 ricaine ; mais pour tirer de cette  
 position tout le parti qu'on en de-  
 voit attendre, il falloit des renforts  
 considérables, & Clinton qui n'en  
 recevoit point d'Angleterre, ne  
 pouvoit en envoyer au Général  
 Mathew. Faute de secours, l'ar-  
 mée royale se vit dans l'impossibi-  
 lité de poursuivre ses avantages.  
 Le courage & le patriotisme des  
 habitans de la Virginie, conservè-  
 rent cette province aux Améri-  
 cains, & Sir George Collier s'exa-  
 géroit les effets de son triomphe,



1779. lorsqu'il écrivoit à Clinton. « S'il  
 » y a quelque fond à faire sur les  
 » comptes rendus au Général Ma-  
 » thew & à moi, on peut se livrer  
 » à l'espérance de voir bientôt la  
 » majeure partie de la Virginie  
 » rentrer dans l'obéissance envers  
 » son Souverain. Le peuple sem-  
 » ble porter jusqu'à l'impatience le  
 » desir de voir arborer l'étendard  
 » royal, & l'on nous donne les as-  
 » surances les plus positives, que  
 » les habitans de tous les Etats  
 » sont au moment de se rendre ».

Résolution  
 du Congrès  
 de ne faire la  
 paix qu'avec  
 l'agrément du  
 Roi de Fran-  
 ce.

Ces vaines conjectures étoient démenties chaque jour dans les divers comités des treize Provinces confédérées, par des actes plus ou moins solennels, qui confirmoient la résolution prise au Congrès général, de ne conclurre ni trêve ni paix avec l'ennemi commun, sans l'agrément du Roi de France, & le consentement préalable de l'auguste allié des Etats-Unis. Ils prévoyoit avec raison que cette alliance ameneroit tôt ou tard le triomphe de la liberté en Amérique, & malgré les avantages momentanés des troupes royales, le

Congrès ne laissoit échapper aucune occasion de manifester sa reconnaissance envers les François, pour le bienfait d'une révolution désormais infaillible, dont l'événement alloit être en partie leur ouvrage. L'intrépidité de M. de Toussart, Officier d'Artillerie du Régiment de la Fere, s'étoit signalée dans la dernière expédition de Rhode-Island, où il avoit perdu le bras droit. En considération de sa bravoure & de son zèle, il fut élevé au grade de Lieutenant-Colonel, & le Congrès lui accorda sur le trésor des Etats, une pension de trente dollars par mois. Le Président joignit à ce brevet une lettre où les sentimens de la plus haute estime étoient exprimés dans les termes les plus flatteurs pour cet excellent Officier.

MM. de la Neuville, Despi-  
nier, Sematte, & beaucoup d'autres Officiers françois, emportèrent dans leur patrie des témoignages non moins honorables de leur valeur & de leur bonne conduite ; mais aucun d'eux ne les obtint à de plus justes titres que le Chevalier

1779.

Sa reconnaissance envers les Officiers françois.

Eloge du  
Chevalier  
Mauduit du  
Plessis.

1779.

Mauduit du Pleffis, à qui le Docteur B. Ruß, l'un des Membres du Congrès, rendit cet hommage distingué dans une lettre imprimée, dont on va détacher ce fragment.

« La promotion de cet Officier ,  
» ( le Chevalier Mauduit ) qui , du  
» rang de Lieutenant d'Artillerie ,  
» a été élevé au grade de Colo-  
» nel , est d'autant plus honorable ,  
» qu'il ne le doit qu'à son mérite.  
» Si je voulois rendre compte de  
» tous ses vaillans exploits , ce se-  
» roit la matiere non d'une lettre ,  
» mais d'un mémoire. Je dirai seu-  
» lement qu'il a eu la plus grande  
» part à la défaite du Colonel  
» *Donop* à *Red-Bank* : qu'à la ba-  
» taille de Germantown , il s'est  
» avancé presque seul sous le feu  
» de tout un Régiment des troupes  
» britanniques ; & enfin qu'il avoit  
» l'honneur de commander l'aîle  
» droite de l'artillerie qui fit tant  
» d'*exécution* à la bataille de Mont-  
» mouth. . . . . Le nom du Cheva-  
» lier du Pleffis est enrolé parmi  
» ceux des illustres Héros qui ont  
» élevé une fabrique de liberté dans  
» ce nouvel hémisphère ».

Le Général *Conway* & le Marquis de la *Fayette*, avoient sur-tout des droits à la reconnoissance des Etats, & si quelque chose porta le découragement dans les Provinces américaines, ce fut la retraite de ces Officiers Généraux, dont l'absence devoit affoiblir considérablement le parti républicain. Les circonstances honorables qui accompagnèrent leur départ pour la France, méritent d'être rapportées. Le premier avoit donné sa démission jusqu'à trois fois; elle ne fut acceptée qu'à la quatrième, & toute l'armée en témoigna ses regrets; sa brigade refusa longtems de servir sous un autre chef. Quant au Marquis de la Fayette, son retour en France étoit motivé, de maniere à ne laisser aucun prétexte aux difficultés de la part du Congrès. Sa demande se trouve énoncée en ces termes dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à M. Henry Laurens, Président de cette auguste assemblée. « MONSIEUR, » Quelqu'attentif que je dusse être » à ne pas employer les instans » précieux du Congrès à des con-

1779.

Départ du  
Marquis de la  
Fayette.Hommages  
rendus à ce  
jeune Héros.

1779.

» fidérations particulières, qu'il me  
» soit permis de lui exposer les  
» circonstances dans lesquelles je  
» me trouve, avec cette confiance  
» qui naît naturellement de l'affec-  
» tion & de la reconnoissance : il  
» n'est pas possible de parler plus  
» convenablement des sentimens  
» qui m'attachent à mon pays ,  
» qu'en présence des Citoyens qui  
» ont tant fait pour le leur ! Tant  
» que j'ai cru pouvoir disposer  
» de moi-même, mon orgueil &  
» mon plaisir ont été de combat-  
» tre sous les drapeaux améri-  
» cains pour la défense d'une cau-  
» se, que j'ose d'autant plus par-  
» ticulièrement appeler *notre*, que  
» j'ai eu le bonheur de verser mon  
» sang pour elle. Actuellement,  
» Monsieur, que la France est en-  
» gagée dans une guerre, le de-  
» voir, l'amour de mon pays, me  
» pressent également de me pré-  
» senter devant mon Roi, pour  
» savoir de quelle maniere il jugera  
» à propos d'employer mes servi-  
» ces ; la plus agréable de toutes  
» sera toujours celle qui me mettra  
» à portée de servir la cause com-

» mune , parmi ceux dont j'ai eu  
 » le bonheur d'obtenir l'amitié &  
 » de suivre la fortune , dans des  
 » tems où les perspectives fourioient  
 » moins qu'aujourd'hui ; cette rai-  
 » son & quelques autres que le  
 » Congrès appréciera , m'engagent  
 » à lui demander la liberté de re-  
 » passer dans ma patrie l'hiver pro-  
 » chain. Tant que j'ai pu espérer  
 » que la campagne seroit active ,  
 » je n'ai pas pensé à quitter le champ  
 » de Mars ; actuellement que tout  
 » est calme & paisible , je saisis cet-  
 » te occasion de solliciter le Con-  
 » grès. . . . Vous trouverez ci-in-  
 » cluse une lettre de Son Excel-  
 » lence le Général Washington ,  
 » par laquelle il consent à ce que  
 » j'obtienne la permission de m'ab-  
 » senter. Je me flatte qu'on me  
 » regardera comme un Soldat ab-  
 » sent par congé , & desirant ar-  
 » demment de rejoindre ses dra-  
 » peaux , ainsi que ses camarades  
 » estimés & chéris , &c. »

La lettre de Washington au Con-  
 grès , est une expression bien sen-  
 tie de la haute opinion qu'avoit  
 ce Général , des qualités héroïques

---

 1779.

**1779.** du Marquis de la Fayette. Voici  
comme il la termine. « Ce qu'il  
» m'en coûte pour me séparer d'un  
» Officier qui, à tout le feu militai-  
» re de la jeunesse, unit une rare  
» maturité de jugement, m'enga-  
» geroit, si la chose dépendoit de  
» moi, à désirer, de préférence,  
» que son absence fût sur le pied  
» d'un congé. Je m'estimerai tou-  
» jours heureux de pouvoir rendre  
» à ses services les témoignages  
» auxquels il a des droits par la  
» bravoure & la conduite qui l'ont  
» distingué dans toutes les occa-  
» sions ; & je ne doute pas que le  
» Congrès ne lui exprime encore  
» d'une manière convenable, com-  
» bien il fait apprécier son mérite,  
» & les regrets que lui cause son  
» départ ».

L'espérance de Washington ne fut point déçue, & le départ de M. de la Fayette fut marqué par des regrets & par tous les honneurs dus à la qualité, au dévouement, & sur-tout au mérite de ce jeune Héros. Pour le ramener en France, le Congrès fit équiper l'*Alliance*, frégate de trente-six canons, dont

e commandement fut donné à ~~un~~ Capitaine Malouin, attaché au service des Etats-Unis. Plusieurs Officiers françois, entr'autres M. le Raymondis, Capitaine de Pavillon, & MM. de Broves & Dupleffis, Officiers d'Artillerie, s'étoient embarqués sur le même vaisseau, qui arriva à Brest le 6 Février, après une traversée de vingt-trois jours. Peu s'en fallut qu'elle ne devînt bien funeste à l'équipage de la frégate. Pour le compléter, on s'étoit vu forcé d'employer vingt-cinq déserteurs anglois; ces scélérats avoient formé l'horrible complot d'égorger tous les Officiers françois, à l'exception du Marquis de la Fayette, qu'ils se proposoient de conduire en triomphe à Londres, avec la partie de l'équipage américain qui ne seroit point entrée dans la conspiration. Ce fut le vingtième jour de la traversée que cette conspiration fut découverte. Il étoit-midi, & le signal étoit donné pour quatre heures; le Capitaine aussi prudent que résolu, fait contenir son indignation; il monte sur le pont, prend

1779.

Conspira-  
tion contre  
les Officiers  
françois, à  
bord de la  
frégate l'Al-  
liance.



1779.

sa lunette & dit qu'il apperçoit une voile ennemie ; il demande si les armes sont en état , & se les fait apporter dans sa chambre , sous prétexte de les examiner. Ses ordres sont exécutés ponctuellement, & les factieux perdent ainsi leur principale ressource. Alors il arme sept ou huit de ses gens les plus braves & les plus affidés ; les mutins sont appelés les uns après les autres ; on les force au silence en leur mettant l'épée sous la gorge, & on les charge de fers ; plus de trente étoient déjà à fond de cale , lorsque leurs camarades commencèrent à se douter de ce qui se passoit ; ceux-ci voulurent faire quelques mouvemens ; mais les Soldats armés les tinrent en respect , & ils furent mis aux fers comme les autres. Alors le Capitaine monta sur le pont , où il apprit au reste de l'équipage le danger qu'il avoit couru ; il loua les autres Matelots de ce qu'ils avoient résisté aux sollicitations de leurs camarades. Quarante-cinq hommes ou environ , les seuls dont il fut sûr , ne suffisoient pas pour la manœuvre de la frégate , & le

moindre navire armé pouvoit la forcer à se rendre ; le Capitaine passa trois jours dans cette inquiétude ; mais il eut le bonheur d'entrer dans la rade de Brest sans avoir rencontré un seul bâtiment ennemi.

1779.

Le Marquis de la Fayette arriva le 12 à Paris, d'où il se rendit à Saint-Germain pour y jouir des embrassemens de sa famille, qui s'y trouvoit rassemblée en grande partie. On a prétendu qu'il y fut exilé pendant quelques jours, pour avoir servi dans les armées américaines sans une mission spéciale de la Cour de France ; mais l'accueil flatteur qu'il reçut du Roi, semble démentir cette anecdote. Quoi qu'il en soit, rien ne prouva mieux notre bonne intelligence avec les Etats-Unis, que le nouveau titre dont le Docteur Franklin fut décoré lors de l'arrivée des Officiers françois ; il prit, à cette époque, le rang d'Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Versailles ; & ce fut en cette qualité qu'il exécuta la résolution du Congrès, en remettant au Marquis de la Fayette, une épée enrichie de diamans.

Réception  
faite au Mar-  
quis de la  
Fayette. Le  
Docteur  
Franklin  
prend le titre  
d'Ambassa-  
deur.

1779.

Prises de Sir  
Peter Parker,  
dans les mers  
de la Jamaïque.  
Naufrage d'une  
escadre angloïse.

A ce tableau des événemens de l'Amérique, dont la plupart furent confirmés par les rapports des Officiers nouvellement débarqués, on ajoutera qu'il se faisoit de grands préparatifs de guerre à la Jamaïque, & que l'escadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, s'étoit emparée de cinquante navires dans les mers de cette isle. Mais on apprenoit d'ailleurs le désastre d'une autre escadre angloïse sortie d'Hallifax, dont un coup de vent avoit fait périr tous les vaisseaux, sans qu'il échappât un seul des dix-huit cens hommes qui composoient les équipages. D'un autre côté, on débitoit, sans fondement, que l'Amiral Barrington venoit de mourir, que faute d'être secouru, le Général Prevost avoit subi dans la Géorgie le sort du Général Burgoyne, & que Clinton, au désespoir de n'avoir pu lui faire passer des renforts suffisans, demandoit son rappel en Angleterre. On assuroit que ce Commandant avoit mis pour condition à la continuation de ses services en Amérique, l'exécution d'un plan envoyé à Lord Germaine pour la

Plan de la  
campagne  
d'Amérique,  
par le Général Clinton.

campagne de 1779. Il exigeoit, lisoit-on, cinq mille hommes pour agir dans les Colonies méridionales, douze mille pour attaquer, comme Burgoyne, en arrivant du Canada, dix mille pour former le siège de Boston, & une armée principale de vingt-cinq mille hommes pour faire face aux circonstances tant dans la Pensylvanie que dans les Jerseys. Sans le total de ces cinquante-deux mille hommes effectifs, Sir Henri déclaroit qu'il étoit inutile de songer à réprimer la rebellion en Amérique.

A ce plan trop dispendieux, M. Jenkinson, le nouveau Ministre de la Guerre, opposoit celui-ci : Ref-  
ter sur la défensive ; en cas d'évé-  
nemens, construire quatre forts  
imprenables, un sur la riviere de  
*New-York*, un second en *Géorgie*,  
le troisième à *Crown-Point*, & le  
dernier à *Pittsburgh* sur le *Ohio* ;  
avoir dans ces places de fortes gar-  
nisons & les approvisionnemens né-  
cessaires ; entretenir des forces con-  
sidérables à *Long-Island* & dans le  
Canada ; brûler & ravager, au moyen  
de la flotte, toute la côte des pro-

Plan du  
nouveau Mi-  
nistre de la  
Guerre, M.  
Jenkinson.

1779.

vinces révoltées, y porter ainsi les allarmes & la désolation, anéantir leur Marine ou la rendre inutile; en un mot, épuiser toutes les ressources de la rebellion, & soumettre l'Amérique après avoir détruit la Marine de France.

[L'Espagne  
se prépare à  
la guerre.

Ce plan étoit d'une exécution aussi difficile & beaucoup moins réfléchi que le plan attribué à Clinton, en ce qu'il supposoit l'éternelle neutralité de l'Espagne. Cependant cette Puissance faisoit de grands préparatifs de guerre, dont l'objet n'étoit plus douteux pour les vrais spéculateurs, & tout annonçoit dans ses arséniaux & dans ses ports, que cette guerre alloit avoir pour théâtre l'élément, dont les Anglois affectoient la souveraineté; déjà même l'Espagne faisoit escorter tous ses vaisseaux; mais l'Angleterre se rassuroit sur la prospérité de ses armes dans les deux Indes.

Expédition  
contre Poon-  
nah, capita-  
le du gouver-  
nement des  
Marattes,

On a vu que dans le continent & dans les isles de l'Amérique, les hasards de la guerre se balançoient entre les Puissances belligérantes; il en étoit à-peu-près ainsi dans les Indes orientales. Cependant le

bruit se répandit que le Brigadier-Général *Leslie* étant parti de Bengale avec six bataillons de troupes nationales & une compagnie d'artillerie pour une expédition contre *Poonnah*, capitale du Gouvernement des Marattes, n'avoit fait ce trajet de douze cens milles à travers des contrées brûlées par les rayons du soleil, que pour se voir enveloppé lui & ses gens, sans qu'aucun d'eux put échapper à la captivité. On comparoit cette aventure de *Poonnah* à celle de *Saratoga*; mais comme on le verra dans la suite, le Général *Leslie* n'eut aucune part à cette expédition, dont le désastre fut sans doute exagéré par les agioteurs de la Bourse de Londres.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle de la prise de Pondichéry ne tarda pas à consoler les Anglois. Informé de l'arrivée prochaine d'une escadre françoise, le Major-Général *Munro*, Commandant en chef les armées britanniques dans les Indes, pressoit le siège de cette ville depuis deux mois & dix jours, à dater du moment où la place

1779.

Prise de  
Pondichéry.

1779.

fut investie ; elle se rendit par capitulation le 17 Octobre 1778. Entrons dans quelques détails sur cette prise.

Détails de  
cette expédi-  
tion.

Le 8 Août, une partie des troupes destinées à cette expédition vint se porter sur le *Mont-Rouge* à quatre milles de *Pondichéry*, & le 21 elles commencèrent à tenter les approches ; ce jour-là même elles prirent possession de la borne du *Buiffon*, & coupèrent ainsi toute communication par terre avec la ville. L'intention du Général Munro étoit de faire une double attaque ; en conséquence, il fit travailler aux tranchées tant du côté du Nord que du côté du Midi, & le 18 les batteries furent ouvertes avec vingt-huit pièces de grosse artillerie & vingt-sept mortiers. Si le feu des Anglois fut des plus vifs, celui de la forteresse assiégée ne le fut guère moins, pendant près de douze heures ; il ne se ralentit que sur le soir. Cependant on continua les approches avec la célérité & les précautions qu'exigeoit l'intrépide résistance de la garnison. Le Général *Munro* avoit pratiqué au Midi un chemin

chemin couvert qui conduisoit au fossé de la ville ; il avoit détruit les parties extérieures de plusieurs bastions , & son intention étoit de passer le fossé sur un pont de bateaux construit à cet effet , & de livrer l'assaut de ce côté-là ; mais l'abondance des pluies qui duroient depuis trois jours , avoit tellement grossi les eaux du fossé , qu'elles s'étoient ouvert un passage dans le chemin couvert , & avoient endommagé les bateaux employés à la construction du pont : on s'occupa deux jours à réparer les dommages ; alors tout étant prêt pour l'assaut , il auroit eu lieu le 17 , si M. de Belle-Combe , Gouverneur de Pondichéry , n'eût envoyé M. de Vilette , son Aide-de-Camp , au Général Munro , avec une lettre relative à la capitulation qui fut signée le lendemain ; les conditions en furent honorables pour le Commandant françois , & telles qu'elles devoient être après une défense qui le couvroit de gloire. Cependant on n'épargna pas les critiques indirectes à ce brave Officier , au sujet de la capitulation de Pondichéry , qu'on

1779.

Capitulation



1779.            disoit être plus favorable aux indidus assiégés, qu'avantageuse à la nation françoise. Par les articles I, II, XII & XIX, les seuls vraiment essentiels, il fut convenu que la garnison auroit les honneurs de la guerre ; mais que les troupes françoises n'emporteroient point leurs armes , qu'elles seroient conduites en France & non pas à l'Isle-de-France ; qu'à l'égard des fortifications & des édifices publics de Pondichéry, dont M. de Belle-Combe avoit demandé la conservation, on se conformeroit par la suite aux ordres de l'Europe. Quant aux papiers du Gouvernement & de l'Intendance, on promit d'abandonner ceux qui, après un mur examen, seroient jugés indifférens aux intérêts de la Grande-Bretagne.

Observa-  
tions d'un  
Censeur, au  
sujet de la  
capitulation  
de Pondiché-  
ry.

» Ainsi, dit à ce sujet un des  
» censeurs de la capitulation, les  
» Anglois se réservant la faculté de  
» raser la place, & ne permettant  
» à M. de Belle-Combe, d'em-  
» porter que les papiers du Gou-  
» vernement qui paroïtroient leur  
» être inutiles, ont pourtant accordé  
» que la garnison ne seroit point

» prisonniere ; mais n'est-il pas  
 » clair que six ou sept cens hommes  
 » retenus prisonniers n'eussent fait  
 » que les embarrasser dans un pays  
 » où ils voudroient ne plus voir la  
 » trace d'un françois. S'ils se sont  
 » chargés de les conduire, non pas  
 » à l'Isle-de-France, sur laquelle  
 » l'Angleterre pouvoit avoir des  
 » vues ultérieures, mais en France,  
 » où ce nombre d'hommes ne peut  
 » influer en rien sur les affaires gé-  
 » nérales, n'est-il pas évident que  
 » par l'ensemble & les résultats de  
 » cette disposition, ils se sont ha-  
 » bilement assuré un autre avan-  
 » tage ? Tous les vaisseaux de leur  
 » compagnie, quel qu'en soit le  
 » nombre, n'ayant besoin que  
 » de foibles équipages, pourront  
 » cette année revenir des Indes  
 » avec pavillon parlementaire. Aux  
 » termes convenus, quatre vais-  
 » seaux seront affectés aux transports  
 » des Commandans, Administrateurs  
 » & Etat-Major ; mais il restera cinq  
 » à six cens François de tous états,  
 » qui étant directement repartis sur  
 » la flotte ennemie devront la mettre  
 » en totalité dans le cas d'arriver

1779.

1779. » en Europe avec les plus riches  
 » cargaisons , sans courir aucun  
 » risque de guerre. Les obser-  
 » vations ci-dessus démontrent  
 » à-peu-près que les clauses de  
 » cette capitulation , ne pouvoient  
 » être plus adroitement combinées  
 » par l'ennemi , auquel elles sont  
 » infiniment plus avantageuses , que  
 » s'il eût pris la ville à discrétion ».

Réponse  
 aux observa-  
 tions.

On répondoit à ces observations  
 que les bâtimens parlementaires ne  
 pouvoient se charger d'aucune es-  
 pèce de munitions , marchandises &  
 & autre cargaison , que celle qui étoit  
 nécessaire à l'équipement & à la sub-  
 sistance des Soldats & des Matelots ;  
 que nos corsaires s'empareroient  
 légalement des vaisseaux parlemen-  
 taires en contravention à cet égard ;  
 que l'Amirauté avoit le droit de  
 les fouiller à leur arrivée en France  
 & d'en confisquer les marchandises ,  
 sauf à renvoyer en Angleterre les  
 bâtimens & les équipages. Les Cen-  
 seurs répliquoient que les avis  
 étoient partagés sur ce droit ; mais  
 qu'en le supposant incontestable ,  
 les Anglois étoient censés en avoir  
 prévenu les risques , en remettant

Réplique  
 des Censeurs.

à leur flotte parlementaire des ordres simulés ostensibles pour, venir directement dans les ports de France, quoi qu'elle dût se rendre en droiture dans ceux d'Angleterre. » Que  
 » de tels bâtimens, ajoutoient-ils,  
 » eussent été rencontrés par nos  
 » corsaires beaucoup plus circonspécts que ceux des Anglois,  
 » c'est un fait constant que sur dix,  
 » il n'y en a peut-être pas un seul  
 » qui, sans ordres exprès, eût osé  
 » prendre sur lui d'arrêter, fouiller  
 » & amariner ces bâtimens, dont  
 » la cargaison seroit pourtant de  
 » bonne prise ».

1779.

Au reste, quand bien même les Anglois auroient eu en vue de se ménager par cette capitulation, des avantages clandestins d'une certaine importance, il n'en est pas moins vrai que la capitulation de Pondichéry, considérée en elle-même, fut honorable dans presque tous les articles; mais ne l'eût-elle pas été, les observations des critiques n'en seroient pas moins étrangères à M. de Belle-Combe, qui n'eut pas le choix des conditions, & qui, après avoir fait tout ce qu'on pou-

Que M. de Belle-Combe ne pouvoit mieux faire, & que la capitulation ne fut point dure.

1779.

voit attendre d'un bon Officier, dut enfin subir la loi impérieuse de la nécessité. Quoi qu'en dise l'Auteur des observations, ces conditions ne furent point dures : dans une place ouverte de tous côtés, & qui, bien fortifiée, auroit exigé une garnison de six mille hommes, que pouvoit demander de plus M. de Belle-Combe à la veille d'un assaut, que de conserver la liberté à cinq ou six cens hommes accablés des travaux d'un long siège, & de les rendre au service de la Patrie, pour tout le reste de la guerre ?

Que la perte de Pondichéry étoit inévitable.

Par l'état des morts & des blessés, il parut que la conquête de Pondichéry avoit coûté cher aux Anglois ; mais cet état ne fut jamais bien constaté de part ni d'autre. L'armée britannique étoit composée de dix mille cinq cens hommes, dont quinze cens Européens. On ne comptoit que huit ou neuf cens François parmi les trois mille hommes chargés de défendre la place, & qui l'auroient conservée, s'ils avoient été secondés par l'escadre de M. de Tronjolly. Mais

après une action très-vive , où cet ~~Officier~~ <sup>1779.</sup> avoit eu l'avantage sur le Capitaine Vernon, il tenta vainement d'engager l'escadre angloise dans un second combat auquel elle se refusa toute la journée du 21 Août, malgré la supériorité de ses forces accrues des trois vaisseaux le *Southampton*, le *Nassau* & le *Bosborough*, qui, joints au *Rippon*, au *Coventry*, au *Seahorse*, au *Cormorant* & au *Valentine*, formoient à Sir Edward Vernon une escadre de huit vaisseaux, tandis que celle de M. de Tronjolly n'étoit composée que du *Brillant*, de la *Pourvoyeuse*, du *Lauriston*, du *Briffon* & du *Sartine*; encore ce dernier fut-il jeté par un coup de vent dans l'escadre ennemie qui s'en empara. Cette circonstance ne déconcerta point le Commandant françois; avec ce qui lui restoit de vaisseaux, il continua de porter sur l'escadre angloise, offrant toujours le combat qu'on refusoit d'accepter. Enfin, il prit le parti d'aller joindre deux vaisseaux de soixante canons qui mouilloient à Trincomale, où se trouvoient onze cens hommes, dont

1779.

sept cens de troupes réglées. Si le vent & la fortune avoient favorisé le mouvement de ces forces, il est probable que Sir Edward Vernon eût été défait & que Pondichéry étoit sauvé; mais la perte de cet établissement si difficile à conserver & presque inutile au commerce en tems de guerre, fut un malheur inévitable pour la France, & qu'on pouvoit tout au plus éloigner jusqu'à l'arrivée de la flotte récemment appareillée de la rade de Sainte-Helen pour les Indes orientales. Cette prise envisagée sous un certain point de vue, fut d'ailleurs fatale à l'Angleterre en ce qu'elle donna de l'ombrage aux Puissances rivales; les politiques de Londres, de Paris & de Madrid avoient prévu qu'elle hâteroit le rappel de Lord Grantham & du Marquis d'Almodavar, & le Duc de Richmond qui présageoit les suites de ce triomphe plus imposant que réel, dit à la Chambre des Pairs: « On fait » sonner bien haut la prise de Sainte- » Lucie & de Pondichéry: j'appelle » tout cela des bagatelles, en com- » parant ces conquêtes à la perte

» de Gibraltar & de Minorque, perte  
 » inévitable & différée seulement 1779.  
 » jusqu'au moment où l'Espagne se  
 » déclarera contre nous ; & cet évé-  
 » nement est nécessaire & prochain,  
 » à moins que pour acheter la  
 » neutralité précaire de cette Puif-  
 » sance, on n'ait arrêté dans le Ca-  
 » binet qu'on lui feroit hommage  
 » & de Minorque & de Gibraltar ».

La moitié de cette prédiction eut son effet, & si Gibraltar n'étoit imprenable, l'autre moitié se seroit effectuée infailliblement. Quoi qu'il en soit, la perte de Pondichéry, même en y donnant toute l'importance qu'elle n'avoit pas dans cette circonstance, fut au moins compensée par l'acquisition du Sénégal, l'établissement le plus important des Anglois sur la côte d'Afrique. Cette île qui nous avoit appartenu, fut cédée à l'Angleterre par le traité de Paris, en 1763. Le commerce de Sénégal consiste en gomme, ivoire, coton, cire, ambre gris, indigo, negres & poudre d'or. La chaleur de ce climat est excessive, & les hivers y sont plus brûlans que nos étés. Entre une infinité de

Conquête  
du Sénégal.



1779.

plantes qui croissent au Sénégal, dans une perfection égale à leur abondance, on distingue l'ananas, la figue, la grenade & le raisin. Il n'est point de contrée sur la terre où la volaille se multiplie avec autant de succès, & où elle soit plus exquise; on vante sur-tout les dindons du Sénégal, les pintades, les oies & les canards. Le gibier d'eau y est excellent, & la pêche n'y laisse rien à désirer pour la quantité & la qualité du poisson. Telle est l'isle si bornée quant à son étendue, puisqu'elle n'a que onze cens cinquante toises de long, sur deux cens de largeur, mais importante par son commerce & ses productions, qui vient de rentrer sous la domination de ses anciens possesseurs. Le fort Louis est la principale défense du Sénégal, & sert, pour ainsi dire, de clef au grand établissement de Gorée, dont il devint le refuge, lors de l'évacuation de cette isle où les Anglois ne trouvèrent pas un canon, lorsqu'ils y débarquèrent au mois de Février suivant.

Prise du  
fort James.

Les François ne s'en tinrent point

à la conquête du Sénégal, ils détachèrent deux frégates de quarante canons, & deux petits navires armés pour aller attaquer le fort James sur la rivière Gambie; ce fort n'étoit point en état de défense, il capitula à discrétion le 11 Février. Le Gouverneur avoit eu précédemment l'intention de nous chasser de la rivière, & pour cet effet, il avoit assemblé tous les Marchands anglois établis sur les bords de la Gambie. Tandis qu'ils délibéroient ensemble sur les moyens d'effectuer ce projet, les François parurent, firent main-basse sur les Marchands & sur leurs navires & n'épargnèrent point ceux des Nationaux qui avoient des connexions avec le fort, dont ils détruisirent tous les ouvrages. Ils en envoyèrent l'artillerie à Sénégal, qu'ils fortifièrent de leur mieux & où ils laissèrent une garnison d'environ trois cens hommes. Cette expédition valut aux François pour neuf mille livres sterling de richesses enlevées aux Marchands anglois qui tous reçurent ordre d'évacuer le pays. Nos troupes dirigèrent

1779.

Autres avantages des  
Francois en  
Afrique.

1779.

ensuite leur marche vers la côte, avec le projet de ruiner, chemin faisant, les fortifications de l'île-Bance ; tous les navires pris sur la rivière Gambie, furent équipés en conséquence de ce projet. Ainsi, par la suite d'une négligence totale, fut perdu pour l'Angleterre l'un des pays les plus riches du monde connu.

On apprit qu'à cette même époque, M. de Vaudreuil, en longeant la côte du Sénégal, s'étoit emparé de vingt-deux navires négriers appartenans aux Anglois ; ces prises furent estimées sept ou huit millions. Ce Commandant n'ayant plus rien à faire dans ces parages, se dispo-  
soit alors à mettre à la voile, pour aller joindre M. le Comte d'Estaing.

On peut mettre au rang de nos avantages en Afrique, la riche prise de l'*Osterly*, vaisseau de la Compagnie angloise, dont la cargaison fut estimée trois cens mille livres sterling. Ce bâtiment parti de l'Inde le 16 Décembre, fut apperçu le 22 Février par deux frégates françoises, qui s'en emparèrent à la vue du Cap de Bonne-Espérance.

Telle fut au commencement ou ~~à la veille~~ <sup>1779.</sup> de la campagne de 1779, la position respective des Puissances belligérantes dans ces trois parties du monde, l'Afrique, l'Asie & l'Amérique. Les préludes de cette campagne étoient encore plus formidables en Europe. Déjà les flottes de Brest & de Ports-Mouth se disposoient à sortir du port. L'escadre du Chevalier de Ternay sembloit n'attendre qu'un vent favorable pour faire voile vers les Indes orientales; la légion de Lauzun devoit servir sur cette escadre. Une maladie très-grave survenue au Commandant, fit changer la destination de sa flotte & le commandement en fut donné à M. de la Motte-Piquet, qui vint attendre de nouvelles instructions dans la rade de Brest. Sa destination étoit encore un mystère, lorsqu'il sortit de cette rade, pour se rendre à la hauteur de la Rochelle, où le convoi assemblé à l'isle d'Aix, se rangea sous l'escorte de l'Annibal, que montoit le Commandant, & des quatre autres vaisseaux le Diadème, l'Artésien, l'Amphion & le Réfléchi qui com-

Leurs prés  
paratifs de  
guerre, en  
Europe, sont  
encore plus  
formidables  
que dans les  
autres parties  
du monde.

1779. **1779.** posoient la division. Il appareilla le 8, accompagné d'environ cens voiles, parmi lesquelles on comptoit plusieurs frégates & corsaires américains. On le perdit de vue le 10, & bientôt on apprit qu'il avoit heureusement débouqué avec tout son convoi, & qu'il emmenoit une frégate angloise, dont il s'étoit emparé. Le 28 il étoit à plus de cent lieues à l'Ouest du cap Finisterre.

Destination  
de l'armée na-  
vale, aux or-  
dres du Com-  
te d'Orvil-  
liers.

A cette même époque, la grande armée navale aux ordres du Comte d'Orvilliers avoit été rencontrée à quarante lieues de Brest. Ce Commandant étant allé en personne recevoir de nouveaux ordres de la Cour, en étoit parti le 4 de Mai pour se rendre à sa destination; il n'attendit pour mettre en mer que les trois vaisseaux le Scipion, le Pluton & l'Hercule partis de Rochefort & retenus quelques tems à l'isle d'Aix par des vents contraires. Les vaisseaux de Toulon la Bourgogne & la Victoire devoient aussi se joindre à la grande flotte déjà composée de vingt-huit vaisseaux de ligne, de neuf frégates, de six corvettes & de trois brulots; mais

on fut par des lettres d'Espagne, que les vaisseaux de Toulon avoient relâché à Malaga avec la frégate angloise le Montréal de trente-deux canons dont ils s'étoient emparés. Ce retard obligea le Comte d'Orvilliers d'appareiller sans la Bourgogne & la Victoire, qu'on présumoit devoir rejoindre l'armée à une certaine hauteur. On ignoroit encore sa destination ; mais on croyoit généralement qu'elle alloit au-devant de la flotte espagnole. Les cocardes rouges & blanches des équipages étoient regardées comme un témoignage décisif de la vérité de cette conjecture. Quoi qu'il en soit, on ne doutoit pas que sous des chefs tels que MM. d'Orvilliers, de Guichen & de la Touche Treville, les trois divisions de la flotte françoise ne fissent naître une prompte occasion de se signaler par quelque expédition éclatante.

On avoit le même espoir en M. de Sade, nommé pour commander, à la place du Chevalier de *Fabry*, la nouvelle escadre qu'on armoit à Toulon. M. le Chevalier Gras de Préville son Capitaine de pavillon inspi-

1779

Belle manœuvre de  
M. le Chevalier Gras de  
Préville,

1779.

roit sur-tout la plus grande confiance. Cet habile Officier s'étoit déjà rendu recommandable par sa manœuvre savante dans la conduite de la flotte nouvellement arrivée de la Martinique. Ce convoi auroit été sauvé en entier, si l'ennemi plus avide de gloire que de butin, s'étoit attaqué aux frégates & non pas aux vaisseaux marchands. Pour témoigner leur reconnoissance à M. de Prévile, les Négocians de Bordeaux lui avoient écrit la lettre suivante :

» MONSIEUR, malgré l'injuste  
» préjugé qui, le plus souvent,  
» n'attache la gloire qu'aux succès,  
» la reconnoissance de la patrie n'est  
» pas moins due au militaire intré-  
» pide qui fait tous ses efforts pour  
» prévenir des revers & secourir ses  
» compatriotes; c'est à ce titre que  
» le commerce s'empresse de vous  
» faire ses justes remerciemens du  
» zèle & des talens que vous avez  
» développés dans la conduite du  
» convoi de la Martinique. C'eût été  
» le premier depuis les hostilités, qui  
» seroit arrivé à bon port, sans la  
» rencontre funeste des vaisseaux

ennemis ; votre habile manœuvre  
 en cette occasion , ayant mérité  
 les plus grands éloges , nous nous  
 sommes fait un devoir de l'annon-  
 cer, à M. de Sartine, & de prier  
 le Ministre de reconnoître ce ser-  
 vice par quelque faveur éclatante ;  
 nous apprenons avec une véri-  
 table satisfaction que notre recom-  
 mandation n'a pas été stérile , &  
 que vous avez agréé le témoigna-  
 ge de notre vive reconnoissance ».

1779.

Tous ces apprêts annonçoient de  
 grandes expéditions sur mer & le  
 projet bien médité de faire respecter  
 notre marine, à l'ouverture de la  
 campagne. Déjà nos vaisseaux en  
 croisière en avoient signalé les pre-  
 mices dans ces combats particuliers  
 qui sont comme le prélude des en-  
 treprises plus décisives. Dès le mois  
 de Janvier , on écrivoit de Toulon  
 que deux de nos frégates s'étoient  
 emparées de cinq bâtimens, dont  
 un vénitien étoit chargé de ballots  
 de soie pour le compte des An-  
 glois. Le Capitaine voyant qu'on  
 lui donnoit la chasse , avoit jeté ses  
 papiers à la mer, & perdu de cette  
 manière le privilege de la neutra-

Prémices  
 de la Campa-  
 gne. Diffé-  
 rentes prises  
 faites par les  
 François.



1779.

lité. Cette riche prise fut évaluée à plus de deux millions. Le seul corsaire le Duc de Mortemart, n'ayant à bord qu'environ quatre-vingt-dix hommes, douze canons & des pierriers, fit rencontre, à cette même époque, d'une flotte non convoyée de quarante navires anglois; il en prit cinq des plus richement chargés, & si trente de ses gens n'avoient pas déserté dans un relâche qu'il avoit fait à *Cherbourg* avant l'action, il se seroit emparé de la moitié de cette flotte marchande. Le Capitaine la Coccardière, commandant le corsaire l'Américaine de vingt-quatre canons & de deux cens cinquante-sept hommes d'équipage, rentra dans le port de Granville accompagné ou suivi de six bâtimens anglois qu'il avoit pris. Cent cinquante-six prisonniers débarquèrent avec lui, sans compter les otages de cinq autres navires qu'il avoit rançonnés. Il chassoit vivement un corsaire de seize canons auquel il avoit tué quinze hommes sans perdre un seul de ses gens, lorsqu'il fut arrêté par un calme qui suspendit sa pour-

suite & sauva le bâtiment anglois. Cette croisière fut, sans contredit, une des plus brillantes de la campagne. La prise du corsaire la Marquise de Granby fut remarquable par la belle défense du Capitaine, jeune homme de vingt-deux ans, qui, après un engagement de trois heures & demie où il avoit perdu la moitié de son équipage, se rendit enfin à notre frégate la Sensible, commandée par M. de Kergarion, dont tout le dommage se réduisit à cinq hommes tués sur son bord. Le Prince de Montbarrey, corsaire de vingt canons, s'empara, le 19 Avril, après un combat très-vif, du navire le Montagu, venant de Livourne avec un chargement pour l'Angleterre, estimé cinq cens mille livres. Mais toutes ces prises & beaucoup d'autres non moins considérables, ne pouvoient se comparer pour la richesse à celle du paquebot le Prince d'Orange rencontré sur la route d'Ostende, par MM. de Rocquefeuil & de Clonard, Commandans des cutters le Mutin & le Pilote, qui l'amenerent dans le port de Dunkerque. L'état des

1779.

Naufrage  
de la frégate  
angloise l'A-  
réthuse. Hu-  
manité des  
Français.

seules espèces d'or & lingots trouvés à bord du paquebot, fut porté à plus de sept cens cinquante-cinq marcs.

Comme on l'a dit, l'Angleterre eut à regretter dans ce même tems beaucoup d'autres pertes, & entr'autres celle de l'Aréthuse, la même frégate qui avoit commencé les hostilités en attaquant la Belle-Poule. Elle s'étoit perdue sur nos côtes entre des rochers affreux, d'où il fut impossible de la relever. Quatre cens Soldats envoyés de Brest pour s'emparer du canon & des munitions de la frégate échouée, trouvèrent que l'équipage anglois s'étoit rendu à trente Grenadiers du Régiment de Foix. Le Capitaine Charles Holmes Everett, dans sa lettre à M. Stephens, Secrétaire de l'Amirauté d'Angleterre, rend compte de cet accident en des termes qui justifient bien l'idée qu'on s'est faite avec raison de l'humanité des Français envers leurs ennemis malheureux. » Il nous est, dit-il, impossible de » rendre toute la justice qui est » due à l'empressement des Fran-

çois pour nous arracher des bras de la mort , à l'attention avec laquelle tous les Officiers qui se trouvent ici , depuis l'Amiral & l'Intendant, jusqu'au dernier Garde , ont cherché à adoucir notre situation , & à nous la rendre supportable ».

1779.

Lors de cet accident , l'Aréthuse venoit d'escorter un convoi de plusieurs bâtimens , & de soutenir un combat de quelques heures contre notre frégate l'Aigrette, commandée par M. de la Bretonniere, Lieutenant de vaisseau. Il étoit onze heures du soir , lorsqu'un coup de vent sépara les deux frégates également endommagées dans leurs agrès & dans leur mâture ; elles avoient fait de vains efforts pour s'éloigner de la côte , & suivant le rapport de l'équipage anglois , l'Aréthuse se croyoit à quarante lieues au large , lorsqu'elle fut jetée sur l'île de Moleine près Saint-Mathieu. Ce vaisseau doublé en cuivre étoit un des meilleurs voiliers d'Angleterre , il portoit trente-six canons de douze , & sa perte ne fut point compensée par la prise

Belle défense de notre frégate l'Aigrette.

1779.

de l'Oiseau qui n'en montoit que vingt-six d'un calibre inférieur. Chargé de l'escorte d'un convoi de Brest à Saint-Malo, il fut approché le 31 Janvier par l'Apollon, frégate angloise de trente-deux canons, dont les gaillards étoient percés à douze sabords. Cette disposition donnoit à l'ennemi la faculté de combattre avec l'avantage d'un vaisseau de trente-huit. Malgré la disproportion de ces forces, M. de Tarade, Capitaine de l'Oiseau, arbora pavillon françois, & tandis que son convoi faisoit route pour l'île de Brehat sous l'escorte du cutter l'*Expédition*, il s'engagea dans un combat inégal qui dura depuis une heure jusqu'à quatre, presque toujours à la portée du pistolet. Son feu se soutint avec une vivacité incroyable, tant qu'il lui resta assez de monde pour servir la batterie, & qu'elle ne fut pas entièrement désarmée. Mais les gaillards ne pouvoient plus fournir aux remplacements, & M. de Tarade y combattoit presque seul, lorsque l'Apollon héla la frégate françoise, pour savoir si elle étoit rendue : ce brave Offi-

cier ne répondit rien ; mais le silence de la batterie lui prouva que ses forces ne secundoient plus son zele & sa bravoure, & l'Oiseau fut amariné. Cette frégate avoit perdu son grand mât de hune & son mât d'artimon ; les autres mâts étoient absolument hors de service ; le corps du bâtiment fut criblé de boulets, & il eût été impossible de la conduire en Angleterre, pour peu que le vent eût soulevé les flots. M. de Tarade arriva à Plymouth comblé de gloire & couvert de blessures. Trente-cinq hommes de son équipage avoient perdu la vie dans le combat, & le nombre des blessés étoit de beaucoup supérieur à celui des morts. Cette action ne fut gueres moins sanglante pour l'équipage de l'Apollon ; le Capitaine anglois, M. Pownall, y reçut un coup de feu dans la poitrine, & pendant plusieurs jours on eut lieu de tout craindre pour la vie de cet Officier.

La belle défense de la frégate l'Oiseau, signala d'une manière si frappante l'intrépidité de nos braves Marins, qu'on a cru devoir se per-

1779.

Expédition  
manquée  
contre l'île  
de Jersey. Résultat de cette tentative.

1779.

mettre ces détails sur le combat du 31 Janvier. Quoique suivi d'une défaite que les circonstances rendoient inévitable, ce combat n'en fut pas moins honorable pour notre marine ; & si le sang françois n'eût coulé dans cette journée , j'oserois la citer parmi les événemens heureux de cette guerre. Le succès n'est pas l'unique mesure de la gloire dans les entreprises militaires ; il est des circonstances où l'on peut échouer sans honte , reculer avec honneur & se glorifier de sa retraite. L'expédition projetée contre l'isle de Jersey manqua son effet direct , & cependant la France dut s'applaudir de l'avoir tentée. Le Prince de Nassau attendoit , à Saint-Malo , un vent favorable , & le 30 Avril il mit à la voile entre cinq & six heures du soir. Sa flottille étoit composée de deux frégates , d'une gabarre , du navire la Valeur , de deux bateaux-cutters , du corsaire le Duc de Mortemart , de deux autres bâtimens armés , & d'environ soixante bateaux-pêcheurs. Son armée consistoit en seize cens hommes tant Volontaires que Soldats de la légion.

légion. C'en étoit bien assez pour réduire cette île, dont la garnison étoit foible & les fortifications mal entendues. L'ardeur de nos troupes ne pouvoit être plus vive; elles vouloient effectuer la descente à quelque prix que ce fût; mais au moment le plus décisif, les vents & la marée contrarièrent ce projet si bien concerté, & ce ne fut pas le seul obstacle que rencontra le Prince de Nassau. A l'approche des François, le Lieutenant-Gouverneur de l'île avoit expédié un navire armé, pour en donner avis au Gouverneur de Ports-Mouth; cet exprès rencontra l'Amiral Arbuthnot, qu'il instruisit du péril où se trouvoit Jersey. Au lieu de continuer sa route vers New-York, & sans en attendre l'ordre, l'Amiral anglois fit relâcher sa flotte marchande à Torbay, & vint au secours de l'île avec ses vaisseaux de guerre & les troupes destinées pour l'Amérique. Des forces aussi considérables & si rapidement détachées contre la flottille françoise, lui faisoient une nécessité de la retraite. Le Prince de Nassau reprit la route

1779.



**1779.** de Saint-Malo, & vint attendre à Sézambre des circonstances plus favorables au succès de son expédition.

Ces circonstances ne devoient plus renaître. La flottille s'étoit réfugiée dans la baie de Concale; elle y fut attaquée le 13 Mai par six vaisseaux anglois, dont un étoit de cinquante - quatre canons. La mer étoit malheureusement très - basse; après une défense courageuse, nos vaisseaux se virent obligés d'échouer; mais tous les équipages se sauvèrent à la faveur des canots. A la marée montante les Anglois s'emparèrent de la frégate la Danaé, & les autres bâtimens françois furent tous brûlés à l'exception de la Guespe, dont le salut fut l'ouvrage du régiment Royal - Roussillon, qui s'étant posté sur la côte avec de l'artillerie, la servit avec autant d'activité que de précision. L'ennemi ne s'éloigna de cette côte, qu'après avoir tiré environ deux mille coups de canon sur les maisons du bourg de Concale; il n'y eut que peu de dommages & pas un homme de tué. Le Prince de Nassau se vit donc

obligé de renoncer à son entreprise, qui, heureusement, n'avoit pas coûté un Soldat à la Nation. 1779.  
 Il reparut à la Cour, y reçut les applaudissemens dûs à sa valeur & à son intelligence, & obtint pour sa légion, les graces qu'il étoit venu solliciter. On lui tint compte, avec juste raison, comme d'un service important, d'avoir retenu dans nos mers l'Amiral Arbuthnot. En effet, la diversion occasionnée par la petite expédition de Jersey, fut plus funeste à l'Angleterre que ne l'eût été le saccage-ment de deux isles. L'Amiral anglois toujours arrêté par les vents contraires, & par la nécessité de se renforcer, depuis que la grande flotte françoise avoit mis à la voile, étoit encore à Torbay le 27 du mois de Mai, & il paroissoit impossible qu'il arrivât en Amérique assez-tôt pour y favoriser les opérations de la campagne. Ce contre-tems offroit d'ailleurs un autre inconvénient en ce qu'il retardoit le départ de la flotte de Ports-Mouth, qui pour mettre en mer, étoit forcée d'attendre le retour des onze vaisseaux aux or-

1779.

dres de l'Amiral Darby , destinés à fortifier Arbuthnot jusqu'à la hauteur du cap Finisterre, où, suivant de nouveaux avis, une partie de la flotte de Brest croisoit pour l'intercepter.

Conduite  
d'Arbuthnot  
approuvée.  
Inductions  
qu'en tire le  
Duc de Rich-  
mond.

Lord Sandwich & ses fauteurs, appuyoient avec complaisance sur cet obstacle au départ de la grande flotte; mais on écrivoit de Ports-Mouth, qu'il manquoit encore huit mille hommes pour compléter son équipement. Cependant la conduite d'Arbuthnot fut examinée dans la Chambre des Pairs, & toutes les voix se réunirent pour l'approuver, sans excepter celle du premier Lord de l'Amirauté qui ne mit aucune restriction aux éloges de ce Commandant. Il déclara que l'Amirauté en corps avoit témoigné par écrit à l'Amiral sa satisfaction au sujet de la diversion de Jersey. Cet aveu du Comte de Sandwich servit de texte à de nouvelles réflexions du Duc de Richmond contre l'Administration actuelle. » La réponse, » dit-il, du premier Lord de l'Amirauté, signifie - t - elle que le » Gouvernement approuve l'Amiral

» Arbuthnot, de ce qu'il a passé  
 » par-dessus ses ordres ? Il faut 779  
 » croire que non; cet exemple seroit  
 » trop dangereux. Ayant eu l'hon-  
 » neur de servir dans les troupes  
 » de Sa Majesté, je connois la dis-  
 » cipline, & je serois bien fâché  
 » d'y trouver un relâchement tel  
 » que l'indiqueroit l'usage d'accor-  
 » der des louanges à un Général  
 » ou à un Amiral qui auroit enfreint  
 » ses ordres, qui auroit perdu de vue  
 » le service auquel il étoit destiné,  
 » pour exécuter un autre projet  
 » comme plus avantageux que ce-  
 » lui, dont on lui avoit confié l'exé-  
 » cution. En m'exprimant ainsi, je  
 » ne prétends point inculper la con-  
 » duité de l'Amiral Arbuthnot; tout  
 » ce que je fais de lui tend à me  
 » convaincre qu'il est un digne  
 » homme & un excellent Officier;  
 » il est possible que dans la cir-  
 » constance actuelle il ait rendu un  
 » service essentiel à la Nation, que  
 » peut-être il l'ait sauvée; en un  
 » mot, il s'en faut de beaucoup que  
 » je prétende hasarder la plus légère  
 » insinuation au préjudice de M. Ar-  
 » buthnot; ce que je veux établir

1779.

» en principe , c'est que la sûreté d'un  
 » Royaume ne peut dépendre entie-  
 » rement de la sagesse des Officier  
 » employés à son service, sans qu  
 » ce Royaume soit mal gouverné  
 » cela suppose que les Administra-  
 » teurs sont d'une ignorance ou d'un  
 » négligence , impardonnable ; &  
 » dans l'un ou l'autre cas, ils ne son-  
 » pas propres à manier le timon d  
 » l'Etat. Dans un Royaume bie  
 » gouverné, le devoir des Ministre  
 » est de former des plans, celu  
 » des Officiers de terre & de mer  
 » est de les mettre à exécution  
 » par-tout où ces derniers ont l  
 » liberté d'agir à discrétion ,  
 » n'existe plus de discipline, &  
 » est probable que la ruine totale  
 » la destruction absolue de ce Gou-  
 » vernement, vont être les suite  
 » immédiates d'un pareil désordre.

Emeute à  
 bord de la  
 Défiance.

Ainsi l'opposition souvent injust  
 dans ses imputations, rendoit le  
 Ministres responsables des événe-  
 mens les plus étrangers aux délibé-  
 rations du Ministère. Et de que  
 n'inculpoit-on point l'administra-  
 tion ? Il s'étoit élevé une espèce  
 d'émeute à bord de la *Défiance*

vaisseau de soixante-quatre canons ~~qui faisoit partie de l'escadre de l'Amiral Arbuthnot.~~ 1779.  
 Peu s'en fallut que cet incident particulier ne fournît la matière d'une enquête contre le premier Lord de l'Amirauté. On concluoit de ce fait particulier, que l'esprit de mutinerie infectoit toute la marine anglaise, que c'étoit la crime du Comte de Sandwich, & que pour prévenir la révolte générale, il falloit se hâter d'écarter un Ministre indigne de sa place, la confier à un homme de mer, dont l'expérience sût pressentir les séditions & les étouffer dans leur germe.

Quoi qu'il en soit, cette émeute, à laquelle plusieurs Membres de la Chambre des Pairs donnoient tant d'importance, fut apaisée au premier signal d'assembler les Capitaines à bord de l'Amiral. Les plus mutins étoient rentrés dans le devoir lorsqu'Arbuthnot & Darby mirent enfin à la voile. Ils furent éviter l'un & l'autre la rencontre de la flotte ennemie, & ce dernier rentra sans accident à Ports-Mouth. On prétendit qu'il devoit le salut de ses onze vaisseaux à la précaution

Départ d'Arbuthnot.

1779. qu'il avoit eue de ranger de très-près la côte d'Irlande; il avoit accompagné l'escadre d'Arbuthnot & son convoi de quatre cens cinquante bâtimens, jusqu'à cent lieues à l'Ouest de Madere. Il rejoignit l'Amiral Hardy dans la baie, & son retour ne laissa plus de prétextes à l'Administration, pour justifier le retard de la flotte de Ports - Mouth. Mais les obstacles, qui, jusqu'alors, l'avoient comme enchaînée dans le port, subsistoient encore pour la plupart; les équipages n'étoient point complets, & plus de six cens Matelots venoient de s'échapper des vaisseaux du Roi. Pour suppléer à la désertion, on s'étoit vu forcé de mettre les prisons à contribution, & d'employer au service de la Marine un grand nombre de vagabonds détenus pour crimes non capitaux.

Découragement des Ministres britanniques; cause de leur indolence.

Ce défaut d'activité dans l'équipement des flottes, prenoit sa source dans la défiance secrète & le découragement réel des Ministres. L'Administration avoit beau exagérer ses ressources, & produire dans le public des états illusoires & simulés de ses escadres & de leurs

approvisionnement, états nécessairement contestés, & presque toujours démentis par les vérifications du Parlement; elle avoit beau grossir le nombre de ses vaisseaux, en supposer quarante-deux dans la flotte de Ports-Mouth, en fortifier les équipages, en multiplier l'artillerie au gré de sa politique mensongère; ce phantôme d'une puissance vaine & d'une supériorité chimérique, pouvoit bien en imposer au peuple ignorant & crédule, mais ne pouvoit tromper des observateurs éclairés. Un illustre Membre de la Chambre des Pairs, avoit dit publiquement que la dernière campagne s'étoit terminée à l'avantage de la France; même en contestant cette assertion du Duc de Richmond, les Ministres laissoient percer leur défaut de confiance sur le succès des opérations de la campagne prochaine. Lord Sandwich s'étoit vu forcé d'avouer en pleine Chambre que, depuis la guerre d'Amérique, on avoit pris ou détruit cinquante-six vaisseaux de la Marine royale d'Angleterre; & dans la même séance, il n'avoit

1779.



**1779.** pas craint d'énoncer cette proposition. « C'est pour moi une démonstration mathématique, que le 27 Juillet (au combat d'Ouessant) la flotte angloise a été plus battue que la françoise. » Cette déclaration étrange de la part du premier Lord de l'Amirauté, n'est-elle pas une démonstration de la justice de nos prétentions à la gloire de ce fameux combat ?

**23 Avril.** Un autre aveu de ce Ministre, ou ce qui revient au même, son embarras & son silence, lorsque le Duc de Richmond dans un rapprochement fait à la Chambre des Pairs, de la puissance navale de l'Angleterre & de celle de la France, porta l'état de cette dernière à quatre-vingt-trois vaisseaux de ligne prêts à mettre à la voile, n'étoient point sans doute un encouragement pour la Marine angloise. Cet aveu tacite de l'infériorité des forces britanniques, étoit de nature à ralentir les efforts de la Nation, & dut retarder par conséquent l'équipement de la flotte de Portsmouth. D'ailleurs, le tableau des frais énormes qu'alloit entraîner la

Aveu tacite  
de l'infériorité  
des forces  
britanniques.

campagne, devoit naturellement en éloigner l'ouverture. M. Burke avoit démontré à la Chambre des Communes, que ces frais ne pouvoient aller à moins de vingt millions sterling; & les subsides votés, le produit de la caisse d'amortissement, les revenus exagérés de la Compagnie des Indes, en un mot toutes les ressources de l'Etat, même en les appréciant suivant les suppositions du Ministre des Finances, laissoient un *deficit* que les spéculations ne pouvoient remplir. L'intérêt de la dette nationale contractée depuis le commencement de la guerre d'Amérique, absorboit une partie de cette somme; l'Angleterre étoit obérée, & les dépenses d'une nouvelle campagne suffisoient pour achever de l'écraser.

Les Ministres ne pouvoient se dissimuler l'épuisement extrême de plusieurs provinces. La misère portée à son dernier période en Irlande y faisoit craindre un soulèvement général, & l'on ne s'accordoit point encore sur les moyens de soulager ce Royaume. Dans un moment d'émotion compatissante, la Cham-

1779.

Que toutes les ressources de l'Angleterre ne peuvent suffire aux frais de la campagne.

Requête de Lord Newhaven en faveur de l'Irlande.

1779.

bre des Communes avoit promis  
solemnellement , de prendre en  
considération les loix relatives au  
commerce des Irlandois. Dans la  
séance du 12 Février, Lord New-  
haven lui reprocha sa négligence à  
cet égard. Il anima sa requête en  
faveur de ces malheureux insulaires,  
par un tableau pathétique de l'état  
d'affaissement & de langueur auquel  
ils se trouvoient réduits. Il peignit  
leur désespoir & ses funestes effets.  
» Les émigrations, dit-il , sont l'u-  
» nique ressource de ces infortunés.  
» Dans une seule année seize mille  
» habitans se sont embarqués pour  
» l'Amérique, où ils forment dans  
» ce moment l'armée du Général  
» Washington. Les fideles Irlandois  
» sont réduits à la cruelle extrémité,  
» ou de se laisser consumer par  
» la famine, ou de porter les armes  
» contre la Grande - Bretagne :  
» quelle horrible alternative » !

Détresse de  
l'Angleterre  
opposée à  
celle de l'Ir-  
lande.

Lord Newhaven avoit établi d'a-  
bord, qu'il n'est point de pays dans  
le monde qui subsiste des produits  
de son exportation , si l'importation  
lui est interdite. Depuis le règne  
de Charles II, la seule Irlande étoit

ns ce cas; le noble Lord demanda 1779.

elle fût rétablie dans ses anciens  
oits. Sir Thomas Egerton & Sir  
eorge Yonge furent les premiers  
rejeter cette motion. Ils opposè-  
nt à la détresse de l'Irlande celle  
de la Grande - Bretagne, dont les  
biens leur étoient plus chers en-  
core. Ils rappellèrent les troubles  
d'Ecosse, les émeutes de la ville  
de Londres, le déclin de ses manu-  
factures, & l'impuissance où étoit  
l'Angleterre de se secourir elle-  
même. » Nous n'avons rien à don-  
ner, ajoutèrent-ils, & tout ce  
que nous pouvons faire, c'est de  
lutter contre la ruine absolue ».

Pour un Ministre des Finances,  
l'Angleterre étoit plus à ménager  
que l'Irlande, aussi Lord North ne  
manqua-t-il pas de seconder les  
opposans. Il appuya sur le danger  
qu'il y avoit de considérer l'état du  
commerce de l'Irlande. Mais le plus  
puissant orateur de la bienfaisance,  
le célèbre M. Burke, prit en main  
la cause de ce déplorable Royaume.  
Il est vrai, s'écria-t-il, en cher-  
chant à guérir le mal, on ne fe-  
roit que l'envenimer; notre état

Que l'An-  
gleterre n'a  
point le droit  
d'assujettir  
l'Irlande.

1779. » est désespéré ; l'Angleterre est  
 » dans un *délabrement* qui annonce  
 » sa destruction ; le moindre mou-  
 » vement peut entraîner sa chute.  
 » Grace à notre politique étroite  
 » & *mesquine*, l'Amérique nous est  
 » enlevée pour toujours, & les  
 » restes de l'Empire britannique sont  
 » peut-être au moment de crou-  
 » ler tout-à-fait. L'Angleterre  
 » convient de sa décadence, de sa  
 » détresse & de son impuissance  
 » absolue ! Et d'où vient donc cet  
 » orgueil de mendiants qui nous fait  
 » parler en souverains, qui nous  
 » fait traiter l'Irlande en sujette ?  
 » Quoi, dire à un peuple, vous  
 » êtes mon sujet ; mais arrangez-  
 » vous, passez-vous de moi, je ne  
 » puis rien pour vous ! Bon Dieu,  
 » quelle honte ou quelle extrava-  
 » gance ! Mais que vous demande  
 » l'Irlande ? De la laisser vivre en  
 » paix, de consentir qu'elle prof-  
 » pere sans notre assistance.... »

Menaces en  
 partie effec-  
 tuées.

Les Lords Nugent & Beauchamp appuyèrent la motion. Le premier s'éleva contre les villes manufacturieres les plus intéressées à l'anéantissement du commerce d'Irlande ;

ils déclarèrent que si on ne lui faisoit pas justice, elle se la feroit elle-même. Cette menace, en partie effectuée depuis plus d'un an, avoit déjà fait baisser de six cens soixante-dix mille livres sterling la masse des effets importés d'Angleterre en Irlande; & la résolution énoncée dans cette lettre d'un Gentilhomme irlandois à un de ses amis de *Salisbury*, faisoit présager l'anéantissement absolu de toute importation.

» Les Irlandois ne porteront point  
 » d'habits faits du drap de vos  
 » manufactures, ils ne boiront point  
 » des liqueurs que vous buvez, ils  
 » n'auront plus en commun avec  
 » la Grande-Bretagne que vos  
 » femmes & le portrait de votre  
 » Roi, empreint sur des espèces  
 » d'or, d'argent ou de cuivre : telles  
 » sont les résolutions prises dans  
 » toute l'étendue de ce Royaume ».

La rupture entre les Anglois & les Américains avoit eu des commencemens plus foibles. Cette menace de ne rien tirer des manufactures angloises, pouvoit avoir les plus terribles conséquences, & combler la mesure des calamités

1779.

Progrès des  
troubles, du  
désespoir &  
de l'anarchie  
des Irlandois

1779.

de l'Angleterre. Pour prévenir ce malheur, il falloit des secours immédiats à l'Irlande, & comme l'observa le Marquis de Rockingham, il n'y avoit pas un jour, pas une heure à perdre. Affaissée sous le joug de l'oppression, elle ne connoissoit déjà plus l'empire de la raison, le seul désespoir dirigeoit ses conseils, & venoit d'armer quinze mille hommes dans ses parties intérieures. Tout ce que la langue angloise peut fournir d'expressions séditieuses, étoit prodigué dans l'énoncé des résolutions de *non-importation* prises par les comtés de Galway, de Mayo, de Corke & de Dublin. Tous les excès, avant-coureurs d'une guerre civile, faisoient regner l'anarchie dans cette capitale. Les plus riches propriétaires, impunément dépouillés par des brigands affamés, y partageoient les horreurs de la famine avec la dernière classe du peuple; & les moins malheureux des habitans végeoient dans une affreuse indigence. Des émeutes populaires faisoient craindre à tout moment une combustion générale. Les marchandises angloi-

ses, que cette ville désolée recéloit encore dans ses magasins, étoient le principal aliment de la révolte; le peuple furieux s'acharnoit à les détruire, & ce genre de violence signaloit particulièrement le désespoir des Ouvriers sans emploi. Pour arrêter le désordre, on fit marcher les Volontaires de Dublin, on s'assura des plus mutins, & bientôt les prisons regorgèrent; mais on ne manquoit pas de Tribuns qui fomentoient l'esprit de révolte parmi le peuple; & ce fut d'après les conseils de ces perturbateurs, que les Ouvriers de Nottingham n'espérant plus que le Parlement *fit droit* à la requête par laquelle ils sollicitoient l'augmentation de leurs gages, se portèrent à des excès qui firent craindre un massacre général. Plusieurs des Officiers municipaux perdirent la vie dans ce tumulte qu'ils vouloient appaiser; les autres n'échappèrent à la mort qu'en laissant un libre cours au désordre. Ces tragiques scènes étoient une répétition de ce qui s'étoit déjà passé, tant à Dublin que dans la petite ville d'Ardée, l'année précédente.



1779.

Depuis un an, on n'avoit encore pris aucune mesure afin d'arrêter les progrès d'un mal désormais sans remède, pour peu qu'on différât d'employer le seul efficace, je veux dire, la franchise du commerce d'Irlande, & l'anéantissement des restrictions qui en obstruoient les canaux.

Lenteurs funestes du gouvernement d'Angleterre relativement à l'Irlande.

Entre les premières remontrances des Américains & leur déclaration d'indépendance, onze mois à peine s'étoient écoulés, tant la marche du mécontentement est rapide. Cet exemple devoit apprendre à l'Angleterre, qu'il est des circonstances où le moindre délai peut avoir les conséquences les plus funestes. Cependant l'administration agit avec tant de lenteur dans l'affaire d'Irlande, qu'on parla de remettre à la session prochaine la considération de ce Royaume, & par conséquent de laisser ses habitants sept ou huit mois de plus dans la situation la plus déplorable où puisse se trouver une Nation. Seulement, dans un message adressé à la Chambre des Communes, Sa Majesté Britannique crut devoir

suggérer à cette Chambre une résolution en vertu de laquelle les fix Régimens soudoyés aux frais de l'Irlande & servant hors de son territoire, seroient désormais à la charge de l'Angleterre; ce fut tout l'adoucissement qu'on apporta d'abord aux rigueurs d'une Administration oppressive & tyrannique. Mais si des considérations frivoles empêchoient la Grande-Bretagne de secourir & de pacifier l'Irlande, elle ne pouvoit plus fermer les yeux sur le danger de l'oppression; & les mesures à prendre pour triompher avec le moins d'inconvénients possibles de la résistance des Irlandois, durent nécessairement occuper sa politique & ralentir par conséquent les opérations ou les préparatifs de la campagne.

Cette résistance d'abord partielle & séditieuse étoit devenue générale, & pour ainsi dire légitime, par la sanction qu'y donnèrent les représentans des Villes & des Comtés. Dans leur séance du 12 Octobre, dont l'objet fut de représenter au Roi d'Angleterre que le seul moyen de sauver l'Irlande étoit d'ouvrir dans

Quarante  
deux mille  
Volontaires  
armés pour  
assurer la li-  
berté du com-  
merce en Ir-  
lande.

1779.

tous les ports un commerce libre & illimité, les Communes osèrent parler en corps de nation indépendante ; parce qu'elles se sentoient appuyées de quarante-deux mille hommes qui, sous le nom de volontaires associés, se formoient publiquement aux exercices & à la discipline militaires. Le Duc de Leinster & Lord Shannon étoient à leur tête, & n'en faisoient point mystère. Le 13 du même mois, le premier chef des associations libres fit distribuer dans toute la Ville une invitation en forme de billet circulaire, dont voici la traduction.

« Sa grace, le Duc de Leinster  
» vous prie de vous rendre demain  
» à midi & demi précis à l'Hôtel de  
» Leinster avec tous vos accoutre-  
» mens, à l'effet de former une  
» double haie le long des rues par  
» lesquelles les membres du Parle-  
» ment doivent passer en se rendant  
» de la Chambre des Communes  
» au Palais de Son Excellence le  
» Lord-Lieutenant, pour lui pré-  
» senter l'adresse relative à un com-  
» merce libre ».

Tous les Volontaires de Dublin

se portèrent en conséquence au lieu assigné, où ils rendirent les honneurs militaires aux membres de la glorieuse adresse. Les choses en étoient au point, qu'il n'y avoit plus d'espérance de voir fléchir l'Irlande. Le 4 Novembre, un corps de mille citoyens parfaitement discipliné se forma en bataillon quarré autour de la statue de College-Green, tandis que la cavalerie légère voltigeoit sur les flancs & protégeoit l'infanterie. La statue nouvellement peinte étoit ornée de rubans couleur d'orange. L'objet ou le prétexte de cette fête étoit de célébrer l'anniversaire du débarquement du Prince d'Orange à Torbay. Sur chacune des quatre faces du piedestal de la statue, on lisoit ces inscriptions : *Que l'Irlande soit soulagée. — Cinquante mille volontaires prêts à mourir pour leur pays. — Un bill pécuniaire à terme court. — Un commerce libre, ou bien ... la glorieuse révolution.* Le soir du même jour, toute la Cité fut illuminée, & cette fête, ou plutôt ce tumulte, dura jusqu'au lendemain matin. †

1779.  
 Bill pécuniaire  
 borné à six mois.  
 Grand tu multe à ce  
 sujet.

Tandis que les Irlandois prenoient des mesures vigoureuses pour assurer la liberté de leur commerce, plusieurs villes de la Grande Bretagne mettoient tout en œuvre pour en perpétuer les restrictions; mais ces mesures étoient bien combinées, & l'une des plus décisives fut de borner à six mois la durée du bill pécuniaire, qui, suivant l'usage, devoit être de deux ans. Le cri populaire étoit universel à cet égard, & toutes les villes & comtés avoient donné pour instruction à leurs représentants de voter pour cette résolution; mais la multitude ne voulut point attendre que le Parlement eût prononcé; elle prit sur elle la décision de cette affaire, & le résultat de ses premières délibérations fut de massacrer ceux dont l'autorité pouvoit contrarier ces mesures. Le Procureur-Général de Sa Majesté Britannique fut une des victimes dévouée; dans la matinée du 15 Novembre, la foule des conjurés se porta devant sa maison avec l'intention de la renverser, & d'écraser ce Magistrat sous ses ruines. Ayant

la qu'il étoit au Palais, elle s'y précipita, bien résolue de le poignarder. Il échappa heureusement à la rage de ces furieux qui, s'étant répandus dans les environs du Parlement, exigèrent de tous les membres qui s'y rendoient, le serment d'être fidèles à l'Irlande & de voter pour un bill pécuniaire de courte durée. Les membres des Communes se crurent engagés par ce serment forcé; ils passèrent un bill pour la durée de six mois seulement, & malgré la proclamation du Lord Lieutenant, les excès du 15 Novembre restèrent impunis.

Le Parlement d'Angleterre s'occupa des troubles de l'Irlande, moins pour y porter remède, que pour en dénoncer les auteurs; & ce fut aux Ministres qu'il s'en prit de tous ces désordres. Suivant le comte de Shelburne, tout le mal venoit des lenteurs, de la négligence, & de l'insensibilité du premier membre de l'administration britannique. En prêtant l'oreille aux justes plaintes des Fabricans irlandais, en cherchant à dissiper leurs préventions, à calmer leurs allarmes, il eût été facile de

Le Parlement d'Angleterre s'en prend aux Ministres, de tous ces désordres. Effets de leur négligence à cet égard.

1779.

conjurant l'orage dans sa naissance. Lorsqu'au mois de Mai de cette même année, Lord Shelburne sollicita auprès des Ministres quelques adoucissmens en faveur du commerce de l'Irlande, il s'entoit bien qu'elle présentât le spectacle allarmant qu'elle offrit fix après. On y comptoit alors tout plus quinze mille hommes armés pour la défense de la Patrie, ce nombre s'étoit accru depuis jusqu'à quarante-deux mille Volontaires associés contre leurs ennemis domestiques. Ils se feroient contentés de demander qu'on affranchît leur commerce de quelques entraves insupportables, & maintenant ce n'est point assez de la liberté illimitée de ce même commerce ; ils se plaignoient de beaucoup d'autres griefs dont le redressement ne pouvoit avoir lieu sans un bouleversement total dans la constitution de l'Empire britannique. Pour prévenir les plus grands malheurs, il eût fallu dans la première effervescence des Irlandois, que le ministère sortît promptement de son engourdissement habituel, & qu'il accordât alors ce

ne une grace ce qu'ils alloient obtenir par la force, & pour ainsi dire à la pointe de l'épée. Lord Shelburne finit par *réciter* sa motion, dont la substance fut de proposer un vœu de censure contre les Ministres, qui par négligence ou par incapacité avoient laissé s'envenimer les mécontentemens de l'Irlande au point de menacer la connexion des deux Royaumes d'une dissolution évidente.

En effet, le soulèvement étoit à son comble, & particulièrement à Dublin. Dans la soirée du 22 Novembre, une foule armée se porta chez un Négociant de cette capitale, força ses magasins, & sous prétexte que ses marchandises étoient de fabrique angloise, emporta ce qui s'y trouvoit de toiles & d'étoffes de laine, avec une somme considérable, tant en espèces qu'en billets de banque. Cette violence exercée contre un simple particulier, manifestoit de la part des habitans la résolution bien formée de ne tolérer aucune espèce de commerce avec l'Angleterre; & ce fut dans cette circonstance que Sir Ri-

1779.

Plan de  
Lord North,  
relatif au  
commerce de  
l'Irlande.



1779.

*chard d'Heron* ôsa proposer Communes d'Irlande un *su* extraordinaire de six cens mill *sterling*. Cette proposition du *nistre* fut rejetée comme *insu* avec les témoignages d'une *gnation* universelle. Enfin le *nistère* britannique comprit falloit céder à l'orage, & *North* fut chargé de rédiger un plan de modification relatif au *merce* de ce royaume, ce qu'il mania à contenter les préteurs des plus exigeans. Dans la nuit du 13 Décembre, il soumit les résolutions suivantes à la considération du Parlement d'Angleterre :

1°. *Qu'il est expédient* de révoquer l'acte qui prohibe en Angleterre l'exportation des laines & des draps de laine manufacturés du Royaume ; celle du verre & de tout ce qui se fabrique en Angleterre matière tant en Europe que dans les Colonies angloises de l'Amérique, & dans les établissements anglois sur la côte d'Afrique.

2°. Qu'il soit permis aux Anglois de faire le commerce d'exportation & d'importation avec

les Colonies angloises, sans que le-  
dit commerce soit assujetti à d'au-  
res droits & restrictions que ceux,  
dont le Parlement d'Irlande avoue  
la légitimité.

1779.

Le plan de Lord North, dont les  
propositions qu'on vient de lire sont  
la substance, obtint, sinon l'appro-  
bation du moins l'acquiescement de  
tout le comité; mais quoique très-  
favorables aux Irlandois, ces pro-  
positions ne furent point d'abord  
accueillies à Dublin comme elles  
auroient dû l'être. Le Lord Lieu-  
tenant les ayant reçues, en fit part  
au Lord Maire, & lui persuada qu'il  
valoit de la bienfiance d'engager le  
peuple à faire des illuminations; &  
sur le champ, il se forma des comités  
de volontaires où il fut résolu qu'il  
n'y auroit point de réjouissances jus-  
qu'à nouvel ordre. Le Parlement  
d'Irlande sentit mieux le prix de la  
révolution qui alloit s'opérer en fa-  
veur du commerce de ce Royaume.  
La Chambre des Pairs voulant re-  
connoître le bienfait de la Grande-  
Bretagne, s'engagea, par différentes  
motions faites au nom du peu-  
ple, à soutenir de tout son pouvoir

Comment  
ce plan est  
accueilli des  
Irlandois.

1779.

l'intérêt, l'honneur & la dignité de l'Empire britannique. La Chambre des Communes témoigna le même zèle & la même reconnoissance. MM. Forster, Gratham, Metge & vingt autres Membres de la Chambre, payèrent aux Ministres d'Angleterre le tribut d'éloges qui leur étoit dû pour l'affranchissement du commerce irlandois, & l'on peut dire que le 21 Décembre, jour de cette séance, fut un des plus beaux jours de la vie de Lord North ; mais en témoignant à ce premier Membre de l'administration britannique la gratitude de la nation Irlandoise, M. Metge ne crut pas devoir lui accorder tout l'honneur de cette heureuse révolution. Son discours vraiment éloquent fut une expression vive & précise de la sorte de reconnoissance qui animoit l'assemblée ; on nous saura gré de l'extrait qu'on en va présenter. « Nous » devons à la postérité, dit cet Orateur, une mention honorable des » personnages illustres qui ont souffert ce pays à l'oppression d'une » infinité de loix dictées par le pouvoir arbitraire, & qu'une aveugle

» politique a maintenues pendant un  
 » siècle entier. Cette postérité fera  
 » retentir les louanges des Ministres  
 » britanniques , lorsqu'en lisant l'his-  
 » toire , elle verra l'Angleterre pro-  
 » diguer son sang & ses trésors pour  
 » subjuguier un peuple mâle & cou-  
 » rageux , mais infidèle & révolté ,  
 » & se prêter à la même époque aux  
 » justes pétitions de l'Irlande , pé-  
 » titions trop longtems éludées par  
 » une politique non moins aveugle  
 » que barbare. On ne peut dissimu-  
 » ler combien nous sommes rede-  
 » vables aux talens , aux conseils , à  
 » la sagesse de Lord North ; mais en  
 » reconnoissant toute son influence  
 » dans cette révolution heureuse , je  
 » doute cependant que nous eussions  
 » obtenu le redressement de nos  
 » griefs sans l'interposition du peu-  
 » ple ; la gloire de Lord North est  
 » d'avoir puissamment secondé cette  
 » interposition louable. Comme mé-  
 » diateur entre les deux nations , il  
 » a des droits égaux à la reconnois-  
 » sance de l'une & de l'autre ; car  
 » enfin l'Angleterre va tirer un avan-  
 » tage immédiat de cette heureuse  
 » conciliation. L'Irlande est une na-

1779.

1779.

» tion brave , généreuse , & suscep-  
 » tible d'affection. Quel en fera dé-  
 » formais l'objet ? Sa sœur ; en dé-  
 » tresse , la Grande - Bretagne son  
 » aînée. Cinquante mille hommes  
 » déterminés à verser jusqu'à la der-  
 » nière goutte de leur sang pour  
 » établir leurs droits constitutionels ;  
 » ont à regret tourné leurs armes  
 » contre une sœur injuste ; du mo-  
 » ment où elle cesse de l'être , ils  
 » tournent ces mêmes armes contre  
 » l'ennemi commun. Oui , la cause  
 » de la Grande - Bretagne devient  
 » aujourd'hui la cause de l'Irlande ;  
 » sa situation la met dans l'impossibi-  
 » lité d'ouvrir à sa sœur des trésors  
 » qu'elle n'a pas ; mais elle lui pré-  
 » tera ses héros , elle en a ».

L'Irlande  
 pacifiée pour  
 un moment.

La tranquillité momentanée du Royaume d'Irlande fut le résultat heureux de la conciliation des deux Royaumes ; mais il restoit d'autres troubles à pacifier au sein de la Grande Bretagne.

A quels ex-  
 cès se porte le  
 fanatisme des  
 Presbytériens  
 d'Ecosse.

Au commencement de cette année , l'intolérance des Presbytériens d'Ecosse s'étoit portée à des excès inquiétans pour l'administration , & non moins faits que les troubles de

l'Irlande pour détourner l'attention du Gouvernement, & la porter sur des objets étrangers à la guerre présente. Ce nouvel obstacle à l'activité des préliminaires de la campagne, eut son principe dans le fanatisme, & devoit par conséquent ensanglanter l'Ecosse ; mais il fut surmonté dès son origine, & il n'y eut que peu de sang répandu. Les actes passés l'année précédente en faveur des Catholiques romains d'Angleterre & d'Irlande, avoient fort allarmé le Clergé d'Ecosse. Pour arrêter les progrès de cette espèce de tolérance, il présenta requête au Parlement. La réponse se fit longtems attendre, & la secte dominante dans cette partie septentrionale de la Grande-Bretagne se persuada qu'on n'avoit aucun égard aux pétitions de son Clergé. Il n'en fallut pas d'avantage pour enflammer son fanatisme ; & dans les derniers jours de Janvier, on vit circuler à Edimbourg des milliers de billets, par lesquels on invitoit les habitans à renverser les colonnes du Papisme. Ces colonnes étoient une pauvre chapelle nouvellement

1779

**1779.** construite par les Catholiques. Le Lord Prevost allarmé de cette fermentation naissante, enjoignit aux différents corps de métiers, de ne point laisser sortir leurs ouvriers respectifs le 3 Février, jour fixé pour cette grande expédition. Le même jour un parti des gardes de la ville fut posté autour de la chapelle; mais au lieu de la protéger, ces lâches Soldats favorisèrent l'entreprise des assaillans. Dans le premier moment on n'avoit pas songé à faire marcher les troupes contre ces fanatiques; mais comme les séditeux étoient répandus en divers quartiers de la ville, on en saisit douze ou quinze à une certaine distance. Les assaillans informés de leur détention, firent dire au Lord Prevost qu'ils alloient se retirer, s'il consentoit d'élargir les prisonniers; ayant obtenu ce qu'elle demandoit, cette populace forcenée se livra bientôt à de nouveaux excès. La chapelle étoit à moitié incendiée, lorsque le Lord Prevost, les Magistrats inférieurs, tout le corps des gardes de la ville & un parti du régiment de *Buccloug* se

portèrent sur les lieux où triom-  
phoit le désordre. On lut à haute  
voix l'acte contre les attroupemens  
& le tumulte. L'Officier qui com-  
mandoit le détachement des trou-  
pes réglées, pria le Magistrat de  
l'autoriser à faire feu ; les mutins le  
désoient de tirer, & le Lord Prevost  
n'osa le permettre. Sur les dix heu-  
res & demie du soir il se retira lui  
& sa troupe, & la ville fut aban-  
donnée à la discrétion de trois mille  
forcenés. A peine avoit-il disparu,  
que dévorée par les flammes, la cha-  
pelle croula, & ce fut un moment  
de triomphe pour les séditieux. Le  
désordre n'alla pas plus loin cette  
nuit ; mais dès la pointe du jour  
les maisons de quiconque étoit Ca-  
tholique ou soupçonné de l'être,  
furent livrées au pillage. Ce bri-  
gandage dura jusqu'à onze heures  
du matin, que les Magistrats repa-  
rurent avec des forces plus im-  
portantes ; l'arrivée de quelques com-  
pagnies de Dragons qui étoient en  
quartier à Haddington, intimida les  
séditieux qui commencèrent enfin  
à se disperser. Mais la ville d'Edim-  
bourg ne dut pas uniquement son

1779.



1779.

salut à leur crainte. Pour calmer ces fanatiques, le Lord Prevost s'étoit vu contraint de faire publier à son de trompe une proclamation qui annulloit, du moins pour l'Ecosse, la révocation des loix pénales contre les papistes. Ainsi les Catholiques romains furent privés des adoucissémens que la sage tolérance du Parlement leur destinoit.

Indemnités  
accordées  
aux Catholi-  
ques Ecossois.

Tandis que l'autorité cédoit au fanatisme dans Edimbourg, en paroissant le soumettre ou l'intimider par la force des armes, les Catholiques écossois gémissaient dans plusieurs autres villes, de tous les excès qu'on vient de décrire. Les Presbytériens de Glasgow s'étoient portés à des violences, qui vingt fois exposèrent leur ville aux horreurs d'un incendie général. Ces enthousiastes, armés de torches ardentes, visitoient les maisons de leurs concitoyens soupçonnés de Papisme, & sur le moindre indice, un prompt embrâsement leur faisoit justice des malheureux habitans de ces maisons dévouées aux flammes ; plus de quarante furent réduites en cendres dans un même

jour. Le Gouvernement ne pou-  
 voit tolérer de pareils excès ; & si,  
 dans la position critique où se trou-  
 voit l'Angleterre , il y avoit des  
 ménagemens à garder avec l'Ecos-  
 se , la politique ne permettoit pas  
 à George III , de retirer , dans  
 cette circonstance , sa protection  
 aux Catholiques romains. L'hum-  
 ble pétition qu'ils présentèrent con-  
 tre leurs persécuteurs écossois , fut  
 appuyée de Lord North , qui la  
 recommanda spécialement à la con-  
 sidération de la Chambre des Com-  
 munes. On ignore quel eût été le  
 résultat de cette affaire , si , dans  
 le cours des débats occasionnés  
 par la pétition , M. Dundas , &  
 Lord Frédéric Campbell n'eussent  
 informé la Chambre , des résolu-  
 tions de la cité d'Edimbourg & de  
 celle de Glasgow. Ces villes offroient  
 aux Catholiques romains des in-  
 demnités proportionnées aux dom-  
 mages qu'ils avoient essuyés. Ce  
 n'étoit pas le moment de se mon-  
 trer difficile , & l'avis de la Cham-  
 bre fut de renvoyer après les fêtes  
 de Pâques , la considération ulté-  
 rieure de cette pétition ; c'étoit

1779.

dire assez clairement qu'on se proposoit de civiliser cette affaire.

1778.  
Embarras  
du ministère  
pour le choix  
d'un Com-  
mandant en  
chef de la  
grande flotte  
de Ports-  
Mouth.

Quoique très-allarmans par le défaut d'harmonie qu'ils supposoient entre les trois Royaumes, les troubles d'Ecosse & d'Irlande n'étoient pas ce qui inquiettoit le plus le Ministère dans la circonstance présente. Au défaut de l'Amiral Keppel, dont le fameux procès n'étoit point terminé, on ne savoit sur qui jeter les yeux pour le commandement en chef de la grande flotte de Ports-Mouth. On étoit à la veille de la campagne, & ce choix n'étoit point encore fixé. Plusieurs Amiraux des plus capables, mettoient pour condition à leurs services, le renvoi préalable du Comte de Sandwich, aux instigations duquel ils attribuoient la conduite de Sir Hugh Palliser, à l'égard de l'Amiral Keppel. Ils accusoient le Ministre d'une infâme collusion avec le Vice-Amiral, & cette imputation odieuse prouve à quel point la haine étoit envenimée contre le premier Lord de l'Amirauté. Ce reproche hasardé sans preuves, fut moins une inculpa-

tion qu'une insinuation offensante ;  
 il tomba de lui-même, & ne devint  
 point la matiere d'une discussion sé-  
 rieuse. Mais Lord Sandwich eut à  
 se défendre contre des imputations  
 tout aussi graves & beaucoup mieux  
 fondées en apparence. L'Amirauté  
 fut accusée publiquement d'avoir  
 distrait, la première année de l'ad-  
 ministration du Comte de Sandwich,  
 deux cens mille cinq cens vingt-  
 cinq livres sterling, des sommes  
 destinées à la solde des Matelots.  
 Après avoir établi que cette asser-  
 tion téméraire ne le regardoit pas  
 & ne portoit aucune atteinte à son  
 privilège de Pair du royaume, il  
 déclara que l'accusation étoit faus-  
 se, parce que le délit étoit impos-  
 sible. « Tout le monde fait, ajou-  
 » ta-t-il, que l'Amirauté n'a  
 » rien de commun avec le ma-  
 » niement des deniers publics, ni  
 » avec le bureau du trésor : tou-  
 » tes les sommes destinées au ser-  
 » vice de la Marine, sont directe-  
 » ment versées dans la caisse du  
 » Trésorier, qui en fait l'emploi  
 » sans la participation du bureau  
 » de l'Amirauté. Il est vrai que

1779.

Lord Sand-  
 wich accusé  
 de malver-  
 sation.

1779

» dans les estimations des dépenses  
 » relatives à ce service pour l'an-  
 » née courante , on exagere fré-  
 » quemment sur les états, le nom-  
 » bre des matelots employés ; le  
 » fait est arrivé la première année  
 » de mon administration ; mais la  
 » distraction du surplus des deniers  
 » n'en est pas résultée. Les estima-  
 » tions ou apperçus de dépense ne  
 » peuvent jamais être exacts : on  
 » y porte, par exemple, la paie  
 » de chaque Matelot, à quatre li-  
 » vres sterling par mois ; or, per-  
 » sonne n'ignore que cette somme  
 » n'est pas suffisante ; si l'on éco-  
 » nomise quelque chose sur d'autres  
 » articles, le produit de cette éco-  
 » nomie est employé à acquitter  
 » une portion des dettes de la  
 » Marine ».

Sa défense  
 jugée irrégu-  
 lière. Discus-  
 sions à ce su-  
 jet.

Cette réfutation étoit contraire  
 à l'ordre, en ce qu'on y supposoit  
 des faits non constatés, & qui pou-  
 voient être démentis dans le cas d'une  
 discussion légalement conduite :  
 l'avis du Duc de Richmond fut de  
 la rejeter comme irrégulière. Il fit  
 à ce sujet diverses motions, qu  
 toutes avoient pour objet de prou-

ver que le Ministre de la Marine s'étoit rendu coupable de malversation. Celle de M. Fox, à la Chambre des Communes, tendoit à peu près au même but ; quoi qu'en termes plus ménagés , il établit que la négligence, pour ne pas dire l'infidélité du premier Lord de l'Amirauté, avoit mis la Grande-Bretagne à deux doigts de sa perte. M. Temple Lutrell, qui le premier avoit accusé Lord Sandwich d'avoir distrait les deniers de l'Etat, pour bien discuter cette motion, considéra les moyens qu'avoit eu le noble Lord d'entretenir & d'augmenter la Marine, examina l'usage qu'il avoit fait de ces moyens, compara son administration avec celle de ses prédécesseurs, & ses déclarations faites au Parlement, avec l'état actuel de la Marine royale. Suivant les calculs de M. Lutrell, pendant les quatre dernières années de l'administration de Lord Hawke, les sommes accordées annuellement pour l'entretien de cette Marine, n'excédèrent pas un million cinq cens cinquante mille livres sterling. Il faut pourtant excepter l'année

---

---

1779.

1770, qui fut nécessairement plus dispendieuse que les autres, à cause des préparatifs de guerre contre l'Espagne, des treize mille Matelots levés au-delà du nombre voté par le Parlement, & de l'équipement des nouvelles escadres. Au commencement de Janvier 1771, le Comte de Sandwich succéda à Lord Hawke ; il trouva vingt-huit mille tant Matelots que Soldats de Marine, quatre-vingt-un vaisseaux de ligne parfaitement équipés, & les arsénaux complètement fournis de leurs divers approvisionnemens ; mais quinze jours s'étoient à peine écoulés depuis la promotion de Lord Sandwich, que le Prince Maserano & Lord Rochfort signèrent à Londres la convention qui rendoit tous ces préparatifs inutiles. C'étoit le moment de diminuer les dépenses de la Marine ; mais comme le Parlement venoit de voter quarante mille Matelots, sur le pied de quatre livres sterling par mois pour chaque tête, le bureau du Trésor & celui de l'Amirauté ne jugèrent pas à propos d'épargner les deniers publics ; dès la

première année de l'administration  
 noble Comte, la caisse du Tré-  
 verfa dans celle de l'Amirauté  
 e somme de deux millions huit  
 is quatre-vingt mille livres  
 ling. Si l'on consulte les Jour-  
 ix de 1770 & de 1771, l'état  
 dépenses de la Marine prouvera  
 de cette somme énorme, il  
 eut pas un schelling d'employé  
 liquidation des dettes contrac-  
 s par Lord Hawke en 1770 ; &  
 ette époque, les arséniaux, les  
 gasins, & la Marine en général,  
 trouvoient dans un état infini-  
 nt supérieur à tout ce que l'his-  
 re de la Marine angloise offre  
 plus florissant. Dans les trois  
 iées antérieures aux troubles sur-  
 us en Amérique, les sommes  
 ées pour l'entretien de la Ma-  
 e, excédoient de beaucoup ce  
 on devoit accorder en tems de  
 x ; & les dettes s'accumulèrent  
 proportion de la profusion des  
 mes votées ! Depuis cette épo-  
 e, il est impossible de calculer  
 ec la même précision ; mais on  
 peut nier que le Parlement n'ait  
 cordé les sommes demandées pour

---

 1779.



1779.

le service de la Marine. Ont-elles été fidèlement employées à leur destination ? Non , répondit M<sup>r</sup> Temple Lutrell ; & pour le prouver , il entra dans un dédale de calculs & de citations où nous craindrions de nous perdre. Plusieurs autres Membres appuyèrent la motion qui tendoit à faire nommer un successeur à Lord Sandwich. L'Amiral Keppel déclara qu'il n'accepteroit aucun commandement tant que le noble Lord présideroit au bureau de l'Amirauté.

L'Amiral Keppel lui reproche sa négligence & ses lenteurs dans les préparatifs de la dernière campagne.

Cet Amiral étoit plus instruit qu'un autre des torts de Lord Sandwich , & s'il n'avoit pas à lui reprocher des malversations qui ne furent jamais bien prouvées , il pouvoit du moins l'accuser de négligence & de lenteur dans les préparatifs de la dernière campagne. Peu s'en étoit fallu qu'elles n'eussent compromis sa gloire & celle de la Marine angloise ; pour ne plus courir le même risque , il demanda l'expulsion du premier Lord de l'Amirauté. Son intérêt & celui de l'Angleterre , l'autorisoient à mettre cette condition aux services

On ne s'attendoit pas qu'il brûloit de rendre à la patrie, des qu'il auroit triomphé des imputations téméraires de Sir Hugh Palliser. Le procès de ces deux Amiraux étoit enfin au moment d'être jugé dans un Conseil de guerre. Voici le précis très-succinct de cette grande querelle, qui fut pour l'Angleterre un objet d'intérêt national, & dont l'Europe entière attendoit la décision avec la plus grande impatience.

On se rappelle que sur le vu de l'accusation intentée contre l'Amiral Keppel, l'Amirauté avoit ordonné une enquête & la tenue d'un Conseil de Guerre. En conséquence de cet ordre, le 7 Janvier de cette année, sur les neuf heures du matin, l'Amiral Pye, comme Président du Conseil, hissa son pavillon à bord du *Britannia*. Un quart-d'heure après, le pavillon d'union fut hissé sur les haubans d'artimon à babord; c'étoit le signal du Conseil de Guerre; & en même tems l'étendard royal fut arboré sur les haubans d'artimon à tribord, ce qui annonçoit qu'un Amiral alloit être jugé dans ce

Procès de  
cet Amiral &  
de Sir Hugh  
Palliser.

1779.

Conseil. A dix heures le *Britannia* tira un coup de canon ; & le pavillon de beaupré fut hissé au petit mâit de hune , signal pour tous les Amiraux & les Capitaines de se rendre à bord de ce vaisseau. Ils s'y rendirent à dix heures & demie. Alors on appella par leurs noms les treize Amiraux & Capitaines les plus anciens , & ces treize Officiers constituèrent la Cour. Les Membres du Conseil de Guerre ayant prêté serment , s'ajournèrent à l'hôtel du Gouverneur de Portsmouth , où s'étant assemblés , ils entendirent la lecture de l'accusation intentée contre l'Amiral Keppel , & dont voici les principaux chefs.

Principaux  
chefs de l'accu-  
sation in-  
tentée contre  
l'Amiral.

1°. Que dans la matinée du 27 Juillet 1778 , cet Amiral commandant une flotte de trente vaisseaux de ligne , & se trouvant en présence d'une flotte françoise d'égale force , il n'a pas fait les préparatifs nécessaires pour le combat ; que sa flotte étant déjà dispersée , il a fait signal pour que les vaisseaux du Vice - Amiral de l'escadre bleue chassassent au vent , ce qui a aug-

le désordre, & n'a pas em-  
 l'Amiral de s'avancer vers  
 ni & de donner le signal  
 e combat. Que la flotte fran-  
 étoit alors formée en ligne  
 re de bataille, & que tous  
 uvemens annonçoient le des-  
 e combattre, ce qu'elle exé-  
 ans qu'il fut possible d'enga-  
 ne affaire générale. De cette  
 ite indigne d'un Amiral, il  
 la plus grande confusion ;  
 rs vaisseaux ne prirent au-  
 part à ce combat ; d'autres  
 feu sur la flotte britannique,  
 l'ice-Amiral de l'escadre bleue  
 ffé seul & dut combattre sans

1779.

Que les divisions de l'avant-  
 & du centre de la flotte bri-  
 ue ayant dépassé l'arrière-  
 françoise, l'Amiral ne vira  
 e bord sur le champ pour  
 er l'ennemi avec ces deux  
 ns ; qu'il ne les rassembla pas  
 nière à pouvoir renouvel-  
 mbat ; qu'au contraire il se  
 à une grande distance de  
 mi, avant qu'il virât vent  
 e pour l'approcher une se-

conde fois, laissant ainsi le Vice-Amiral de l'escadre bleue en danger d'être coupé au premier moment.

3°. Que le Vice-Amiral de l'escadre bleue se trouvant dans les eaux de l'ennemi, & attendant que l'Amiral avançât avec tous ses vaisseaux, l'Amiral n'avança point, mais diminua de voiles & baissa le signal du combat; que dans ce moment ni dans aucun autre temps, il n'a point rassemblé les vaisseaux pour renouveler l'attaque, comme il la pouvoit, vu particulièrement que le Vice-Amiral de l'escadre rouge, dont la division avoit reçu peu de dommage, se trouvoit alors au vent, pouvoit virer vent arrière, & attaquer n'importe quelle partie de la flotte françoise, si l'on n'eût pas baissé le signal du combat, ou si l'Amiral Keppel eût fait usage du signal indiqué par l'article XXXI des instructions relatives aux combats sur mer. Ce signal, propre à la circonstance, eût fait renouveler le combat avec avantage, après que la flotte françoise avoit été battue,

& que sa ligne avoit été forcée & mise en désordre ; dans sa position l'Amiral n'a pas fait ce qui étoit en son pouvoir , pour enlever , couler bas , brûler ou détruire la flotte françoise , qui avoit attaqué la flotte britannique.

1779.

4°. Qu'au lieu d'avancer pour renouveler le combat , comme il eût dû le faire , l'Amiral vira vent arrière , gouverna directement en s'éloignant de l'ennemi , ce qui lui donna l'occasion de se rallier sans être molesté , de se former de nouveau en ligne de bataille , & de poursuivre la flotte angloise ; manœuvre déshonorante pour le pavillon britannique , qui avoit l'air d'une retraite forcé , & qui fournit à l'Amiral françois un prétexte pour réclamer la victoire & publier que la flotte britannique avoit pris la fuite , qu'il l'avoit poursuivie avec la flotte françoise & lui avoit offert le combat.

5°. Que dans la matinée du 28 Juillet , on s'apperçut que la flotte françoise , à l'exception de trois vaisseaux , ne gardoit plus la posi-

1779. tion de la veille, & qu'au lieu de la poursuivre dans sa fuite & donner la chasse aux trois vaisseaux qui la suivoient, l'Amiral avoit pris à la flotte angloise une route directement opposée à celle de l'ennemi. Ainsi par cette mauvaise conduite & de négligence, on a perdu l'occasion de rendre à l'Etat un service essentiel & l'honneur de la Marine angloise a été flétri.

Les témoins  
sont enten-  
dus.

Après avoir entendu la lecture de ces différens chefs, l'Amiral Keppel requit qu'il fût ordonné aux maîtres des vaisseaux de présenter à la Cour leurs livres de bord & que ces journaux restassent sur la table, afin que chaque Membre du Conseil de Guerre put en prendre communication. Ensuite la Cour s'ajourna pour le lendemain matin, jour auquel on commença l'examen des témoins. L'instruction de ce fameux procès occupa le Conseil de Guerre pendant plus de trois mois ; on n'entreprendra point de suivre la marche, & d'extraire des longues séances qui ne sont guère que des répétitions les unes des autres.

autres ; il suffira d'observer que dans ces interrogatoires si multipliés & si fastidieux , le seul maître du *Robuste* , & les seuls Officiers du *Formidable* , répondirent favorablement aux questions de Sir Hugh Palliser ; mais le premier étoit une créature du Vice-Amiral , & le Capitaine Buzeley & son premier Lieutenant James Kinnear , étoient subordonnés au Commandant de l'escadre bleue , ainsi que les deux autres Lieutenans , Hill & Waller , dont les dépositions furent au moins très-suspectes de complaisance & de partialité. Tous les autres témoins déposèrent en faveur de l'Amiral Keppel. Cependant Lord Mulgrave , Capitaine du *Courageux* , n'osa répondre positivement à la question de l'Amiral Montagu , qui lui demanda s'il étoit de sa connoissance personnelle que l'Amiral Keppel eut rempli négligemment son devoir , ainsi que le portoit l'accusation. Il dit qu'il étoit venu pour déposer , & non pour juger ; & le voyant pressé de répondre plus catégoriquement : « Si j'entends ma langue , ajouta-t-il ,

1779.



1779. » j'ai parfaitement compris le sens  
 » de la question ; qui dit négli-  
 » gence en pareil cas , dit crime ;  
 » un seul Membre du Conseil n'est  
 » pas en droit de me faire expli-  
 » quer sur un point aussi délicat ,  
 » & le serment que j'ai prêté ne  
 » m'impose pas cette obligation.  
 » D'ailleurs , il m'est arrivé quel-  
 » quefois de penser que l'Amiral  
 » Keppel avoit tort , & en y ré-  
 » fléchissant mieux , de trouver en-  
 » suite qu'il avoit raison. La Cour  
 » me pressera - t - elle encore de  
 » communiquer à cet égard mon  
 » opinion qui peut changer au pre-  
 » mier moment ».

En éludant la question de l'A-  
 miral Montagu , l'intention de Lord  
 Mulgrave étoit de ne se compro-  
 mettre ni avec Keppel , ni avec  
 Balliser. Mais ces ménagemens  
 devenoient inutiles ; toute l'An-  
 gleterre étoit déjà du parti de  
 l'accusé , & les viles manœuvres  
 employées dans cette affaire ,  
 avoient éclairé le Conseil sur les  
 motifs odieux de l'accusateur. Dans  
 l'examen des livres de loc , on en  
 trouva plusieurs de falsifiés , &

es-uns, dont on avoit arras-  
 s feuillets. Cette fraude in- 1779.  
 de Keppel fut généralement  
 e à son adversaire. Quoi  
 1 soit, la partie de cette  
 uré relative à l'accusation, se  
 t dans la séance du 29 Jan-  
 illiser avoit demandé la per-  
 d'en faire la clôture en li-  
 discours apologétique de  
 uite. Cette grace ne lui fut  
 ccordée, & l'on s'ajourna  
 itendre la défense de l'Ami-  
 pel. Cette pièce éloquente  
 raisonnée, est un chef d'œu-  
 modération & de bonne foi  
 ut ce qui a trait au procès  
 x Amiraux; mais on y de-  
 plus d'exactitude & de vé-  
 ans quelques détails relatifs  
 bat d'Ouessant. Quoi qu'il  
 voici le préambule de cette  
 éfense, où l'Amiral Keppel  
 ne avec l'énergique sim-  
 qui convient à l'innocence  
 e.

ON SIEUR, (en s'adressant  
 éfident) après quarante ans  
 oyés au service de ma pa-  
 je ne m'attendois pas à me

Préambule  
 de la défense  
 de Keppel.

1779. » voir cité devant un Conseil de  
 Suite du » Guerre , pour y répondre à des  
 préambule. » accusations de mauvaise condui-  
 » te , de négligence & de flétrif-  
 » sure par moi imprimée sur l'hon-  
 » neur de la Marine angloise ; tels  
 » sont les différens chefs avancés  
 » par mon accusateur , & sur les-  
 » quels la Cour doit prononcer.  
 » Avant que de me citer à ce Tri-  
 » bunal , il eût sans doute été plus  
 » honnête de ne point dissimuler  
 » avec moi , d'écarter les démonf-  
 » trations de la bienveillance , de  
 » se dépouiller , en un mot , des  
 » apparences de l'amitié , quand  
 » on étoit mon ennemi dans le fond  
 » de l'ame , & que bientôt on al-  
 » loit être mon délateur. Au  
 » reste , Monsieur , cette mauvaise  
 » conduite , cette négligence cri-  
 » minelle , cette tache imprimée à  
 » notre Marine , n'ont point em-  
 » pêché Sir Hugh Palliser de faire  
 » voile une seconde fois avec l'hom-  
 » me qui avoit trahi son pays ; il y  
 » a plus , tout le tems que nous  
 » avons été à terre , non-seulement  
 » il a entretenu avec moi les cor-  
 » respondances de l'amitié ; il a

approuvé par des lettres  
condamne aujourd'hui ,  
é des éloges à cette même  
nce qu'il a dénoncée de-  
e n'étois pas , il faut en  
r, préparé à cette démar-  
mon accusateur par sa  
e antérieure, & je n'avois  
raison de supposer que  
nculpait la mienne.  
on retour, Sa Majesté me  
avec des applaudissemens  
és; & le premier Lord de  
uté lui-même applaudit,  
outes les apparences de la  
é, au zèle que j'avois té-  
é pour le service: tout cela  
choit pas qu'il ne se tra-  
s-lors un complot contre  
. Sans que j'en eusse reçu  
s léger avis, cinq chefs  
sation furent produits con-  
moi par Sir Hugh Palli-  
ui, malheureusement pour  
se, étoit prévenu lui-même  
une accusation de défobéis-  
aux ordres, dans le moment  
m'accusait de négligence  
t, il faut en convenir, une  
re assez ingénieuse de pren-

1779.  
Suite du  
préambule.

1779. » dre les devants sur moi ; une ac-  
 Suite du » cufation intentée contre un Com-  
 préambule. » mandant en chef , étoit faite pour  
 » distraire l'attention du public  
 » sur la conduite d'un Officier in-  
 » férieur. Avant que l'instruction de  
 » mon procès commençât , je sup-  
 » posois à mon accusateur quelque  
 » raison pour se conduire comme  
 » il l'a fait ; mais d'après la dépositi-  
 » tion même des témoins les mieux  
 » disposés à justifier sa conduite  
 » dans la journée du 27 Juillet ,  
 » je m'apperçois de mon erreur ; le  
 » cours de l'instruction a laissé Sir  
 » Hugh Palliser sans excuse ; & main-  
 » tenant on remarque en lui les  
 » symptômes qu'il plaira toujours  
 » à Dieu d'imprimer sur le front  
 » des accusateurs de l'innocence.

» Je désirerois , Monsieur , que  
 » la Cour voulût bien considérer  
 » que dans les grandes opérations  
 » navales & militaires , les diverses  
 » manœuvres peuvent avoir une  
 » apparence étrange aux yeux d'un  
 » observateur mal instruit des in-  
 » tentions de celui qui les ordonne.  
 » On a appelé des maitres d'équi-  
 » page pour donner leur opinion

» sur les départemens supérieurs du ~~commandement~~ 1779.  
 » commandement; il eût fallu s'ap- Suite du  
 » puyer d'autorités plus élevées, elles préambule.  
 » ne sont pas rares; j'ai la satisfac-  
 » tion de pouvoir déclarer que ja-  
 » mais Nation n'a été servie par des  
 » Officiers de mer plus braves &  
 » plus habiles que ceux dont l'An-  
 » gleterre s'enorgueillit actuelle-  
 » ment. A l'égard de cette Cour,  
 » je vous supplie, Messieurs, qui  
 » la composez; de vous rappeler  
 » qu'elle est une Cour d'honneur  
 » aussi bien que de justice; que vous  
 » y siégez en cette double qualité,  
 » & que je parois devant vous, non  
 » dans l'unique vue de sauver ma  
 » vie, mais rempli d'un objet bien  
 » plus important, celui de laver ma  
 » réputation.

» Mon accusateur s'est fait les  
 » idées les plus fausses des obliga-  
 » tions d'un Commandant en chef;  
 » mieux instruit, il eût donné à son  
 » accusation une forme plus adroite.  
 » Dans un engagement général, les  
 » Officiers subordonnés sont ou  
 » doivent être trop occupés de leur  
 » devoir, pour observer les manœu-  
 » vres des autres; & à peine est-il

1779. » possible qu'un même objet s'y  
 Suite du » présente sous un même aspect  
 préambule. » aux Commandans de deux vais-  
 » seaux différens ; l'inégalité des  
 » distances & des positions, les nua-  
 » ges ou la fumée interceptent ou  
 » changent le point de vue. De-là  
 » vient la différence qui se remarque  
 » dans l'opinion des Officiers sur  
 » telle ou telle autre manœuvre,  
 » sans que leur jugement soit sou-  
 » mis à l'influence d'une partialité  
 » volontaire. Ai-je conçu les objets  
 » tels qu'ils étoient? Les ai-je vus  
 » avec les yeux de l'expérience, ou  
 » d'une manière indigne d'un Com-  
 » mandant, comme il plaît à mon  
 » accusateur de l'avancer? Tous ces  
 » points sont encore à décider; mais  
 » j'ose le dire, ce que Sir Hugh  
 » Palliser impute à ma négligence,  
 » étoit l'effet de la délibération &  
 » du choix. J'ajouterai que lorsque  
 » je mis à la voile, je n'étois point  
 » limité dans mes pouvoirs; on lais-  
 » soit à ma discrétion d'agir comme  
 » je le jugerois convenable, pour le  
 » bien du service. J'ai manœuvré;  
 » j'ai combattu, toujours de mon  
 » mieux. Si mes talens n'étoient

pas proportionnés à l'importance  
 du commandement, j'ai la satis-  
 faction de penser que je ne l'ai  
 point sollicité, que je n'ai pas traité  
 pour l'obtenir. Il y a plus de deux  
 ans, qu'au mois de Novembre  
 1776, je reçus du premier Lord  
 de l'Amirauté une lettre dans la-  
 quelle il observoit que, vu les  
 mouvemens des Cours étrangè-  
 res, il pourroit devenir néces-  
 saire de préparer une flotte d'ob-  
 servation; ma réponse à cette  
 lettre fut que j'étois prêt à rece-  
 voir de Sa Majesté les ordres, dont  
 elle daigneroit m'honorer. Je n'en-  
 tendis plus parler de rien jusqu'au  
 mois de Mars 1778, époque à la-  
 quelle j'obtins deux ou trois au-  
 diences de Sa Majesté; je lui dis  
 que je n'avois aucune liaison avec  
 les Ministres; mais que je plaçois  
 ma confiance dans sa protection &  
 dans son zèle pour le bien-public.  
 Dans tout cela il n'entroit point  
 de vues ambitieuses ou bassement  
 intéressées; je n'y gagnais rien, je  
 cédois seulement au désir qui me  
 pressoit de servir ma patrie. Il y  
 a plus, ce ne fut qu'avec répu-

1779.

Suite du  
préambule.



**1779.** » gnance que j'acceptai le com-  
» mandement en chef ; je craignois  
» de n'être pas soutenu par le Gou-  
» vernement. Plus le commande-  
» ment étoit éminent , plus ma ré-  
» putation étoit exposée ; je pré-  
» voyois que s'il m'arrivoit quelques  
» revers de fortune , on ne man-  
» queroit pas de me les imputer  
» comme des crimes. Pendant qua-  
» rante ans de service je n'avois reçu  
» aucune faveur particulière de la  
» Couronne ; seulement dans les  
» tems de danger public , j'avois  
» été honoré de la confiance de  
» mon Souverain. On n'avoit en-  
» core déferé ni mon insuffisance ,  
» ni mon inconduite ; sans doute  
» que mon accusateur étoit dès-  
» lors instruit de mon incapacité,  
» & il paroît étrange que dans  
» ce cas , il ait pris sur lui de m'ap-  
» porter le message qui me char-  
» geoit du commandement de la  
» flotte , & qu'en me l'annonçant , il  
» ait témoigné la plus vive satisfac-  
» tion : il existoit alors ou il n'exis-  
» toit pas de raison de se défier de  
» mes talens ; s'il en existoit , com-  
» ment Sir Hugh a-t-il pu desirer

» de me voir accepter un commandement dont j'étois incapable ? Et  
 » s'il n'en existoit pas il y a seize  
 » mois , depuis ce tems ai - je  
 » donné quelque sujet de les révo-  
 » quer en doute ?

1779.  
 Suite du  
 préambule.

» A mon retour de l'expédition ,  
 » je ne me suis plaint de rien ; j'ai  
 » même fait tout ce qui a dépendu  
 » de moi pour prévenir l'éclat des  
 » murmures ; je me suis ouvert au  
 » premier Lord de l'Amirauté com-  
 » me je l'eusse fait avec mon ami :  
 » cela pouvoit être imprudent &  
 » dangereux ; mais je suis naturel-  
 » lement sans défiance , & je ne m'at-  
 » tendois pas aux pièges où l'on de-  
 » voit chercher à me prendre sur  
 » l'autorité de mes paroles.

» On m'avoit dit au mois de Mars  
 » 1778 , que la grande flotte de  
 » Ports-Mouth n'attendoit que moi  
 » pour mettre à la voile ; je m'y ren-  
 » dis aussiôt , & ne trouvai que  
 » six vaisseaux prêts, encore étoient-  
 » ils d'une *condition* à ne point sou-  
 » tenir l'examen d'un homme de  
 » mer. Enfin , j'appareillai le 30  
 » Juin avec vingt vaisseaux de ligne  
 » équipés à la hâte. Je rencontraï

1779. » heureusement la Belle - Poule &  
 Suite du » quelques - autres frégates fran-  
 préambule. » çaises , à bord desquelles il se  
 » trouva des lettres & des papiers  
 » qui ont été d'un service impor-  
 » tant à l'Etat. A la vue de ces  
 » frégates , j'avois balancé quelque  
 » tems sur le parti que je devois pren-  
 » dre. Si , d'une part, l'incident étoit  
 » favorable à l'Angleterre , de l'au-  
 » tre je craignois les conséquences  
 » de ces premières hostilités contre  
 » la France , & qu'on ne mît sur  
 » mon compte la guerre qui pou-  
 » voit en résulter. C'est ce qui peut  
 » encore arriver ; car au moment  
 » où je parle , ma conduite n'a reçu  
 » à cet égard , ni approbation ni  
 » censure ; on peut réserver cette  
 » circonstance pour fournir contre  
 » moi un nouveau sujet d'accusa-  
 » tion. Lorsque je fis voile avec  
 » vingt vaisseaux de ligne , un e flot-  
 » te française de trente - de u x vais-  
 » seaux , sans y comprendre les fré-  
 » gates , mouilloit dans les e aux de  
 » Brest. Devois-je chercher à com-  
 » battre une force supérieure ? Je  
 » fais ce que des hommes & des  
 » vaissea ux peuvent faire ; si la flot-

» te que je commandois étoit dé-  
 » truite, les François restoient maî-  
 » tres de la mer. Je me vis donc  
 » obligé de tourner le dos à la  
 » France, je quittai ma station, &  
 » jamais le courage d'un Anglois  
 » ne fut mis à une plus cruelle  
 » épreuve.

» On me permit de faire voile  
 » une seconde fois, & je partis sans  
 » avoir reçu ni louange, ni blâme  
 » au sujet de ma conduite. Ce dé-  
 » couragement ne m'affecta pas  
 » d'une certaine maniere; je n'étois  
 » occupé que des moyens de re-  
 » mettre en mer le plutôt possible;  
 » mais à mon retour, je fus étran-  
 » gement surpris de me voir accusé  
 » de lâcheté & menacé du sort de  
 » l'Amiral *Byng*.

» Au commencement de Juillet,  
 » j'appareillai avec trente vaisseaux  
 » de ligne, & la flotte de Brest ap-  
 » pareilla avec trente-deux. Lors-  
 » que les deux armées furent en  
 » vue l'une de l'autre, les François  
 » durent s'étonner de me trouver  
 » si fort. Mon intention n'est pas  
 » de hasarder la plus légère impu-  
 » tation sur le courage de leur Ami-

1779.

Suite du  
préambule.

1779. » ral que je crois un très-brave  
 Suite du » homme ; mais il fut en son pou-  
 préambule. » voir de m'attaquer pendant quatre  
 » jours , & il évita constamment  
 » le combat j'étois d'autant plus  
 » déterminé à l'y forcer , que je le  
 » croyois au moment de recevoir  
 » quelque renfort considérable , &  
 » que nos flottes des Indes pou-  
 » voient être interceptées , & leurs  
 » convois traversés. Qu'il me soit  
 » permis de rappeler que sous le  
 » règne de Guillaume , le brave  
 » Amiral *Russel* fut deux mois en  
 » vue d'une flotte françoise , sans  
 » pouvoir l'engager au combat. Il  
 » n'est donc pas extraordinaire que  
 » j'aye tenu la même position qua-  
 » tre jours , avant d'en venir à une  
 » action. Si le vent n'eut changé le  
 » 27 , je n'aurois pu sans doute en-  
 » gager les François à combattre  
 » ce jour là.

» Quoique j'aye combattu , &  
 » j'ôse dire battu mon ennemi (1) le

---

(1) Il est singulier que l'Amiral Keppel , obligé de prouver que la plupart de ses vaisseaux étoient désemparés , & qu'une

27 Juillet, quoique je l'aye réduit à chercher un asyle dans son port, il est pourtant vrai que cet avantage n'a répondu en aucune manière à mes desirs. J'ai forcé de voiles pour renouveler l'attaque: les témoins que je produirai expliqueront pourquoi je n'ai pas rempli mon dessein. Il est certain que j'aurois pu chasser les trois vaisseaux qu'on découvrit dans la matinée du 28 Juillet, mais avec si peu d'apparence de succès, que je préférerais de retourner à Plymouth avec ma flotte désarmée, pour me mettre en état de reparoître en mer; cependant je n'oubliai pas de laisser deux vaisseaux en croisière pour la protection de nos flottes marchandes, qui, Dieu merci, sont toutes arrivées saines.

» A mon retour, j'évitai soigneusement de prononcer un mot de plainte; cela pouvoit suspendre nos opérations navales qu'il étoit

---

1779.  
Suite du  
préambule.

---

de ses divisions n'avoit pu le suivre, dis-je au milieu de tous ces aveux : *j'ai combattu & battu mon ennemi.*

1779. » important de continuer. Je ne de-  
 Suite du » vois pas m'occuper de Conseils  
 préambule. » de Guerre, lorsqu'on avoit de plus  
 » grands objets en vue.

» La *seconde édition* du livre de  
 » loc du *Formidable*, paroît avoir  
 » été plutôt fabriquée pour discul-  
 » per mon accusateur, que pour  
 » m'inculper moi-même; je passe-  
 » rai donc par-dessus, & je permets  
 » à l'accusateur d'en tirer le meilleur  
 » parti qu'il pourra; mais je ne puis  
 » être aussi civil à l'égard des alté-  
 » rations & des additions faites au  
 » livre de loc du *Robust*; la con-  
 » duite du Capitaine Hood a dû  
 » frapper d'étonnement les Mem-  
 » bres de ce conseil.

» On a cru, Monsieur, tirer  
 » un grand avantage de ma lettre à  
 » l'Amirauté; il s'y trouve un pas-  
 » sage d'où il résulte que j'ai ap-  
 » prouvé indistinctement la con-  
 » duite de tous les Officiers de la  
 » flotté: la Cour voudra bien ob-  
 » server que je ne devois pas infor-  
 » mer l'Europe entière qu'un Vice-  
 » Amiral sous mes ordres, s'étoit  
 » rendu coupable de défobéissance,  
 » tant qu'il a paru possible qu'il justi-

la conduite. Quant aux Con-  
de Guerre, celui-ci ne peut  
qu'un très-mauvais effet, &  
ûter tout Officier d'accepter  
mmiffion de Commandant en

1779.

Suite du  
préambule.

yant fait mention de mes let-  
j'observerai que celle du 30  
et, a été pour moi une tâche  
iment désagréable ; au reste  
cris mal, je me flatte que je  
uis bien battu ».

ès ce début, l'Amiral de-  
que le Juge-Avocat fit lec-  
es chefs d'accusation, & il y  
lit article par article, tou-  
de la maniere la plus triom-  
. L'interrogatoire des té-  
produits par l'accusé, confir-  
ut ce qu'il avoit déclaré dans  
olique. Sept séances furent  
yées à cet interrogatoire,  
t. plutôt une apologie qu'un  
n de la conduite de l'Ami-  
ans celle du lundi 8 Février,  
fia qu'il n'avoit plus de té-  
à produire, & le Conseil  
na au lendemain pour enten-  
lecture des dépositions. En-  
: 11 du même mois, George



1779. Jackson, Juge Avocat, prononça  
au nom du Président, la Sentence  
que voici.

Sentence  
du Conseil de  
Guerre.

» LA COUR, en vertu d'un  
» ordre des Lords-Commissaires de  
» l'Amirauté, en date du 31 Dé-  
» cembre 1778, & adressé à Sir  
» *Thomas Pye*, a procédé à l'exa-  
» men de l'accusation intentée par  
» le Vice-Amiral Sir *Hugh Palli-*  
» *ser*, contre l'honorable Amiral  
» *Augustus Keppel*, à raison  
» de mauvaise conduite & de né-  
» gligence de la part dudit Ami-  
» ral, à remplir son devoir les 27  
» & 28 Juillet 1778, en diverses  
» occasions mentionnées dans un  
» papier annexé audit ordre. Ayant  
» instruit, en conséquence, le pro-  
» cès dudit Amiral, ayant entendu  
» les témoins & la défense du pri-  
» sonnier, considéré le tout mure-  
» ment & sérieusement, la Cour  
» est d'opinion que l'accusation est  
» malicieuse & mal fondée, vu qu'il  
» a paru que, dans les deux jour-  
» nées dont elle fait mention, loin  
» d'avoir, par mauvaise conduite  
» ou négligence dans le devoir,  
» perdu l'occasion de rendre un ser-

vice essentiel à l'Etat , & flétri  
 en conséquence l'honneur de la marine angloise , ledit Amiral s'est conduit comme il convenoit que le fit un Officier judicieux , brave & expérimenté.

1779.

» En conséquence la Cour décharge unanimement & honorablement ledit Amiral *Augustus Keppel* , des différens chefs contenus dans l'accusation intentée contre lui ; & conséquemment , par la présente Sentence , IL EST PLEINEMENT ET HONORABLEMENT DÉCHARGÉ ».

Alors le Président adressa le discours suivant à l'Amiral en lui élevant son épée.

» AMIRAL KEPPEL , la Cour que j'ai l'honneur de présider , m'ordonne de vous rendre votre épée , & de vous féliciter de ce qu'elle vous est rendue si honorablement ; elle espere qu'avant peu vous en ferez encore un noble usage pour la défense de la patrie ».

Tandis que ces choses se passaient dans l'hôtel du Gouverneur , une multitude immense en assié-

Triomphe  
 de Keppel,  
 Hommages  
 publics ren-  
 dus à cet  
 Amiral.

1779. *geoit les venus; & dès que le mot honorablement déchargé se fit entendre au dehors, la satisfaction publique se manifesta par des acclamations répétées; la voix du canon fit retentir au loin cette heureuse nouvelle, & chaque vaisseau qui mouilloit dans la rade de *Spithead*, salua l'Amiral par dix-neuf volées. Sa sortie de l'hôtel du Gouverneur fut un véritable triomphe. Dès qu'il parut, une troupe nombreuse de Musiciens qui l'attendoit à la porte se mit en mouvement pour l'accompagner chez lui. Il s'y rendit entouré des plus grands Seigneurs d'Angleterre, parmi lesquels on distinguoit Son Altesse Royale le Duc de Cumberland. Tout le monde étoit découvert, & chacun portoit à son chapeau qu'il tenoit à la main, une cocarde bleu-célesté, sur laquelle le nom de *Keppel* étoit tracé en caractères d'or. Rentré dans son hôtel, l'Amiral crut devoir à l'empressement du Peuple, de se montrer sur son balcon; il s'y tint quelques minutes avec le Duc de *Cumberland* & Sir *Robert Harland*. Il reçut ensuite les com-*

ns de la Noblesse & de la   
e ; mais au milieu de tous 1779.

ommages, sa joie n'étoit point  
lette , lorsqu'il songeoit au  
r qui menaçoit ses braves ca-  
les , tant que leur honneur  
ainsi livré au caprice , à l'en-  
la noirceur du premier su-  
ne qui voudroit y porter at-  
. La Sentence du Conseil de  
re fut reçue à Londres avec  
ême enthousiasme qu'à Ports-  
h. Il y eut le même soir une  
ination générale, dont person-  
e put se dispenser , car le  
le se dispersant dans tous les  
iers de la Ville, y fit selon son  
, la police à coups de pierres.

son délire il se permit de fra-  
les fenêtres de la maison de  
Hugh Palliser , parce qu'elles  
ient point illuminées , & peu  
fallut que cette maison ne fut  
olie sur le champ ; mais les  
es du Roi s'opposèrent à cette  
nce , ce qui ne put se faire sans  
er un grand nombre de ces per-  
ateurs.

e Corps Municipal de la Cité  
lit en cette occasion un hom-

1779.

mage plus décent & plus flatteur à l'innocence de l'Amiral, & prit la résolution de lui faire présenter ses remerciemens, sur la bonne conduite qu'il avoit tenue dans l'affaire d'Ouessant. A ce premier acte de reconnoissance, la Cité ajouta l'offre honorable de l'associer aux privilèges de ses habitans; & le titre de Citoyen lui fut présenté dans une boîte de cœur de chêne, enrichie d'or. Les deux Chambres du Parlement crurent aussi devoir en cette circonstance un suffrage solennel à l'Amiral victorieux des imputations téméraires de Sir Hugh Palliser, & le 18 Février, cet Amiral ayant repris sa place à la Chambre des Communes, l'Orateur lui adressa un long discours, dont voici la substance. « La Chambre est » convaincue de la sagesse de votre » conduite aux journées du 27 » & du 28 Juillet. Vous avez fait » le plus grand honneur & rendu » les services les plus signalés à la » nation, soit en donnant de la » protection & de la sûreté au » commerce de votre pays, soit en » le préservant de l'invasion qui

le menaçoit. La Chambre se ré-  
jouit de voir qu'il existe encore  
au sein de l'Angleterre un zèle  
& des talens égaux à ceux qui  
ont le plus illustré la patrie , &  
faits pour assurer sa défense dans  
cette crise alarmante ».

La Chambre des Pairs ne fut  
s. moins prodigue de louanges  
vers l'Amiral Keppel , & le Roi  
même , à qui il fut présenté le  
Février , lui témoigna de l'af-  
fection & la plus grande estime de  
ses talens & de son zèle pour le  
service de l'Etat. A tant d'éloges ,  
complimens & d'honneurs ;  
Keppel répondit comme il le de-  
voit , en appelant au partage de  
la gloire les Officiers & les équi-  
pes de la flotte.

La Sentence du Conseil de Guer-  
re imprimoit à l'honneur de Sir  
Hugh Palliser une tache , dont il  
ne pouvoit se laver que dans un  
nouveau Conseil. Pour se soustraire  
aux premiers effets de l'indignation  
publique , il s'étoit vu forcé d'ab-  
andonner *incognito* la ville de  
Portsmouth , de fuir comme un  
forçat , & de prévenir une desti-

Honneur  
de Sir Hugh  
Palliser enta-  
ché. Il ne  
peut se laver  
que dans un  
Conseil de  
Guerre. Dif-  
ficultés à ce  
sujet.

1779.

tution flétrissante, en abdiquant la place de Commissaire de l'Amirauté, celle de Lieutenant-Gouverneur des troupes de la Marine, & son gouvernement de Scarborough. C'étoit renoncer à de grands honneurs & se dépouiller d'une fortune immense ; mais cette retraite de Sir Hugh avoit l'air d'être volontaire, & pour satisfaire à la *vin-dicte* publique, il eût fallu congédier Palliser, le déclarer incapable de servir l'Etat, lui ôter son pavillon, le priver du titre de Vice-Amiral, le seul titre honorable qui lui restât encore. Tel fut du moins l'avis de M. Fox, & de plusieurs autres Membres de la Chambre des Communes. Cette affreuse situation ne laissoit de ressources à Palliser que dans le nouveau Conseil de Guerre qu'il sollicita ; encore étoit-il douteux que cette épreuve dangereuse pour sa vie, lui ménagât une voie pour recouvrer l'honneur. L'instruction d'un nouveau procès, même le déchargeant de toute imputation relative au combat d'*Ouessant*, ne pouvoit annuler l'accusatio

tion téméraire & malicieuse qu'il ~~voit~~ <sup>voit</sup> intentée contre son Officier <sup>1779.</sup> supérieur. D'ailleurs , où trouver des témoins pour ou contre Sir *Hugh Palliser* ? La Marine entière étoit réunie en faveur de Keppel , et , comme l'observa l'Amiral Pitt , tous les témoins dont on avoit déjà les dépositions , étoient sentés incompetens pour un nouveau Conseil de Guerre. Cependant M. Fox , amené à des sentimens de commiseration pour le Vice-Amiral , finit par retirer sa motion , & le nouveau Conseil de Guerre ne trouva plus d'obstacles dans les objections de la Chambre des Communes. La Chambre des Pairs fut plus difficile à ramener. Le Duc de Richmond objectoit contre la nouvelle instruction du procès de Sir Hugh , que c'étoit une manœuvre du Ministère pour tromper la nation , en arrangeant une Sentence. Il s'appuya d'abord sur le défaut l'accusation spécifique antérieure au procès ; & il en concluoit que cette instruction ne seroit que pour la forme. « Ce qui me confirme dans cette idée , ajouta - t - il ,



1779. » c'est que je ne puis me dispenser de regarder les Commissaires de l'Amirauté comme les instigateurs du procès fait à l'Amiral Keppel ».

Le Comte de Sandwick étoit absent, & le Lord-Chancelier trouva dans cette circonstance même de quoi fonder le reproche d'indécence contre la motion du noble Duc. « Je ne vois pas, dit-il, » finissant, que la collusion entre le moins du monde dans l'instruction du procès dont il s'agit mais quelle que soit la position de Sir Hugh Palliser, j'ose avouer la compassion qu'il m'inspire, » j'espère que dans le cours de la nouvelle instruction, il sera démontré que si la flotte anglaise n'a pas réussi dans l'affaire du 1<sup>er</sup> Juillet, on ne peut attribuer ce défaut de succès qu'à des accidents inévitables ».

Nouveau  
Conseil de  
Guerre.

Le Duc de Richmond consent enfin à retirer sa motion, & il n'eut plus d'opposans à la tenue du Conseil de Guerre. Le Vice-Amiral Darby en fut nommé Président & le lundi 12 Avril à huit heures

& demie du matin, on donna le 1779.  
 signal pour que tous les Capitaines  
 se rendissent à bord du *Sandwich*.  
 Lorsque les treize Membres du  
 Conseil eurent prêté serment, ils  
 procédèrent à l'audition des té-  
 moins, parmi lesquels on distin-  
 guoit l'Amiral Keppel. Il fut le  
 premier entendu, & son interroga-  
 toire occupa trois séances. Il avoit  
 témoigné la plus grande répugnance  
 à paroître dans ce nouveau pro-  
 cès, & il n'y eut rien dans ses dépo-  
 sitions qui annonçât le ressentiment  
 ou le desir de la vengeance. On  
 remarqua la même impartialité dans  
 les réponses de tous ceux qui dé-  
 posèrent avant que Sir Hugh Palli-  
 ser eût produit ses moyens de dé-  
 fense; mais ils ne l'en accusèrent  
 pas moins unanimement d'avoir  
 désobéi aux signaux du Comman-  
 dant en chef. Sa défense prolixé  
 & diffuse se réduisit à tout nier, à  
 crier au mensonge & à la calomnie.  
 Ses témoins furent entendus dans  
 la séance du Samedi premier Mai,  
 & l'on se doute bien que le Capi-  
 taine Bazeley, John Bickerton,  
 Charpentier du *Formidable*, le sieur

**1779.** Kinneear, & trois autres Lieutenans du même vaisseau, ne parurent pas sur la scène avec l'intention de charger leur Amiral. L'objet de toutes leurs déclarations fut de prouver que Sir Hugh n'avoit point désobéi, par là même qu'il étoit dans l'impuissance d'obéir. S'il falloit les en croire, le Formidable étoit, lors des signaux, la parfaite image d'un vaisseau naufragé. Mais dans cette supposition même, il restoit toujours contre l'accusé, deux objections auxquelles il n'y avoit point de réponses. Pourquoi Sir Hugh Palliser n'avoit-il pas détaché un bateau pour informer le Commandant en chef de la situation où il se trouvoit ? Pourquoi n'avoit-il pas transporté son pavillon à bord d'un vaisseau qui fut en état de manœuvrer ? Le Vice-Amiral essaya de répondre à ces questions, dans un supplément à sa défense ; mais la Cour ne se paya point des subtilités qu'il employa pour se disculper à cet égard, & malgré l'indulgence qui présidoit à ce Conseil de Guerre, elle crut devoir appuyer sur une de ces ob-

jections dans la Sentence qu'elle ~~rendit~~  
 rendit le Mercredi 5 Mai , & dont 1779.  
 voici la traduction.

» Quoique très-exemplaire & <sup>Sentence</sup>  
 » très-méritoire en beaucoup de <sup>du Conseil</sup>  
 » points, la conduite du Vice-Ami- <sup>de Guerre.</sup>  
 » ral de la bleue, dans les journées  
 » du 27 & 28 Juillet dernier, nous  
 » a paru ~~repréhensible~~ en ce qu'il  
 » n'a pas informé l'Amiral com-  
 » mandant en chef, de l'état de  
 » détresse où il se trouvoit ; &  
 » qu'il pouvoit faire, soit par l'en-  
 » tremise du Fox, soit par d'au-  
 » tres moyens qu'il avoit en son  
 » pouvoir.

» En conséquence, ne pensant  
 » pas qu'il ait mérité d'être censuré  
 » à d'autres égards, la Cour l'ac-  
 » quitte, & il est par la présente  
 » acquitté en conséquence ».

On s'attendoit à plus de rigueur  
 de la part du Conseil de Guerre ;  
 cependant en *acquittant* le prison-  
 nier, cette Sentence impliquoit une  
 censure directe ; elle ne l'*acquittoit*  
 ni *unanimement*, ni *honorablement*.  
 Le mot *absout* étoit le mot pro-  
 pre, si on eût eu l'intention de la-  
 ver entièrement le Vice-Amiral.

1779.

La maniere, dont son épée lui fut rendue n'eut rien de plus flatteur. Le Président lui dit fort sechement : *Monsieur, la Cour me charge de vous rendre votre épée.* Ainsi furent évanouies les espérances que Sir Hugh avoit peut-être conçues. Ce malheureux Officier resta toujours *entaché* ; mais la Sentence du Conseil de Guerre pouvoit être bien plus flétrissante ; & pour courir les risques d'un second procès, il avoit fallu à Palliser beaucoup de courage & d'intrépidité.

Enquête sur  
la conduite  
de la guerre  
en Amérique.  
Les freres  
Howe sont  
accusés de né-  
gligence.

Cependant Sir Hugh conserva son grade de Vice-Amiral, & Lord Sandwich continuoit de présider au bureau de l'Amirauté ; c'est dire assez que l'Amiral Keppel ne devoit point commander la flotte de Ports-Mouth. Son refus avoit jeté la Cour dans un tel embarras, que pour lui trouver un successeur, on songea quelque tems à rappeler l'Amiral Byron, & par conséquent à négliger la guerre d'Amérique, pour s'occuper uniquement de la guerre d'Europe. Cette question tant de fois agitée dans les Chambres du Parlement, s'étoit renouvelée à

l'occasion de l'enquête sur la conduite des Généraux dans les campagnes précédentes. A son retour de New - York , le Gouverneur Johnstone avoit rendu compte à la Chambre des Communes , de l'état où il avoit laissé l'Amérique , & fait des observations d'où il résultoit indirectement que les moyens de la réduire , étoient au pouvoir des frères Howe , s'ils avoient su profiter des circonstances ; que l'expédition dans les parties méridionales avoit nécessité la capitulation de Sara-Toga ; que celle de Pensylvanie étoit généralement regardée comme une mesure extravagante & ruineuse ; « mais , ajouta-t-il , dussé-je me tromper dans » cette manière de voir , il est du » moins certain que la perte de » l'Amérique exige une enquête , » & je la demande comme Membre du Parlement ». Il n'est qu'un » moyen , dit William Howe , de » faire tomber ces assertions , c'est » de produire ma correspondance » avec le Secrétaire d'État au Département de l'Amérique ». Tel

1779.

---

---

1779.

Le Général  
Burgoyne de-  
marde que la  
capitulation  
de Sara-To-  
ga soit com-  
prise dans  
l'enquête.

fut l'objet de sa motion, que se-  
conda Lord Howe son frère.

Le Général Burgoyne se mit  
aussi sur les rangs ; il demanda que  
l'enquête fût générale , & qu'elle  
embrassât en entier la guerre d'A-  
mérique, de manière que la capi-  
tulation de Sara-Toga s'y trouvât  
comprise. On eut beau lui répon-  
dre comme on l'avoit toujours fait,  
que dans sa position il ne pouvoit  
être examiné ; il cria à l'injustice,  
selon son usage, & saisit cette oc-  
casion de récapituler encore toutes  
les circonstances de son expédition,  
l'ordre péremptoire qu'il avoit re-  
çu de forcer son passage jusqu'à  
Albany, la nécessité de capituler,  
lorsqu'avec trois ou quatre mille  
hommes en état de combattre , il  
s'étoit vu enveloppé par vingt mille  
Américains. Lord George Germai-  
ne nia que les ordres eussent été  
péremptoires , & répondit avec  
beaucoup de force & de clarté à  
toutes les imputations du Général ;  
mais en approuvant la motion en  
ce qu'elle avoit de relatif à l'ad-  
ministration, il la désapprouva dans  
les rapports qu'elle pouvoit avoir

ec la conduite irréprochable des  
onorables Commandans. 1779.

Cependant les pièces de ce nouveau procès étoient déjà sur la table ; & le Jeudi 29 Avril , la chambre s'étant formée en comité d'enquête , Sir William Howe se leva & demanda que Lord Cornwallis fût appelé. L'interrogatoire de cet Officier commença l'enquête , & toutes ses réponses furent en sa faveur & la décharge des Commandans. Lord Cornwallis succédèrent le Major Général *Gray*, Sir *Edward Lammond* & le Colonel *Montresor*, ingénieur en chef de l'armée de *William Howe*. Voici la substance de leurs dépositions.

De tous les pays du monde , l'Amérique septentrionale est le moins favorable aux opérations de guerre ; remplie de côteaux & de défilés , couverte de bois , coupée de rivières , à chaque pas elle présente de nouveaux obstacles. Dans un tel pays la guerre ne peut être qu'une guerre de postes ; & chaque poste doit être emporté par la supériorité du nombre , & chaque attaque expose né-

Dépositions  
favorables  
aux freres  
Howe.



cessairement l'assaillant à des travaux infinis, à beaucoup de hafards & de dangers.

1779.

Au mois de Mai 1777, la grande armée n'avoit ni marmites, ni cantines, ni tentes, articles essentiels pour conserver la santé du Soldat, & maintenir les troupes en de bonnes dispositions. C'étoit une assez bonne raison pour différer jusqu'au mois de Juin l'ouverture de la campagne, quand il ne seroit pas démontré d'ailleurs, que la saison convenable est celle où la terre se couvre de verdure.

Si au lieu de porter le théâtre de la guerre dans les parties méridionales, on l'eût porté sur les bords de la riviere d'Hudson, de deux choses l'une, ou Washington se seroit emparé des hauteurs avec des forces assez considérables pour fixer entierement l'attention de Sir William Howe, & l'empêcher de former sa jonction avec le Général Burgoyne; ou bien, en supposant que le Commandant en chef eût pu s'ouvrir le chemin d'*Albany*, les Rebelles étoient assez en force pour lui couper toute communi-

cation avec les magasins, les vivres, les recrues & peut-être avec la riviere ; mais en admettant que Washington n'eût eu d'autre objet que d'empêcher la jonction, Sir William Howe auroit bien été forcé de diviser ses troupes, pour se rendre maître des deux côtés de la riviere d'Hudson ; car en laissant un des rivages à l'ennemi, il n'étoit plus possible de faire remonter les provisions nécessaires. D'un autre côté, diviser l'armée royale, c'étoit exposer chaque division à faire face à l'armée américaine. Porter la guerre sur les bancs de la riviere d'Hudson, étoit donc un parti dangereux sous quelque point de vue qu'on l'envisage ; la ruine de l'armée pouvoit en être le résultat, soit que Washington se fût emparé des hauteurs, soit qu'il eût pris possession d'un côté du rivage, soit qu'il se fût porté entre New-York & l'armée royale, soit enfin qu'il eût opposé de la résistance sur les hauteurs, en même tems qu'il interceptoit les approvisionnemens sur la riviere. Ce Général avoit un des côtés de la riviere ouvert, il

1779.

1779.

pouvoit la passer au bac du Roi, fondre sur le pays cultivé, en tirer toutes les provisions dont il eût eu besoin, tandis que l'armée angloise n'auroit eu pour elle que les fournitures précaires attendues de New-York. Tout considéré, si l'on pouvoit se promettre quelque succès des opérations de la campagne, c'étoit en débarquant à la source de l'*Elke*, dans la *Chesapeak-Bay*, & non pas dans la *Delawarre*. A *New-castle* les difficultés étoient insurmontables, & plus haut la tentative étoit trop périlleuse; l'armée auroit eu à braver le feu des galeres & des brûlots disposés sur son passage, & celui des troupes ennemies formées sur le bord de la riviere. En prenant cette route, il falloit passer neuf criques & de rapides courans. On évitoit tous ces obstacles en débarquant à la source de l'*Elke*.

Le Major-Général Gray termina son interrogatoire en déclarant que dans cette campagne, les freres Howe avoient fait tout ce qu'il étoit possible de faire, que leurs forces étoient insuffisantes pour subjuguier l'Amérique, & que le défaut

de succès avoit dû suivre nécessairement le défaut de moyens. « En 1779.  
 » m'exprimant ainsi, je ne prétends  
 » pas insinuer, ajouta-t-il, qu'avec  
 » des forces plus considérables, on  
 » eût pu réduire l'Amérique; je  
 » suis bien loin de le penser ! Les  
 » Américains sont des ennemis redoutables & désormais invincibles ; ils ont donné des preuves multipliées de courage & d'habileté ; sans les chercher ailleurs, la défaite même de *Brandy-Wine* justifie suffisamment mon assertion. Vaincus, chassés de la Capitale, crus dispersés, errans & privés de toute ressource, ils eurent l'intrépidité de reparôître, & la gloire d'attaquer une armée victorieuse ».

Les réponses de Sir Edward Hammond, furent à-peu-près les mêmes que celles du Général Gray ; Elles tendoient à prouver que le débarquement dans quelque partie de la Délawarre, ne pouvoit s'exécuter sans exposer la flotte & l'armée à un péril manifeste. Dans le cours de l'interrogatoire, il ne laissa pas échapper un seul mot qui

ne fut à la louange du Général  
 1779. Howe & du Vice-Amiral son  
 frere.

Les dépositions du Colonel Mont-  
 trésor furent également à l'avanta-  
 ge du Général. Suivant les obser-  
 vations de cet habile Ingénieur, les  
 lignes des Américains à *Long-Is-  
 land* étoient fortes & parfaitement  
 bien tracées. Les troupes an-  
 gloises n'avoient ni fascines, ni  
 échelles, ni aucune des choses né-  
 cessaires aux coups de main vigou-  
 reux; il étoit donc impossible d'em-  
 porter d'assaut ces ouvrages, dont  
 la disposition exigeoit d'ailleurs que  
 les approches fussent régulières; mais  
 quand on seroit parvenu à forcer  
 l'intérieur des lignes, comment s'y  
 maintenir, tandis que l'ennemi étoit  
 en possession des redoutes qui les  
 flanquoient?

Quant au poste qu'occupoit Was-  
 hington sur la montagne au-dessus  
 de *Quibbleton*, il n'y avoit pas  
 moyen de le forcer, ou du moins  
 la probabilité du succès n'étoit point  
 assez séduisante pour dérober le  
 danger aux yeux de la prudence.  
 La nature & l'art concouroient

à fortifier le camp des Américains sur cette montagne; & pour obliger Washington à évacuer ce poste, il eût fallu que le Général Howe prît une nouvelle position, qui, en exposant New-York, lui coupât toute communication tant avec cette ville qu'avec la nouvelle rivière, dont la navigation lui étoit inconnue. Washington pouvoit la passer à *Kings-Ferry*, & il étoit impossible de pénétrer sur les hauteurs dans le cas où l'ennemi se fût mis en devoir de les défendre. Ce fut ainsi que l'Ingénieur en chef de l'armée de Howe, justifia graduellement toutes les opérations de ce Général; mais il fallut entendre les témoins de Lord George Germaine, qui après avoir fait l'impossible pour éluder l'enquête, passa tout-à-coup d'une extrémité à l'autre, & vouloit maintenant qu'on interrogeât l'Univers entier. Jusqu'ici les témoins avoient déposé en faveur des freres Howe; on en trouva qui déposèrent en faveur des Ministres. Les Généraux continuèrent à se plaindre qu'on ne leur eut point envoyé des forces

1779.

Inutilité de  
cette enquête.

1779.

Défense préliminaire du Général Burgoyne.

20 Mai.

proportionnées à ce que la nature du service exigeoit. Lord Germaine prétendit le contraire ; mais personne n'eut gain de cause , & selon l'usage l'enquête n'aboutit à rien.

Cependant le Général Burgoyne s'obstinoit à vouloir être examiné, & malgré l'opposition de Lord Nugent & de M. Digby , sa requête fut admise ; il obtint la promesse d'être entendu dans la séance du Jeudi suivant. Ce jour préfix, la Chambre se forma en comité d'enquête, & le Général ouvrit la séance par un discours préparatoire , où ses moyens de défense furent indiqués avec beaucoup de précision & d'éloquence. Il y justifia sa correspondance avec le Ministre au département de l'Amérique , & se plaignit amèrement de l'usage pervers qu'en avoit fait Lord Germaine , en le représentant comme un ambitieux qui avoit brigué le commandement de l'armée du Nord au préjudice de Sir Gui Carleton. Il établit que dans le plan du Ministère , ce Général ne devoit point être employé au-delà des limites du Canada , & que par conséquent

il n'avoit pu être supplanté. Burgoyne s'étendit sur les ordres péremptoires qu'il avoit reçus de s'ouvrir, à tout événement, un passage jusqu'à *Albany* ; ordres énoncés en termes absolus, qui disoient assez que le Ministre vouloit être obéi sans exception d'aucune circonstance. Ici le Général anglois retraça les différentes opérations de sa malheureuse campagne, depuis le moment où il passa les frontieres du Canada, jusqu'à celui de sa capitulation. On avoit reproché à ce Général le train considérable d'artillerie qu'il avoit pris avec lui en sortant de Ticondérago, comme un obstacle à la célérité de sa marche, à la précision de ses mouvemens, & par conséquent au succès de son entreprise. Burgoyne se justifia sur cet article en disant, que le siège de Ticondérago devoit naturellement exiger une nombreuse & forte artillerie ; qu'en sortant de cette place, il n'avoit emmené avec lui que trente canons & trois ou quatre mortiers ; qu'il s'étoit conduit à cet égard, d'après les avis du



1779.

Général Phillips, & sur l'exemple de Sir Gui Carleton, qui l'année précédente & pour la même expédition, avoit pris à sa suite le même train d'artillerie ; que, vu les dispositions des ennemis & la nature de leur défense, le canon lui avoit paru d'une nécessité indispensable, & seul capable d'inspirer à des milices indisciplinées une terreur, dont la mousqueterie ne les eût jamais frappées. « Ce n'est pas, » ajouta-t-il, que je veuille rien » insinuer au désavantage de la » bravoure des Américains. Je ne » connois point de meilleurs Soldats que ceux dont leurs troupes » continentales sont composées, & » quant à leurs milices, elles sont » propres à tout, & valent de vieux » corps dans tous les cas où il ne » s'agit point de tenir ferme dans » une ligne. Il est fâcheux qu'ayant » de pareils ennemis à combattre, » les troupes que je commandois » n'aient pas été complètement » angloises. Les Allemands sont » lents dans leurs mouvemens ; » j'en puis fournir une preuve bien » convaincante : si le détachement

Ordres du Colonel Breymer, ~~qui~~  
 ait deux milles dans le cours 1779.  
 vingt-quatre heures, le dé-  
 e de Bennington ne fût jamais  
 vé».

us ces faits avancés dans la Sa condui-  
 se préliminaire du Général te n'est point  
 oyne, furent heureusement at- justifiée; il se  
 par les dépositions de Sir démet de tous  
 Carleton, des Comtes de ses emplois.  
 ras & d'Harrington, du Ma-  
 all, du Capitaine Bloomfeld  
 Colonel Kingston, Adjudant-  
 al dans l'armée de Burgoyne.  
 Officier produisit les extraits  
 usieurs lettres du Général,  
 i Guy Carleton qu'à Lord  
 e Germaine, d'où il résul-  
 ie Burgoyne avoit toujours  
 é ses forces comme insuffi-  
 , & s'étoit plaint amèrement,  
 utes les occasions, des ex-  
 quels se portoient les sau-  
 , & particulièrement de leur  
 issance affectée & de leurs  
 és inutiles lors de l'affaire de  
 ington. La déposition du Co-  
 ut plus détaillée, plus com-  
 & encore plus honorable au  
 al, que toutes celles qui l'a-

1779.

voient précédée. Lorsqu'il se retiré, Burgoyne déclara qu'il n'avoit plus de témoins à faire entendre & pour voir la fin de ce procès, ne manqua plus que la défense Lord George Germaine, qui garda bien de la produire. Ainsi la quête demeura imparfaite, la conduite de Burgoyne ne fut point justifiée légalement & les choses restèrent son égard, dans l'état où elles étoient avant son apologie ; c'est dire, qu'il se vit soumis comme paravant à toutes les disgrâces lui suscitoit la mauvaise humeur Ministres. Ses emplois militaires tenoient dans une dépendance leur fournissoit de fréquentes occasions de satisfaire leur ressentiment il y renonça par une démission lemnelle, dont les motifs sont taillés avec beaucoup d'adresse dans une longue adresse du 10 Octobre, aux Gentilshommes Membres du Clergé & autres Ecclésiastiques de la ville de Preston dans le *Lancashire*.

Les contestations du Ministre & des Généraux employés en Amérique, forment une espèce

réglé de l'Histoire d'une guerre  
qui longtems a fixé l'attention des  
toutes parties du monde ; & cette  
observation sert à justifier les détails  
qu'on s'est permis à ce sujet. On  
peut voir que la continuation de  
cette guerre en Amérique pouvoit  
entraîner la ruine de la Grande-  
Bretagne, que l'impossibilité du  
succès étoit démontrée par les té-  
moignages unanimes des Officiers  
nouvellement débarqués ; que les  
projets de Lord North pour faire  
face aux dépenses de la campagne  
seroient insuffisans, quand ils n'au-  
roient pas été impraticables ; en un  
mot, qu'il n'y avoit de ressources pour  
l'Angleterre que dans une prompte  
conciliation avec l'Amérique, ou,  
qui revient au même, dans une  
déclaration formelle à toute pré-  
sention sur les treize Etats nouvelle-  
ment confédérés. Cette démonstra-  
tion tant de fois contestée dans les  
débat du Parlement, sembla  
l'emporter sur les sophismes & de l'opini-  
on des Ministres ; l'Angle-  
terre se crut au moment de con-  
centrer tous ses efforts en Europe ;  
pour en assurer le succès, on

1779.

parloit de sacrifier Lord Sandwich au ressentiment de l'Amiral Keppel de rouvrir ainsi à cet Amiral une voie honorable au commandement de la flotte , qu'il ne pouvoit prendre sous l'administration du premier Lord de l'Amirauté , nommoit déjà les successeur Comte de Sandwich ; & tandis qu'il désignoit pour remplacer le Comte de Suffolk (1) dans le Département des Affaires du Nord , on négocioit le Ministère de la Marine entre Lord *Hillsborough* & le Comte de *Buckinghamshire* , alors Viceroy d'Irlande. Mais tous ces projets n'avoient d'autre fondement que le vœu général de l'Angleterre ; cette considération n'entroit pour rien dans les délibérations du Conseil de Saint-James. Sa Majesté plus éloignée que jamais de reculer à la souveraineté de l'Amérique & les Ministres redoutoient l'Amiral Keppel un censeur de leur administration auquel il

---

(1) Le vendredi 5 mars Henri Howard Comte de Suffolk & Berkshire étoit allé aux eaux de Bath d'une goutte reme-

voit être sage & glorieux de con-  
 sider les intérêts de la patrie, mais  
 qu'il falloit écarter pour l'avan-  
 tage particulier du Ministère.

1779.

Cependant la grande flotte de  
 Ports - Mouth ne pouvoit se passer  
 d'un Commandant en chef, & sur  
 le refus de plusieurs Amiraux, par-  
 mi lesquels on distinguoit l'Amiral  
 Mann & Sir George Pocock, la  
 Cour fit choix de Sir Charles  
 Hardy, Gouverneur de l'Hôpital  
 de Greenwich; ce qui fournit au  
 Duc de Richmond la matiere de  
 quelques plaisanteries. » J'admire  
 » dans ce choix, disoit-il, le dis-  
 » cernement de nos Ministres; tan-  
 » dis qu'ils éloignent du service, des  
 » Officiers tels que Lord Howe,  
 » & l'Amiral Keppel, pour com-  
 » mander la grande flotte du  
 » Royaume, ils vont déterrer un  
 » Invalide relégué dans un Hôpi-  
 » tal, & qui n'a pas vu la mer  
 » depuis vingt ans ».

La Cour fait  
 choix de Sir  
 Charles Har-  
 dy pour com-  
 mander à la  
 place de l'A-  
 miral Keppel

Sir Robert Harland avoit ac-  
 cepté le commandement en second  
 dans l'armée navale; mais il  
 le résigna peu de jours après, & l'on  
 donna pour motif de cette retraite

Les Ami-  
 raux Darby  
 Ross &  
 Digby sont  
 choisis pour  
 commander  
 les trois au-  
 tres divisions

1779.

de la flotte  
composée de  
vingt-huit  
vaisseaux de  
ligne, de six  
frégates & de  
cinq brulots.

subitement, sa répugnance à servir une flotte où l'on prétendoit que Sir Hugh Palliser alloit reprendre ses fonctions de Vice-Amiral ; & sa crainte chimérique n'avoit d'autre fondement que des bruits populaires, & ne fut pas sans doute la vraie cause de la démission de Robert. Quoi qu'il en soit, l'Amiral Darby eut le commandement de la seconde division, & la première fut confiée à l'Amiral Boscawen. Enfin, on jeta les yeux sur l'Amiral Digby, pour commander la quatrième escadre. Il monta le Prince-George de quatre-vingt canons. William Henry, troisième fils du Roi, devoit s'embarquer sur ce vaisseau, & il apparut effectivement avec la flotte qu'on avoit rassemblée à Spithead, dans la matinée du mercredi 16 Juin. Les quatre divisions réunies composoient une armée navale de vingt-huit vaisseaux de ligne, de six frégates de cinq brulots. Le Victory, la Britannia & le Royal-George portoient cent canons, & six autres vaisseaux en montoient quatre-vingt-dix. Mais quelque formidable

ut cet armement, jamais l'Angleterre ne s'étoit vue dans une position aussi critique ; le seul parti qu'elle eût pu tirer de cet appareil imposant, étoit de rendre les conditions de la paix supportablës, même en se livrant à la discrétion de ses ennemis.

1779.

Malgré les assertions de Lord North, qui supposoit toujours à l'Espagne les dispositions les plus amicales pour l'Angleterre ; quoique le Vicomte de Stormont se fut mis en frais de rassurer la Chambre des Pairs, sur la réalité de ces dispositions, en donnant pour garans de l'éternelle neutralité des Espagnols, la sincérité, l'honneur & la politique de cette nation ; quoiqu'elle eût interposé de très-bonne foi sa médiation entre les Puissances belligérantes ; l'opiniâtre résistance du Cabinet de Saint-James, des griefs sans cesse renouvelés & des réparations toujours éludées, des engagements sacrés avec la France, & les instances répétées d'y satisfaire, obligèrent enfin la Cour de Madrid d'abandonner le rôle de conciliatrice ; & le Marquis d'Almodavar reçut

Adhésion  
de l'Espagne  
arrêtée entre  
les Cours de  
Versailles &  
de Madrid.

Le 17 Mai.



---

---

1779.

ordre de notifier au Gouvernement d'Angleterre, que le Roi son maître n'étoit plus médiateur. D'abord ses instructions ne s'étendirent pas plus loin; mais l'adhésion de l'Espagne venoit d'être arrêtée irrévocablement entre cette Cour & celle de Versailles, & l'on vit bientôt paroître le manifeste que l'Ambassadeur Espagnol eut ordre de communiquer aux Ministres de Sa Majesté Britannique.

Manifeste  
du Roi d'Es-  
pagne.

Le Roi d'Espagne y déclare qu'à titre de médiateur entre la France, l'Angleterre & les Colonies américaines, il avoit pris les mesures les plus décisives pour amener ces Puissances désunies à un accommodement honorable; mais que ces moyens avoués de la Cour de Londres en d'autres circonstances, ont été rejetés de manière à ne laisser aucun doute sur le peu d'inclination de cette Cour à rendre la paix à l'Europe; que pendant la négociation, le Cabinet britannique n'a eu d'autre objet que de la traîner en longueur, tandis qu'il autorisoit les insultes faites au pavillon espagnol, les excès commis

les territoires de Sa Majesté C.,  
 aïsie des propriétés de ses sujets,  
 village ou l'incendie de plusieurs  
 leurs vaisseaux. » On a porté  
 e désordre, est - il dit dans ce  
 manifeste, jusqu'à mettre en pièces  
 des registres & des lettres de la  
 Cour trouvés à bord des paque-  
 ets de Sa Majesté. Les Etats  
 Espagnols en Amérique, ont été  
 menacés, & les Anglois n'ont  
 pas rougi de susciter les nations  
 indiennes, appelées Chatcas,  
 Cherokees & Chicackas contre  
 les habitans de la Louisiane, qui,  
 sans doute, auroient été les victimes  
 de la barbarie de ces Sauvages,  
 si le remords des Chatcas eux-  
 mêmes n'eut révélé toutes les  
 horreurs de la séduction britan-  
 nique. Les Anglois ont usurpé  
 la souveraineté sur la province  
 de Darien & sur la côte de *Saint-*  
*Blas*, & un Indien rebelle a été  
 nommé Capitaine-Général de ces  
 provinces. Dans la baie d'Hon-  
 duras ils ont violé récemment  
 les droits de Sa Majesté; ils y ont  
 exercé des vexations contre les  
 Espagnols, dont plusieurs se sont

1779.

1772. » vus emprisonnés & dépouillés de  
» leurs propriétés ; la Cour de  
» Londres a d'ailleurs négligé de  
» remplir la stipulation faite rela-  
» tivement à cette côte , par l'ar-  
» ticle 16 du dernier traité de Pa-  
» ris. Ces griefs motivoient les  
» justes plaintes détaillées dans les  
» mémoires délivrés aux Ministres  
» de Sa Majesté Britannique ; mais  
» en même-tems qu'on répondoit  
» à ces plaintes avec les expressions  
» de l'amitié , on réitéroit les in-  
» sultes déjà portées au nombre de  
» cent. Le Roi avoit déclaré for-  
» mellement à la Cour de Londres,  
» dès le commencement de sa que-  
» relle avec la France , que la con-  
» duite de l'Angleterre seroit la  
» regle des conseils de l'Espagne ; &  
» dans le plan dressé à ce sujet , &  
» communiqué depuis à Lord Gran-  
» tham , Sa Majesté Catholique ,  
» disoit en termes exprès que , vu les  
» atteintes portées à ses droits , elle  
» se verroit forcée de prendre un  
» parti décisif dans le cas où la  
» négociation seroit rompue , ou ne  
» produiroit pas son effet. Les ou-  
» trages faits à Sa Majesté n'ayant

» point cessé, & la Cour de Lon-  
 » dres ne marquant aucune inten-  
 » tion de les réparer, le Roi a  
 » notifié, par ses Ambassadeurs,  
 » que l'honneur de sa couronne, sa  
 » dignité personnelle & la protec-  
 » tion qu'il doit à ses sujets, ne  
 » lui permettent pas de souffrir la  
 » continuation de ces insultes, ou  
 » de négliger plus longtems de s'en  
 » procurer la réparation; que dans  
 » cette vue, malgré ses dispositions  
 » pacifiques & son inclination par-  
 » ticulière à cultiver l'amitié de Sa  
 » Majesté Britannique, il se trouve  
 » dans la nécessité désagréable d'em-  
 » ployer les moyens que le Tout-  
 » puissant lui a donnés de se faire  
 » lui-même la justice qu'il a vaine-  
 » ment sollicitée. Sa Majesté es-  
 » père qu'elle ne sera responsable  
 » ni à Dieu, ni aux hommes, des  
 » suites de cette **RÉSOLUTION**, &  
 » que les nations étrangères s'en  
 » formeront une idée convenable,  
 » en comparant le traitement que  
 » Sa Majesté a reçu du ministère  
 » britannique, avec celui qu'elles  
 » ont éprouvé de la part de ce  
 » même ministère».

1779.

1779. Cette pièce foudroyante avoit été  
 communiquée au Vicomte de Weymouth, le mercredi 16 Juin. Le  
 lendemain 17, ce Ministre se rendit à la Chambre des Pairs avec une copie du manifeste & le message du Roi qui l'accompagnoit. On en fit la lecture, qui fut suivie de cette motion du Vicomte : » Qu'il soit » présenté une humble adresse à Sa » Majesté, pour la remercier de » son gracieux message ». « Oui, » s'écria Lord Abingdon, en proposant un amendement à l'adresse, » dans l'espoir & l'humble confiance » qu'éveillée enfin, à l'approche » de la ruine, dont l'état est menacé, Sa Majesté verra la nécessité d'éloigner les Ministres; un » que moyen qui lui reste de préserver l'existence politique de cet » empire, grand jadis, expirant » aujourd'hui ».

Quoique plus modéré, l'amendement que proposa le Duc de Richmond n'en peignoit pas moins fidelement l'état désespéré de l'Angleterre. Dans le tableau des forces comparées de la Grande-Bretagne & de la Maison de Bourbon, il

Comment  
 cette pièce est  
 reçue à la  
 Chambre des  
 Pairs.

opposa les soixante vaisseaux de ligne tant françois qu'espagnols, aux trente vaisseaux qui composoient la flotte de Hardy ; & pour ne pas conclure de cette inégalité prodigieuse la ruine inévitable de l'Angleterre, il fut obligé de recourir à des suppositions qui transforment les Anglois en autant de Héros, & qui faisoient revivre en eux le patriotisme des anciens Romains. « Tant qu'il restera, dit-il, un shelling dans le Royaume, il appartient de droit au service public ; chaque Anglois lui doit sa fortune & sa vie, & si la nature des événemens l'exigeoit, une moitié de la nation prendroit les armes, tandis que l'autre moitié pourvoiroit à la subsistance de la première. Au reste, ajouta-t-il, dans ce moment de crise & de danger le plus imminent qu'ait éprouvé la Grande-Bretagne, ce seroit tromper Sa Majesté de ne pas lui représenter que l'unique moyen de sauver la patrie est de changer totalement le système de l'administration, tant en l'Amé-

1779.

» rique que dans les trois Royau-  
 1779. » mes».

Grande ru-  
 meur à la  
 Chambre de-  
 Communes.  
 On y parle de  
 décréter Lord  
 North.

Les choses se passoient avec moins  
 de tranquillité à la Chambre des  
 Communes ; un orage terrible s'é-  
 levoit dans cette Chambre , & Lord  
 North , chargé d'annoncer le ma-  
 nifeste espagnol , eût à peine achevé  
 ce mot fatal , que M. Burke ,  
 se livrant à toute l'impétuosité de  
 son génie , s'écria , dans un violent  
 accès de patriotisme : » Le prestige  
 » se dissipe enfin , & le voilà délivré  
 » ce manifeste auquel on ne vou-  
 » loit pas croire ! . . . . Le mo-  
 » ment de crise , le moment si vai-  
 » nement prévu , est enfin arrivé !  
 » Oh ! Messieurs , quelle nuit lon-  
 » gue , quelle triste & funeste nuit  
 » a couvert cette session entière ,  
 » & quel moment choisit-on pour  
 » y mettre un terme ? Celui où  
 » nous nous trouvons à la fois sur  
 » les bras la France , l'Espagne &  
 » l'Amérique. Quelle sera l'excuse  
 » du ministère ? . . . . On me de-  
 » mande une motion ! Oui , j'aurois  
 » une motion à faire ; ce seroit de  
 » décréter le Ministre !

ces mots , il s'éleva de toutes parties de la Chambre , un cri 1779.  
*is de faites la motion, faites*  
*otion.* Sir George Savile fut  
 s de ne point passer outre ,  
 t que la Chambre eut infligé  
 Ministres les châtimens qu'ils  
 toient. MM. Turner & Baker  
 sèrent les choses encore plus  
 en demandant cette satisfaction  
 me un préalable nécessaire de  
 blissement d'un nouvel impôt.  
 ans la séance du lendemain ,  
 ge parut se calmer un peu. Ce-  
 lant M. Thomas Townshond  
 porta , jusqu'à dire qu'il y avoit  
 Cour & dans le Cabinet , des  
 res dont la vile occupation ,  
 rennant un prix stipulé , étoit  
 miner & détruire jusqu'à l'exis-  
 e de la Grande - Bretagne con-  
 rée comme nation. Ces invectives  
 s'adressoient à Lord North ,  
 e silence du Ministre pouvoit  
 donner de la consistance ; il  
 ma M. Townshond de nommer  
 traîtres dont il falloit purger le  
 inet. L'impétueux Townshond  
 à s'expliquer davantage , & Lord  
 th répondit à quelques objec-



1779.

La motion  
pour le dou-  
blement des  
Milices passe  
unanime-  
ment.

jections contre la motion qu'il avoit faite pour le doublement des milices, & que M. Fox appelloit énergiquement le *cri d'allarme*. Cette mesure contre l'invasion supposée instante des François en Angleterre étoit indispensable dans l'état de péril imminent où se trouvoit l'Angleterre, aussi la motion passa-t-elle unanimement ; & dans cette même séance, le bill relatif aux milices eut une première lecture. Mais des milices ne suffisoient pas pour conjurer la tempête qui menaçoit la Grande-Bretagne ; pour la rassurer sur une autre partie de la défense nationale, il falloit de puissans renforts à l'Amiral Hardy ; & des ordres furent expédiés pour hâter l'équipement de cinq ou six vaisseaux qui étoient encore dans les ports britanniques. Ce surcroît de forces n'eût point mis l'Amiral anglois en état de se mesurer avec les flottes combinées de Brest & de Cadix ; mais la difficulté de réunir ces flottes éloignoit pour quelque tems le danger, & Lord North ne manquoit pas d'exagérer cette difficulté. » Pour effectuer cette jonction, il

faudroit, disoit-il, que la flotte  
françoise fût sortie du port de  
Toulon; on n'a point d'exemple  
du contraire, & changer l'ancien  
système, c'est conserver à la  
flotte angloise la supériorité sur  
les flottes ennemies prises sépa-  
rément; c'est lui fournir l'occa-  
sion & le moyen de les battre  
l'une après l'autre ».

A ces motifs de consolation & d'encouragement, plusieurs Mem-  
bres de la Chambre opposoient des  
motifs mieux fondés d'abattement  
& de terreur; cependant tous con-  
venoient qu'il falloit céder à la né-  
cessité qui parloit en faveur du  
Royaume; mais ce moyen de dé-  
fense ne paroissoit suffisant à per-  
sonne, & l'avis de George Younge  
fut que tout le royaume se mît  
sous les armes, qu'on formât  
un cordon le long de la côte,  
& que des partis établis de tous  
côtés donnassent l'alarme à la na-  
tion. L'expédient de Sir W. Mere-  
dith étoit de soumettre chaque ci-  
toyen au contingent d'un homme  
armé pris dans la classe de ses do-

Autres me-  
sures indi-  
quées contre  
l'invasion des  
Francois en  
Angleterre.

1779.

mestiques. M. R. Whitworth annonça qu'il avoit prévenu cet avis patriotique , & qu'une lettre circulaire venoit de porter l'ordre à chacun de ses trente Fermiers de fournir un homme à cheval ; » que » tout Seigneur , ajouta-t-il , que » tout Propriétaire foncier en fasse » autant , & l'on aura bientôt une » armée ».

Suivant le Général Burgoyne, un des moyens de sauver l'Angleterre, étoit de rappeler les Officiers réformés à demi-paie , de former des postes sur toutes les avenues , de diviser l'armée par pelotons , de les distribuer dans la campagne , & de hériffer les grands chemins d'artillerie , ainsi que les côtes & les défilés. » Songeons , dit Sir » *Charles Bunbury* , à repousser » l'ennemi & non à le recevoir , & » pour cet effet rendons la flotte » de l'Amiral Hardy plus formidable , s'il est possible , que les » flottes combinées de la France » & de l'Espagne. J'approuve la » résolution de lever trente mille » hommes ; mais au lieu de les » employer au service de terre ,

» il faut en convertir quinze mille  
 » en Matelots, & les quinze mille  
 » autres en Soldats de marine ».

1779.

(Le Patriotisme avoit dicté ces avis différens ; mais enfin , ce n'étoit que des avis , & les désastres dont on se croyoit menacé , exigeoient des effets aussi prompts que décisifs. Tout retentissoit en Angleterre comme en France des menaces effrayantes , dont les ports de Bretagne & de Normandie offroient l'appareil formidable. On y comptoit quatre cens vaisseaux ou bateaux équipés pour le service du Roi. Quarante mille hommes campés sur les côtes , attendoient l'ordre de s'embarquer pour une expédition secrète , dont la direction générale alloit être confiée , disoit-on , à M. le Comte de Vaux. Le Marquis de la Fayette avoit accepté , dans la nouvelle armée , l'emploi d'Aide - Major - Général , ce qui démentoit le bruit de son prochain retour en Amérique , où le Chevalier de la Luzerne , qu'il devoit accompagner , alla remplacer M. Gérard , en qualité de Ministre plénipotentiaire auprès des

On en fait  
 les préparatifs, tant en  
 Bretagne  
 qu'en Normandie.

1779.

Etats - Unis. Rien n'égalait l'ardeur avec laquelle on travailloit aux préparatifs de ce redoutable armement. A Rouen, six cens Ouvriers étoient employés jour & nuit à préparer des cartouches, dont le nombre devoit être porté à deux millions. De toutes parts, on voyoit s'avancer vers la Normandie, des chevaux de remonte, des trains d'artillerie & de munitions de guerre. Déjà les troupes rassemblées en corps se croyoient au moment d'appareiller; & pour donner le signal de l'embarquement, on paroissoit n'attendre que la présence du Général, dont l'arrivée étoit fixée au 24 Juin.

Efforts héroïques des Anglois. Méprise de Lord Nugent.

Tandis que la France jouissoit par anticipation, des triomphes qu'elle se promettoit d'une invasion en Angleterre, cette nation développoit les efforts d'un patriotisme héroïque, & déployoit toutes les ressources de son génie républicain. Ce dévouement général, annoncé par le Duc de Richmond, se manifestoit particulièrement dans l'unanimité des opinions sur les moyens de sauver la patrie;

& s'il ne réunissoit pas d'ailleurs les partis opposés, il les accordoit au moins sur ce point, que la fortune & le sang des véritables citoyens, devoient être prodigués dans ce moment de crise. Cette disposition de tous les Anglois, avoit trompé Lord Nugent jusqu'à lui faire croire que l'opposition & le ministère alloient enfin se rapprocher. » Si l'Angleterre, dit-il à la Chambre des Communes, n'a point d'alliés étrangers, elle vient de contracter la plus heureuse des alliances, par la réunion des partis qui la divisoient ».

1779.

A ce mot de *réunion*, M. Fox partit comme un éclair. « L'opposition, l'alliée des Ministres, s'écria-t-il ! Non, l'idée seule en fait horreur : non ! jamais membre de l'opposition n'a pu s'allier avec ceux dont la trahison a vendu ce pays à la perdition ! Quand je dis *trahison*, j'emploie ce terme dans son acception la plus stricte... Une alliance avec des hommes qui se sont alliés eux-mêmes avec l'opprobre & la ruine, qui, laissant le cœur du royaume sans

Violente sortie de M. Fox contre le parti ministériel.

1779. » protection , au moment d'une  
 » invasion qui menace l'existence  
 » de la patrie , ont fait partir l'A-  
 » miral Arbuthnot pour l'Améri-  
 » que avec sept vaisseaux de ligne,  
 » & Sir Edward Hughes , avec un  
 » pareil nombre pour les Indes  
 » occidentales , où il n'y a point  
 » d'ennemis à combattre ; qui n'ont  
 » pas craint d'opposer les trente  
 » vaisseaux de Sir Charles Hardy ,  
 » aux soixante vaisseaux des flottes  
 » combinées de la France & de  
 » l'Espagne ! Une alliance avec des  
 » hommes qui ont dégoûté du ser-  
 » vice tout ce que nous avons  
 » d'Officiers précieux à la nation ,  
 » pour leur expérience & leur pa-  
 » triotisme ! Dont la foiblesse & l'or-  
 » gueil ont forcé l'Europe à nous  
 » abandonner dans ce moment d'hu-  
 » miliation & de détresse , à nous  
 » contempler sans daigner nous  
 » offrir le moindre secours ! Non !  
 » non , encore une fois , s'allier avec  
 » de pareils hommes , ce seroit s'al-  
 » lier avec la ruine & l'opprobre » !

Généreux  
 dévouement  
 Toutes ces déclamations ne don-  
 noient pas un Soldat , pas un Ma-  
 telot de plus à l'Angleterre , &

## DE LA DERN. GUERRE. 185

Comme M. Fox en étoit convenu ~~\_\_\_\_\_~~  
lui-même, dans ce moment critique, 1779.  
le zèle de la patrie devoit éclater de la Com<sup>a</sup>  
par des effets & non par des pa- pagnie des  
oles. Fortement convaincue de Indes,  
cette nécessité, la Compagnie des  
Indes eut la gloire de donner la  
première un exemple effectif de  
son dévouement patriotique; & le  
23 Juin, il fut résolu dans une  
Assemblée générale de cette Compagnie,  
qu'elle offriroit une gratification de  
deux ou trois guinées aux six pre-  
miers mille Matelots qui se feroient  
enregistrer volontairement, pour  
servir à bord de la flotte royale;  
qu'en outre elle feroit construire à  
ses frais avec toute la diligence  
possible, trois vaisseaux de guerre  
de soixante - quatorze canons, les-  
quels seroient délivrés à l'Officier  
nommé pour les recevoir. Le len-  
demain il se tint à *Guildhall*, une  
Assemblée composée du Lord Maire,  
de la majeure partie des *Aldermans*  
& de cent cinquante Membres du  
Conseil commun. L'Alderman *New-*  
*sham* y représenta que dans cet  
état de crise, il falloit ouvrir la  
Chambre de Londres, & faire des



que l'opposition parlementaire  
d'abord répondu qu'elle ne feroit pas un shelling, avant qu'elle congédié les Ministres.

Que l'Angleterre avoit  
aliéné toutes  
les Puissances  
de l'Europe.

On ne peut qu'admirer dans  
cette circonstance les efforts généraux  
de la nation angloise ; mais son  
état étoit extrême , & ces  
mesures produisirent de plus heur-  
teux de renforcer sa marine euro-  
peenne de quelques vaisseaux foibles  
équipés ; & dans cette crise  
que les Ministres appelloient  
moment difficile , un orage  
ger , Lord Sandwich ôsoit pro-  
clamer que l'Angleterre n'avoit jamais  
une marine plus respectable. ]  
cette assertion ridicule du p-  
Lord de l'Amirauté il fall-

main armée, ou n'employassent de se-  
 cretes négociations en sa faveur;  
 mais, comme on l'a dit, sa con-  
 suite altière & ses procédés irréguliers  
 avoient aliéné l'Europe. Sous prétexte d'empêcher la contre-  
 bande, & en vertu de la loi qui,  
 suivant les prétentions de l'Amirauté  
 d'Angleterre, interdit aux Puissances  
 neutres le droit de charier les effets  
 appartenans aux ennemis de cette  
 nation, elle avoit en plus d'une  
 occasion déclaré de bonne prise  
 des vaisseaux *capturés*, au mépris  
 des traités qui autorisoient un pa-  
 reil commerce. Les réclamations  
 des propriétaires de ces vaisseaux  
 & les menaces des Souverains offen-  
 sés dans la personne de leurs sujets,  
 avoient souvent forcé la Cour de  
 Londres à des restitutions humiliantes  
 qui la compromettoient sans la  
 corriger. Ces vexations se répétoient  
 chaque jour, & quoiqu'en pure  
 perte pour les Anglois, c'étoit tou-  
 jours au préjudice des neutres. Les  
 Danois eurent beaucoup à souffrir  
 de ces violences britanniques; ils  
 s'en plaignirent à l'Amirauté d'An-  
 gleterre, & les réparations qu'ils ob-

lurent plus complètes & les  
moins continuës. Pour veille  
ment à la protection du con  
de ce royaume , Sa Majesté  
doise avoit fait équiper , le  
port de *Carlscron* , dix vaisse  
ligne & six frégates. Le 29  
Roi vint passer en revue cette  
d'observation ; & les frégates  
la destination étoit d'escorter  
vires marchands, eurent ordre  
pécher la visite de ces bâts  
& dans le cas de violence e  
par les vaisseaux étrangers  
permettre les représailles  
de telles hostilités. La Co  
Suede avoit déclaré que dé  
les munitions navales ne f  
noient comprises dans la li

reuses de Sa Majesté Suedoise im-  
 posoient à la fierté britannique  
 & la contenoient d'autant plus que  
 M. Sayre, Député du Congrès  
 américain, résidoit alors à Stoc-  
 kholm ; de nouvelles contestations  
 entre l'Angleterre & la Suede pou-  
 voient décider le succès de sa né-  
 gociation.

1779.

Malgré les résolutions vigou-  
 reuses & les réclamations menaçantes  
 des Etats-Généraux, l'Angleterre  
 toujours persuadée que les Hollan-  
 dois avoient tout à perdre en se dé-  
 clarant contre elle, ne cessoit de les  
 vexer dans l'espérance de les con-  
 traindre à se déléster en sa faveur d'une  
 neutralité, dont ils retiroient si peu  
 d'avantages. Leurs Hautes - Puif-  
 sances ne pouvoient se dissimuler  
 les inconvéniens d'une rupture avec  
 la Grande - Bretagne ; avant que  
 de s'y résoudre, elles voulurent  
 épuiser toutes les ressources de la  
 négociation ; il en résulta des cor-  
 respondances secrètes, dont l'objet  
 fut souvent ignoré des autres Cours.  
 Celle de France prit de l'ombrage,  
 & son inquiétude n'étoit pas sans  
 quelque fondement. Les Etats-Gé-

La France  
 prend de  
 l'ombrage  
 contre les  
 Hollandois.

1779. — généraux intimidés par les menaces de la Cour de Londres, s'étoient montrés peu jaloux de conserver au pavillon des Provinces-Unies la liberté, dont il devoit jouir par une suite de leur indépendance, & de maintenir leur commerce dans cette intégrité que les traités lui garantissoient. Ils avoient retiré les convois aux flottes marchandes & retreint le commerce avec la France à certaines branches qui excluoient toute espèce de provisions navales. Cette conduite des Etats parut, dans les circonstances présentes, un acte de partialité dérogatoire aux principes d'une absolue neutralité. En conséquence, M. le Duc de La Vauguyon, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne auprès des Etats-Généraux, eut ordre de leur présenter un mémoire, où il demandoit à Leurs Hautes-Puissances une explication claire & précise des caractères essentiels de la neutralité qu'elles se proposoient d'observer; il leur faisoit entendre qu'une résolution concernant les droits réclamés par leurs sujets, d'où il résulteroit des restrictions

avantageuses aux seuls ennemis de  
Majesté, seroit regardée par  
comme un acte de partialité  
manifeste, & la forceroit d'annuller  
liberté conditionnellement pro-  
fée aux sujets de Leurs Hautes-  
sances par la déclaration du 26  
Mars 1778, relative au commerce  
des nations neutres. Il finit par  
être sous les yeux des Etats-Gé-  
néraux le projet d'un nouveau régle-  
ment concernant la navigation & le  
commerce des sujets de la républi-  
que : réglemeut qui soumettoit aux  
mêmes droits tous les Hollandois, à  
l'exception des seuls habitans domi-  
ciliés des villes d'Amsterdam & de  
Gronde, dont les efforts patriotiques  
toient signalés pour assurer à leur  
pays une liberté illimitée.

Cette distinction accordée aux  
marchands de ces deux villes donna

l'inquiétude aux Anglois ; ils  
signoient avec raison, que le mé-  
contentement des provinces exclues  
des privilèges, n'occasionnât une  
démontation utile au parti de la  
France, & ne le fit triompher sinon  
la Haye du moins dans les assem-  
blées particulières des provinces

1779.

L'Ambassa-  
deur d'An-  
gleterre essaie  
de les brouil-  
ler avec la  
France.

1779.

Raisons qui  
devoient les  
décider pour  
la France.

res, en vertu de telles commissions & d'en partager les gains & les pertes, sans en avoir eu préalablement la permission de leurs Hautes-Puissances.

Ces précautions annonçoient encore les dispositions pacifiques de la Hollande ; la prétention des Anglois étoit qu'elle renonçât à la neutralité, & à force d'outrages, ils parvinrent à l'y déterminer ; à leur grand étonnement, ce ne devoit point être en faveur de l'Angleterre. La politique des Etats-Généraux ne leur permettoit pas de balancer entre les Puissances belligérantes, & dans le nouvel état des choses, il étoit de l'intérêt des Provinces-Unies, de se décider pour la France ; mais en les supposant incertaines sur le choix d'un allié, pour fixer cette indécision, il leur suffisoit d'envisager les procédés si contrastans des nations rivales. On a vu ce qu'ils étoient dans la conduite générale de la guerre ; les traits particuliers manifestotent également le caractère national & la politique distinctive de la France & de l'An-

## LA DERN. GUERRE. 195

re. Si l'indignation de la vertu  
roit toujours les acceptions  
souverains, il est mille de ces  
qu'on pourroit citer comme  
t de causes du soulèvement de  
ope contre la Grande-Breta-  
& de l'affreux abandon où  
la verrons réduite jusqu'à la  
e la guerre.

abandon fut tel, qu'elle s'hu-  
jusqu'à solliciter l'alliance du  
de Maroc. Elle offrit à Sa  
sté Maure des troupes, de  
lerie, des Ingénieurs, & les  
tions de guerre, dont elle au-  
besoin pour faire la conquête  
présides espagnols sur la côte  
ique. Le Roi de Maroc rejeta  
ffres avec un généreux désin-  
sement, & refusa à M. Logie,  
ul britannique dans ses Etats,  
rmission d'en exporter des bois  
les fascines & les palissades  
Gibraltar, dont le blocus  
été décidé dans le Conseil  
ladrid.

cette même époque, la Reine  
ortugal interdit à ses sujets,  
; espèce de commerce avec  
; place; & bien loin de comp-

L'Angle-  
terre sollicite  
en vain l'al-  
liance du Roi  
de Maroc.

Peu s'en  
faut que la  
Reine de  
Portugal ne  
rompe avec  
la Grande-  
Bretagne.



1779.

ter sur les secours de cette Puissance, les Anglois avoient lieu de craindre que le Conseil royal de Castille, alors occupé de l'examen du dernier traité avec la Cour de Lisbonne, n'en fit valoir certaines clauses pour la sommer de rompre avec la Grande-Bretagne. Sa Majesté Très-Fidele desiroit de conserver la neutralité, & le Conseil ne prononça point sur l'étendue de ses derniers engagements avec Sa Majesté Catholique. D'ailleurs, la France & l'Espagne n'avoient pas besoin de nouveaux alliés pour se maintenir dans l'état de supériorité qui leur assuroit les honneurs de cette campagne.

Jonction  
des escadres  
françoise &  
espagnole.

Le 23 Juin, trente-deux vaisseaux avoient appareillé sous les ordres du Lieutenant - Général Don Louis de Cordova, & huit autres attendoient au Ferrol le signal du départ, que Don Antonio de Arze différoit sous de vains prétextes, disoit-on, qui laissoient percer sa répugnance à reconnaître le Comte d'Orvilliers pour Commandant en chef de l'armée navale, dont l'escadre espagnole

oit faire partie. Après la jonc-  
 , il fut accusé d'avoir désobéi  
 signaux, & le bruit se répan-  
 que Don Solano alloit prendre  
 ommandement de sa division;  
 au mois de Janvier de l'an-  
 suivante, Don Tomasino fut  
 laré seul coupable du retard de  
 adre, & destitué en conséquen-  
 de la place de Major-Général  
 la Marine espagnole. Quoi qu'il  
 soit, le 21 Juillet, à la hau-  
 r de la Corogne, cette division  
 it joint notre flotte, nouvelle-  
 nt fortifiée de deux vaisseaux  
 us de la Méditerranée; & le  
 , douze vaisseaux détachés des  
 adres aux ordres de Cordova,  
 tèrent jusqu'à cinquante le nom-  
 : des vaisseaux de ligne qui  
 nposaient l'armée combinée. Le  
 néral espagnol en garda seize  
 is son pavillon; mais cette esca-  
 : d'observation naviguoit à la  
 e des escadres réunies, & le 6  
 ût, elles arrivèrent ensemble sur  
 le d'Ouessant, où se fit la jonc-  
 n de la totalité de l'armée, qui  
 montoit à soixante-six vaisseaux

1779.

de ligne, disposés dans l'ordre que  
voici.

1779.  
Ordre dans  
lequel ces  
flottes sont  
disposées.

Le Comte d'Orvilliers formoit le corps d'armée avec quarante-cinq vaisseaux tant espagnols que françois. M. de Cordova, commandant l'escadre d'observation, devoit marcher en échiquier sur la ligne opposée à l'ordre de bataille, & au vent de la grande armée, en observant de prendre le vaisseau le *Cisoyen*, placé à l'extrémité de la ligne, pour point de relèvement.

M. de la Touche-Tréville, commandant l'escadre légère de cinq vaisseaux de ligne, devoit suivre dans sa marche l'ordre de l'échiquier, sur la ligne opposée à l'ordre de bataille, à la droite de la grande armée, se tenir au vent, ayant pour point de relèvement le vaisseau le *Pluton*, placé à l'extrémité de la ligne de bataille. Par cette disposition, M. d'Orvilliers se trouvoit au centre, M. de Guichen à l'avant-garde, & Don Gaston à l'arrière-garde de l'armée.

Harmonie  
entre les  
Chefs de l'ar-

La confiance & l'harmonie qui  
réignoient entre les chefs & les

équipages de la flotte combinée ,  
 étoient d'un heureux augure pour  
 les opérations de la campagne. 1779.  
 Au moment de la jonction , les mée combi-  
 Matelots espagnols avoient témoi- née. Infé-  
 gné leur joie par des acclamations rité des es-  
 répétées de *vive le Roi de France,* dres angloises  
*vive M. d'Orvilliers.* A leur pre-  
 miere entrevue , M. de Cordova  
 déclara au Général françois , que  
 les deux armées n'auroient plus  
 qu'un seul Chef , parce qu'il avoit  
 laissé ses titres & ses patentes en  
 Espagne. Ce concert dans les deux  
 flottes se soutint jusqu'au retour  
 de l'hiver , & l'on devoit en at-  
 tendre les plus heureux effets dans  
 un jour de bataille ; mais autant  
 nous avions d'empressement à faire  
 naître l'occasion d'une affaire gé-  
 nérale , autant l'Amiral Hardy mit  
 de constance à l'éviter. Quoique sa  
 flotte l'emportât sur la nôtre , quant  
 au nombre des vaisseaux du pre-  
 mier rang , elle n'en étoit pas moins  
 inférieure de vingt-trois vaisseaux  
 de ligne , & d'environ quinze cens  
 canons. Cette inégalité ne laissoit  
 point à l'Amiral anglois la liberté  
 d'accepter le combat. Ses instruc-

1779

Que l'unique objet de nos armemens est de concentrer les forces britanniques en Europe.

tions portoient qu'il ne s'éloignât pas des côtes de la Grande-Bretagne , où l'on se croyoit toujours menacé d'une descente.

En effet , tout annonçoit dans les ports de France , le départ instant des troupes destinées pour cette expédition. Le Prince de Montbarrey , Secrétaire d'Etat au département de la Guerre , étoit parti le 19 Juillet pour aller visiter le Hâvre , Honfleur & Saint-Malo , lieux marqués pour l'embarquement de ces troupes. La présence de M. de Vaux sembloit en hâter l'instant. MM. le Marquis de Langeron , le Comte de Melfort , le Marquis de Vaubecourt , le Duc du Châtelet , le Duc d'Ayen , le Marquis de Lugeac , le Marquis de Caraman , le Marquis de Crussol , le Duc d'Harcourt , le Comte de Durfort , & le Comte de Walhs , devoient commander , sous le Général en chef , les quatre divisions de l'armée , dont chacune étoit de douze bataillons. Une partie de la Légion de Lauzun , & six bataillons de Grenadiers & de Chasseurs , for-

moient l'avant-garde aux ordres du Comte de Rochambeau. Deux régimens d'Artillerie, deux bataillons du régiment de Paris destinés à la servir, quatre cens Hussards & autant de Dragons de la Rochefoucault & de Noailles, devoient compléter cette armée. Plus de cinq cens bâtimens de transport se tenoient prêts à la recevoir avec des approvisionnemens assortis à l'importance de l'expédition.

Pendant ce tems, on préparoit d'autres bâtimens à Dunkerque, à Calais & à Boulogne, pour les dix-huit mille hommes, dont la destination paroissoit être de seconder les opérations de l'armée de M. de Vaux, sous la conduite de M. de Chabot. Mais tous ces préparatifs n'avoient d'autre objet que de concentrer les forces britanniques en Europe, & d'occuper tellement l'Angleterre de sa propre défense, qu'elle fût hors d'état de ralentir les progrès de la révolution d'Amérique. En effet, quoiqu'on présât toujours les embarquemens, & qu'il y eut des communications établies

1779.

entre nos armées de terre & de mer, le Comte d'Orvilliers étoit entré dans la Manche sans autre dessein que d'intercepter la flotte de la Jamaïque, de jeter l'alarme sur les côtes angloises, de tenir en échec Sir Charles Hardy, de le forcer à l'inaction, ou de l'engager dans un combat inégal ; il est du moins certain que vers la mi-Août la flotte combinée s'étant approchée de Plymouth, établit sa station entre la côte d'Angleterre & l'armée de Sir Charles, sans rien entreprendre de bien décisif.

L'apparition de cet immense armement avoit occasionné dans la ville une consternation générale ; les habitans prirent la fuite avec leurs effets les plus précieux, & Plymouth se vit abandonné à la garnison, qui consistoit tout au plus en quatre mille hommes effectifs. Mais après une station de deux jours, l'armée prit le large, & le 3 Septembre elle étoit à deux ou trois lieues d'Ouessant. Le premier de ce mois à la pointe du jour, elle avoit découvert, sous le vent, près des Sorlingues, l'armée

angloise, qui, s'il y eut eu deux heures de nuit de plus, se seroit trouvée engagée de manière à ne pouvoir éviter le combat. Elle fut à tems de s'y refuser, & sa chasse dura jusqu'à cinq heures du soir, toujours hors de la portée du canon. Elle vint mouiller devant Plymouth d'où elle fit voile pour Spithéad, dans l'intention d'y prendre des vivres & de remettre en mer le plus promptement qu'il seroit possible.

1779.

Cette retraite ou plutôt cette fuite de Sir Charles Hardy, fut regardée à Ports-Mouth comme un affront pire qu'une défaite. On y disoit publiquement : « Sir » Charles auroit mieux fait de » rester dans la baie de Biscaye ; il » eût sans doute été mortifiant » pour nous d'apprendre de loin » que nos ennemis le poursuivoient, » & qu'il fuyoit devant eux ; mais » présenter un tel spectacle sur nos » propres côtes, mettre ainsi notre » honte sous nos yeux, est une » insulte trop forte pour être sup- » portée ».

La retraite de Sir Charles Hardy dans la rade de Ports Mouth est regardée comme un affront. Insultes faites aux Officiers de la flotte angloise. Murmures injustes des Négocians contre le ministère.

Les Officiers de la flotte qui



1779.

ôchèrent se montrer dans les rues de Ports-Mouth eurent à dévorer des outrages, dont le moindre fut de se voir traités de lâches, de fuyards & de poltrons. Les plus modérés s'en prenoient au ministère, de l'inaction & même de la fuite de l'Amiral, qui, vu son infériorité, n'eût pas manqué de succomber dans une affaire générale. Mais étoit-il au pouvoir de l'administration d'égaliser les forces navales de l'Angleterre à celles de la France & de l'Espagne réunies ? Non, sans doute, & s'il y avoit de l'impudence dans les insultes faites aux équipages de Sir Charles Hardy, il y eut au moins de l'injustice dans les invectives qu'on se permit en cette occasion contre les Ministres. Dans ces momens de crise, le trouble & l'inquiétude ne laissoient point de place à la modération & au raisonnement ; les Négocians surtout étoient en de vives allarmes sur la destinée des flottes marchandes de la Jamaïque, de New-York & de Saint-Christophe. On craignoit aussi pour la riche flotte des Indes orientales, dont les onze

ssaux venus du Bengale ou de 

---

 Chine , étoient à neuf journées 1779.

la Manche dans les premiers  
rs de Septembre. Dès que la  
mpagnie en fut informée, elle  
édia sur le champ un navire  
a voilier, pour donner avis à  
vaisseaux du danger qui les me-  
poit, & leur enjoindre de pren-  
la route de Cork, & d'y res-  
jusqu'à nouvelle ordre. Quant

deux cens voiles de la Jamaïque,  
fut qu'elles avoient paru à la  
teur de Plymouth le 22 Sep-  
mbre ; que vingt-sept bâtimens

cette nombreuse flotte étoient  
trés depuis dans le port de  
istol, & que ceux destinés pour  
Tamise venoient de relâcher à  
rk avec les vaisseaux de l'Inde.  
fin, l'Angleterre fut bientôt raf-  
ée sur le fort de ses autres con-  
is, par la nouvelle inattendue que

escadres combinées venoient  
rentrer dans nos ports le 12 &  
14 Septembre.

Vingt-cinq vaisseaux de ligne ou Rentrée de  
la flotte com-  
binée. Impa-  
tience des é-  
quipages qui  
gates, tant espagnols que françois,   
oient d'abord gagné la rade de  
est ; & le reste de l'armée les joi-

1779. brûlent de se  
mettre à la  
voile. gnit deux jours après. MM. d'Orvilliers & de Cordova en formoient l'arrière-garde ; ils parurent les derniers , & leur présence redoubla l'ardeur des équipages impatiens de reprendre la mer & d'achever la campagne moins infructueusement qu'ils ne l'avoient commencée ; ils aspiraient à la gloire de combattre & de vaincre les Anglois au milieu des périls & des obstacles ; la sage politique des Cours alliées étoit de les réduire à moins de frais , & de ménager le sang espagnol & françois pour des occasions encore plus décisives. Quoique sûrs & nécessaires, comme on le verra dans la suite, les effets de cette politique paroissoient trop lents à nos équipages , & ils murmuroient secrètement contre le plan d'une campagne qui , sans prodiguer leurs vies , épuisoit les ressources de l'Angleterre , & ménageoit de solides triomphes aux Puissances confédérées. Pour des Matelots & des Soldats, il n'y a de vraie gloire que dans l'éclat & le danger d'une expédition ; & jusqu'à la première rentrée de nos

escadres , il n'y avoit eu d'action imposante pour le grand nombre , que la prise de l'*Ardent*, vaisseau de ligne, dont s'emparèrent nos frégates la *Junon* & la *Gentille*. La supériorité de ce vaisseau sembloit promettre à l'équipage anglois, un autre issue de ce combat, dont voici la relation.

Le 17 Août , l'armée navale combinée étant dans les parages de Plymouth , le Chevalier Bernard de Marigny , Capitaine de vaisseau , Commandant la frégate du Roi la *Junon*, après avoir donné la chasse à deux voiles angloises , faisoit route avec le vent à l'Est, pour se rallier à la grande flotte, lorsque sur les huit heures du matin , il découvrit deux autres bâtimens qui venoient vent arrière. L'un de ces vaisseaux d'inégale grandeur, étoit un danois , qui fuyoit devant un anglois. Le Chevalier de Marigny s'en étant assuré , fit aussitôt le signal, qui fut apperçu de M. de Tréville , Commandant l'escadre légère de l'armée combinée ; & sans perdre de tems il parvint , à force de voiles , à se mettre dans

Prise de  
l'*Ardent* par  
M. Le Chevalier de Marigny.

1779. les eaux de l'ennemi. Le vaisseau anglois essaya différentes allures pour échapper à la frégate ; mais le Chevalier de Marigny suivit tous ses mouvemens, & les indiqua par des signaux au Commandant de l'escadre, qui la faisoit manœuvrer d'après les indications de la frégate. Enfin, l'ennemi se décida à faire route vent arriere, & le Capitaine françois manœuvra pour lui couper chemin. Cette apparente sécurité fit craindre un moment à M. de Marigny, que ce ne fut un des vaisseaux de l'escadre d'observation, sous le Commandement de Don Louis de Cordova. Pour s'en assurer, il fit les signaux de reconnoissance, arbora la flamme & le pavillon françois, l'assura d'un coup de canon tiré du bord opposé au vaisseau, qui, sans se faire connoître, ouvrit les sabords de sa premiere batterie du côté de babord, qu'il présentoit à la *Junon*. Le Chevalier de Marigny ne doutant plus que ce ne fut un vaisseau ennemi, lui envoya deux volées. L'Anglois n'arbora son pavillon, que lorsque tous les sabords furent ou-

Il se disposoit à canonner la  
 ; mais le Chevalier soup-  
 : ce vaisseau qui avoit été  
 de n'être préparé au com-  
 : d'un seul côté, manœuvra  
 ent pour abandonner le  
 de l'ennemi & porter son  
 sur celui de tribord. En  
 nt sa manœuvre, il envoya  
 ordées dans la hanche &  
 poupe du vaisseau. Il vit  
 , en découvrant le côté de  
 l, que la batterie basse n'é-  
 ient encore préparée, & il  
 de cette circonstance. En  
 nent la frégate la *Gentille*,  
 ndée par le Baron de Men-  
 le la Hage, Lieutenant de  
 i, arriva assez tôt pour com-  
 l'*Ardent*, avec un feu très-  
 ors le vaisseau anglois com-  
 à tirer sur les frégates, &  
 on essuya deux bordées qui  
 sement ne lui blessèrent pas  
 l homme. L'*Ardent* se vit  
 d'amener son pavillon sur  
 e heures & demie du ma-  
 tte action se passa dans le  
 id-Ouest de Plymouth, en-  
 i fix lieues de la côte. Le

1779.

1779.

vaisseau anglois de soixante-quatre canons , commandé par le sieur Philippe Boteler , avoit cinq cent vingt-trois hommes d'équipage ; il n'en perdit que cinq dans le combat ; les autres furent emmenés prisonniers à Brest , & la prise de l'Ardent fut un échec très-sensible dans l'armée navale , dont il faisoit partie. Ce vaisseau peu endommagé passa bientôt de la flotte de Hardy , dans celle du Comte d'Orvilliers , & Sa Majesté en donna le commandement au brave Chevalier de Marigny.

La flotte combinée réduite à un moindre nombre de vaisseaux. M. le Comte Duchaffault désigné pour succéder à M. le Comte d'Orvilliers.

Cependant les flottes ennemies étoient occupées à Spithéad & dans la rade de Brest , à renouveler en partie leurs équipages qui avoient souffert plus ou moins du séjour de la mer , à rafraîchir leurs vivres & même à réparer quelques-uns de leurs vaisseaux ; mais tandis que l'Amiral Hardy représentoit au Ministère la nécessité d'augmenter le nombre des siens , les Chefs de l'armée combinée sacrifioient quelques uns des leurs pour mieux fortifier les autres ; & quoique moins nombreuses , les escadres françoises & es-

ignoles n'en parurent pas moins  
doutables, lorsqu'elles appareillè-  
nt pour la seconde fois. Leur  
périorité constamment soutenue,  
ne laissoit d'espoir à l'Amiral an-  
çois que dans la possibilité d'éviter  
un combat trop inégal, & dans les  
obstacles de la saison qui, déjà  
très avancée, faisoit présumer que  
les flottes ne remettraient point à  
voile. D'ailleurs, on savoit que  
M. le Comte d'Orvilliers venoit de  
se retirer dans ses terres, après  
avoir donné sa démission; mais on  
ignoroit en Angleterre qu'il étoit  
remplacé par M. le Comte Du-  
Roi, l'honneur de la Marine fran-  
çoise, pressoit le départ des esca-  
dres soumises à son commande-  
ment. Quant à l'Amiral Hardy,  
plusieurs lettres de Ports-Mouth  
faisoient que Lord Sandwich y  
voit apporté lui-même l'ordre  
d'appareiller au premier vent favo-  
rable; on se flattoit ailleurs que la  
campagne étoit finie pour cette  
année. Ce n'étoit pas le vœu de  
la France, & ce devoit être celui  
des Anglois toujours plus allarmés



**1779.** des préparatifs de l'invasion, dont ils se croyoient menacés; ils n'ignoient pas qu'une descente sur leurs côtes, devoit être précédée d'un combat général, & dans l'état présent des choses, les probabilités sur l'événement de ce combat, n'étoient pas pour leur escadre. En augmentant le nombre de ses vaisseaux, ils s'étoient vus forcés d'en affoiblir les équipages, & comme on l'a dit, la flotte combinée s'étoit fortifiée par des moyens contraires. Quoique moins nombreuse qu'elle ne l'étoit d'abord, elle n'en conserva pas moins sa première supériorité, & cette considération suffit au Comte Duchaffault pour fixer son départ aux derniers jours d'Octobre, & de tromper ainsi l'espoir des Anglois, qui se croyoient au terme de la campagne, & peut-être de la guerre.

On parle  
de la média-  
tion de la  
Russie.

On parloit à cette époque d'une négociation entamée sous la médiation de la Russie; plusieurs Papiers anglois confirmoient ce rapport, & voici ce qu'on écrivit de Douvres à ce sujet. « Quoique toute » communication soit fermée entre





port & celui de Calais, il n'y point de jour que nous ne yons passer des dépêches de ris à Londres ; elles arrivent r la voie de Flessingue , & tte circonstance fait présumer 'il s'entame quelque négocia-on de paix ; dans ce cas il n'y roit point de combat entre tre grande flotte & l'armée mbinée de France & d'Espa-e ».

e bruit accrédité parmi le peu- fut regardé chez les personnes uites comme un ressort politi-mis en jeu par le Gouverne-t d'Angleterre, pour favoriser qu'emprunt. En effet on s'oc-oit moins que jamais des voies acification. Le Comte Duchaf-t & l'Amiral Hardy attendoient oment d'appareiller , & le blo-de Gibraltar se faisoit de ma-e à laisser croire qu'il se chan-oit bientôt en siège. Huit mille mes venoient de se joindre aux s mille qui étoient déjà dans lignes de Saint-Roch , & ce ip avoit pour Commandant en f Don Alvarez , Lieutenant-

1779.

Blocus de  
Gibraltar.  
Notification  
faite aux  
Puissances  
maritimes de  
la part de  
l'Espagne.

**Général de grande réputation.**

1779. Antonio Barcelo, commando  
vaisseaux destinés au blocus   
forteresse du côté de la mer ;   
comme le nombre n'en étoit   
d'abord suffisant, son escadre   
été renforcée de trente bâtimens  
de guerre, avec lesquels il se vit  
en état de remplir les intentions de  
Sa Majesté Catholique, énoncées  
dans une lettre circulaire aux Am-  
bassadeurs espagnols dans les diffé-  
rentes Cours de l'Europe. L'objet  
de cette lettre étoit de les infor-  
mer du blocus, & de notifier aux  
Puissances étrangères, que l'entrée  
du port de Gibraltar seroit désor-  
mais interdite à tout vaisseau de  
guerre ou de commerce, sous quel-  
que pavillon que ce put être, &  
que Sa Majesté déclaroit de bonne  
prise, ceux qui seroient rencontrés  
suivant une direction contraire  
l'objet du blocus.

**Détresse des Anglois à Gibraltar. Que cette place est imprenable.** Cette résolution de la Cour de  
Madrid fut exécutée à tems ; la  
place étoit mal approvisionnée, &  
dès la mi-Août plusieurs lettres  
annoncèrent que les habitans en  
étoient réduits à manger leurs che-

aux. Ce qu'il y a de certain , c'est que le Gouverneur reçut ordre de envoyer les prisonniers françois , & le ne point toucher aux vivres de la garnison. Dès le commencement d'Octobre , la ration du Soldat étoit que de trois livres de pain & d'une livre de viande pour deux jours. Faute de soufre & de charbon on ne fabriquoit dans la ville que de la poudre inférieure , qui , pour brûler , avoit besoin d'être mêlée avec de la poudre de la première qualité. Ces derniers rapports se trouvoient confirmés par le ralentissement des Anglois dans le service de leur artillerie. Ils cessèrent tout-à-coup d'inquiéter les travailleurs espagnols , & le silence absolu des batteries élevées à Gibraltar , tant sur la pointe d'Europe , que dans beaucoup d'autres endroits , leur laissa tout le loisir d'entamer la construction des ouvrages depuis la ligne jusqu'à la distance d'environ cinq cens toises de la place. Il paroissoit facile , sinon d'empêcher ces travaux , au moins de les rendre très-périlleux ; mais tandis que les Espagnols fai-

1779.

soient sous les yeux des Anglois, tous les préparatifs d'un siège, suivant les projets d'attaque du célèbre de Valliere, ces derniers se tenoient tranquilles ou faute de munitions de guerre, ou parce qu'ils les ménageoient pour une autre occasion. Ils se contentoient de transporter de l'artillerie sur la montagne de Gibraltar, d'y élever des batteries & de miner de tous côtés. Ils montroient d'ailleurs beaucoup d'assurance, & l'on se persuada que leur intention étoit de ne tirer sur les Espagnols, que lorsque ceux-ci auroient ouvert leur feu. Mais le Dimanche 11 Septembre, à sept heures du matin, ils firent l'essai de trois batteries construites dans la nuit sur la partie la plus élevée du rocher qui fait face à la porte d'Espagne; leurs boulets ne purent atteindre les Espagnols, & cette canonnade n'eût d'autre effet que de blesser un Soldat à la cuisse. Les jours suivans, leur feu se rallentit tellement, que les travaux du camp en furent à peine troublés. Pour le faire cesser entierement, on construisoit

construisoit à Algézire des batteries flottantes & vingt chaloupes canonnières. Mais on ne peut trop répéter que Gibraltar est une forteresse imprenable, & que l'unique moyen de réduire cette place, étoit de l'affamer, & de lui couper toute communication avec les vaisseaux anglois. On pouvoit se fier d'un tel soin à l'activité de Barcelo; aucun des navires chargés de vivres & de munitions qui tentoit de s'introduire dans Gibraltar, n'échappoit à la poursuite de ses chasseurs attentifs; & un grand nombre de prises importantes signalèrent la vigilance de ce brave Chef d'Escadre. Cependant, comme on s'occupoit en Angleterre des moyens de rompre le blocus & d'approvisionner la place, & que Don Barcelo n'étoit point assez en force pour opposer une supériorité constante au développement des efforts projetés, sept vaisseaux de ligne & deux frégates sortis de Cadix & du Ferrol, vinrent fortifier l'escadre du Détroit, & la mettre en état de canonner la forteresse du côté de la mer, dès

1779.

que les batteries de terre auroient commencé leur feu. On se croyoit au moment de voir perfectionner les travaux du camp de Saint-Roch; tout sembloit disposé pour le siège de Gibraltar, & le 19 Novembre M. de Cordova parut à Algézire avec douze vaisseaux détachés de la flotte combinée, dans l'intention de s'arrêter au détroit & d'y protéger le siège encore éloigné, dont nous renvoyons la description, pour ne point anticiper.

On fait monter à quarante-six vaisseaux de ligne, la flotte de l'Amiral Hardy.

Quarante bâtimens partis du Levant, & convoyés par deux frégates étoient arrivés dans les premiers jours de Juillet avec d'immenses richesses; ils fournirent d'excellens matelots au département de Toulon qui en manquoit absolument, pour compléter les équipages de l'escadre de M. de Sade, composée des vaisseaux le Lion, le Souverain, le Hardi, le Jason, le Héros & le Triomphant. Cette escadre, sortie de la Méditerranée au commencement d'Octobre, devoit croiser quelque tems à l'entrée du détroit, & se joindre en suite à la grande flotte de Brest, qui, toujours en rade, pa-

roissoit n'attendre que le moment  
 d'appareiller. Le 13 Novembre, rien  
 ne faisoit croire qu'on songeât à dé-  
 farmer; mais les vents contraires te-  
 noient constamment notre armée oi-  
 sive; la flotte angloise avoit osé les  
 braver dans la matinée du 22 Oc-  
 tobre, & s'étoit portée à Torbay  
 avec toutes ses forces, qu'on éva-  
 luoit à quarante - six vaisseaux de  
 ligne, dix frégates & onze brûlots.  
 L'objet de l'Amiral anglois n'étoit  
 pas de rencontrer & de combattre  
 l'armée combinée, mais d'assurer le  
 retour de huit vaisseaux des Indes  
 orientales qu'on attendoit depuis  
 longtems, & qui arrivèrent en effet  
 dans les Dunes vers la mi-Novem-  
 bre, d'où ils se rendirent heureuse-  
 ment dans la Tamise. Quatre vais-  
 seaux de ligne espagnols avoient été  
 détachés sous la conduite de Don  
 Antonio de Ulloa, pour aller croi-  
 ser sur le passage des vaisseaux de  
 la Compagnie angloise. Ce Lieute-  
 nant-Général fut accusé de les avoir  
 laissé passer comme vaisseaux de  
 guerre, contre l'avis de tous ses Of-  
 ficiers qui les reconnoissoient pour  
 des navires de l'Inde, & qui vou-

1779.

Huit vais-  
 seaux des In-  
 des arrivent  
 dans les Du-  
 nes. Disgrace  
 de Don An-  
 tonio de Ul-  
 loa Il finit par  
 se justifier.



1779.

loient les approcher ; mais on lui imputoit sur-tout la perte de la hourque la Manille , à laquelle il avoit parlé, disoit-on, sans la faire convoyer, sans même l'avertir que les Espagnols étoient en guerre avec les Anglois. Cette croisière, censée inutile par la négligence de Don Antonio de Ulloa, ne pouvoit que lui attirer une disgrâce ; S. M. Catholique lui envoya l'ordre de se démettre de son commandement, & de se préparer à justifier sa conduite devant un Conseil de Guerre, qui, après un délai de vingt mois, la jugea irréprochable & conforme aux instructions qu'il avoit reçues de la Cour.

L'approche de l'hiver oblige les flottes de rentrer dans les ports. Cantonnement des troupes de terre.

Cependant l'approche de l'hiver ne permettoit plus de tenir la mer, & le 18 Novembre un Exprès fut expédié pour Torbay, avec ordre de notifier à l'Amiral Hardy celui de ramener la flotte dans les ports. Pareils ordres furent signifiés aux Chefs de l'armée navale de France & d'Espagne. Les troupes de terre n'avoient point encore défarmé ; celles de Bretagne & de Normandie allèrent prendre

leur quartier d'hiver dans l'intérieur de ces Provinces ; mais leur cantonnement fut disposé de manière, qu'elles pouvoient être rassemblées en moins de trois jours, si les circonstances l'exigeoient. On avoit pris les mêmes précautions en Angleterre, & des lettres de Plymouth affuroient que les troupes ci-devant campées dans les environs de cette place pouvoient s'y réunir au besoin en moins de vingt-quatre heures. Ces mêmes lettres ajoutoient que six cens ouvriers employés aux travaux des fortifications de Plymouth devoient s'y livrer sans interruption pendant tout l'hiver, & les terminer avant le retour du printems.

Si l'Angleterre s'occupoit des apprêts d'une défense vigoureuse, on ne négligeoit point en France les moyens de rendre ces préparatifs inutiles ; tout annonçoit pour l'année prochaine une campagne de mer beaucoup plus active que celle dont on vient d'esquisser les principaux traits, & dont on va compléter le tableau en les récapitulant sans omissions, & suivant l'ordre des dates qu'il n'étoit gueres possi-

1779.

1779.

ble d'observer dans un premier posé. Ce second précis est extrait de la lettre d'un Officier françois barqué sur un des vaisseaux de la flotte combinée ; ce qu'il faut remarquer pour justifier les traditions apparentes qu'on pourroit relever dans quelques détails de ces deux relations.

Récapitulation de la campagne du Comte d'Orvilliers.

Trente vaisseaux, dix frégates & d'autres bâtimens armés attendent à Brest l'ordre d'appareiller ; cet ordre fut donné le 3 Juin, & le même jour la flotte mit à la voile par un vent très-favorable. A peine a-t-on perdu de vue les côtes de France que le Général fit signal de marche sur trois colonnes ; il indiqua par un autre signal qu'il alloit faire route pour l'Espagne. Jusques-là on n'avoit formé que des conjectures sur une jonction avec la flotte de Castille. Le tems continua d'être beau & le lendemain la flotte françoise arriva sur l'isle de Cifarga, où elle fut en panne. Le Comte d'Orvilliers fit signal d'ordre, manda tous les capitaines de vaisseaux, & leur annonça que le point de réunion étoit fixé sur ces parages, & qu'il fall

attendre les alliés. L'armée ne devoit point relâcher; des raisons qu'on ignore, avoient fait donner à ce sujet des ordres rigoureux. Il y avoit à la Corogne huit vaisseaux espagnols & quatre frégates ; ils parurent le 22 Juin sous le commandement du Comte d'Arze. Les vents contraires firent longtems attendre ceux de Cadix. La saison étoit précieuse, les maladies commençoient à gagner les équipages, & les Anglois pouvoient intercepter la jonction des deux armées. Cependant celle d'Espagne n'arrivoit point, & l'on ne savoit à quoi attribuer ce retard, lorsqu'on en fit le signal le 22 Juillet ; elle étoit composée de trente-six voiles, sous la conduite de son Excellence Don Louis de Cordova. Ce Général avoit ordre de sa Cour de fournir des vaisseaux au Comte d'Orvilliers, & de le reconnoître pour Commandant en chef de l'armée combinée. Les deux flottes s'incorporèrent, & le 26 Juillet, le Général françois eut cinquante vaisseaux sous ses ordres. L'escadre d'observation étoit de seize vaisseaux; Don Louis de Cordova en prit le commandement.

1779.

1779.

Cinq vaisseaux détachés de l'armée combinée formoient l'escadre légère sous les ordres de M. de la Touche-Tréville. Depuis longtems on n'avoit point vu déployées sur nos mers des forces aussi imposantes. Le 29 elles furent dirigées vers la Manche. L'armée se forma sur trois colonnes; l'escadre légère & les frégates chafsoient en avant, avec ordre de fouiller & de vérifier les bâtimens neutres. Les côtes d'Angleterre sembloient s'éloigner à mesure que l'armée en approchoit, tant l'impatience de les découvrir étoit extrême parmi les équipages. Des cris de joie les annoncèrent dans la matinée du 14 Août. Le Général fit former la ligne de bataille à l'armée combinée, & MM. de Cordova & de Tréville se tenant au vent, marchèrent en échiquier; le premier ayant pour point de relèvement le vaisseau de queue, & le second le vaisseau de tête; ces deux Commandans pouvoient, au moyen de cet ordre de marche, couper l'ennemi, le mettre entre deux feux, & se replier en tous les sens. L'instant du signal fut celui de l'exécution; la flotte se

porta sur Plymouth, & se déploya sur trois colonnes à peu de distance de ce port. Aux premiers signaux de ses frégates de découverte, l'armée angloise quitta sa croisière & s'enfonça dans la baie ; les bâtimens chargés de l'observer vinrent rendre compte à M. d'Orvilliers qu'ils n'avoient encore pu distinguer que dix-sept vaisseaux. L'intention du Général étoit de diriger ses mouvemens du côté de Portland ou de Torbay, & d'y mouiller en attendant de nouvelles forces ; mais un vent d'Est forcé déconcerta ses projets, & l'armée se vit insensiblement entraînée hors de la Manche ; elle ne s'étoit maintenue que deux jours sur les côtes de la Grande-Bretagne. On avoit eu quelques avis d'une flotte ennemie ; après de vaines recherches, on désespéra de la rencontrer.

Cependant les équipages s'affoiblissoient par la maladie, les remèdes manquoient absolument, & l'on avoit besoin de rafraîchir les vivres ; l'armée de terre sous les ordres du Comte de Vaux n'arrivoit point ; les vents contraires retenoient les

1779. que la saison étoit trop avancée, & qu'ayant forcé l'Angleterre à concentrer ses forces en Europe, la politique françoise avoit parfaitement rempli l'objet qu'elle s'étoit proposé dans ce formidable armement.

Autres avantages des croisières du Comte d'Orvilliers,

Un autre avantage des croisières menaçantes du Comte d'Orvilliers, car c'est le nom qu'il faut donner à sa seconde campagne, fut de protéger & de favoriser le retour de nos flottes marchandes. Celle des vingt-trois voiles venant de Saint-Domingue, étoit évaluée de dix-huit à vingt millions, & destinée pour Nantes & Bordeaux; elle entra dans ces ports avec ses riches cargaisons dès les premiers jours de Juillet. Le 2 du même mois, vingt-un navires du Port-au-Prince arrivèrent à Brest, sous l'escorte de la frégate la Charmante, commandée par M. de Mac-Namara. Cette flottille chargée de sucre, de coton & d'indigo, n'étoit gueres moins riche que la précédente; on en portoit la valeur à quinze ou seize millions. L'heureux retour de ces quarante-quatre bâtimens redonna quelque vie au com-

merce de nos ports situés sur l'Océan. A cette même époque, M. le Roi de la Grange commandant le vaisseau de ligne le Hardy, parut dans la rade de Toulon avec vingt-huit navires venus des Echelles du Levant. L'arrivée de ce convoi fut un événement favorable au commerce de la Méditerranée, & l'un des plus heureux de toute cette campagne, dont les opérations les mieux combinées ne produisoient rien de bien décisif aux yeux de la multitude.

Des affaires particulières signalèrent la bravoure & l'intelligence de nos illustres marins, & n'eurent point de résultats importans. Une des plus remarquables fut le combat de la *Surveillante*, commandée par le Chevalier de Couëdic Lieutenant de vaisseau, & du *Quebec*, commandé par le Capitaine George Farmer. Ces deux frégates étoient d'égale force, & portoient chacune trente-deux canons, dont vingt-six de douze liv. de balle en batterie. La première avoit appareillé de la rade de Brest le 2 Octobre, avec le Cutter *l'Expédition* aux ordres de M. de

1779.

Affaires  
particulières.  
Combat du  
Chevalier de  
Couëdic.



**1779.** furent redevables de la vie. Mais ce n'étoit point assez d'être humains; les François donnèrent en cette occasion un exemple de générosité, dont on ne peut trop exalter la noblesse. Le Ministre de la Marine ne crut pas devoir regarder comme prisonniers de guerre ces braves anglois qui, échappés à tant de périls, auroient moins senti le prix de la vie, si en la recouvrant ils avoient cessé d'être libres. Ils furent renvoyés sans échange & sans rançon en Angleterre, & nos fiers ennemis accordèrent à cette belle action de l'admiration & des éloges.

Le Capitaine Farmer avoit promis de ramener une frégate de la force du Québec; sa mort le dispensa de tenir parole. La Surveillante rentra le 8 Octobre à Brest, remorquée par le cutter l'Expédition, qui ayant réduit son adversaire, l'abandonna pour voler au secours de notre frégate. M. de Roquefeuille se couvrit de gloire ainsi que M. de Couëdic, & les Anglois ne se firent pas moins d'honneur; mais ils furent plus malheureux dans ce combat si juste-

ment célèbre. Il y eut de notre côté trente-six hommes tués pendant l'action. Le nombre de nos blessés fut d'environ cent hommes, parmi lesquels on distingua le Chevalier de Loftange, & M. de la Bintinaie ; ce dernier avoit eu le bras emporté d'un coup de canon.

1779.

Nos braves corsaires signalèrent aussi leur intrépidité dans plusieurs combats trop peu connus pour la gloire de la nation françoise. Les prouesses du Capitaine Royer eurent pourtant assez d'éclat, pour en donner aux témoignages de la reconnaissance publique. La prise du bâtiment anglois le *Commandant de Dunkerque*, avoit mérité à ce courageux marin l'attention de Sa Majesté, qui lui fit don d'une épée. Ce fut pour le sieur Royer un encouragement à de nouveaux exploits, & ce vaisseau, dont il eut le commandement, fut dans la suite le théâtre & l'instrument de tous ses triomphes. La ville de Dunkerque, sa patrie, s'honoroit d'un tel citoyen ; & lorsqu'après une croisière triomphante, il reparut vers la mi-Juillet devant ce port

Prouesses  
du Capitaine  
Royer.

1779.

avec toutes les prises, il y fut reçu aux acclamations des habitans & de la garnison, dont les fanfares l'accompagnèrent jusqu'à l'hôtel de M. le Prince de Robecq, qui lui fit l'accueil le plus distingué. Les Matelots ne voulurent pas souffrir qu'il s'y rendît à pied, & ils le portèrent en triomphe sur leurs épaules. De toutes les courses du brave Royer, la plus glorieuse fut celle du mois de Septembre; il y rançonna treize navires, & le nombre des prises fut encore plus considérable. Parmi ces derniers, il s'en trouvoit un, dont le Capitaine avoit justifié, par une conduite atroce, la vengeance terrible que Royer se permit contre l'équipage anglois. Après un combat assez opiniâtre, ce Capitaine s'étoit rendu; mais voyant venir la chaloupe françoise, avec onze hommes chargés d'amariner son vaisseau, il leur lâcha toute sa bordée chargée à mitraille, & coula bas la chaloupe. Par cet artifice, il se flattoit d'avoir assez affoibli le Capitaine françois, pour tenter l'abordage; mais Royer indigné, le prévient, l'aborde, encourage ses

gens à venger la mort de leurs camarades, & passe au fil de l'épée 1779.  
tout l'équipage ennemi.

L'expédition de M. de Flotte, Expédition  
de M. de  
Flotte devant  
Alger.  
commandant la frégate l'*Aurore*, mérite aussi d'être citée parmi les faits de guerre qui soutinrent l'honneur du pavillon françois dans cette année d'inaction. Ce brave Officier mouilloit à Alger, par un très-mauvais tems, lorsque le Consul anglois se permit un propos, dont la substance étoit que quatre corsaires de sa nation croisoient à deux lieues en mer, avec l'intention de s'emparer de l'*Aurore*, s'ils pouvoient la rencontrer. Cette fanfaronade revint à M. de Flotte, qui se rendit sur le champ à son bord, fit couper le cable, & malgré l'orage, gagna la haute mer, & se mit à la poursuite des quatre corsaires. Comme il avoit le vent, il fut bientôt sur eux. Ceux-ci ne voyant qu'une frégate, l'attendirent & se rangèrent en ordre de bataille. Sans s'étonner du nombre, le brave Capitaine les approche à demi-portée du canon, & leur lâche sa bordée. Les corsaires furent percés,

1779.

& se rendirent sur le champ sans tirer un coup de fusil. M. de Flotte retourna à Alger, reprit son ancre, & fit voir au Consul britannique comment les frégates du Roi de France savent punir la témérité des corsaires anglois.

Combat de  
trois frégates  
espagnoles  
contre trois  
frégates an-  
gloises. Déso-  
lation des  
commerçans  
de Liverpool.

Les Espagnols se signalèrent également dans ces combats particuliers. Outre les vingt-quatre prises faites dans le détroit par Don Barcelo, il y eut, à la fin d'Août, un combat très-meurtrier à la hauteur de Cadix, entre trois frégates angloises & autant de frégates de l'escadre de Don Langara. La durée de l'action fut d'environ vingt heures, & après un grand massacre de part & d'autre, les frégates espagnoles réussirent enfin à s'emparer des bâtimens ennemis, qui furent traînés à Cadix dans un si mauvais état, qu'on désespéra de les pouvoir réparer.

Ces échecs répétés de la marine britannique, & particulièrement de la marine marchande, étoient un juste sujet d'alarmes pour les villes commerçantes d'Angleterre. Une lettre écrite de Liverpool, dans

les derniers jours de Juillet, atteste  
 & motive en ces termes la désola-  
 tion de cette place de commerce ,  
 qui, depuis quarante ans, étoit de-  
 venue l'une des plus florissantes de  
 la Grande-Bretagne. » Ne vous at-  
 tendez plus » est-il dit dans cette  
 lettre, dont voici l'extrait » au  
 pompeux étalage de captures  
 faites sur l'ennemi. Les succès de  
 l'automne & de l'hiver derniers  
 avoient tourné la tête à la plupart  
 de nos habitans, & multiplié à  
 l'infini le nombre de nos Arma-  
 teurs; mais les tems sont bien  
 changés. Depuis l'ouverture de  
 cette campagne, les François  
 font une guerre particuliere à nos  
 corsaires, à nos lettres de marque,  
 & rien ne leur échappe. Aussi ne  
 voit-on plus à la bourse de  
 physionomies riantes; la conster-  
 nation & le désespoir sont peints  
 sur tous les visages. Plus de ma-  
 rée qui ne soit l'avant-coureur  
 de quelque disgrâce. Les vaisseaux  
 françois employés aux représailles,  
 sont des frégates de quarante, de  
 trente-six & de trente-deux ca-  
 nons; quel moyen de leur résis-

1779. » ter avec nos corsaires, dont la  
 » plupart sont des bâtimens mar-  
 » chands, construits pour la traite  
 » sur la côte d'Afrique? Des bou-  
 » lets enchainés ou ramés, des  
 » boulets de vingt-quatre livres de  
 » balle, détruisent leurs agrès, ba-  
 » layent leurs ponts, traversent  
 » leurs flancs d'outre-en-outre. Tel  
 » est le tableau de la misère actuelle  
 » de notre marine marchande, tel  
 » est le contraste de l'état florissant  
 » qui la distinguoit autrefois ».

Exploits de  
 Paul Jones.

L'intrépidité toujours active &  
 toujours heureuse du redoutable  
 Paul Jones, justifioit sur-tout les  
 allarmes des Négocians-Armateurs  
 d'Angleterre. Cette année fut par-  
 ticulièrement marquée par les ex-  
 ploits répétés de ce fameux Com-  
 modore américain. Il étoit sorti le  
 quatorze Août du port de l'Orient,  
 avec la frégate le Bon-Homme Ri-  
 chard & six autres bâtimens, dont les  
 équipages se montoient à seize ou  
 dix-huit cens hommes. On apprit  
 bientôt que cette escadre s'étoit  
 portée sur les côtes d'Irlande, &  
 que ce Commandant avoit ordre  
 de serrer de près le rivage, d'exa-

ce qui se passoit dans les  
 , d'en donner avis aux flottes  
 inées, & de se tenir prêt à  
 der une grande tentative  
 e ce royaume. En conséquence  
 s instructions, Paul Jones at-  
 it dans la baie de Balinnške-  
 le moment d'agir, lorsqu'un  
 de vent soufflant du Nord-Est,  
 assa de cette baie le 26 Août.  
 it jeté le lendemain au Nord  
 l'Ecosse, où il fit une prise  
 idérable, destinée pour Qué-  
 , & chargée d'approvisionne-  
 s militaires; il prit aussi une  
 e de marque de Liverpool, &  
 a bas plusieurs autres navires  
 de Whitby. Il avoit croisé six  
 entre Berwick & la rivière  
 ber, & son intention étoit  
 Stuer une descente sur quel-  
 partie de la côte, lorsqu'il  
 ntra la flotte angloise de la  
 ue, escortée par deux vais-  
 armés, dont un de quarante  
 s & l'autre de vingt. Paul  
 ne laissa point échapper une  
 le occasion d'acquérir de la  
 , & voici la relation très-  
 te, mais bien authentique du

1779.



1779.

combat qu'il livra sur le cl  
au Capitaine Pearson, comman  
de la Serapis. Quoi qu'extrait  
lettre du Commodore améri  
ce rapport atteste que le Com  
dant anglois n'eut guere moir  
part que Paul Jones, à la gloi  
ce fameux combat.

Combat de  
de la Serapis  
& du Bon-  
Homme Ri-  
chard.

Le 23 Septembre, le Bon-Ho  
Richard ayant eu connoissanc  
la flotte angloise, hissa le f  
pour une chasse générale, &  
tôt tous les navires marchand  
étoient sous l'escorte de la Se  
& de la Comtesse de Scarboro  
forcèrent de voiles pour gagn  
rivage, tandis que ces deux  
seaux de guerre qui les p  
geoient, prenoient le large  
disposoient au combat. En ap  
chant de l'ennemi, toutes v  
dehors, Paul Jones fit le f  
pour former la ligne de bata  
mais quelque'empressé qu'il  
d'engager une action, il ne p  
teindre la Serapis qu'à sept h  
du soir. Le Bon-Homme Ric  
la voyant à la portée du pist  
lui lâcha sa bordée complete.  
commença le combat, qui se fo

avec une fureur égale de part & d'autre. Cependant les manœuvres supérieures de la Serapis lui procuroient souvent des positions plus heureuses que celles du Bon-Homme Richard. Pour compenser cet avantage ou même le rendre nul, l'intention de Paul Jones étoit d'attacher sa frégate au vaisseau ennemi; il y réussit à la faveur d'un mouvement qui les approcha de manière, que le beaupré de la Serapis vint donner dans la dunette du Bon-Homme Richard. Alors l'action du vent sur les voiles de l'une des frégates, ayant porté son arrière sur l'avant de l'autre frégate, elles se touchèrent dans toute leur étendue; leurs vergues se croisèrent, & les bouches de leurs canons furent tournées respectivement sur les flancs opposés. Il étoit huit heures du soir, lorsque les deux vaisseaux se trouvèrent dans cette position. Quelques minutes auparavant, le Bon-Homme Richard avoit reçu plusieurs boulets de dix-huit au-dessous de la flottaison; sa batterie étoit presque entièrement réduite au silence, & de six vieux canons du premier

1779.

1779.

pont, deux avoient crevé au premier feu & tué presque tous les hommes employés à les servir. Il ne restoit à Paul Jones que trois pièces de neuf livres de balle en état de jouer sur l'ennemi. Le feu d'un de ces canons, chargé à boulets ramés, fut dirigé contre le grand mât de la Serapis, tandis que les deux autres tiroient à mitraille, pour faire taire la mousqueterie de ce vaisseau & balayer ses ponts; ce à quoi on réussit parfaitement. Cependant trois Officiers subalternes se persuadant que le Bon-Homme Richard couloit bas, ôsèrent demander quartier à l'insu de leur Capitaine; mais l'intrépide Paul Jones les démentit avec un redoublement de courage, qui fit bien voir au Capitaine anglois qu'on n'étoit point encore à la fin de ce terrible combat. Jusques-là, le Bon-Homme Richard l'avoit soutenu seul contre un ennemi supérieur, qui, de son propre aveu, eût pris le parti de fuir, s'il avoit pu se dégager des liens qui l'enchaînoient à la frégate ennemie. Le feu qui avoit déjà pris à la Serapis venoit de se commu-

niquer au vaisseau de Paul Jones, qui, ayant cinq pieds d'eau dans sa cale, se voyoit réduit à la cruelle alternative, ou de sauter en l'air, ou d'être submergé. Dans ce moment d'horreur, parut l'Alliance, une de ses frégates, qui par une méprise incroyable, lâcha sa première bordée dans l'arrière du Bon-Homme Richard. On eut beau faire le signal de reconnoissance & lui crier qu'elle prenoit un vaisseau pour l'autre, elle continua son feu sur l'avant, sur l'arrière & par le travers de la frégate de Paul Jones, à qui elle tua plus de vingt hommes. Le Capitaine de l'Alliance s'apperçoit enfin de son erreur, & sa fureur se tourne aussitôt contre la Serapis qui n'avoit pas un seul coup de canon à lui rendre, & dont l'incendie faisoit des progrès effrayans. Le Bon - Homme Richard étoit dans une situation encore plus déplorable, en ce que les pompes ne suffisoient plus aux voies d'eau qu'il falloit étancher. L'avis des plus braves Officiers étoit d'amener pavillon ; mais l'intrépide Américain persista toujours à ne

1779.

1779.

point abandonner la partie , quoique son vaisseau ne fut , pour ainsi dire , qu'un amas de débris enflammés ou submergés. Enfin , sur les deux heures & demie du soir , le brave Capitaine de la Serapis voit chanceler son grand mâât ; il est forcé d'amener pavillon & de passer sur le Bon-Homme Richard où il apprend que c'est à Paul Jones qu'il vient d'avoir affaire , que la Pallas aux ordres du Capitaine Cottineau a pris la Comtesse de Scarborough après deux heures de combat ; & que l'escadre américaine a déjà fait plus de trois cens prisonniers anglois. Quant au Bon-Homme Richard , il le trouva en si mauvais état , que sur le rapport unanime des Charpentiers , il fut jugé incapable de se soutenir à flot assez long-tems pour gagner le rivage. Cependant on ne l'abandonna que le surlendemain , après en avoir retiré tous les blessés. Personne ne périt avec ce vaisseau qui coula bas sur les dix heures du matin , à la vue & au grand regret de Paul Jones , qui ne put sauver aucun des approvisionnementens. L'équipage de

gate étoit de trois cens 1779.

quinze hommes avant le  
il y en eut trois cens fix  
ou de blessés, suivant la  
lu Capitaine anglois, dont  
beaucoup moins confidé-  
bornoit à quarante-neuf  
à soixante-huit blessés.

ue terminé par la défaite Paul Jones  
on & la prise de la Serapis relâche au  
Comtesse de Scarborough, Texel. Est il  
at envisagé sous un certain en sûreté dans  
ffrit à l'Angleterre une com- ce port?  
de ces pertes, en ce qu'il  
convoi de la Baltique, &  
t fin, sur ces parages, à la  
du redoutable Paul Jones.  
voir erré dix ou douze jours  
er du Nord, sans trouver  
ort commode, il arriva le  
re au Texel, où il relâcha  
deux mois avec ses deux pri-  
six autres bâtimens de son  
savoir l'Alliance, la Pallas,  
nche, deux cutters, & l'ar-  
françois le *Monfieur* de  
x canons. Mais Paul Jones  
en sûreté dans ce port?  
les Anglois, les Etats-Gé-  
n'ayant jamais reconnu l'in-

1779.

dépendance de l'Amérique, devoient regarder le Commodore comme un Pirate, & ne pouvoient lui donner un asyle sans violer le droit des gens. Les papiers britanniques ne cessoient de répéter qu'à la premiere réquisition de la Cour de Londres, l'Angleterre alloit recouvrer la Serapis & la Comtesse de Scarborough. Mais ce recouvrement étoit au moins incertain. Paul Jones sortoit d'un port de France, il avoit sans doute plus d'une commission dans son portefeuille, & plus d'un pavillon à son bord. C'étoient pour les Etats-Généraux, d'assez bonnes raisons de ne rien précipiter.

L'Ambassadeur d'Angleterre réclame les deux prises au nom de Sa Majesté Britannique. Conduite des Etats-Généraux en cette occasion.

Quoi qu'il en soit, cette circonstance parut favorable pour favoriser ce que les Hollandois avoient dans l'ame, & si le crédit de la France l'emportoit à La Haye sur celui de l'Angleterre. En conséquence, Sir Joseph York eut ordre de présenter à Leurs Hautes-Puissances un mémoire où il réclamoit les deux prises angloises au nom de Sa Majesté Britannique, & où il demandoit que les Officiers & Ma-

telots blessés sur la Serapis & la Comtesse de Scarborough, fussent transportés à terre, pour y recevoir des secours aux frais du Roi son maître. Ce second article de la réquisition de l'Ambassadeur, ne souffrit aucune difficulté de la part des Etats; mais ils ne voulurent point s'immiscer dans l'examen de la légalité ou de l'illégalité des prises faites par l'escadre de Paul Jones, & malgré les instances réitérées du Chevalier York, ils se refusèrent constamment à la saisie & à la restitution de ces prises. Cependant Leurs Hautes-Puissances ne voulant rien hasarder d'où l'on pût inférer légitimement la reconnaissance de l'indépendance des Colonies américaines, elles firent signifier à Paul Jones qu'en lui prêtant un abri contre les dangers de la mer, leur intention n'avoit point été de lui donner un asyle. En même-tems, l'Officier commandant à la rade du Texel, reçut ordre de tenir la main à ce que le Commodore en sortît avec ses prises dès que le vent le permettroit, & de n'admettre, à cet égard, aucune espèce de délai. En

1779.



1779.

conséquence de ces ordres, Paul Jones se disposoit à prendre le large avec toute son escadre.

Cette résolution du 19 Novembre, concilioit les devoirs de la neutralité la plus scrupuleuse avec l'amitié qui subsistoit encore, du moins en apparence, entre la Grande-Bretagne & la République de Hollande; mais sur ces entre-faites, les circonstances ayant changé à l'égard de l'escadre américaine, les Etats-Généraux crurent devoir suspendre l'effet de leur résolution du 19 Novembre, par une autre du 26 du même mois. Ils avoient appris ce même jour, que, conformément aux ordres de Son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, le Vice-Amiral Reynst, commandant à la rade du Texel, ayant envoyé le Capitaine Van Overmeer à bord de la *Serapis*, pour notifier à l'Officier-Commandant la nécessité de se pourvoir d'un Pilote-Côtier & de partir au premier vent favorable, il s'étoit trouvé que ce vaisseau n'étoit plus commandé par Paul Jones, mais par le Capitaine françois, Cotineau de Cosgelin,

ui en avoit pris possession au nom  
 u Roi de France. Son Altesse  
 éréniissime informée de ce chan-  
 eement avoit écrit au Vice-  
 amiral, de ne point user jusqu'à  
 ouvel ordre, des voies de forces,  
 l'égard des vaisseaux, dont les  
 Commandans seroient pourvus d'une  
 ommission de Sa Majesté Très-  
 Chrétienne. Les ordres précédens  
 estoient néanmoins dans leur entier,  
 à l'égard du vaisseau l'Alliance, ac-  
 tuellement aux ordres de Paul  
 Jones. Cette conduite sage & me-  
 surée du Prince Stadhouder, fut  
 avouée de Leurs Hautes-Puissances,  
 qui se réservèrent cependant le droit  
 de délibérer ultérieurement sur le  
 parti à prendre dans cette circons-  
 tance. Il s'étoit élevé de grandes  
 difficultés sur l'échange des prison-  
 niers respectifs; elles furent appa-  
 nies dans les derniers jours de Dé-  
 cembre. Entr'autres conditions, il  
 fut stipulé que les Anglois feroient  
 embarquer au Texel, leurs pri-  
 sonniers, dont le nombre étoit de  
 quatre cens cinquante; & de leur  
 côté, les François convinrent d'en-

1779.

1779. voyer chercher en Angleterre leurs prisonniers échangés.

Position  
embarrassante  
des Hol-  
landois.

La position étoit délicate pour les Hollandois. Si, d'une part, ils avoient la majeure partie de leur fortune, placée dans les fonds de l'Angleterre, & qu'une rupture ouverte avec les Anglois, put entraîner, dans les conjonctures présentes, la ruine absolue des Provinces Unies; d'un autre côté, les Puissances liguées avoient dans cette guerre une prépondérance si marquée, & il paroissoit si difficile de rétablir l'équilibre en faveur de la Grande-Bretagne, que c'étoit tout risquer que d'entrer dans sa querelle. D'ailleurs la suspension des taxes imposées par arrêts du Conseil d'Etat du Roi de France, sur les vaisseaux de la province de Hollande, étoit à son terme depuis le premier Août, & les seules villes d'Amsterdam & de Harlem, continuoient de jouir des exemptions. Toutes les autres villes envioient cet avantage, & pour se le procurer, elles ne cessoient de solliciter la protection de Leurs Hau-

uissances. Il n'y avoit de fû-  
pour leur commerce, que dans  
onvois immédiats que les Etats-  
raux, n'ôsoient leur accorder  
énagement pour l'Angleterre,  
nt le refus indisposa tellement  
égocians de Leyde, qu'ils  
nt la résolution d'abandonner  
ville & d'aller s'établir à Amf-  
m.

1779.

our mettre les villes de la  
l-Hollande dans la nécessité  
céder à ses mesures, la France  
oit de prohiber l'importation  
urs fromages, & quoi qu'assez  
érés, ces moyens agissoient  
efficacement sur les Hollan-  
, que les voies de fait & les vio-  
es de l'Angleterre, dont toutes  
égociations étoient autant de  
aces. Le 22 Juillet elle avoit  
présenter à Leurs Hautes-  
sances, un mémoire où elle  
moit les secours de la Répu-  
e, en vertu du *Casus fœderis*,  
lé dans plusieurs traités &  
mment dans celui de 1716.  
silence de trois mois & demi  
t tenu lieu de réponse de la  
des Etats-Généraux, lorsque

Le Cheva-  
lier d'York  
reclame de  
nouveau les  
secours de la  
Hollande.

1779.

le Chevalier York renouvela ses demandes au commencement de Novembre, en des termes qui étoient moins une prière qu'une sommation. » C'est d'après la résolution de » Vos Hautes-Puissances, est-il dit » dans ce mémoire, que Sa Majesté » se réglera pour les mesures ultérieures les mieux adaptées aux » circonstances, & les plus convenables pour la sûreté de ses » Etats, le bien-être de ses peuples » & la dignité de sa couronne ».

Le refus des  
Hollandois,  
entraîne de  
nouvelles in-  
sultes de la  
part des An-  
glois.

Le sens de ces paroles étoit clair, & les Hollandois ne pouvoient s'y méprendre. Les menaces qu'elles renfermoient s'étoient en partie réalisées, & chaque jour étoit marqué par quelque insulte faite à leur pavillon ; mais le refus des secours vainement réclamés par l'Ambassadeur d'Angleterre, détermina cette Puissance à ne plus garder de ménagemens avec les Provinces-Unies. Sous prétexte que la flotte marchande prête à sortir du Texel, sous l'escorte de trois vaisseaux de ligne, étoit chargée d'approvisionnement pour la ville de Brest, le Commodore Fielding vint mouil-

tes-Puissances. Il n'y avoit de sû-  
 reté pour leur commerce, que dans  
 les convois immédiats que les Etats-  
 Généraux n'ôsoient leur accorder  
 par ménagement pour l'Angleterre,  
 & dont le refus indisposa tellement  
 les Négocians de Leyde, qu'ils  
 prirent la résolution d'abandonner  
 leur ville & d'aller s'établir à Am-  
 sterdam.

Pour mettre les villes de la  
 Nord-Hollande dans la nécessité  
 d'accéder à ses mesures, la France  
 venoit de prohiber l'importation  
 de leurs fromages, & quoi qu'assez  
 modérés, ces moyens agissoient  
 plus efficacement sur les Hollan-  
 dois, que les voies de fait & les vio-  
 lences de l'Angleterre, dont toutes  
 les négociations étoient autant de  
 menaces. Le 22 Juillet elle avoit  
 fait présenter à Leurs Hautes-  
 Puissances, un mémoire où elle  
 réclamoit les secours de la Répu-  
 blique, en vertu du *Casus fœderis*,  
 stipulé dans plusieurs traités &  
 notamment dans celui de 1716.  
 Un silence de trois mois & demi  
 avoit tenu lieu de réponse de la  
 part des Etats-Généraux, lorsque

1779.

Le Cheva-  
 lier d'Yorl  
 reclame d  
 nouveau le  
 secours de la  
 Hollande.

1779.

pour ne point borner leur commerce & le maintenir dans cette liberté & cette indépendance illimitées qui en étoient l'ame, ils se prétoient tour-à-tour & sans acception de personnes, aux besoins de chaque Puissance belligérante. Ce système de commerce favorable aux Négocians qu'il enrichissoit, dut compromettre la République & hâter l'instant d'une rupture forcée avec l'Angleterre ou avec la maison de Bourbon. La fin de cette année alloit être le terme de la neutralité des Hollandois, & ce n'étoit point en faveur des Anglois qu'ils devoient s'en désister. Cette nouvelle alliance ne pouvoit qu'ajouter un grand poids à la prépondérance déjà si marquée des Puissances unies contre l'Angleterre, assurer le succès des expéditions projetées pour la campagne de 1780, & lui donner cette activité décisive, qui, peut-être, n'avoit point assez caractérisé, du moins en Europe, la campagne de 1779. Celle d'Amérique avoit été plus féconde en événemens, & si tous ne sont pas également dignes de l'attention

teur, ils méritent au moins un ~~—————~~  
d'œil, & nous allons en tra- 1779.  
esquisse.

e des expéditions de mer les Expéditions  
remarquables, fut celle du de mer, en  
nodore Hopkins. Il avoit ap- Amérique.  
lé de Boston le 13 Mars avec Prises faites  
rren qu'il montoit, la Reine par le Com-  
rance, commandée par le modore Hop-  
aine Olney, & un autre vais- kins.  
nommé le Ranger aux ordres  
pitaine Simpson. Le 6 Avril  
contrèrent & prirent la Goë-  
l'Hibernia, & le lendemain ils  
vrirent, parla latitude trente-  
trente-sept, deux flottes, dont  
le neuf voiles alloit de New-  
en Géorgie. Les sept plus  
lérables furent amarénées en  
de quatre heures, & de l'a-  
u Colonel Campbell, l'un des  
quatre Officiers faits prison-  
dans cette circonstance, la  
des Anglois évaluée à près  
nt mille livres sterling, fit plus  
valancer tous leurs succès dans  
vince qu'ils alloient approvi-  
er, & dut laisser le Général  
st dans une situation déplo-



1779.

Belle manœuvre de M. Grimoard, Commandant de la *Minerve*. Il prend la frégate anglaise la *Providence*, & ne perd pas un seul homme.

Quoique moins importante, quant à ses effets, que l'expédition du Commodore américain, la rencontre de la frégate la *Minerve* avec l'escadre de la Jamaïque, fut pour notre marine un de ces événemens honorables bien dignes de figurer dans ses fastes. Par sa bonne contenance, sa manœuvre habile, le service expéditif & le courageux dévouement de son équipage, M. Grimoard, qui commandoit la frégate françoise fut faire tête au vaisseau de ligne le *Ruby* & à la frégate le *Niger* qu'il força de gagner la terre pour se réparer. Après un combat de trois quarts-d'heure, la *Minerve* qui cherchoit à s'éloigner, apperçut sous le vent deux autres vaisseaux de l'escadre, le *Bristol* & l'*Eole* qui lui coupoient chemin, & au même instant, elle se vit comme enchaînée par un calme au milieu de quatre vaisseaux ennemis situés à une lieue de distance les uns des autres. Heureusement le vent s'éleva, comme ils mettoient leurs canots dehors pour se faire remorquer. La *Minerve* prit chasse & le *Niger* qui

it remis en mer fut détaché à ~~pour~~  
 poursuite. Cette frégate excel- 1779.  
 te voiliere eût pu forcer M.  
 imoard à soutenir un nouveau  
 nbat ; mais la bonne contenance  
 cet. Officier le tira de ce mau-  
 s pas, &, par une manœuvre  
 ante, il parvint enfin à se dé-  
 ger de l'escadre angloise. La  
 nerve étoit sortie le 3 Mars du  
 rt-au-Prince dans l'intention de  
 rendre au Mole ; le 8 du même  
 is, elle se trouva sur le cap avec  
 vent contraire qui ne lui per-  
 t pas d'entrer ; ce qui l'obligea  
 changer sa route & de la diri-  
 vers Emague où croisoient un  
 nd nombre de vaisseaux en-  
 nis. M. Grimoard eut le bon-  
 ir d'y rencontrer la frégate an-  
 ise la Providence qui se rendit  
 s combattre. Cette frégate de  
 gt - quatre canons étoit accom-  
 née d'un brigantin de quatorze,  
 profita du vent pour s'évader,  
 dis qu'on amarinoit sa conserve.  
 ns ces deux rencontres, la Mi-  
 ve n'eut pas un seul homme de  
 , &, comme on l'a dit, l'acquisi-

1779.

Expédition  
de Penobscot  
défaiteuse  
pour les A-  
méricains.

tion de la Providence ne coûta pas aux François un seul coup de fusil. Mais les principales opérations de cette campagne, tant dans l'Amérique proprement dite, que dans les Indes occidentales, étoient moins des combats de mer, que des expéditions de terre; les affaires maritimes n'y furent qu'accessaires & secondaires, comme dans l'expédition de Penobscot (1) où les Anglois & les Américains se mesurèrent sur l'un & l'autre théâtre, pour conserver ou recouvrer des établissemens dans cette rivière. Le Colonel Mac Lean avoit reçu l'ordre de Clinton d'y établir un poste, & d'employer à cet effet une partie des troupes de la nouvelle Ecosse, telle qu'il la jugeroit suffisante, sans pourtant négliger la sûreté d'Hallifax. Pour mieux rem-

---

(1) *Penobscot* est une rivière très-considérable, formée du courant de trois grands lacs, situés dans l'ancien gouvernement de Sagadahock, aujourd'hui comté de Lincoln, Etat de Massachusett-Bay, dans la Nouvelle-Angleterre. Après avoir traversé ce comté dans l'étendue de cent trente milles, elle se perd dans la baie à laquelle elle donne le nom de *Penobscot-Bay*.

les vues du Général, le Congrès crut devoir s'y transporter même, & le 16 Juin il arriva enobscot avec quatre cens cin- te fusiliers du soixante-quar- eme Régiment & deux cens uatre-vingt-deuxieme. Son dé- cement fut lent & pénible, & e jours s'écoulèrent avant qu'il éclairci les bois & mis en sù- ses approvisionnement. Le 2 et, on n'avoit point encore ué le terrain sur lequel on se osoit de construire un fort, à l'on faisoit à Boston un ar- ent considérable, pour arrêter rogrès de cet établissement. ord l'état de Massachussett's- fit proclamer une résolution uelle il se désistoit, en faveur équipages américains, de sa on des prises qui pourroient faites sur les Anglois pendant édition. Ce redoutable arme- t venoit d'appareiller, & le mel Mac Lean en eut avis le uillet. Suivant sa relation, il avoit encore de commencé deux bastions du fort; en beau- d'endroits le fossé n'avoit pas

1779.

1779.

trois pieds de profondeur, point de plate-forme, point d'artillerie montée. Il fallut renoncer à l'espoir de se fortifier complètement, & tirer de sa position le meilleur parti possible. Trois sloops anglois, l'Albany, le North, & le Nautilus étoient retés dans la rivière afin de protéger la garnison, ce qu'ils firent avec succès dès le 25 Juillet, jour auquel les ennemis parurent avec une flotte de vingt-sept voiles. Ils commencèrent leurs attaques à deux heures après midi, & furent obligés de les suspendre jusqu'au lendemain. Leurs nouvelles tentatives ne réussirent pas mieux jusqu'au 28 qu'ils prirent terre, à l'insu du Colonel, dans la partie occidentale, où un piquet de quatre-vingts hommes ne put s'opposer à leur débarquement; il fut repoussé dans le fort, & sa retraite précipitée instruisit le Colonel de ce qui venoit de se passer. Il lui fallut retirer tous ses postes avancés, se concentrer dans ses ouvrages, & par des efforts incroyables, les rendre du moins imposans aux Américains. En moins de trois jours, ils avoient ouvert

avec beaucoup de vivacité  
art & d'autre, & les escar-  
pes avoient été fréquentes,  
que les Anglois du fort vou-  
t conserver avec leurs vaif-  
une communication qui ne  
amais interrompue. Tout-à-  
le feu des Américains ne se  
us entendre & un piquet dé-  
pour aller reconnoître leur  
, vint apprendre à Mac Lean  
avoient abandonné leurs ou-  
es. En effet ils s'étoient em-  
nés dans la nuit du 13 au 14  
leurs troupes & leur artillerie,  
si ne put se faire fans une  
usion que le Colonel se mettoit  
devoir d'augmenter lorsqu'il

1779.

reillé de Sandy-Hook le 3 /  
 avec les vaisseaux le Raïsonna  
 le Greyhound, la Blonde, la  
 ginie, la Camille, la Galatée &  
 sloop l'Otter qui s'égara dan  
 traversée. Cette escadre arriv  
 13 dans la baie de Penobscot  
 le lendemain matin sur les  
 heures, elle découvrit la flotte  
 Boston formée en croissant au  
 vers de la riviere, & qui paro  
 vouloir disputer le passage aux  
 seaux anglois; mais, vu la s  
 riorité de leurs forces, il y a  
 eu de l'imprudence à le tente  
 le Commodore Saltonstall qui c  
 mandoit les vaisseaux bostonni  
 se conduisit sagement en cher  
 son salut dans la retraite. Le C  
 modore anglois ne lui en de  
 pas le tems, & quoique son  
 cadre ne fut point encore form  
 il fit le signal d'une chasse gé  
 rale. Deux vaisseaux améric  
 le Hunter & la Défense, échouè  
 en voulant échapper à ce dan  
 le premier fut pris & l'autre se  
 sauter. Tel fut dans la suite  
 cette chasse, le sort de vingt-c  
 bâtimens américains & entr'au

belle frégate le Warren de deux pièces de canon. Le 1779. modem qui en montoit vingt, ouva ferré de si près, qu'il ne échouer; il fut contraint d'arr pavillon, & son équipage au au pouvoir de l'ennemi. Les uts & les Matelots des autres bâ- is échappèrent à la captivité à fuite; mais en cherchant la té au milieu des forêts & des ts, le grand nombre y trouva nine & la mort. L'importante de Penobscot, ne coûta gueres de trente hommes à l'Anglo- , & les Américains y perdirent à leur flotte, dont quatre ou vaisseaux furent pris & le reste é.

Le désastre des Américains ne point compensé par la défaite Anglois à Stoney-Point sur la rive North, où le Brigadier-général Wayne attaqua leurs lignes : la nuit du 16 Juillet. Il étoit à la veille de Sandy-Beach avec tre cens hommes, & à huit heures du soir son avant-garde étoit à quinze cens pas du poste ennemi. Tandis que le Général &

Défaite des  
Anglois à  
Stoney-Point



1779.

les principaux Officiers alloient connoître les ouvrages, l'armement étoit en colonnes; elle étoit en mouvement sur les onze heures & demie, tems fixé pour l'attaque du poste. Cent cinquante Volontaires de la colonne droite s'avançoient la bayonnette au bout du fusil, ayant le Lieutenant-Captain Fleury à leur tête. Cent Volontaires, commandés par le Major Steward, formoient la garde de la gauche; ils marchèrent également avec la bayonnette précédés ainsi que les premiers de vingt braves chargés d'ouvrir un passage à travers l'abattis d'écarter les autres obstacles. Le saut de Stoney-Point devoit commencer au plus tard à minuit. Un marais qui couvroit le pied des ouvrages en rendit les approches plus difficiles qu'on ne l'avoit d'abord; cet assaut fut différé jusqu'à minuit & demi. Avant que les troupes se missent en mouvement d'agir, le Général Wayne avoit donné les ordres les

exécuté. La profondeur du marais, les doubles rangs d'un formidable abattis, la force des ouvrages qui couvroient les flancs & le front de l'ennemi, rien ne put ralentir l'ardeur des assaillans, qui, sous le feu d'une mousqueterie terrible & du canon chargé à mitraille, s'ouvrirent avec la bayonnette un chemin jusqu'aux lignes qu'ils emportèrent.

1779.

La garnison de Stoney - Point étoit composée du dix - septième Régiment d'infanterie, de la compagnie des Grenadiers du soixante-onzième, d'une compagnie d'Américains royalistes & d'un petit Régiment d'artillerie ; ces troupes commandées par le Lieutenant-Colonel Johnson, furent ou tuées ou faites prisonnières. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au Général Wayne, & signala la bravoure des Officiers & des Soldats de sa petite armée ; mais à la gloire d'avoir forcé le poste de Stoney-Point, ils ne purent joindre celle de le conserver. Avec le canon de cette place, les Américains s'étoient d'abord flattés d'enlever le

Ils ne peuvent conserver ce poste.

**1779.** fort de Verplanks où le Lieutenant-Colonel Webster commandoit un corps de troupes considérable; déjà même ils avoient commencé les attaques, lorsque les troupes légères & quelques escadrons de cavalerie, détachés de l'armée de Clinton, vinrent arrêter les progrès de l'ennemi du côté de la terre, tandis que le Brigadier-Général Stirling débarquoit d'un autre côté avec des forces suffisantes pour secourir Verplanks & recouvrer Stoney-Point. A la vue des trois Régimens qu'il commandoit, les Américains précipitèrent leur retraite; mais comme Webster avoit essuyé leur feu sans daigner leur rendre un coup de canon, ils s'étoient persuadé qu'il n'en avoit point, & avant que d'évacuer la place, ils firent descendre une galere, pour enlever la grosse artillerie qu'ils ne pouvoient transporter par terre. Dans ce moment, Webster tourna contre la galere une pièce de dix-huit livres de balle qui l'eût coulée bas, si l'équipage ne l'avoit fait échouer & brûler sur le rivage. Ce qui restoit de ca-

ns à Stoney-Point, fut enterré ~~\_\_\_\_\_~~  
jeté dans la rivière.

1779.

L'expédition nocturne de Paulus-  
hook, sur la rivière du Nord, ne  
ûta pas un Soldat aux Améri-  
ins & leur valut cent soixante  
isonniers. La surprise de ce fort  
ué à l'opposite de New-York  
l'ouvrage d'un stratagème de  
erre qui réussit parfaitement au  
ajor Lée. Pour se rendre maître  
ce poste, il avoit imaginé d'en-  
yer douze hommes détachés des  
atre cens qu'il commandoit; ils  
oient armés de flambeaux, & se  
ésentèrent comme déserteurs des  
oupes américaines. La sentinelle  
ayant laissé approcher, fut tuée  
stôt à coups de bayonnettes;  
se saisirent des armes de la garde,  
la garnison endormie se trouva  
isonniere à son réveil. Elle fut  
levée à l'insu des postes avancés,  
ns avoir pu tirer un coup de  
fil. La prudence & la valeur que  
Major Lée avoit déployées dans  
ette expédition, lui méritèrent  
es remerciemens de la part du  
ongrès, qui applaudit également  
son humanité envers les prison-

Expédition  
nocturne de  
Paulus-Hook  
plus avanta-  
geuse aux  
Américains.

1779.

niers anglois dans une circonstance où tout sembloit provoquer le ressentiment des Américains. Ils venoient d'éprouver à Fair-Field les derniers excès de cette férocité tant de fois reprochée à la soldatesque britannique , & dont nous allons extraire quelques-uns des traits recueillis dans une lettre écrite de cette ville sacagée.

Victoire des  
Royalistes à  
Fair-Field.  
Cruautés des  
vainqueurs.

Le 17 Juin, sur les quatre heures du matin, un coup de canon tiré de Grover's-Hill, près de la Sonde, annonça l'approche de la flotte angloise aux ordres de Sir *George Collier*. Elle gouvernoit à l'Ouest, & parut d'abord vouloir prendre la route de New-York; mais sur les dix heures, elle jeta l'ancre sur le rivage occidental, & mouilla dans cette position jusqu'à quatre heures après midi, tems auquel l'ennemi commença le débarquement de ses troupes à The-Pines un peu à l'Est de Kenzie's-Point. Elles longèrent la pointe, enfilèrent une ruelle qui fait face au centre de Fair-Field, pénétrèrent dans la ville, s'y formèrent en trois divisions, & détachèrent des gardes

pour différens postes. Les habitans n'étoient point assez en forces, pour retarder les progrès de l'ennemi; cependant ils avoient opposé toute la résistance qu'on pouvoit attendre de leur petit nombre, & l'armée des Généraux Garth & Tryon, à qui George Collier avoit cédé le commandement des troupes depuis leur débarquement, eut à soutenir, en avançant dans la ruelle, le feu d'une pièce de campagne chargée à mitraille, qui joint à celui de la mousqueterie, la déconcerta pendant quelque tems. Mais cette poignée de braves défenseurs se vit bientôt forcée de gagner les hauteurs de Fair-Field & d'abandonner cette place à la discrétion de l'ennemi. Il n'y resta qu'un petit nombre de femmes & d'enfans, qui, se fiant sur leur sexe ou sur leur foiblesse, ôsoient attendre quelques égards de l'humanité d'un ennemi cru généreux. Leur confiance fut cruellement déçue, & bientôt ils virent leurs maisons livrées au pillage, devenir le théâtre de tous les excès. Le Soldat insensible aux pleurs de ces femmes désolées, se

1779.

1779. permet contre elles toutes les violences que l'avidité peut suggérer, & beaucoup de celles que la décence ne permet pas de décrire. Non content d'enlever & de briser leurs meubles, il leur arrachoit les vêtemens les plus chers à la pudeur alarmée. Les enfants au berceau n'étoient pas plus respectés que leurs meres, & tandis que ces barbares tenoient la bayonnette sur la mamelle de celles-ci, d'autres brigands dépouilloient les innocentes victimes qui en exprimoient le lait. Ce genre d'outrages signala sur-tout la brutalité des Hessois. Les Américains réfugiés, les secundoient par d'autres excès; s'ils se montrèrent moins acharnés contre un sexe sans défense; pour se venger de la confiscation de leurs biens (1),

---

En vertu d'un acte de l'Etat de Massachusett's-Bay du 5 Mai 1779, les biens de ces Américains infidèles à la cause commune avoient été confisqués au profit du gouvernement & du peuple de cet Etat. Leurs personnes furent déclarées étrangères, & privées, en conséquence de leur abdication volontaire, de toute relation politique & civile avec les États-Unis d'Amérique.

ils saccagèrent les propriétés des Américains fidèles au Congrès. 1779.  
 Quoique moins forcenés que les autres, les Anglois encourageoient toutes ces horreurs comme un moyen, disoient-ils, de recouvrer ou d'affermir leur autorité en Amérique. L'incendie général de la ville de Fairfield fut un des plus cruels effets de cette politique barbare. Il avoit commencé deux ou trois heures avant la nuit, & les cris des femmes éplorées, des enfans effrayés & des Ministres de la religion outragée, ne purent émouvoir le Général Tryon qui dirigeoit le progrès des flammes dans tout un quartier de la ville. Grace à la modération du Général Garth, qui, vu la nature de sa mission, se conduisit avec beaucoup d'humanité, une partie considérable de la ville existoit encore au lever du soleil; mais environ deux heures après, l'embrâsement devint général, & il n'y eut qu'un petit nombre de maisons qui échappèrent à la fureur de ces incendiaires. Les Allemands appelés *Jagers*, s'étoient montrés les plus inexorables; ils composoient



1779.

l'arrière-garde, & tout ce qui avoit échappé à la vigilance barbare du Général Tryon, devint la proie des *Jagers*, que l'auteur de la lettre appelle avec énergie *les enfants du pillage & de la dévastation*. Cependant, lorsque l'ennemi sonna la retraite, le fort de Fair-Field subsistoit encore. Quelques partis avoient tenté de l'enlever, & une galère à rames fut envoyée pour en faire taire le feu ; mais le brave Jarvis le soutint victorieusement avec vingt-cinq hommes ; les Anglois se rembarquèrent sans avoir pu s'emparer de cette bicoque. Leur retraite fut ensanglantée, & la milice du pays qui s'étoit rassemblée à la hâte, mit beaucoup d'ardeur à leur poursuite. Il y eut de part & d'autre beaucoup de morts & de blessés, & cette expédition barbare fut plus honteuse qu'utile au parti des Royalistes. Enfin Sir George Collier fit voile pour Long-Island, où il trouva les affaires dans un état plus désespéré que jamais.

Malgré quelques succès particuliers, la détresse des Anglois n'étoit pas moins allarmante dans les

autres contrées de l'Amérique septentrionale. Ils ne pouvoient plus se dissimuler l'impossibilité de la réduire ; & le sentiment de leur impuissance ne faisoit qu'irriter la fureur qui, dans le cours de cette campagne, multiplia les actes de cruautés inutiles, dont la prise de Fair-Field venoit d'offrir une scène effrayante, & qui se répétoient plus ou moins fréquemment dans plusieurs autres parties du continent. Leur excursion dans la baie de Chésapéak avoit sur-tout été marquée par des atrocités, dont la réunion formeroit un tableau révoltant qu'on doit épargner au lecteur. On se contentera d'en recueillir quelques traits.

Une flotte de trente voiles, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne & de trois frégates, étoit entrée le 8 Mai dans la rivière Elisabeth avec trois mille hommes détachés de l'armée de New-York. Sur les quatre heures après-midi, ils mouillèrent près du fort de Ports-Mouth. On n'étoit point préparé à les recevoir ; le lendemain les troupes débarquèrent, sans trouver la moindre opposition, & marchèrent au fort, que la gar-

Traits particuliers d'atrocité.

1779.

nison américaine avoit évacué plusieurs heures auparavant. Elle s'étoit repliée sur le poste de Great-Bridge, situé à moitié chemin de Ports-Mouth à Suffolk. L'ennemi l'y poursuivit le jour suivant, & se rendit le lendemain à cette dernière place qu'il réduisit en cendres. Un détachement fit, sans succès, une tentative sur *Hampton*; mais en quelques lieux que se portassent les Anglois, le feu, la violence & les dévastations marquoient leur passage. Parmi les horreurs qui révoltent le plus dans le tableau de cette expédition, on cite deux traits, dont la barbarie est à peine croyable. Le premier concerne sept François arrêtés sans armes près du poste de Great-Bridge, demandant la vie & massacrés de sang-froid. Le trait suivant est encore plus odieux. Un vaisseau américain, dont le Capitaine & l'équipage étoient François, ainsi que huit passagers, fut obligé de se rendre après une vigoureuse défense; mais au lieu de l'hommage qu'un vainqueur généreux ne refuse jamais à la valeur d'un ennemi vaincu, les Anglois

souillèrent leur victoire par la mort de ces infortunés. Ils les massacrèrent impitoyablement, sans excepter le Capitaine qui, conduit à bord du vainqueur, y fut poignardé contre le droit des nations. « Je ne vous présente, est-il dit dans la lettre où ces faits sont consignés, qu'une foible esquisse des horribles scènes, dont la Virginie est le théâtre, & je ne m'arrête qu'aux faits attestés ».

1779.

Rien ne prouve mieux la réalité de ces excès, que les représentations autorisées par un *résolu* du Congrès, dont voici la traduction.

» D'autant plus qu'il a été représenté au Congrès que l'ennemi, depuis son invasion dans la Virginie, a commis des noirceurs sans nécessité, & des cruautés outrageantes, tant envers les citoyens de cet Etat, qu'envers plusieurs sujets de Sa Majesté Très-Chrétienne résidans dans cette partie du continent ». RÉSOLU : « que le Gouverneur de la Virginie sera requis de faire les enquêtes les plus promptes, afin de reconnaître la vérité des représentations ci-

Akte du  
Congrès qui  
autorise les  
représentations.

1779. » dessus, & de transmettre au Con-  
 » grès l'évidence qu'il pourra re-  
 » cueillir à ce sujet ». *Résolu* : « que  
 » le Congrès rendra la pareille pour  
 » les cruautés exercées contre les  
 » habitans de ces Etats, & spéciale-  
 » ment contre les sujets de Sa Ma-  
 » jesté Très-Chrétienne ».

Humanité  
 des Améri-  
 cains après  
 leurs victoi-  
 res.

Les Américains ne se crurent point autorisés par cet acte du Congrès à des représailles inhumaines contre leurs ennemis ; ils se montrèrent généreux dans les actions les plus meurtrières. Le Général *Saint-Clair* avoit été chargé d'enlever deux forts qui ouvroient à l'armée de *Clinton* l'entrée des *Jerseys*. Les six cents hommes qu'il commandoit emportèrent ces forts la bayonnette au bout du fusil, & ce ne fut pas sans un grand massacre des ennemis. Tous ceux qui échappèrent à la mort furent faits prisonniers, & leur nombre étoit d'environ cinq cents ; il n'y en eut pas un seul qui n'eût à se louer de l'humanité des vainqueurs. Les *Bostoniens* usèrent de la victoire avec la même modération, lors de l'importante affaire de *Glasgow-Bay*, où les Anglois perdirent huit cents hom-

mes, un vaisseau de cinquante ca-  
nons, deux frégates & un bâtiment  
armé. Ils avoient été surpris cou-  
pant des bois de construction ; &  
comme ils n'avoient d'autres armes  
que leurs haches, ils furent traités  
avec les ménagemens dûs à des en-  
nemis sans défense.

L'expédition de Stono-Ferry eut  
une issue moins heureuse pour les  
Américains ; elle coûta beaucoup  
de sang à l'un & l'autre parti, & la  
retraite du Général Lincoln auto-  
risa les ennemis à s'attribuer la vic-  
toire. Trompé sur la nature de leurs  
forces & de leur position, dans la  
matinée du 20 Juin, il avoit tenté de  
les forcer dans leurs postes ; mais ils  
étoient couverts par de bonnes re-  
doutes & défendus par une excel-  
lente artillerie. Celle de Lincoln  
étoit trop légère pour pouvoir en-  
dommager leurs lignes. L'attaque  
commença sur la droite & devint  
bientôt générale. L'action se sou-  
tint cinquante-six minutes sans in-  
terruption ; elle fut très-vive & des-  
plus meurtrières ; mais au fort de  
cette action, un gros détachement  
de l'île Saint-Jean vint renforcer les

Retraite de  
Général Lin-  
coln devant  
Stono-Ferry.

1779.

Anglois, ce qui déterminal américain à former sa dans le meilleur ordre possible cens hommes de son armée restés sur le champ de bataille nombre de ses blessés fut en considérable. Les Anglois lèrent leurs pertes ; mais qu'ils avoient été plus que les Américains.

Retraite du  
Général Pré-  
voist devant  
Charles-  
Town.

La retraite du Général devant Charles-Town avo dé, d'environ six semaines du Général Lincoln, qui fin d'Avril, s'étoit porté gusta, dans l'intention d'y une assemblée de députés cains, & de pénétrer dans gie. Pour faire échouer ce projet, & tirer de la Caroline provisions pour son armée général anglois avoit tenté une sion dans cette province. d'observation de l'armée anglaise ne put voir, sans étonner les troupes britanniques françaises marais jusqu'alors impraticables comme il étoit peu nombrée en comparaison de ces troupes anglaises crut pas devoir leur disputer

défilés, & le Brigadier - Général Moultrie, qui commandoit ce corps, le ramena prudemment sous le canon de Charles-Town. On n'imaginoit pas que les Anglois eussent d'autre intention que de fourrager dans le pays, & le Général Lincoln ne songea point d'abord à marcher au secours de la place. Dans la soirée du 10 Mai, on fut que l'armée royale campoit sur la rive méridionale de l'Ashley. Cette apparition subite obligea les troupes en quartier dans la ville à passer la nuit au bivouac. Le lendemain l'armée angloise étoit en deçà de la rivière. Le Général Polawski étoit allé la reconnoître avec un détachement qui avoit ordre d'en observer la marche. Lorsqu'elle se fut avancée sur trois colonnes à la distance de cinq milles de Charles-Town, le détachement fit feu pour avertir de l'approche des ennemis. Le Comte de Polawski venoit de rentrer dans la ville pour conférer avec le Conseil ; il en ressortit avec de nouvelles troupes, dont la mission étoit de charger l'armée royale. Quoique supé-



**1779.** ~~ri~~rieure en nombre, elle s'  
cée d'abandonner son  
& de songer à la retraite.  
fut de quarante-cinq tant  
que Soldats, & ce c  
coûta que trente aux a  
On ignoroit encore dan  
cet échec du Général  
& l'on s'y préparoit à  
vigoureusement un assaut  
lorsqu'on fut par un avis  
la matinée du 13, que l'e  
noit de repasser le bac  
L'approche du Général  
justifioit suffisamment la  
tion de cette retraite, q  
néral Prévost motive air  
relation. « L'artillerie r  
» montée sur les remp  
» vaisseaux & les galeres  
» vroient & flanquoient  
» rebelles, le peu de m  
» nous avions, la crainte  
» der à la fois & notre  
» mée & la province de  
» toutes ces considératio  
» gèrent à regagner la  
» dionale de la riviere A  
» l'on avoit laissé une  
» troupes, pour assurer

traite dans le cas où elle devien-  
droit nécessaire ».

1779.

L'arrivée subite du Général Lin-  
coln, força l'armée britannique à  
se replier vers Wappoo, & l'on crut  
d'abord que c'étoit avec le dessein

Il se replie  
vers Wappoo  
& vient pren-  
dre ses quar-  
tiers à Beau-  
fort.

de hasarder une action ; mais elle  
décampa la nuit suivante, & vint  
attendre dans l'isle de Saint-Jean,  
le secours que sa situation rendoit  
dispensables. Sept navires étoient  
partis de Savannah avec des mu-  
nitions pour cette armée ; ils fu-  
rent pris ou mis en fuite par des  
vaisseaux américains. Enfin, le *Per-*  
& la *Rose* vinrent approvision-  
ner les troupes du Général Pré-  
st, qui changea ses quartiers &  
porta à Beaufort. Outre  
l'avantage de séjourner dans la  
colonie, il y trouvoit celui d'oc-  
cuper une position favorable pour  
ouvrir efficacement la Géorgie,  
la garantir des entreprises de  
l'ennemi. Mais il entroit dans le  
cours de la campagne de tenter le  
recouvrement de cette province,  
nous verrons bientôt le Comte  
Estaing y déployer ces talens &  
cet héroïsme que des triomphes

1779.

Allarmes  
dans les Isles  
angloises.

Le 30 Juin.


Prise de  
Saint - Vin-  
cent.

multipliés avoient signalés si  
autre théâtre. Avant que  
suivre dans l'expédition moins  
reuse de Savannah , l'ordre  
tems nous oblige d'esquisser  
bleau rapide de ses brillan  
ploits dans les Indes occiden  
La flotte de M. de la Mo  
Piquet & toutes les division  
pédiées pour renforcer le Co  
d'Estaing, s'étoient rendues à  
Royal , sans aucun obstacle  
part des Anglois , qui, rete  
Sainte - Lucie , n'ôsoient p  
montrer dans ces parages. Les  
démies & la désertion les a  
mis dans l'impuissance d'agir  
lement, & l'Amiral Byron av  
vingt-six vaisseaux de ligne, cra  
de mesurer ses forces contre ce  
Vice-Amiral françois , qui av  
pareillé de la Martinique avec  
quatre vaisseaux sous son pa  
Ce départ annonçoit une ex  
tion importante ; l'allarme se  
dit dans les Isles angloises ,  
ticulierement à Saint-Christop  
Tabago , à la Barbade , qui  
s'attendoient à subir le sort d  
de Saint - Vincent , dont un

étachement de notre armée na-  
 ale venoit de s'emparer , sous le 1779.  
 ommandement du brave Cheva-  
 er de Romain , Lieutenant des  
 aisseaux de Sa Majesté. Dès les  
 remiers jours de Juin , le Comte  
 'Estaing avoit fait les dispositions  
 écessaires pour cette expédition ;  
 t dans la nuit du 9 la frégate du  
 loi le Lively , les corvettes l'Elis  
 t le Weazel , une goëlette , & le  
 ricq le Reprisal , appareillèrent avec  
 rois cens hommes de troupes. La  
 avigation de cette flotille fut con-  
 rariée par les vents , & le Cheva-  
 er de Romain ne mouilla que le  
 6 dans la baie de Young-Island ,  
 ntre Caliaqua & King's-Town.  
 Quoique défendus par soixante-dix  
 u quatre-vingt Soldats , ces deux  
 ostes se rendirent à la première  
 ommandation , & l'on en fut en partie  
 edevable à l'apparition subite de  
 ix cens Caraïbes , dont l'inclina-  
 ion pour les François ne se dé-  
 nentit point en cette circonstance.  
 Tandis qu'on étoit occupé à régler  
 es articles de la capitulation du  
 ort de Kings-Town , le Chevalier  
 le Romain apperçut dans la baie

1779.

deux navires armés qui s'avancent à pleines voiles ; sans pertes, il se jette dans une piraterie, s'appareille avec sa frégate, s'en va avec des deux bâtimens, & revient à Vincent avec ses prises. Il suit son expédition avec d'activité que de bravoure, comme il l'avoue dans sa relation, il fut puissamment secondé par ses Officiers & les Soldats qui étoient sa petite armée. Le Chevalier de Percin se signala particulièrement à l'attaque du poste de Calcutta. Ce fort étoit défendu par vingt hommes & seize canons de six livres ; ce brave Officier l'emporta d'assaut & ne perdit pas un Soldat. Le zèle & l'intrépidité du sieur Canonge, eurent aussi un grand éclat dans cette journée. Le Commandant en chef, ne manqua pas moins d'humanité qu'il eut de bravoure. On ne peut trop louer le Chevalier de Romain pour avoir réprimé le pillage des Caracaras qui s'étoient répandus dans les habitations ; & rien ne lui fait plus d'honneur que ses procédés avec les cent trente prisonniers qu'il a

la frégate le Lively, &   
 vette l'Elis. Le reste de 1779.

fut transféré à Antigues.

toit en deux cens qua-  
 rept hommes de troupes

ns y comprendre la mi-

rent échangés pour un

gal de prisonniers fran-

rouva dans l'isle de S.

environ cinquante pièces

artillerie. Presque tous

s de la capitulation fu-

dés, conformément aux

du Gouverneur *Morris*.

bes furent congédiés &

lans leurs habitations res-

mais le Gouverneur ne

r qu'ils fussent désarmés;

voir ces ménagemens aux

riginaires de cette Isle,

tié pour la France se ma-

ans toutes les occasions.

pour motif des services

part, & des traitemens

de la part du Gouverne-

annique.

tu du traité de 1763, qui

x Anglois l'isle de Saint-

les Caraïbes étoient passés

omination de la Grande-

Les Caraï-  
 bes ennemis  
 des Anglois.  
 Origine de  
 cette inimi-  
 tité.

1779.

Bretagne. Elle s'empara de leurs établissemens & nomma des Commissaires pour morceler leurs propriétés, dont ils furent dépouillés en grande partie. Ces peuples connus pour braves & d'un caractère indépendant, se plaignirent de cette infraction du Traité de Paris, dont ils invoquèrent la protection. On leur répondit par d'autres vexations encore plus criantes; dans leur désespoir, ils chassèrent, à main armée, les Commissaires & leurs satellites. Cet acte de vigueur indisposa le Gouvernement britannique, & l'on fit passer dans l'Isle de nouveaux régimens, dont la mission étoit de réduire les Caraïbes à quelque prix que ce fut. Leur résistance devint plus opiniâtre; ils se rassemblèrent en force & dispersèrent les premières troupes détachées pour les expulser de leurs domaines. On en fit marcher de nouvelles & de plus nombreuses contre ces infortunés qui, dès ce moment, furent déclarés rebelles. En conséquence de cette déclaration, Lord Hillsborough alors Secrétaire d'Etat, disposa de leurs terres en faveur de ceux même

ar les en dépouiller, avoient  
 la rebellion, & mit sur 1779.  
 forces suffisantes pour con-  
 cetter même partie de l'Isle  
 raité assuroit aux Caraïbes.  
 rras du Ministre étoit de  
 e qu'il feroit des malheu-  
 abitans échappés au fil de  
 lorsqu'on jeta les yeux sur  
 ier appelé l'isle de Saint-  
 , que sa stérilité rendoit  
 ble. Il fut décidé qu'au lieu  
 , périis les Caraïbes par la  
 ette, on les enverroit dans  
 le déserte, où la famine les  
 sionnés en très-peu de jours.  
 Hillsboroug étoit à la tête  
 artement qui dirigeoit ces  
 atroces dans le cabinet de  
 ames; sur ces entrefaites, il  
 ra du ministère, & Lord  
 uth fut chargé de les faire  
 er. Quatre régimens deta-  
 Amérique, s'étoient embar-  
 ous les ordres du Colonel  
 iple, pour aller exterminer  
 raïbes, qui se refuseroient à  
 ransmigration; mais de telles  
 rs étoient une violation trop  
 le du Traité de Paris, & là



1779.

France témoigna au Gouvernement d'Angleterre , qu'elle n'en seroit point spectatrice indifférente. Cette menace indirecte sauva les Caraïbes , & cette expédition qui avoit déjà coûté quatre ou cinq cens mille livres sterling ne fut point consommée ; mais ces braves insulaires n'oublièrent jamais ce qu'ils devoient à la France , & leur reconnaissance ne fut pas moins active que leur ressentiment. Comme ces deux affections contraires ont dirigé toutes leurs démarches dans le cours de cette guerre , on a cru devoir en indiquer l'origine dans une courte digression qui est moins étrangère qu'on ne pense aux événemens , dont on va reprendre le fil.

L'Amiral  
Byron quitte  
Sainte-Lucie  
pour aller es-  
corter la flot-  
te des îles  
sous le vent.

Tandis que le Chevalier de Ru-  
main prenoit l'isle de Saint-Vin-  
cent , l'Amiral Byron appareilloit  
de Sainte-Lucie pour se rendre à  
Saint-Christophe , d'où il partit  
bientôt après , avec la flotte des  
Îles sous le vent , qu'il devoit es-  
corter jusqu'à une certaine latitude.  
La protection de ce convoi si pré-  
cieux aux Négocians d'Angleterre ,  
coûta

coûta cher à la nation , en ce qu'elle tira l'Amiral de cette inaction salutaire qui , dans l'opinion des Anglois , avoit forcé jusqu'alors l'inaction du Comte d'Estaing. En quittant sa station de Sainte-Lucie , Byron paroissoit avoir préféré la sûreté de quelques navires au salut des Indes occidentales ; on lui reprochoit sur-tout d'avoir favorisé par son éloignement les jonctions & les renforts qui mettoient le Général françois en état de porter des coups aux isles britanniques. L'intention de l'Amiral , en regagnant Sainte-Lucie , étoit de toucher à la Barbade ; mais un fort courant avoit tellement retardé sa marche , qu'il ne put se trouver au vent de la Martinique que le 30 Juin , jour auquel l'escadre du Comte d'Estaing avoit appareillé sur les neuf heures du matin , pour une grande expédition , dont il ne vouloit se fier qu'à lui-même. Cinq mille hommes montoient cette escadre , composée de vingt-cinq vaisseaux de ligne , de quinze frégates , corvettes ou mouches , & de la gabarre la *Mt-*

1779.

Expédition  
de la Grenade.

1779.

*nagere.* Elle se rangea sur trois colonnes, côtoya Sainte-Lucie & S. Vincent, & vint mouiller le 2 Juillet en de-gà des forts (1) sur la côte de la Grenade. Dans la soirée du même jour, on débarqua dix-huit cens hommes qui s'emparèrent des hauteurs voisines; & dans la nuit, le Comte d'Estaing se mit à la tête de la majeure partie de ces troupes, & tourna le Morne de l'Hôpital, dont la pente extrêmement rapide étoit fortifiée d'une palissade & de trois retranchemens. Dès la pointe du jour, il reconnut la position de l'ennemi sur cette redoute, dont huit cens hommes défendoient les approches. Quoique sans artillerie, le Général fit les dispositions pour l'enlever dans la nuit suivante. Son dessein étoit d'attaquer sur trois colonnes la partie de l'Est, & il ordonna en conséquence une fausse attaque de

---

(1) Les deux principaux sont le Fort-Royal, à l'entrée du port, & la redoute située sur une hauteur qui domine la ville, le port, la rade & toutes les autres fortesses; on l'appelle le Morne de l'Hôpital.

côté de la riviere Saint-Jean ; mais 

---

 avant que de rien tenter , il fit 1779.  
 sommer Lord Macartney de se rendre. Ce Gouverneur de la Grenade répondit qu'il connoissoit ses forces , & qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour bien défendre son isle. Avant la nuit , le Comte de Dillon & les autres Commandans des divisions , étoient allés examiner les retranchemens & reconnoître le chemin que les troupes devoient suivre ; sur le minuit elles se mirent en mouvement & se trouvèrent , en moins de deux heures , à un quart de lieue du Morne qu'elles devoient attaquer. Là , se formèrent les trois colonnes. Celle de la droite , commandée par le Vicomte de Noailles , étoit composée de cent Chasseurs du régiment de Champagne , de soixante Grenadiers d'Auxerrois , de cent trente hommes tant de ce régiment que de celui de la Martinique , & de dix Soldats d'Artillerie. La colonne du centre , aux ordres du Comte Edouard Dillon , étoit formée de trois cens hommes du régiment de ce nom , & de dix

1779.

Soldats d'Artillerie. Le Comte Arthur Dillon commandoit la colonne de la gauche , composée de tous les Grenadiers & de la majeure partie des Soldats de son régiment; on y comptoit dix hommes d'Artillerie comme dans les autres colonnes. Le Général marchoit à la tête de celle-ci, qui étoit précédée immédiatement par l'avant-garde. Le Comte de Durat, Colonel en second du régiment de Cambresis, commandoit les cinquante Volontaires & les cent trente Grenadiers qui la composoient. Deux cens hommes des régimens de Champagne, Viennois, la Martinique, & de la Légion de Lauzun, formoient la division qui, sous les ordres du Comte de Pondevaux, commença la fausse attaque sur les deux heures après minuit. Au même instant les trois colonnes débouchèrent vers le Morne de l'Hôpital, en suivant les routes indiquées. Quand on fut près des retranchemens, il en partit un feu très-vif; & le bâtiment du Roi d'Angleterre, le *York*, mouillé dans le carénage, incommoda beaucoup la colonne

du centre, sur laquelle il tiroit à cartouche; mais elle se joignit bientôt, ainsi que la colonne de gauche, à l'avant-garde qui venoit de franchir la palissade, & qui déjà gravissoit le Morne. Ni le feu le plus violent, ni l'extrême difficulté des lieux, rien ne put ralentir l'ardeur des troupes, qui suivirent leur Général dans les retranchemens, où il s'étoit jeté le premier avec les Grenadiers. A l'attaque de cette forteresse, le Soldat qui lui donnoit la main pour l'aider à franchir un passage difficile, fut emporté par un boulet de canon. « Mes amis, s'écria le Comte d'Estaing, en s'adressant aux Grenadiers, il faut venger ce brave homme; qu'on me suive: VIVE LE ROI ». Toute la troupe qu'anime son exemple, lui répond par la même acclamation & force tous les obstacles.

L'action dura depuis deux heures & demie du matin, jusqu'à quatre, & l'ennemi forcé de toutes parts, ne put différer la capitulation que jusqu'au lendemain. Lord McCartney eût bien voulu la traîner

1779.

Capitulation de la Grenade.

1779. en longueur jusqu'à l'arrivée de l'Amiral Byron, qu'il attendoit avec son escadre ; mais le Comte d'Estaing lui fit dire que s'il ne se rendoit pas dans un quart-d'heure, il alloit l'écraser dans son fort. Cette menace produisit l'effet qu'on en devoit attendre, & le Gouverneur de la Grenade se soumit aux conditions qu'il plut au Général françois de lui imposer. Une des plus dures fut d'obliger les Anglois de jeter leur pavillon dans le fossé, & d'arborer eux-mêmes le pavillon françois à un nouveau mât. Le Comte d'Estaing exigea de plus que les anciennes propriétés des François leur fussent rendues aux mêmes conditions qu'on les leur avoit enlevées : des propos injurieux à la France, attirèrent ce traitement à Lord Macartney. Tant à l'attaque du Morne qu'à celle du fort, nous perdîmes tout au plus trente-cinq hommes, & n'eûmes que soixante-dix blessés. Quelques Officiers de Marine avoient obtenu comme une grace, de se trouver à l'affaire de la Grenade, & de ce nombre furent MM. de Romain,

de Broves, de Combaud & de Bar-  
 ras. Les autres restèrent simples  
 spectateurs de cette brillante expé-  
 dition ; mais ce fut bientôt leur tour  
 de se signaler.

L'Amiral Byron informé de la  
 prise de Saint-Vincent, avoit appa-  
 reillé dans l'intention de reprendre  
 cette isle. Sa flotte consistoit en  
 vingt-un vaisseaux & une frégate,  
 & il n'en falloit pas tant pour réus-  
 sir dans son entreprise ; il y dispo-  
 soit son armée, lorsqu'il apprit le  
 danger de la Grenade. A l'instant  
 il change de résolution, & dirige  
 sa route de ce côté-là. Le 5 Juil-  
 let, une frégate vint annoncer au  
 Comte d'Estaing, l'approche de  
 l'escadre ennemie, & sans perdre  
 de tems, ce Général fait signal  
 d'appareiller & dispose tout pour  
 le combat. L'Amiral ne parut point  
 ce jour-là ; mais le 6 à trois heu-  
 res du matin, son escadre se pré-  
 senta dans le meilleur ordre ; la  
 nôtre n'avoit point encore eu le tems  
 de se mettre en ligne de bataille.  
 Voulant profiter de cette circonf-  
 tance, l'Amiral força de voiles pour  
 venir mouiller sous le fort, dont

L'escadre  
 angloise est  
 battue par  
 celle du  
 Comte d'Es-  
 taing.



1779.

il ignoroit la prise. Sa manœuvre étoit décidée, & il fallut accepter le combat ; en moins d'un quart-d'heure l'action devint générale. Le feu étoit vif de part & d'autre ; mais nous doublions celui des Anglois. Leur armée couroit le bord du Sud, & nous celui du Nord. A peine eurent-ils apperçu les pavillons blancs sur les murs de la Grenade, qu'ils virèrent tous de bord dans la même position. Le feu devint plus violent que jamais. Le Fier-Rodrigue, l'Amphion & l'Annibal, se trouvoient alors à la queue de l'escadre ; ils effuyèrent les volées de six vaisseaux, dont un étoit commandé par le Vice-Amiral Barrington. Pour éviter l'abordage, la seule ressource du Fier-Rodrigue, fut de présenter la poupe à trois vaisseaux de ligne, & peu s'en fallut qu'il ne succombât dans cette circonstance, où le Capitaine Montaut fut renversé sur le gaillard par un boulet ramé de trente-six livres de balle ; il mourut quelques minutes après. L'Amphion fut encore plus maltraité que le Fier-Rodrigue. Le César, la Pro-

vance & le Tonnant, souffrirent  
 aussi beaucoup dans cette journée ;  
 mais ce dernier vaisseau y surpassa  
 l'idée qu'on avoit de sa force. M.  
 de Breugnon qui le commandoit ,  
 & qui étoit alors dangereusement  
 malade, se fit porter sur le pont dans  
 un fauteuil. La présence des en-  
 nemis sembla lui rendre sa premiere  
 vigueur, & il foudroya le vaisseau  
 de l'Amiral Barrington, de ma-  
 niere à lui faire quitter sa ligne.  
 Cependant l'escadre angloise avoit  
 cinq de ses vaisseaux démâtés de  
 leur mât de hune, & plusieurs au-  
 tres avoient beaucoup souffert dans  
 leurs agrès. Par une manœuvre  
 habile du Comte d'Estaing, trois  
 de ces vaisseaux furent séparés du  
 gros de l'armée. Celui qui étoit le  
 plus éloigné, fit vent arriere. En  
 le chassant, on s'en fût emparé ;  
 mais il eût fallu pour cela tomber  
 avec lui sous le vent de la Grenade ;  
 il étoit plus sage d'y rentrer, & de  
 constater ainsi l'avantage de l'armée  
 françoise.

Ce combat si glorieux pour no-  
 tre Marine avoit commencé vers  
 les sept heures & demie, & s'étoit

Le Comte  
 d'Estaing res-  
 te maître du  
 champ de ba-  
 taille.

1779.

soutenu jusqu'à midi ; il recommença à deux heures & continua jusqu'au coucher du soleil. On observa que pendant toute l'action, l'Amiral Anglois avoit évité de se mesurer avec le Comte d'Estaing qui cherchoit à le combattre. Le mauvais état de l'escadre ennemie, sa constance à tenir le vent, tandis qu'un de ses vaisseaux séparé fuyoit vent arrière ; la retraite de l'Amiral Byron, l'abandon qu'il fit du champ de bataille, la prise d'un transport chargé de cent cinquante Soldats, une colonie perdue, toutes les circonstances en un mot de cette expédition, en attestent le succès. Il eût sans doute été plus complet, si le Comte d'Estaing avoit pu développer toutes ses forces dans le combat naval ; mais neuf de ses vaisseaux ne prirent aucune part à l'action, & ceux qui combattirent ensemble eurent toujours le désavantage du vent. Cette circonstance, même en ajoutant à notre gloire, dut nécessairement diminuer la perte de l'ennemi. Elle n'est évaluée dans les relations angloises qu'à cent quatre-vingt trois morts & trois cens qua-

ramé - six blessés. On n'y fait aucune mention des cent cinquante Matelots ou Soldats pris sur le transport, dont un de nos vaisseaux s'empara le lendemain de l'action, & qui par conséquent ne put joindre l'armée britannique à Saint-Christophe où l'Amiral Byron s'étoit réfugié après sa défaite. Suivant le rapport de cet Amiral, notre perte auroit été plus considérable que la sienne, d'environ dix-huit ou vingt morts, & de cinquante blessés ; ce qui n'est ni vrai ni probable (1).

Relations  
infidèles de  
l'Amiral By-  
ron & de  
Lord Macart-  
ney.

Lord Macartney est encore moins fidèle dans sa relation du combat de terre. Non content d'exagérer les forces du Comte d'Estaing qu'il fait arriver à la Grenade avec six mille cinq cens hommes de troupes destinées au débarquement, il réduit le nombre des siennes à moins de trois cens hommes, & le fait est qu'il en avoit placé quatre cens sur le Morne de l'Hôpital, avec ordre de défendre

---

(1) Par les relevés les plus exacts, les deux affaires coûtèrent à la France cinq cens quatre hommes, & le nombre des blessés fut de cinq cens vingt-sept.

**1779.** ce poste jusqu'à la dernière extrémité ; ordre qui fut suivi à la lettre par ces braves Anglois qui se laissoient écraser, tandis que le Gouverneur se tenoit réfugié dans le fort, d'où l'on ne tira pas un seul coup de canon. Mais rien ne dément l'assertion hasardée dans la lettre de Lord Macartney, comme les sept cens prisonniers faits à la prise de la Grenade. La triste situation de ce Gouverneur peut seule excuser les erreurs de sa relation, & l'on ne doit imputer qu'à son désespoir la fierté ridicule & l'indécente animosité qu'il mit dans ses propos contre la France, même en présence de ses vainqueurs. Pendant sa traversée en Europe qui fut de quarante-neuf jours, son chagrin s'exhaloit souvent en termes injurieux à l'équipage de la frégate la Dilligente. M. du Chilleau qui la commandoit, l'avertit plusieurs fois qu'il étoit son prisonnier ; cela ne l'empêchoit pas de répéter sans cesse que la frégate n'arriveroit point en France, & qu'elle seroit infailliblement la proie des bâtimens anglois. Le Capitaine, ennuyé de cette arrogance,

parvint enfin à la réprimer, en disant à Lord Macartney; « Monsieur » l'Ancien Gouverneur, j'ignore » si je descendrai dans un port étranger, mais je puis vous assurer que » ni vous ni moi n'aborderons en » Angleterre ».

1779.

Arrivé à la Rochelle, Lord Macartney demanda la permission de se transporter à Paris. Sa conduite extraordinaire fit rejeter sa demande & on parla de le confiner dans le Château d'Angoulême. Peut-être l'eût-on puni davantage, en le rendant témoin des fêtes de la Capitale ainsi motivées dans la lettre du Roi à M. l'Archevêque de Paris. « En » Afrique, le Sénégal & les différents forts de la côte appartenans » aux Anglois, ont été enlevés ou » détruits. En Amérique, l'Isle de la » Dominique a été surprise par mes » frégates & mes troupes, que le » Marquis de *Bouillé*, Gouverneur » général de mon isle de la Martinique, avoit conduites à cette expédition. Plus récemment, des » frégates & des troupes envoyées » par le Comte d'Estaing, Vice-Amiral, commandant mes forces

Son arrivée  
à la Rochelle.

» navales en Amérique , se sont em-  
1779. » parées de l'isle de Saint-Vincent.  
» Enfm, dans la nuit du 3 au 4 de  
» Juillet dernier , mes troupes sous  
» le commandement du Comte d'Es-  
» taing qui marchoit à leur tête, ont  
» enlevé, l'épée à la main, les forts  
» de l'isle de la Grenade, & fait sept  
» cens prisonniers, qui ont été con-  
» traints de se rendre à discrétion,  
» ainsi que le Gouverneur, & d'aban-  
» donner leurs drapeaux, plus de  
» cent pièces de canon, seize mor-  
» tiers, & un grand nombre de bâ-  
» timens de mer qui étoient sous la  
» protection des batteries. Deux  
» jours après, l'escadre angloise,  
» forte de vingt-un vaisseaux, &  
» commandée par l'Amiral Byron,  
» amenant sous son escorte quatre  
» mille hommes de débarquement,  
» s'est approchée de l'isle de la Gre-  
» nade, dans le dessein de tenter de  
» la reprendre sur mes troupes. Le  
» Comte d'Estaing a fait appareiller  
» mes vaisseaux, a offert & livré  
» combat à l'escadre du Roi d'An-  
» gleterre, l'a forcée de prendre la  
» fuite, après avoir désarmé plu-  
» sieurs fois ses vaisseaux & con-  
» fervé la conquête » . . .

Le Vice-Amiral François n'avoit donné que huit jours aux Capitaines de son escadre pour se réparer ; il appareilla le 16 Juillet pour une nouvelle expédition ; & voulant assurer son triomphe du 6, il vint à Saint-Christophe offrir un second combat à l'Amiral Byron qui s'y refusa obstinément, & constata de cette manière l'avantage des François, avantage qu'il scella bientôt par son départ subit pour l'Angleterre, & par la division de sa flotte dans trois stations purement défensives. Le Comte d'Estaing ayant établi sa supériorité dans les mers des Indes Occidentales, vint toucher à Saint-Domingue où il avoit donné rendez-vous à tous les bâtimens marchands des isles sous le vent, les réunit aux vaisseaux de cette colonie, en prit soixante trois sous son escorte, les accompagna jusqu'au débouquement, les expédia pour les ports d'Europe & fit voile pour la Géorgie avec un renfort de dix-huit cens Volontaires & d'abondantes munitions de guerre. L'opinion générale étoit que la nouvelle expédition regardoit ou la Ja-

1779.

Départ du  
Comte d'Es-  
taing pour  
une seconde  
expédition.

Le 22 Juillet



1779.

maïque ou New-York. On prétendait que Washington avoit rassemblé toutes les troupes pour favoriser l'attaque de cette Ville, où l'Amiral Arbuthnot s'étoit, disoit-on, réfugié. On ajoutoit que les troupes de Gates & de Sullivan s'avançoient pour le même objet, & l'on se promettoit de grands succès de la réunion de ces forces.

'Allarmes de  
la Jamaïque.  
C'est vers la  
Géorgie que  
le Vice-Ami-  
ral françois  
dirige sa mar-  
che.

Lorsqu'on fut à la Jamaïque que le Comte d'Estaing avoit appareillé du Cap François avec toute son escadre, cet événement y fut regardé comme l'avant-coureur d'une invasion dans cette île déjà fort alarmée depuis la déclaration de l'Espagne; elle se crut menacée d'une subversion prochaine, & cette crainte paroissoit d'autant mieux fondée, que depuis le commencement de la guerre, on n'avoit rien ajouté à ses forces naturelles. Cependant la terreur n'entraîna point le découragement de la colonie; la loi martiale fut proclamée sur le champ, & en moins de huit jours, dix sept mille blancs se trouvèrent sous les armes. Les esclaves ne furent point armés, parce qu'on manquoit de mous-

quets; mais l'Amiral Parker fortifia si bien le port de Kingston, qu'il rendit cette ville imprénable du côté de la mer, & ce ne fut pas sans de prodigieuses dépenses toutes faites en pure perte, du moins pour le moment. Depuis le 24 Juillet, le Vice-Amiral François cingloit vers le Nord dans l'intention, comme on l'a dit, de se rendre en Géorgie & d'effectuer le projet d'une grande expédition qui fut à peine retardée par la tempête, dont la violence avoit dispersé plusieurs de ses vaisseaux. Avec la partie la moins endommagée de sa flotte, il gagna le Cap Lookout dans la Caroline, d'où il fut à portée de coopérer avec les troupes rassemblées dans les environs de Charles-Town à l'expulsion du Général Prévost. Il avoit expédié deux vaisseaux & trois frégates pour annoncer son arrivée au Général Lincoln.

Le 8 Septembre on découvrit au Sud de Tybée quarante voiles tant françoises qu'américaines; elles alloient au plus près du vent qui les pouffoit au Sud de Savannah, Le Général Prévost in-

vaisseaux à l'isle de Port-  
9, la totalité de la flotte  
mouilla devant la barre ;  
nemi faisoit les dispositi  
cessaires pour soutenir un  
Le lendemain & les jour  
tous les postes établis dan  
gie se replient sur la v  
débarque les canons des  
on fait des fascines ; l'  
Moncrieffe redouble d'ac  
les ouvrages se continuent  
ardeur qui ne souffre poi  
lentissement. Cependant  
navires américains & fra  
sent la barre d'Ossibeu, &  
tie des troupes combiné  
que à Beaulieu. Le Gén

à rentrer dans Savannah, & leve fix hommes ; enfin, le Comte d'Estaing somme la Ville de se rendre aux armes du Roi de France. Le Général Prévost que cette sommation intimide, après avoir consulté les Officiers de l'Etat Major, le Comte d'Estaing de lui faire connaître ses termes ; mais c'est aux Français à proposer les leurs, & notre Amiral le déclare positif dans sa réponse, où il promet d'ordonner tout ce qui pourra se conformer avec son devoir. Une trêve de vingt-quatre heures pour discuter est tout ce qui résulte de cette correspondance. Dans cet intervalle, le Général Prévost continue de se retrancher malgré la convention qui devoit suspendre les hostilités pendant la durée des négociations. Comme il parut démontré qu'en demandant la trêve sous prétexte d'arranger des articles, il n'avoit eu d'autre intention que de gagner le tems nécessaire pour recevoir des secours, cette conduite irrégulière fit craindre au Comte d'Estaing une nouvelle infirmité de la part du Général An-

1779.

La ville de Savannah sommée de se rendre aux armes de la France.

1779.

Préparatifs  
d'attaque &  
de défense.

glois qui avoit sollicité pendant le blocus en faveur des vieillards, des femmes & des enfans de Savannah, la permission de descendre la rivière sous la protection des vaisseaux françois. Cette grace ne fut point accordée ; mais en cédant à la rigueur du devoir, les Généraux de l'armée combinée déploreroient le sort des malheureuses victimes que ce refus devoit aux horreurs de la guerre. Ce qu'ils auroient dû prévoir ne manqua pas d'arriver, & dans la journée du 17, tout ce qu'il y avoit à Beaufort d'hommes en état de servir, arriva & prit son poste dans la ligne. Une heure avant le coucher du soleil, le canon du soir avertit que la trêve venoit d'expirer. Les six jours suivans furent employés à de nouveaux préparatifs d'attaque & de défense, & le 24, les François avoient poussé la sape à trois cens verges de l'abbatis de Savannah. Pour arrêter leurs progrès & reconnoître leurs forces, le Major Grham fit une sortie avec trois compagnies d'Infanterie-Légère qui s'élançant hors de la place, gagnèrent un des

ges de l'ennemi d'où elles fu-  
chassées au même instant par

1779.

colonnes françoises qui, s'é-  
trop avancées, essuyèrent avec  
le feu de l'artillerie angloise.  
tant onze jours les travaux du  
p & de la ville se poursuivirent  
avec une ardeur que les bombar-  
dens & les canonnades n'étoient  
capables de ralentir. Le 6 Oc-  
bre, avant le point du jour, on  
mença l'attaque des lignes, &  
comme les dispositions s'en étoient  
dans l'obscurité, les assiégés  
ne sçurent pas quels tems sans trop sa-  
voir de quels côtés ils devoient se  
tenir sur leurs gardes ; ils prirent  
garde à attendre l'ennemi dans  
leurs postes. Les troupes qui étoient  
sur les lignes eurent ordre de se  
tenir au moment où il tenteroit  
pénétrer, tandis qu'arrêté dans  
son progrès, par les redoutes avan-  
cées & par le feu des batteries dis-  
posées dans la plaine, il auroit à  
résister l'attaque du corps de ré-  
serve qui devoit l'assaillir dans cette  
position critique.

Pendant l'armée du Comte  
d'Artois s'avança sur trois colon-

Blessé &  
trahi, le Com-  
te d'Artois



raisonnable. De leur des p  
campagne & celui des tro  
ries servies par les matelots  
si terribles contre les F  
qu'ils se virent contraints  
à l'effort des Grenadiers de  
& du soixantième Régime  
s'élançant des lignes, rep  
les assiégeans dans les mai  
autre colonne qui se trou  
la gauche fut également  
faire sa retraite, mais en fi  
dre, que les assiégés n'os  
poursuivre. On continua  
d'autre à se canotter, sans  
d'effet. Enfin, dans la nu  
Octobre, les François aban  
rent leurs ouvrages, gagnè  
bateaux & d'embarcadere

viron. L'armée du Comte d'Estaing n'avoit pas moins souffert ; elle étoit composée de deux mille huit cens vingt-trois Européens, dont cent quatre-vingt quatre restèrent sur la place. Le nombre des blessés fut de quatre cens cinquante-deux hommes, parmi lesquels on distinguoit le Général. Il avoit reçu deux coups de feu qui pouvoient avoir des suites fâcheuses ; mais le sentiment de sa défaite étoit la plus sensible de ses blessures. Le témoignage d'avoir été contrarié par des circonstances étrangères à l'ennemi ; d'avoir fait respecter des Anglois eux-mêmes cette bravoure nationale si vigoureusement déployée à l'attaque des redoutes de Savannah ; d'avoir multiplié ses droits aux hommages accordés à cette intrépidité personnelle, dont il portoit des marques honorables ; la gloire dont il s'étoit couvert, même en cédant à la fortune du Général Prévost ; les vœux de la France qui, même après cet échec, le proclama Général-Amiral de la nation, rien ne peut le consoler du mauvais succès de cette dernière expédition de la cam



1779.

pagne d'Amérique. Le Comte d'Estaing l'eut sans doute terminée par une victoire, si la désertion des Torys qui s'étoient glissés dans son armée & qui l'abandonnerent au besoin, n'avoit trahi le secret de ses attaques, & fixé la résistance de l'ennemi aux seuls endroits où devoient se porter les assaillans.

Son retour  
en France.  
Hommages  
qui lui sont  
rendus.

Le Comte d'Estaing n'espérant pas de réparer cette année son échec dans la Géorgie, renvoya treize vaisseaux aux Antilles sous le commandement de M. de Grasse, & fit voile pour Brest avec le reste de son escadre. Le Languedoc qu'il montoit en fut séparé par un coup de vent aux atterrages de France. Le 5 Décembre, il gagna la rade avec deux prises qu'il avoit faites peu de jours auparavant; savoir, un vaisseau de cinquante canons & une frégate de quarante. Le vaisseau s'étoit défendu environ deux heures & demie, & le Vice-Amiral fut blessé grièvement dans ce combat, ce qui ne l'empêcha pas de se mettre en route pour Versailles dès qu'il fut que sa division étoit rentrée en grande partie dans nos ports  
sans

ans aucun évènement fâcheux. A son départ de Brest, sa voiture fut couverte de fleurs & de lauriers, & il ne fallut pas moins que les ordres réitérés de ce guerrier molleste, pour faire enlever la couronne qu'on y avoit attachée. Dans sa route, les cris répétés de *vive le Roi ! vive d'Estaing*, annonçoient par-tout son approche, & ces acclamations le suivirent jusqu'à Pontchartrain où il reçut les témoignages de la satisfaction de Sa Majesté, dont le Comte de Maurepas fut l'interprète en cette occasion. C'étoit le prélude de l'accueil flatteur & mérité que lui destinoit notre auguste Monarque. En effet, malgré le mauvais succès de nos tentatives devant Savannah, la France avoit lieu d'être satisfaite du progrès de ses armes dans la campagne d'Amérique. Notre dernier échec en Géorgie étoit moins une défaite qu'une expédition manquée, & les Anglois ne pouvoient y voir une compensation de la perte de Saint-Vincent & de la Grenade. La prise de ces deux isles n'avoit pas coûté moins d'hommes à

1779.

Le 12 Décembre.

1779.

Prise de notre frégate la Prudente, compensée par celle de l'Expériment & de l'Ariel.

l'Angleterre, qu'il ne périt de François à la journée de Savannah; c'étoit d'ailleurs pour le commerce de la Grande-Bretagne, une perte annuelle de quinze cens mille livres sterling. Quant aux évènements maritimes, un des plus fâcheux pour la Marine françoise en Amérique, fut la prise de notre frégate la Prudente de trente six canons, que le Ruby força d'amener pavillon, après un combat où le Vicomte d'Escars qui la commandoit, signala ses talens & sa bravoure; mais à l'époque du blocus de Savannah, la flotte du Comte d'Estaing s'étoit emparée de l'Expériment & de l'Ariel, & ce fut presque un dédommagement du mauvais succès de ce blocus.

Il paroît démontré que l'Angleterre ne fit point cette année en Amérique une guerre moins funeste que les années précédentes, & nos espérances pour la campagne prochaine embrassoient un avenir encore plus consolant, en ce que les efforts de la France y devoient être secondés par les entreprises de l'Espagne, qui, jusqu'ici n'avoit fait que se défendre contre celles de

ennemi commun. La prise du Fort ~~de~~ Fernando d'Omoa prouve que <sup>1779.</sup> l'escalade du fort San Fernando d'Omoa. En d'être armés suffisamment pour l'attaque, les Espagnols ne l'étoient pas même assez pour la défense. La suite de cette expédition fut due au Capitaine Dalrymple, commandant le Porcupine avec un détachement des Volontaires Royaux Irlandois, & au Commodore Luttrell, Capitaine du vaisseau de ligne le Rharon. Leur petite escadre étoit ailleurs composée des frégates la Lowestoffe & la Pomone, du Racehorse, de trois goëlettes & de plusieurs petits navires armés. On étoit convenu d'attaquer par terre & par mer la garnison d'Omoa & les garnisons espagnols. L'escadre fit voile pour la baie de Porto-Cavallo à quatre lieues du fort. C'étoit l'endroit destiné pour le débarquement qui fut exécuté dans la soirée du 16 Octobre. Les troupes marchèrent toute la nuit par des chemins extrêmement difficiles; & le lendemain elles s'emparèrent d'une éminence qui dominoit sur le fort & sur la ville, à laquelle le Capitaine Dalrymple fit mettre le feu. Tandis

— 9. qu'elle étoit la proie des flammes, l'escadre entra dans la baie, & le Commodore Luttrell jugeant le moment favorable pour battre le fort, plaça ses vaisseaux par le travers. Ils commencèrent leur feu & le discontinuèrent presqu'aussitôt, parce que les troupes de terre n'étoient point encore en état de coopérer avec l'escadre. Le lendemain se passa en escarmouches; mais le 18 on fit jouer l'artillerie de part & d'autre. Celle des Espagnols fut souvent réduite au silence, & l'on s'aperçut qu'ils jetoient déjà leurs morts dans le fossé. Cependant un siège de cette nature ne pouvoit que traîner en longueur; & pour former des approches régulières, ouvrir une brèche & en venir à un assaut, il eût fallu un train d'artillerie beaucoup plus considérable que celui des Anglois. Cette considération détermina le Capitaine Dalrymple à tenter l'escalade du fort d'Omoa, tandis que les vaisseaux canonneroient la muraille. Cent cinquante hommes des plus déterminés furent choisis pour ce coup de main, & le vingt Octobre, sur les quatre

heures du matin, ils s'avancèrent à 1779.  
 petit bruit sous le feu des batteries  
 angloises, sans être apperçus de la  
 garnison espagnole, dont l'attention  
 se portoit sur l'escadre & sur les  
 postes qu'ils venoient d'abandonner.  
 Ils étoient aux pieds des sentinelles,  
 lorsque le Tambour battit aux postes  
 d'alarme. Aussitôt le canon fut di-  
 rigé contre les assaillans; mais les  
 échelles étoient déjà dressées, & plu-  
 sieurs Soldats ou Matelots avoient  
 atteint le faite de la muraille. Ils fu-  
 rent bientôt renforcés par leurs ca-  
 marades; & cette surprise jeta les  
 Espagnols dans une consternation  
 qui glaça leur courage ordinaire;  
 ils s'enfuirent dans les casernes, &  
 plusieurs s'échappèrent par - dessus  
 les murailles. Ainsi le fort d'Omoa  
 fut pris sans beaucoup d'effusion de  
 sang. Le Gouverneur & les princi-  
 paux Officiers vinrent trouver le  
 Capitaine Dalrymple, & lui délivrè-  
 rent leurs épées & les clefs de la  
 forteresse qu'ils n'auroient pu dé-  
 fendre longtems faute de munitions  
 de guerre & d'une artillerie suffi-  
 sante pour faire tête à deux atta-  
 ques combinées. Suivant les An-

**1779.** glois, la perte de ce fort, dont la structure admirable avoit coûté vingt-cinq ans de travail & la vie de plusieurs milliers d'Espagnols, fut aggravée par celle des vaisseaux de registre, dont le Commodore prit possession. En y comprenant les cargaisons de quelques autres navires moins considérables, toutes ces prises furent évaluées à trois millions de piastres.

Les Anglois  
ne gardent  
et e place  
que cinq se-  
maines.

Tel est, à quelques changemens près, l'Extrait des Gazettes britanniques sur la prise de Saint-Ferdinand d'Omoa; mais les relations espagnoles ne donnent pas cette importance à l'expédition du Capitaine Dalrymple. S'il faut les en croire, la prétendue ville d'Omoa n'est qu'une bourgade auprès de laquelle la Cour d'Espagne fit construire la bicoque de Saint-Ferdinand, dans l'unique vue de surveiller les Anglois réfractaires au traité de Paris, dont l'article 16 portoit qu'ils démoliroient le fort toujours subsistant dans la baie d'Honduras. Le port d'Omoa n'étoit point fait pour un commerce suivi, & ce ne fut jamais l'entrepôt des fonds qui s'envoyoient en Europe. Les Anglois

ne peuvent donc pas y avoir fait les riches prises que supposent leurs Gazettes. Quant à la résistance du fort, elle ne dut être que foible, puisque la construction en étoit à peine commencée, que divers accidens en avoient retardé les travaux, & que la grosse artillerie s'y trouvoit dans le plus mauvais état. Au reste cette place enlevée aux Espagnols le 20 Octobre, fut recouvrée par eux le 28 du mois suivant. Ils n'eurent qu'à se montrer pour forcer la garnison angloise à l'évacuer. Une maladie épidémique l'avoit réduite à soixante ou quatre-vingt Soldats, qui s'embarquèrent à la hâte après avoir encloué les canons, & mis à bord des vaisseaux, ce qu'ils purent sauver de leurs munitions de guerre & de bouche. Quoi qu'il en soit de ces relations contradictoires & peut-être également exagérées, la première expédition de San-Fernando avoit d'autant plus alarmé le Congrès, que c'étoit, pour ainsi dire, le début des Espagnols dans la guerre d'Amérique, & que cet échec pouvoit affoiblir leur zèle, refroidir leur

1779.

Le Congrès  
est alarmé  
de ce premier  
échec des  
Espagnols.



1779.

M. Gérard  
est remplacé  
par le Comte  
de la Luzerne. Instruc-  
tion du nou-  
vel Ambassa-  
deur.

courage & réhausser par conséquent les espérances de l'ennemi. D'ailleurs comme sujets de la Maison de Bourbon & comme alliés de la France, ils avoient des titres à l'affection & à la reconnoissance de la Nouvelle République. Quoiqu'on ait pu dire, sa gratitude ne s'étoit jamais démentie dans le cours de cette guerre, & ce fut le témoignage que lui rendit M. Gérard, à son retour de Philadelphie, où le Comte de la Luzerne étoit allé le remplacer en qualité de Ministre plénipotentiaire de la Cour de Versailles auprès des Etats-Unis.

Une des principales instructions du nouvel Ambassadeur étoit d'y préparer le Congrès au prochain départ du Comte d'Estaing, & d'offrir à l'Amérique, comme un dédommagement de cette perte, la flatteuse perspective d'y voir incessamment le Comte Duchaffault à la tête de nos escadres. En effet, neuf vaisseaux nouvellement armés dans le port de Brest étoient au moment d'appareiller avec six mille hommes de troupes, & l'on croyoit généralement que leur destination étoit d'al-

ler se joindre aux treize vaisseaux, dont M. de la Mothe-Piquet avoit le commandement par *interim*, en attendant l'arrivée du nouveau Général dans les Indes occidentales. Depuis le retour de Byron & de Barrington, le Ministère britannique songeoit aussi à leur donner un successeur ; mais il falloit que ce choix convînt à la nation ; & quoiqu'on exagérât en Angleterre les avantages de Prévost dans la Géorgie, quoique la levée du blocus de Savannah eût fait tirer pour la première fois le canon de la tour de Londres, cependant il n'étoit pas aisé de rassurer les Anglois sur leur position en Amérique. Leurs défaites aux Antilles donnoient surtout de justes sujets d'inquiétude. Pour les réparer, il falloit un Général plus heureux & non moins expérimenté que l'Amiral Byron. Le choix des Ministres tomba sur l'Amiral Rodney, à qui l'on destina six vaisseaux détachés de la grande flotte de Ports-Mouth, & sous l'escorte de cette division, dix mille hommes de troupes aux ordres du

1779.

L'Amiral  
Rodney doit  
remplacer  
l'Amiral By-  
ron.

1779. Général Waughan qui étoit nouvellement arriyé de Terre-Neuve.

Etat des  
ançois &  
Anglois  
dans les Indes  
orientales.

Comme on l'a dit, le vœu des François étoit de voir partir M. Duchaffault pour les Indes occidentales, & l'on attendoit avec une égale impatience le départ du Chevalier de Ternay pour l'Isle de France avec quatre vaisseaux qui, disoit-on, alloient convoyer le régiment d'Austrasie, quinze piquets de Volontaires & un détachement considérable de la légion de Lauzun. Nous avions des forces respectables dans cette isle, & ce nouveau renfort pouvoit établir l'égalité dans cette partie du monde où la Compagnie des Indes soutenoit encore l'honneur de la nation britannique. Elle y souoyoit cent trente mille hommes de troupes; mais dont à peine la vingtième partie étoit européenne. Ses forces navales n'étoient pas moins imposantes. Huit vaisseaux de ligne & trois frégates composoient l'escadre royale aux ordres de l'Amiral Hughes. La marine de Bengale & celle de Bombay étoient au moins de dix frégates entretenues aux frais

de la Compagnie. Il y avoit là de quoi rassurer les Anglois dans cette partie de leur Empire, contre les entreprises de la France réduite à ses propres forces; mais secondés par les Marattes, nous pouvions encore balancer la puissance britannique dans les Indes orientales.

1779.

On révoquoit en doute la funeste expédition contre Poonah, & l'on n'avoit point d'éclaircissmens sur cette affaire malheureuse, lorsqu'on reçut à Londres une lettre de Bombay qui confirmoit en ces termes la nouvelle de ce désastre: « Jamais l'éclat de nos armes ne fut terni » comme il vient de l'être... Après » avoir traversé une partie considérable du pays des Marattes, nos » troupes enveloppées de tous côtés se sont vues forcées de capituler aux conditions les plus dures: » il a fallu livrer aux vainqueurs » *Ragaboy* qu'elles conduisoient » comme en triomphe pour en » faire un Nabab. Par une autre » clause de cette capitulation humiliante, le Comité qui préside à l'expédition de Poonah, » s'est obligé de restituer aux Ma-

Malheureuse expédition de Poonah.

1779

» rattes tout ce que nous leur avons  
 » enlevé dans cette guerre & dans  
 » les précédentes. On conçoit qu'il  
 » est impossible de remplir cet en-  
 » gagement , & cependant nous  
 » avons donné des ôtages ».

L'auteur de la lettre pouvoit  
 ajouter que les troupes chargées  
 de l'expédition contre la capitale  
 de l'Empire des Marattes , formoient  
 une armée de dix mille combattans ;  
 qu'il n'en existoit que six mille au  
 moment de la capitulation , & qu'in-  
 dépendamment de cette perte , l'ex-  
 pédition désastreuse de Poonah coûta  
 plus de cent mille livres sterling à la  
 Compagnie. La mort du Général  
 Leslie avoit précédé ce fâcheux  
 événement que sa prudence , ses  
 talens & sa bravoure auroient pu pré-  
 venir. Ce triomphe des Marattes  
 sur les Anglois ne fut point ba-  
 lancé par la prise de Mahé qui se  
 rendit aux troupes de Madras en  
 vertu d'une capitulation qui main-  
 tenoit les habitans dans leurs pro-  
 priétés. Une garnison de cent cin-  
 quante Européens & de trois cens  
 Syahis ne pouvoit défendre cette  
 place , d'ailleurs mal fortifiée , con-

Prise de  
 Mahé par les  
 troupes de  
 Madras.

tre un détachement de trois compagnies d'Artillerie , d'un bataillon d'Infanterie européenne & de trois bataillons indiens. Le Colonel Braith-Waite qui le commandoit , somma la place de se rendre , & la réponse des François fut de tirer sur l'ennemi , qui déjà faisoit ses dispositions pour un assaut général. Mais le Gouverneur de Mahé, M. Bernard Picot, ne crut pas devoir se sacrifier en pure perte lui & sa garnison , & le 19 de Mars il envoya un Parlementaire au Colonel Braith Waite avec les articles de la capitulation. Tous furent accordés, à l'exception de l'article concernant les fortifications & les édifices publics qui furent laissés à la discrétion de la compagnie : c'étoit dire assez clairement qu'on se proposoit de raser cette place. L'expédition se termina sans effusion de sang de part ni d'autre. La prise de Mahé n'en fut pas moins un événement fâcheux pour les François , qu'elle réduisit , en quelque sorte , à n'avoir pas dans cette partie de l'Inde une seule bannière flottante ; mais , comme on l'a dit , on rassembloit à l'Isle de France des forces suffisantes

1779.

pour réparer les désastres de l'Inde, & prendre sa revanche sur les possessions des Anglois dans cette partie du monde. L'arrivée de M. d'Orves avec deux vaisseaux de ligne & plusieurs navires armés, venoit de mettre cette île dans l'état le plus respectable, & l'avoit approvisionnée de manière à rendre inutiles les tentatives de l'ennemi, & particulièrement celles de l'escadre, dont l'Amirauté d'Angleterre hâtoit l'équipement. Les cinq vaisseaux qui devoient la composer, étoient destinés à balancer nos forces navales dans les mers de l'Asie, ou plutôt à maintenir la Grande-Bretagne dans cet état de supériorité qu'elle avoit dû si longtems au délabrement de notre Marine. Mais comme on l'a vu, la France ne s'endormoit plus sur cet objet, le plus important de son administration politique. On faisoit dans nos ports des armemens redoutables qui sembloient préparer enfin une campagne décisive, & qui, réunis à ceux de l'Espagne, devoient effrayer les Anglois sur les suites d'une guerre, dont la prolongation ne leur offroit

autre perspective qu'un épuisement irréparable.

1780.

Déjà M. de Guichen avoit pris commandement de l'escadre, que l'insécurité toujours incertaine de Duchaffault ne lui permit pas de conduire en Amérique. Les

M. de Guichen prend le commandement de la flotte destinée à M. Duchaffault.

onze vaisseaux qui la composoient, exécutoient les derniers ordres dans le port de Brest, & l'on ne doutoit pas, qu'avant la fin de Janvier, ils se mettoient à la voile pour les Indes occidentales, où toutes nos forces maritimes devoient obéir à ce nouveau Commandant. Le départ de l'Amiral Rodney qui venoit de quitter les ports d'Angleterre, avoit précédé de quelques jours celui du Comte de Guichen ; mais quelle fut la destination de l'escadre française, il étoit difficile qu'embarquée d'un convoi nombreux elle surpassât la nôtre en Amérique. On apprit bientôt qu'avant de faire voile pour les Indes occidentales, l'Amiral devoit toucher à Gibraltar, & tenter une expédition dans le détroit, ou contre Don Juan de Ungara, ou contre l'escadre aux ordres de Don Gaston & de M. de



1780.

Combat de  
Don Juan de  
Langara & de  
l'Amiral  
Rodney.

Beauffet qui venoient de quitter la rade de Brest, avec quatre vaisseaux françois & vingt espagnols ; mais le 17 Janvier, à trente lieues du port, cette division essuya un coup de vent terrible qui dispersa la plupart des vaisseaux. Quelques-uns rentrèrent à Brest, & l'armée ne put se réunir à tems pour aller secourir Don Juan qui, avec huit vaisseaux, eut à soutenir un combat de retraite contre toute l'escadre de Rodney. Dans la matinée du 16 Janvier, cet Amiral parut à l'embouchure du détroit avec vingt-deux vaisseaux, quelques frégates & son convoi. Le mauvais tems avoit dispersé trois vaisseaux de Langara, & huit seulement eurent part à l'action. Pour l'éviter, ce Commandant avoit fait signal de prendre chasse ; mais les Espagnols furent joints par les Anglois sur les deux heures après-midi, & il fallut se résoudre à combattre un contre trois jusqu'à dix heures du soir. Ce combat trop inégal pour se terminer à l'avantage des Espagnols, leur coûta le Saint-Dominique, vaisseau de soixante-dix canons qui sauta en

, au fort de l'action, & le Phœ-  
 de quatre - vingt canons que  
 étoit le Commandant. Il s'étoit  
 forcé d'amener pavillon, après  
 défense qui lui mérita l'ad-  
 ation des deux escadres. Voici  
 me Don Juan de Langara, alors  
 onnier à Gibraltar, s'en expli-  
 dans sa relation, où il défie les  
 queurs d'ôser le démentir.

Le feu continuel de cinq vaisseaux  
 nglois qui nous attaquoient par  
 i proue, la poupe & le travers,  
 ous avoit mis hors d'état de gou-  
 erner : toutes nos manœuvres  
 toient coupées, notre grande  
 oile criblée, notre mât de hune  
 z son perroquet tombés, notre  
 âât d'artimon perdu, nos grands  
 z petits *focs* emportés, notre  
 rand mât offensé en plusieurs en-  
 lroits, & notre entre-pont plein  
 l'eau. Nous n'avions plus que la  
 nifaine, dont le mât avoit con-  
 énti, & le petit mât de hune &  
 on perroquet qui ne pouvoient  
 orter la voile. Telle étoit notre  
 ituation lorsque nous amenâmes,  
 i dix heures du soir, le pavillon  
 que nous avions défendu, pour la

1780.

1780. » gloire de notre patrie , contre  
 » des forces , dont la supériorité  
 » justifie notre défense. Les enne-  
 » mis eux-mêmes peuvent dire si  
 » ma relation est conforme à la  
 » vérité ».

Quoiqu'assez maltraité, le reste de l'escadre espagnole vint mouiller dans la baie de Cadix en meilleur état que plusieurs des vaisseaux ennemis. Les plus endommagés étoient entrés à Gibraltar , & de ce nombre furent deux vaisseaux à trois ponts.

Avantage  
de ce combat  
peu décisif.

Pendant cette action , les vents contraires avoient poussé le convoi de Rodney dans la méditerranée. Le Commandant du camp de Saint-Roch prit toutes les mesures nécessaires pour inquiéter ce convoi , & , s'il étoit possible, pour empêcher le débarquement. Mais la levée du blocus de Gibraltar du côté de la mer , facilitoit les moyens d'approvisionner la place , & les Anglois ne laissèrent point échapper cette occasion de s'y renforcer. Ce fut le seul avantage qu'ils retirèrent d'un combat peu décisif, dont la gloire appartenoit toute entière aux

& qui porta moins de pré-  
eurs affaires que l'enlève-  
onvoi, dont le même Rod-  
1780.

it emparé dans la matinée  
vior, à la hauteur de Ca-  
flotte composée de vingt-  
Rodney en-  
leve un con-  
voi aux Espa-  
gnols.

iles avoit appareillé de  
astien le premier du mois,  
orte d'un vaisseau de ligne,  
frégates de la Compagnie

Curaçao. A l'exception  
transport, tout le convoi  
en moins de trois heures.  
chargé de vivres & d'ap-  
nemens de marine, dont  
it évaluée à plusieurs mil-  
vente des prises & la ran-  
quipages produisirent deux  
mille deux cens cinquante  
ling. Le huitième de cette  
t réparti entre MM. Rod-  
& Digbi, les trois Offi-  
éraux de l'escadre victo-

ccès de l'Amiral dans les  
de 8 & du 16 Janvier,  
xalté les têtes angloises,  
lièrement celles des Mi-  
e Comte de Sandwich à  
ore des Pairs, & Lord

Inconvé-  
nients du re-  
tard de Rod-  
ney.

1780.

North à la Chambre de Communes, proposèrent de décerner à Rodney les honneurs d'un vœu de remerciement. Les Amiraux Howe & Keppel se distinguèrent par leur empressement à seconder cette motion, & tous les membres des deux Chambres y acquiescèrent unanimement. Le Marquis de Rockingham ne s'en tint pas là; il fit observer à la Chambre-Haute, que vu le mauvais état de la fortune de l'Amiral, il falloit que les témoignages de la reconnoissance nationale ne se bornassent pas à de vains remerciemens. « Il y a longtems, ajouta-t-il, que la place de Lieutenant-Général des troupes de la marine est vacante; & je n'en puis douter, le vœu de la nation est que Sa Majesté en dispose en faveur de l'Amiral Rodney ».

Mais en votant pour lui des honneurs & des récompenses, la plus saine partie de la nation ne s'aveugloit pas sur les inconvéniens du séjour trop prolongé de l'escadre angloise dans les parages de Gibraltar. Le départ du Comte de Guichen justifioit l'inquiétude de tous

eux qui mettant plus de prix à  
 la conquête d'une île qu'à la prise  
 de quelques vaisseaux, trembloient  
 pour les Indes occidentales. « Nos  
 vaisseaux, disoient-ils, sont faits  
 pour défendre nos possessions ou  
 pour attaquer celles de l'ennemi;  
 que nous importe d'en prendre  
 quelques-uns dans telle partie du  
 globe, si dans une autre partie,  
 nous n'en avons pas assez pour  
 empêcher nos ennemis de nous  
 porter les coups les plus funestes.  
 Cette avidité avec laquelle nos  
 Commandans sur mer cherchent  
 des prises, utile à un seul égard,  
 est infiniment nuisible sous d'autres  
 aspects. Un Officier qui s'y livre  
 n'a point de station fixe; est-il  
 chargé de garder un passage, bien-  
 tôt la soif du butin l'entraîne ail-  
 leurs, & le passage devient libre...  
 Ainsi l'espoir de reprendre la Gre-  
 nade s'évanouit. Tandis que Rod-  
 ney s'amuse dans les parages de  
 Gibraltar, Guichen vole au se-  
 cours de la Mothe Piquet; la supé-  
 riorité des François va renaître sur  
 les mers des Indes occidentales,  
 & avant que notre preneur de

1780. » vaisseaux soit arrivé, les *preneurs*  
 » d'îles nous auront peut-être en-

Départ de » levé jusqu'à la Jamaïque ».  
*est Amiral.*

La sagesse de ces réflexions ne hâtoit pas d'un instant le départ de l'escadre angloise qui, renfermée dans le port de Gibraltar où elle étoit venue se réparer après le combat du 16 Janvier, s'y tint oisive jusqu'au 13 du mois suivant, qu'elle sortit enfin avec vingt-deux vaisseaux, deux frégates & douze bâtimens de transport, ne laissant dans la baie que trois vaisseaux de ligne, une frégate, un corsaire & quelques bâtimens d'un rang inférieur. Le Lieutenant-Général Don Juan de Langara, & tous les Officiers & Gardes-marine faits prisonniers avec lui, furent renvoyés le même jour au camp de Saint-Roch, & leur échange précéda de quelques heures, le départ de l'Amiral anglois qui fit route vers l'Ouest avec son escadre.

Le siège de Minorque est concerté dans les cabineus de Versailles & de Madrid. Tout semble annoncer ce lui de Gibraltar.

Cette sortie précipitée déconcerta, pour le moment, les projets des Généraux espagnols, qui déjà avoient pris des mesures pour s'assurer une prompte revanche. Ils fi-

ent d'autres dispositions, & ce ne  
 ut plus des hasards d'un combat, 1780.

u'ils attendirent le succès de la  
 ampagne. Si les travaux de Gibrar  
 ar & ceux du camp de Saint-Roch  
 e continuoient avec une égale ac-  
 ivité, si la garnison de cette place  
 naturellement imprenable étoit de  
 ix mille hommes, & son artillerie  
 l'environ cinq cens grosses pieces,  
 i les approvisionnemens de toute  
 espèce, arrivés sous l'escorte de Sir  
 George Rodney y justifioient la fé-  
 curité du Gouverneur Elliot, enfin,  
 i les tentatives contre Gibraltar  
 ie promettoient d'autre avantage  
 que d'arrêter & d'occuper dans le  
 détroit une partie considérable des  
 forces navales d'Angleterre, l'isle  
 de Minorque n'opposoit point les  
 mêmes obstacles au succès des ar-  
 mes espagnoles. Les trois vaisseaux  
 de ligne, les quatre frégates, les  
 mille Soldats, & les munitions de  
 guerre nouvellement arrivés à Ma-  
 hon n'étoient pas un renfort suffi-  
 sant pour calmer les allarmes du  
 Gouverneur qui, réduit à une gar-  
 nison de quatre mille cinq cens



1780.

hommes, en exigeoit trois mille autres pour assurer à l'Angleterre la conservation de cette place, d'ailleurs trop foiblement pourvue de vivres & d'artillerie, & par conséquent hors d'état de soutenir une attaque vigoureuse & prolongée. Le siège de Minorque étoit déjà concerté dans les cabinets de Versailles & de Madrid; mais c'étoit encore vers Gibraltar que paroïsoient se diriger toutes les mesures de l'Espagne. L'armée de Saint-Roch venoit d'être augmentée de six nouveaux bataillons. Des trente-un vaisseaux réunis dans la baie de Cadix, neuf se dispoïent à partir vers la mi-Février, pour aller renforcer l'escadre de Don Barcelo à Algésire; déjà quatre autres vaisseaux détachés de la même flotte croïsoient dans le détroit avec deux frégates & trois chébecs, & ces forces rassemblées en cas de besoin suffisoient pour bloquer la place, ainsi que la petite escadre que Rodney avoit laissée dans le port de Gibraltar. Tout sembloit annoncer le siège prochain, mais inutile, de cette forteresse inaccessible.

Quant

Quant à l'armée navale aux ordres de Son Excellence Don Louis de Cordova, on prétendoit qu'elle avoit passé sous le commandement de Don Miguel Gaston, par la démission de son premier chef qui, disoit-on, venoit d'être nommé Commandant de la Marine de Cadix. Pour mettre à la voile, elle n'attendoit que l'arrivée des onze bataillons détachés pour la renforcer. On ignoroit encore sa destination précise ; mais la célérité dans l'approvisionnement, tant du convoi que des escadres, annonçoit le projet d'une jonction instante, avec notre armée de la Manche, au commandement de laquelle la voix du peuple appelloit M. le Comte d'Estaing.

Les Anglois se flattoient en vain d'empêcher cette jonction : l'Amiral espagnol pouvoit revenir à Brest avec trente-sept vaisseaux de ligne, en y comprenant ceux de Toulon, qui devoient s'y réunir ; & depuis le départ de Rodney, l'Angleterre n'avoit pas trente vaisseaux en Europe. La France en comptoit au moins quarante dans ses

1780.

On suppose que Don Gaston remplace Don Louis de Cordova. La voix du peuple appelle le Comte d'Estaing au commandement de la flotte combinée.

Projet d'une grande expédition en Amérique confiée à MM. de Ternay & de Rochambeau.

1780.

différens ports, & de ce nombre vingt-sept étoient destinés pour la flotte combinée. Des treize autres vaisseaux, huit devoient composer la premiere division de l'armée qui, sous les ordres de M. de Ternay, se disposoit à mettre à la voile pour aller tenter une grande expédition en Amérique. On ne parloit pas moins que d'embarquer douze mille hommes ; & MM. de Viomesnil, de Chatellux & de Wittgenstein, étoient déjà nommés pour les commander sous les ordres de M. de Rochambeau. Ce Lieutenant-Général avoit pris congé de Sa Majesté ; & venoit d'entrer à Brest comme escorté de quatre cens chariots chargés de boulets & de tous les ustensiles nécessaires à une grande armée. Dès le 29 Mars, M. de Ternay n'attendoit pour appareiller, que l'arrivée des convois de Bordeaux & du Hâvre. Enfin, le premier Mai tout fut disposé pour le départ, & le lendemain matin la premiere division mit à la voile sur les cinq heures. Elle étoit composée du Duc de Bourgogne, vaisseau de quatre-

vingt canons que montoit le Com-  
mandant , du Neptune & du ~~Com-  
mandant~~ 1780.  
Conquérant chacun de soixante-  
quatorze , de la Provence , de  
l'Eveill  , du Jason , de l'Ardent ,  
& du Fantasque de soixante-quatre  
canons ; des frégates la Surveillante  
& l'Amazone de trente-deux , du  
cutter la Gu pe de quatorze , &  
de vingt-trois bâtimens chargés de  
transporter le corps d'armée qu'on  
faisoit monter à six mille hommes ,  
sans y comprendre les piquets  
répandus sur chaque vaisseau.  
Le départ de la seconde division  
fut retardé par la disette de bons  
Matelots , & la difficulté de l'ap-  
provisionner. Quelques Officiers  
supérieurs impatiens de rejoindre  
leur Général , obtinrent la permis-  
sion de s'embarquer séparément sur  
le *Magnifique* ou sur l'*A lis*, vais-  
seaux de ligne équipés pour les  
Antilles ; ce qui justifia l'opinion  
où l'on étoit , que l'armée du Comte  
de Rochambeau passeroit aux isles  
du vent , après son expédition dans  
l'Amérique septentrionale.

Il suit de cet exposé , que c' - <sup>Que c</sup>  
toit dans cette partie du monde <sup>en Améri</sup>  
que doiv

1780. que devoit s'établir le principal théâtre de la guerre. Malgré les travaux du camp de Saint-Roch, toujours suivis avec la même ardeur ; quoiqu'on hâtât l'équipement des escadres de Brest & de Cadix, dont la réunion dans la Manche alloit menacer les côtes de la Grande-Bretagne d'une invasion non moins vraisemblable cette année que les années précédentes ; quoique M. le Comte de Vaux eût déjà pris congé du Roi pour aller visiter les cantonnemens des troupes en Bretagne ; quoique tout l'Etat Major de son armée eût reçu l'ordre de se rendre à Brest avant la fin de Juin, & que M. le Comte d'Apchon se fût déjà mis à la tête de l'armée de Flandres, ce n'étoit point en Europe qu'on se proposoit de frapper les grands coups de la guerre. Les quatre vaisseaux françois aux ordres de M. de Beauffet, se dispoient au commencement d'Avril, à quitter le port de Cadix, (1) & comme

---

(1) Ce Chef d'Escadre ne mit à la voile que le 4 Mai, & ce fut pour aller croiser à la hauteur de Lisbonne.

ils prénoient des vivres pour fix 1780.  
 mois , on ne doutoit pas que leur  
 destination ne fût d'aller renforcer  
 les escadres de M. de Guichen ou  
 de M. de Ternay. Enfin , on assu-  
 roit que ce premier Commandant  
 étoit arrivé à la Martinique avec  
 toute sa flotte , & que depuis sa  
 jonction avec les escadres de MM.  
 de Grasse , de la Mothe-Piquet &  
 de Vaudreuil , nos forces navales  
 rassemblées devant cette île con-  
 sistoient en vingt-neuf vaisseaux de  
 ligne ; qu'aux îles sous le vent ,  
 les Anglois en avoient tout au plus  
 vingt à nous opposer , & que dans  
 ce nombre , il s'en trouvoit sept  
 ou huit qu'il faudroit réformer à  
 l'arrivée du Commodore Walsing-  
 ham , dont les sept vaisseaux joints  
 à ceux de Rodney , porteroient  
 tout au plus à vingt-huit vaisseaux  
 toutes les forces navales de l'An-  
 gleterre dans les Indes occiden-  
 tales. Jusques là l'inégalité n'eût pas  
 été bien sensible entre les Anglois  
 & nous ; mais il y avoit six vais-  
 seaux de ligne espagnols à la Ha-  
 vane , & ce surcroît de forces

Supériorité  
 de nos forces  
 dans les Indes  
 occidentales.

1780.

Le Marquis  
de la Fayette  
part pour l'A-  
mérique.

nous assuroit la prépondérance au moins dans les isles.

On ne négligeoit rien pour la conserver dans l'Amérique septentrionale. M. le Marquis de la Fayette avoit obtenu la permission d'aller cueillir de nouveaux lauriers dans cette partie du monde ; son retour y porta de l'encouragement, & fut regardé comme un présage du succès de la campagne. Son arrivée à Boston le 28 Avril, y précéda de quelques jours l'arrivée de M. de Ternay, dont on avoit ignoré jusqu'alors la véritable destination.

Le Marquis de la Fayette ne tarda pas à reprendre le commandement d'une division dans l'armée des Etats-Unis, & ce fut à une époque bien attrayante pour son courage. Le Général Washington méditoit alors ou paroissoit méditer une entreprise non moins importante que les expéditions qui avoient enlevé aux Anglois Boston, Philadelphie & Rhode-Island. Déjà ses troupes réunies à celles du Général Sullivan, marchaient

Washington médite  
une expédition contre  
New-York.  
En quelles  
circonstances ?

vers New-York; & des armemens confidérables tant à Amboy que dans plusieurs autres rades, attendoient le signal de mettre à la voile. 1780.  
 Ce n'étoit plus le moment de temporiser; le Gibraltar de l'Amérique, New-York se trouvoit sans Gouverneur & presque sans garnison; Clinton l'avoit, pour ainsi dire, évacuée le 26 Décembre, en s'embarquant avec dix mille hommes pour une expédition secrète dans les parties méridionales du continent. Les secours d'Europe n'étoient point encore arrivés, la ville se trouvoit ouverte en différens endroits, & le Major Pattison, à qui le Général en avoit confié la garde, recevoit des avis certains de la marche de Washington. Dans ce moment de crise, son unique ressource fut d'armer les habitans de New-York & d'en former des corps militaires; il fit publier à cet effet une proclamation qui n'exceptoit que les vieillards & les enfans. Le zèle & l'ardeur de ces braves citoyens, surpassèrent l'attente du Major-Général, & ne



**1780.** le rassuroient point sur l'événement du siège, dont il se croyoit menacé.

Les Anglois  
sont allarmés  
pour les deux  
Florides.

Les Anglois n'étoient pas moins allarmés pour les deux Florides, dont les Espagnols se proposoient ouvertement la conquête. Ils s'étoient déjà mis en possession du canal de Bahama, où deux vaisseaux de ligne & trois frégates coupoient le passage du Nord de l'Amérique dans les Indes occidentales, & gênoient infiniment la navigation de la Grande-Bretagne.

Mort de  
l'Amiral  
Hardy. Il est  
remplacé par  
l'Amiral  
Francis Gea-  
rry.

Ces dispositions pour la campagne prochaine, annonçoient chez les nations confédérées, de grandes ressources & de puissans moyens pour consommer cette année l'ouvrage de l'indépendance des Américains. A ces préparatifs redoutables, l'Angleterre devoit opposer les derniers efforts d'une résistance héroïque, si l'opiniâtreté pouvoit l'être, & qui, souvent téméraires & ruineux, ne furent pas toujours infructueux pour sa gloire. Malgré son épuisement, elle venoit de rassembler à Spithéad vingt-trois vaisseaux de ligne, cinq frégates

La flotte an-  
gloise met à  
la voile dans  
les premiers  
jours de Juin.

& plusieurs brûlots. Cette flotte destinée pour la Manche , alloit être confiée à l'Amiral Francis Geary, qui dut ce commandement au refus de l'Amiral Barrington, d'abord nommé pour succéder à Sir Charles Hardy, mort le 17 Mai, dans la soixante-septième année de son âge. Il s'étoit rendu la veille à bord du *Victory*, où il fut salué par les escadres ; il se trouva indisposé le soir même, & mourut le lendemain d'une inflammation d'entrailles. Le 29, le nouveau Commandant fit signal de se tenir prêt à appareiller, & la grande flotte mit à la voile dans les premiers jours de Juin.

Deux autres escadres avoient quitté Ports-Mouth pour aller renforcer les armées britanniques dans les Indes occidentales ; mais avant que de gagner l'embouchure de la Manche, elles furent arrêtées deux mois par les vents contraires & par la négligence des Ministres, qui, faute d'avoir prévu cet obstacle, n'avoient point suffisamment approvisionné les convois. Après avoir été longtems séparées,

---

1780.

Deux escadres angloises mettent à la voile pour les Indes occidentales.

1780.

elles se rejoignirent enfin à Torbay, d'où l'Amiral Graves appareilla le 19 Mai, avec quatre vaisseaux de ligne, deux frégates & trois mille hommes de troupes attendues à la Jamaïque dès le commencement d'Avril, & destinées à compléter un armement considérable, dont l'objet étoit encore ignoré. Cinq vaisseaux & deux frégates composoient la seconde escadre aux ordres du Commodore Walsingham. Sa destination étoit pour les Antilles, où le retard du Commodore réduisoit l'Amiral Rodney à une espèce d'inaction. Cette escadre étoit au moment d'appareiller, lorsqu'il survint un ordre de l'Amirauté, d'attendre de nouveaux transports destinés pour Québec, & les vaisseaux des Indes orientales, qu'elle devoit convoyer jusqu'à Madere. Il fallut différer encore le départ de la flotte; elle mit enfin à la voile le 18 Mai, au grand étonnement de la majeure partie des Anglois qui la croyoient déjà bien loin. Quatre cents navires marchaient sous l'escorte des deux escadres, & de mémoire d'homme, l'Angleterre n'a

voit point mis en mer de convois plus considérables.

1780.

Les troupes embarquées sur les flottes, étoient en grande partie des recrues levées tout récemment à Arolsen, à Brunswick, & surtout à Cassel, où le Landgrave avoit permis au Général-Major Faucit, d'enrôler quatre mille hommes. La crainte d'une invasion fit réserver les troupes nationales pour la défense des côtes, où l'on établit trois camps & trois régimens casernés, formant ensemble un corps d'environ dix mille Soldats.

Troupes nationales réservées pour la défense des côtes d'Angleterre.

Quelque imposant que fut le tableau (1) de la Marine britanni-

On parle à Londres d'une nouvelle flotte d'observation.

(1) Etat exagéré de la Marine britannique au commencement de l'année 1780.

<i>Flotte de la Manche.</i>	Fregates.....9
Vaisseaux de ligne 33	Sloops .....2
De 50 canons....6	Cutter .....1
Frégates.....48	<i>Escadre de l'Amiral</i>
Sloops .....25	<i>Arbuthnot dans</i>
Cutters.....22	<i>l'Amérique septen-</i>
Brûlots.....15	<i>trionale.</i>
Navires armés...14	Vaisseaux de ligne 5
<i>Escadre de Sir George</i>	De 50 canons....1
<i>Rodney.</i>	Frégates .....17
Vaisseaux de ligne 21	Sloops .....9

1780.

que présenté dans les papiers anglois, il étoit bien difficile qu'après de tels armemens pour l'Amérique, elle entretînt au Détroit & sur-tout dans la Manche, des for-

<i>Escadre du Contre-Amiral Hyde Parker, aux isles sous le vent.</i>	<i>aux Açores.</i>
Vaisseaux de ligne 17	Vaisseaux de ligne 2
De 50 canons . . . . 2	frégates . . . . . 4
Frégates . . . . . 7	<i>Escorte du convoi de Cork pour l'Amérique.</i>
Sloops . . . . . 5	Frégates . . . . . 2
Galiote à bombes . 1	<i>A Lisbonne sous le Commodore Johnstone.</i>
<i>Escadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, à la Jamaïque.</i>	Vaiss. de 50 canons 1
Vaisseaux de ligne 2	Frégate . . . . . 1
De 50 canons . . . . 3	<i>A la découverte sous le Capitaine Clerke.</i>
Frégates . . . . . 8	Frégate . . . . . 1
Sloops . . . . . 6	Sloop . . . . . 1
<i>Escadre de l'Amiral Sir Edward Hughes, aux Indes orientales.</i>	TOTAL.
Vaisseaux de ligne . 8	Vaisseaux de ligne 89
Frégates . . . . . 3	Vaiss. de 50 canons 13
Sloop . . . . . 1	Frégates . . . . . 99
Galiotes à bombes 2	Sloops . . . . . 48
<i>Sous le Commodore Jarvis, en croisière</i>	Cutters . . . . . 23
	Brûlots & galiottes à bombes . . . 18
	Navires armés . . 14
	Voiles . . . . . 304

ces capables d'intimider les Puissances confédérées. Cependant on parloit à Londres d'une nouvelle flotte d'observation pour empêcher la jonction de celles de France & d'Espagne, & pour intercepter les renforts que ces deux Puissances envoyoit dans l'Amérique du Nord ou dans les Indes occidentales. Mais ce nouvel armement n'eut pas lieu cette année, & nos convois n'eurent presque à redouter, en cas de dispersion, que la rencontre des corsaires anglois répandus sur toutes les mers d'Europe.

Heureusement qu'on avoit à leur opposer, dans cette espèce de guerre, des Marins que leurs prouesses avoient déjà signalés sous l'un ou l'autre hémisphère. Celles de l'intrepide Capitaine du *Black-Prince*, eurent pour théâtre le canal de S. George. Des succès multipliés y couronnèrent sa bravoure & son expérience, & au mois de Janvier, il avoit déjà fait passer quarante bâtimens anglois dans les différens ports de France. Ce Capitaine non moins heureux qu'entreprenant,

1780.

Prouesses  
nos corsai

1780.

étoit né à Rush en Irlande. Sous beaucoup de rapports, c'étoit un second Paul Jones ; il fut comme lui la terreur des Anglois, & porta des coups sensibles à leur commerce.

Le Commodore américain nouvellement échappé du Texel où les Anglois étoient flattés vainement de le tenir bloqué, étoit venu mouiller à la Corogue au commencement de cette année, avec le fameux corsaire *Cunningham*, qu'il avoit recueilli à bord de la frégate l'*Alliance*, lors de son évasion des prisons d'Angleterre. Ces deux intrépides Marins expédièrent pour Boston les nouvelles prises qu'ils avoient faites, & remettant à la voile, ils affrontèrent tous les périls de la guerre & des flots, pour conserver le même éclat au pavillon américain. Ce fut dans la Manche que la bravoure de Paul Jones trouva de nouvelles occasions d'accroître sa renommée.

Les Capitaines *Fabre* & *Royer*, furent après lui, ceux de nos corsaires, dont la valeur & l'audace, firent le plus de bruit. Le dernier

étoit sorti du port de Dunkerque ~~\_\_\_\_\_~~  
 dans le mois d'Avril, il y rentra <sup>1780.</sup>  
 le 5 Mai, couvert de blessures, <sup>Mort du</sup>  
 & mourut le jour même au grand <sup>Capitaine</sup>  
 regret de ses compatriotes, dont <sup>Royer.</sup>  
 il fut la gloire. Ce brave Dunker-  
 quois faisant route au Nord avec  
 deux frégates de vingt-deux canons  
 chacune, le corsaire le *Calonne* &  
 deux autres navires armés, avoit  
 rencontré un bâtiment anglois qu'il  
 rançonna. Sur le rapport de l'ôta-  
 ge, qu'il se trouvoit à peu de dis-  
 tance une flotte marchande de qua-  
 rante voiles protégée seulement par  
 trois frégates d'un rang inférieur,  
 le sieur Royer se crut assez fort  
 pour aller, sans risque, à la décou-  
 verte de ce convoi, qu'il se pro-  
 posoit d'attaquer. Il le découvrit  
 en effet, mais escorté de trois fré-  
 gates qui montoient vingt-huit &  
 trente-six canons, au lieu de vingt  
 ou vingt-deux, comme l'avoit an-  
 noncé l'ôtage. Le Capitaine Royer  
 n'en donna pas moins le signal du  
 combat, & malgré l'inégalité de  
 forces, il ôsa se mesurer avec la  
 frégate de trente-six canons. Deux  
 coups de feu qu'il reçut au com-



**1780.** commencement de l'action, ne lui firent point abandonner le commandement ; mais un troisième le mit pour toujours hors de combat.

Mort du  
Chevalier de  
Couëdic.

A cette époque, la Marine françoise gémissoit encore sur la fin glorieuse de M. de Couëdic. Ce brave Capitaine étoit mort au commencement de Janvier, des suites de sa blessure reçue au combat du Quebec & de la Surveillante. Sa Majesté sensible à la perte de cet excellent Officier, crut devoir, en considération de sa rare valeur & de ses services signalés, transmettre à la dame de Couëdic & à ses enfans, les bienfaits destinés à leur illustre pere.

Aveux des  
Anglois honorables  
pour les Officiers & les  
Ministres de  
France.

La Marine françoise ne se consoloit de ces pertes & de beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de rappeler, qu'en jettant les yeux sur cette foule de braves Marins qui lui restoient encore. Ses moindres Officiers avoient des titres à la gloire ou brûloient d'en acquérir ; mais la prudence des Chefs, leur valeur & leur expérience lui promettoient sur-tout des triomphes. C'étoit à MM. de Guichen,

de Ternay & de la Mothe-Piquet, qu'étoit particulièrement confié l'honneur du pavillon françois, & c'est dire assez qu'il ne reçut point d'affront pendant toute cette campagne. Ces noms redoutables n'imposoient pas moins aux ennemis, que la supériorité des forces qu'on devoit leur opposer, & les Amiraux anglois ne rougissoient pas d'en convenir. Nous pourrions citer vingt de ces aveux honorables à notre Marine, que leur arracha l'habileté de ses Officiers supérieurs; mais nous nous bornerons à celui de l'Amiral Hyde Parker, dont l'admiration ne put se taire sur la manœuvre savante de M. de la Mothe-Piquet, qui, forcé de se rendre de la Martinique à la Guadeloupe avec cinq vaisseaux de ligne & cinq frégates, dans une circonstance périlleuse, fut, à force de talens, éviter l'approche de cet Amiral, dont l'escadre de beaucoup supérieure, se fût nécessairement emparée de la division françoise, si elle eût pu l'atteindre, « Pour sauver la division, dit l'Amiral Parker, il n'y avoit qu'une seule ma-

**1780.** » œuvre à faire , & M. de la  
 » Mothe Piquet étoit seul capable  
 » d'imaginer cette manœuvre ».

Les talens & le patriotisme de nos Ministres ne devoient pas moins concourir au succès de la campagne , que la valeur & l'expérience de nos Généraux. L'aveu solennel qu'en firent les Anglois, retentit plus d'une fois à la Chambre des Communes. Dans la séance du 28 Avril , le Général Conway fit un long discours particulièrement consacré à l'éloge de notre auguste Monarque , & qu'il termina par celui des Ministres de France. « Hélas ! dit-il en finissant, si nous » hasardons la comparaison, sous » quel point de vue différent n'en » visagerons-nous pas les Ministres » de l'une & l'autre Cour ? Com- » bien les Ministres françois n'ont- » ils pas acquis de droits à la vé- » nération , à la confiance , à la bé- » nédiction des peuples , en don- » nant à leur maître des avis salu- » taires si favorablement accueillis ? » Combien les Ministres anglois , » éclipsés par le mérite , par la » gloire des premiers , ne font-ils

s blâmables, pour avoir né-  
 igé de donner à leur Prince  
 s avis utiles qui souvent font  
 destinée des Empires » ?

1780.

En effet, la confiance des Fran-  
 étoit encore moins fondée sur  
 iissance de nos armes, que sur  
 agesse de Louis XVI, & le  
 iotisme éclairé de ses Conseil-  
 . La politique du Cabinet de  
 failles dirigeoit toutes les opé-  
 ons de la guerre non-seulement  
 Europe, mais dans les deux  
 es; & cette politique étoit pour  
 Anglois un ennemi redoutable  
 ls ne savoient plus combattre  
 mes égales. Depuis la naissance  
 troubles une aveugle inflexibilité  
 it présidé constamment à toutes  
 s délibérations; la sagesse des  
 iseils ne secondoit plus en Angle-  
 e les efforts du patriotisme. Vu  
 osition désespérée, elle en avoit  
 d'incroyables pour cette cam-  
 ne; mais ces préparatifs déjà  
 eux devoient entraîner de nou-  
 es dépenses ou rester infruc-  
 ux. Pour en tirer quelqu'avan-  
 , il falloit soumettre la fortune  
 particuliers à des sacrifices illi-

Que les ef-  
 forts de l'An-  
 gleterre pou-  
 voient entraî-  
 ner la ruine  
 de la nation.

1780.

mités qui auroient achevé d'écraser la nation, ou faire adopter au Ministère un plan d'économie, dont l'exécution pouvoit sauver la Grande-Bretagne ; mais qui eût perdu les Ministres en mettant des bornes à l'influence de la Couronne.

Pétitions  
du Comté  
d'York. Leur  
objet.

Ce dernier point étoit beaucoup plus difficile à obtenir que le premier. En effet, malgré l'épuisement où se trouvoit l'Angleterre, lorsque Lord North vint proposer à la Chambre des Communes divers impôts sur le produit desquels devoit être assigné le paiement des intérêts d'un nouvel emprunt de douze millions sterling, toutes les propositions & les motions qu'elles avoient occasionnées, passèrent sans difficulté. Il n'en fut pas ainsi des pétitions du peuple relatives à l'influence de la Cour, & à l'emploi souvent abusif des deniers publics. Vingt-quatre Comtés s'étoient associés pour solliciter une réforme sur ces grands objets, & ce fut d'abord avec quelque apparence de succès. Le Comté d'York avoit été le premier à jeter l'alarme. Voici la substance de la pétition arrêtée

animement le 30 Décembre ,  
 une assemblée de la Noblesse ,  
 le Clergé & des Francs-Tenanciers  
 de ce Comté.... » Que les supplians  
 servent aux honorables Commu-  
 nes que dans l'état d'appauvrisse-  
 ment & de calamité où se trouve  
 la nation , plusieurs individus jouis-  
 sent ou de places sans fonctions  
 auxquelles des émolumens exor-  
 tans sont attachés , ou de pensions  
 considérables qui n'ont point été  
 méritées par des services publics ,  
 le moyen desquelles places & pen-  
 sions la Couronne acquiert chaque  
 jour une influence inconstitution-  
 nelle qui peut devenir funeste à  
 l'Angleterre. Que la *bourse* na-  
 tionale étant confiée à la garde de  
 cette honorable Chambre , ils de-  
 mandent la permission de représen-  
 ter que jusqu'à l'entier redressement  
 des griefs énoncés dans cette péti-  
 tion , l'octroi d'aucune somme ex-  
 cédant le produit des impôts ac-  
 tuellement établis , nuirait aux droits  
 du peuple & à la dignité de ses  
 représentans ; qu'enfin les supplians  
 réclament l'autorité de la Chambre  
 pour que les deniers publics soient

1780.

uniquement appliqués aux besoins de l'Etat, & de la manière qui paroîtra le plus convenable à la sagesse du Parlement ».

Il y fut résolu unanimement qu'un plan d'association rédigé sur des principes constitutionnels, à l'effet d'appuyer cette réforme, seroit présenté à la même assemblée tenue par ajournement le mardi de la semaine de Pâques. Un Comité de soixante-un citoyens fut chargé de cette rédaction.

Plan d'association nationale adopté par divers comités.

Ce plan d'association déjà adopté par la cité de Londres, le fut bientôt par les Comtés d'Hampshire & de Middlesex. Le vendredi 7 Janvier, les principaux citoyens de ce dernier Comté s'étoient assemblés pour le même objet à Hackney, dans la taverne dite la Mermaid; ils y prirent les mêmes résolutions que ceux du Comté d'York, & le sieur Byng exposa dans ces termes les griefs de l'assemblée. » Il n'est » personne qui n'ait gémi sur la prodigalité avec laquelle les deniers » publics sont administrés depuis » une certaine époque; cependant » je me taisois sur les abus d'une

le administration, si l'on n'avoit reprocher aux Administrateurs les finances publiques que leur défaut d'économie ; mais elles ont évidemment employées à corrompre le Parlement, à détruire l'indépendance des représentants du peuple, à saper les fondemens de la constitution. Ce n'est point assez de se plaindre d'un tel désordre, il faut aviser aux moyens de le réprimer. On voit à quoi monte le nombre des places & des pensions ; le calendrier de la Cour en présente une liste ; mais le fait est qu'il en existe plusieurs qui n'y sont point assignées. On prétend, & il y a tout lieu de le croire, qu'à la fin de chaque session, on ajoute à ce calendrier un supplément fait pour l'œil du Roi, & qu'on brûle aussitôt qu'il est signé. Le devoir d'un peuple est de prendre des mesures contre cette influence, au moyen de laquelle le ministère peut asservir le Parlement à toutes ses vues, faire avorter les efforts des membres qui, avant de voter de nouveaux octrois,



1780. » veulent connoître l'emploi qui  
 » en fera fait, ce que doit coûter  
 » chaque département du service  
 » public, & ce qu'on a fait des  
 » sommes antérieurement votées.  
 » Sans sortir du Comté de Mid-  
 » dlesex, il est notoire que les  
 » Francs-Tenanciers payent déjà  
 » quinze schelings dans la livre  
 » sterling; il est tems qu'ils s'oc-  
 » cupent des moyens de conserver  
 » les cinq schelings qui leur res-  
 » tent. Le seul efficace est de fer-  
 » mer leurs bourses, & dès que la  
 » source de la corruption sera ta-  
 » rée, il faudra bien que la cor-  
 » ruption cesse».

Seize Com-  
 tés réforma-  
 teurs. Lord  
 Sandwich  
 s'oppose en  
 vain aux pro-  
 grès de l'asso-  
 ciation.

A l'époque de la mi-Janvier, seize Comtés réformateurs concouroient déjà à l'exécution du plan d'association nationale. Le Comté de Suffex, ou plutôt M. John Harri-son, son grand Shérif, marqua d'abord quelque opposition aux mesures des seize Comtés; mais le Duc de Richmond qui en étoit Lord-Lieutenant, prit sur lui de convoquer l'assemblée. Sa pétition, la même pour le fond, que toutes celles qui avoient déjà paru, étoit bien

bien différente quant à la forme , ~~\_\_\_\_\_~~  
 il fut aisé de voir que l'éloquent 1780.  
 Lord Duc s'étoit chargé de la rédaction de cette piece originale ,  
 dont tous les articles furent adoptés unanimement. Il n'en fut pas  
 tout-à-fait ainsi à l'assemblée d'Huntingdon , où Lord Sandwich s'étoit  
 rendu , accompagné de plusieurs Lords déterminés , comme lui , à  
 combattre les résolutions qu'on devoit y proposer ; mais il eut le  
 chagrin de voir que le nombre des réformateurs titrés , excédoit  
 de plus de moitié , celui des opposans de la même classe. Les résolutions  
 passèrent , & ce Ministre fit enregistrer une vaine protestation  
 qui fut signée de tous ses partisans.

Le nombre des villes & des comtés favorables au projet d'une association nationale augmentoit tous les jours , & celui des pétitions qui devoient être présentées aux Communes , croissoit en proportion. Il se formoit de toutes parts des comités qui tendoient visiblement au même but ; mais de toutes ces assemblées la plus imposante , la plus distinguée , & sans comparaison la

Quatre mille  
 le habitans  
 assemblés  
 pour le même  
 objet dans la  
 grande salle  
 du palais de  
 Westminster

1780.

M. Fox,  
Président de  
cette assem-  
blée. Carac-  
tere de son  
éloquence.

plus nombreuse , fut celle qui se tint le 2 Février dans la grande salle du Palais de Westminster ; elle étoit composée d'environ quatre mille habitans , à la tête desquels on remarquoit un grand nombre de Lords & tout ce que les Communes avoient d'orateurs célèbres. On ne put se méprendre aux dispositions de l'assemblée , lorsqu'on entendit que M. Fox en étoit nommé Président d'une voix unanime. Il la remplit de son éloquence impétueuse pendant les trois quarts de la séance. Son discours roula presque entièrement sur les excès de l'influence royale , sur la dépravation du Parlement , & sur la souveraineté du peuple anglois , dont il rappella les droits en des termes regardés comme séditieux par-tout ailleurs qu'en Angleterre. « Que » ce peuple , dit-il , se réunisse , » qu'il combine ses efforts ; & l'ob- » stination du Prince , & la vénalité » du Parlement ne lui résisteront » pas. En deux mots , le peuple » sait qu'il n'a à attendre de l'ad- » ministration actuelle que l'indi- » gence & la ruine : qu'il se dise

ement, *soyons nous-mêmes* libérateurs; & il sera délivré. 1780.

exemples propres à l'encourager, sont aussi récents que mémoires; il vient de voir l'Amérique, il vient de voir l'Irlande lui ignorer comment il faut se conduire, lorsqu'on est forcé aux émités par des hommes perdus. N'avons-nous pas une origine commune avec ces peuples? La liberté nous font-elles si chères qu'aux Américains ou aux Irlandois? Le sang circule-t-il moins librement dans leurs veines que dans les leurs? Nous-nous pas reçu comme une éducation qui nous inspire du mépris pour la vie, lorsque notre liberté est en danger? Nos pères n'ont-ils pas, aussi bien que les leurs, combattu & versé leur sang pour la défense de leurs libertés? Au moment du péril & de l'alarme, serons-nous moins attachés que ces illustres morts, à conserver cette liberté dans laquelle nous sommes nés? En un mot, le cœur de l'Empire sera-t-il en mouvement, tandis que les

1780.

M. Fox,  
Président de  
cette assem-  
blée. Carac-  
tère de son  
éloquence.

plus nombreuse , fut celle qui se tint le 2 Février dans la grande salle du Palais de Westminster ; elle étoit composée d'environ quatre mille habitans , à la tête desquels on remarquoit un grand nombre de Lords & tout ce que les Communes avoient d'orateurs célèbres. On ne put se méprendre aux dispositions de l'assemblée , lorsqu'on entendit que M. Fox en étoit nommé Président d'une voix unanime. Il la remplit de son éloquence impétueuse pendant les trois quarts de la séance. Son discours roula presque entièrement sur les excès de l'influence royale , sur la dépravation du Parlement , & sur la souveraineté du peuple anglois , dont il rappella les droits en des termes regardés comme séditieux par-tout ailleurs qu'en Angleterre. « Que » ce peuple , dit-il , se réunisse , » qu'il combine ses efforts ; & l'ob- » stination du Prince , & la vénalité » du Parlement ne lui résisteront » pas. En deux mots , le peuple » sait qu'il n'a à attendre de l'ad- » ministration actuelle que l'indi- » gence & la ruine : qu'il se dise

» seulement, *soyons nous-mêmes*  
 » *nos libérateurs*, & il sera délivré. 1780.  
 » Les exemples propres à l'encoura-  
 » ger sont aussi récents que mémo-  
 » rables; il vient de voir l'Améri-  
 » que, il vient de voir l'Irlande lui  
 » enseigner comment il faut se con-  
 » duire, lorsqu'on est forcé aux  
 » extrémités par des hommes per-  
 » vers. N'avons-nous pas une ori-  
 » gine commune avec ces peuples?  
 » La vie, la liberté nous sont-elles  
 » moins chères qu'aux Américains  
 » & aux Irlandois? Le sang cir-  
 » cule-t-il moins librement dans  
 » nos veines que dans les leurs?  
 » N'avons-nous pas reçu comme  
 » eux une éducation qui nous inf-  
 » pire du mépris pour la vie, lorf-  
 » que notre liberté est en danger?  
 » Nos peres n'ont-ils pas, aussi bien  
 » que les leurs, combattu & versé  
 » leur sang pour la défense de leurs  
 » droits? Au moment du péril &  
 » de l'allarme, serons-nous moins  
 » empressés que ces illustres morts,  
 » à conserver cette liberté dans la-  
 » quelle nous sommes nés? En un  
 » mot, le cœur de l'Empire sera-t-il  
 » sans mouvement, tandis que ses

1780.

» membres sont en activité ? Non,  
» non, je ne crains pas que les ra-  
» vages de la corruption se soient  
» étendus au point d'énerver la vi-  
» gueur, de détruire la sensibilité  
» du peuple. Que le mot *association*  
» ne l'allarme pas; ce mot n'a rien  
» de contraire à l'esprit de la consti-  
» tution. Qu'il se pénétre d'une  
» vérité importante, c'est qu'au  
» moyen des associations, il con-  
» servera son indépendance. Sans  
» associations, il faut qu'il succom-  
» be sous l'influence de la Couron-  
» ne; influence parvenue à un ex-  
» cès inconnu à toute autre pério-  
» de de notre histoire; influence,  
» dont l'accroissement ultérieur  
» consommeroit l'esclavage de l'An-  
» gleterre. Qu'on détruise cette in-  
» fluence, & notre glorieuse consti-  
» tution réglera sa durée sur la  
» durée des siècles ».

Effet de son  
discours.

Ce discours fut reçu avec trans-  
port de l'assemblée la plus nom-  
breuse, qui, de mémoire d'homme,  
eût été convoquée en Angleterre.  
Dans ce moment d'enthousiasme,  
le docteur Jebb demanda que lors de  
l'élection générale, M. Fox se pré-

se présenta comme Candidat pour Westminster. La foule des Electeurs applaudit à cette proposition avec une égale unanimité, & l'on finit par charger M. Fox d'exposer aux Communes la pétition, dont on étoit convenu. Sir George Saville avoit reçu la même commission pour le Comté d'York, & il s'en acquitta dans la séance du 8 Février, dont l'issue parut répondre à l'attente du public. La pétition fut accueillie & déposée sur la table, conformément à la motion de l'honorable Baronnet.

Les partisans de l'administration n'étoient point encore suffisamment préparés dans la Chambre des Communes contre cette première insurrection du parti populaire, & les protestations n'eurent pas lieu dans cette séance. Dans les suivantes, Sir George Saville demanda qu'il fût mis sous les yeux de la Chambre, un Etat des places occupées en vertu de lettres patentes ou autrement, & des pensions, dont la liste civile étoit chargée, avec les noms des pensionnaires, & le montant des émolumens attachés à cha-

Plan d'écon-  
omie tout-  
à-tour adop-  
té & repris  
par Lord  
North.



1780. cune de ces places. Lord North & M. Cornwall s'opposèrent à cette motion sous des pretextes vains, mais spécieux, qui donnèrent lieu à de longs débats où le Ministre des Finances affecta plus de modération, qu'il ne montra de logique. D'abord il avoit temoigné en général la plus grande admiration pour le plan d'économie nationale proposé à la Chambre des Communes, & lorsqu'on en vint aux détails de ce plan, il les rejeta tous les uns après les autres. Cette contradiction fournit des traits ironiques à M. Burke, auteur de ce chef-d'œuvre d'érudition & de raisonnement. Enfin, lorsqu'on recueillit les voix, il s'en trouva cent quatre-vingt-six pour la motion pure & simple de Sir George Saville, & cent quatre-vingt-huit pour les amendemens. L'assemblée étoit composée de trois cens soixante-quatorze membres, & par conséquent le Ministre n'eut pour lui qu'une majorité de deux voix.

Bill relatif  
à l'économie  
nationale.  
Lord North  
essaie d'en

Le 23 Février, M. Coke ayant présenté à la Chambre les demandes de l'assemblée de Norfolk, M. Ba-

con. observa que ce n'étoit pas celles  
 du Comté, dont une partie avoit pro-  
 testé contre. C'est ainsi que la faction  
 ministérielle affectoit de méconnoître  
 la voix du peuple dans les pétitions  
 des particuliers ; mais elles s'accu-  
 muloient tous les jours, l'associa-  
 tion étoit presque générale, & les  
 trois quarts de la Chambre paroís-  
 soient intimidés par les instructions  
 de leurs constituans. Il étoit au  
 moins fort douteux que le Minis-  
 tère conservât la majorité, lorsqu'il  
 seroit question de prononcer sur le  
 sort de ces pétitions. Le peuple at-  
 tendoit cette décision avec impa-  
 tience, & pour en hâter l'instant,  
 M. Burke, qui venoit d'obtenir la  
 première lecture de son bill relatif  
 à l'économie nationale, demanda la  
 seconde lecture pour le Mardi sui-  
 vant. Lord North insistoit pour  
 qu'elle fût renvoyée au terme de  
 quinze jours, sous prétexte qu'il  
 lui falloit tout ce tems pour exa-  
 miner un bill, dont les principes &  
 l'objet étoient déjà connus de tous  
 les membres des Communes. Rien  
 n'étoit d'ailleurs moins compliqué  
 que le plan de M. Burke ; il por-

1780.

éloigner la  
 seconde lec-  
 ture.

1780. **toit sur deux points uniques. 1<sup>o</sup>. Re-**  
**trancher de la liste civile toutes les**  
**places inutiles qui sont à sa charge;**  
**statuer que tous les deniers votés à**  
**l'avenir pour cette même liste se-**  
**ront appliqués aux objets pour les-**  
**quels le vœu du Parlement les aura**  
**destinés; verser le surplus, s'il y en a,**  
**dans la caisse d'amortissement, & le**  
**soustraire ainsi à l'avidité des Minis-**  
**tres de la corruption. 2<sup>o</sup>. Assurer**  
**au Roi la jouissance de ses revenus;**  
**mais empêcher que les sommes vo-**  
**tées pour l'entretien de sa famille,**  
**de son aisance particulière, de son**  
**indépendance & de sa dignité ne**  
**soient employées à acheter les suf-**  
**frages du Parlement.**

Une des  
 clauses por-  
 toit qu'on  
 abolit la char-  
 ge de troi-  
 sième Secrè-  
 taire d'Etat.  
 Cette clause  
 n'est point  
 admise.

D'ailleurs en traînant en longueur  
 la grande affaire du bill économi-  
 que, on s'exposoit à voir le Parle-  
 ment prorogé avant la décision de  
 cette affaire; suivant M. Fox, les dé-  
 lais du Ministre n'avoient pas d'autre  
 objet. Cette observation ne permit  
 plus à Lord North d'insister, & il  
 fut convenu que la seconde lecture  
 du bill auroit lieu le 2 Mars. Une  
 des clauses portoit qu'on abolit la  
 charge de troisième Secrétaire d'E-

tat ; cette clause étoit conçue de manière à ne pouvoir s'appliquer qu'à Lord George Germaine. Ce Ministre entra dans un détail circonstancié des émolumens de sa charge ; il démontra qu'en réunissant le département des Colonies à celui du Sud, la nation ne gagneroit pas quatre mille livres sterling par année. M. Burke répliqua avec son énergie ordinaire ; mais toute son éloquence secondée par celle de M. Fox ne put rien obtenir , & cette partie du bill fut rejetée à la pluralité de deux cens huit voix contre deux cens une.

Cependant il s'étoit formé dans la grande salle de king-street une assemblée générale des députés nommés par les villes & comtés réformateurs ; on y fit lecture d'un mémoire contenant la récapitulation des griefs du peuple , des résolutions déjà prises pour en obtenir le redressement , & des additions faites au plan de réforme & d'association universelle. Pour mieux en assurer le succès, les députés recommandoient fortement dans ce mémoire adressé aux différens Comités, de refuser leurs suffrages, dans les prochaines élections , à tout can-

Mémoire lu  
dans l'assemblée  
générale des  
Députés  
des comtés  
réformateurs.  
Son objet.

1779.

Petit de no-  
tre regent la  
Providence,  
conspiration  
par suite de  
l'Experiment  
& de l'Ariel

l'Angleterre, qu'il ne périt  
çois à la journée de Savan-  
toit d'ailleurs pour le com-  
la Grande-Bretagne, une  
nuelle de quinze cens mil-  
sterling. Quant aux évènem-  
ritimes, un des plus fâcheux  
Marine françoise en Amérique  
prise de notre frégate la Pru-  
trente six canons, que le Roi  
d'amener pavillon, après un  
où le Vicomte d'Escars qui  
mandoit, signala ses talens &  
voure; mais à l'époque du  
de Savannah, la flotte du  
d'Etching s'étoit emparée de  
periment & de l'Ariel, &  
presque un dédommagem-  
mauvais succès de ce bloc-

Il paroit démontré que l'  
ne ne fit point cette a-  
Amérique une guerre me-  
te que les années précéd-  
& nos espérances pour la  
prochaine embrassoient  
encore plus consolant, en-  
les efforts de la France y de-  
sont secondés par les entrep-  
Espagne, qui, jusqu'ici n'ay-  
que se défendre contre celle

ptées 1780.

le que 1780.

annon-

dans

pro-

vœu

mbre

dans

ecou-

ante-

dont

amble

er Sa

dre le

ororo-

t qu'il

mbre

ur di-

ronne,

es au-

les pé-

te aux Inl'gnatio

Cham- de M. Fox &

fut un de tous le

sition. lés.

mandé

Lundi

pit en

~~780.~~ didat qui n'auroit point fait serment de concourir à cette réforme salutaire, & d'appuyer au Parlement toutes les mesures qui pourroient tendre à diminuer l'influence de la Couronne. A cette même époque, l'assemblée fit le rapport de ses résolutions au comité du Conseil de la Cité de Londres, établi pour entretenir la correspondance avec les autres Comités des Comtés, Villes & Bourgs du Royaume. A la fin de Mars on en comptoit au moins quarante qui avoient présenté des requêtes à la Chambre des Communes.

La Cham-  
des Com-  
mes finit  
céder à  
scendant  
ministère.

Ces pétitions d'abord traitées avec assez de légèreté commençoient enfin à produire quelque effet. Une partie du bill économique avoit passé & reçu la sanction de la Chambre. On l'avoit purgée des gens à contrats qui fortifioient le parti ministériel, & l'on venoit d'établir une commission chargée d'instruire la nation de l'emploi des deniers publics. On se croyoit au moment de consommer le grand ouvrage de la réforme, & malgré les protestations de Lord North, toutes les motions

des anti-ministériaux furent adoptées 1780.  
 unanimement. Le tour favorable que prenoit cette affaire sembloit annoncer des dispositions populaires dans la Chambre des Communes, & promettoit une issue contraire au vœu des Ministres; mais cette Chambre ne tarda pas à se démentir, & dans la séance du 24 Avril, ils recouvrèrent une majorité de cinquante-une voix contre la motion, dont voici l'énoncé.

« Qu'il soit présenté une humble  
 » adresse au Roi, pour supplier Sa  
 » Majesté de ne point dissoudre le  
 » Parlement, & de ne point proroger la session actuelle, avant qu'il  
 » n'ait été pris dans cette Chambre  
 » des mesures efficaces, pour diminuer l'influence de la Couronne,  
 » & opérer le redressement des autres griefs mentionnés dans les pétitions du peuple ».

Cette motion si conforme aux précédentes résolutions de la Chambre, fut rejetée par elle, & ce fut un coup de foudre pour l'opposition. Le sieur Dunning ayant demandé que le Comité s'ajournât au Lundi suivant, M. Fox l'interrompt en

*Indignation  
 de M. Fox &  
 de tous les  
 Citoyens zélés.*



1780. s'écriant: « les délibérations sont  
 » désormais superflues ; il vient de  
 » rejeter les pétitions du peuple, de  
 » se parjurer, de violer sa parole,  
 » d'anéantir ses résolutions du 6  
 » Avril, &c.

Tel fut l'ascendant du Ministère, lorsqu'il fallut prononcer sur le sort des pétitions, & telles avoient été les dispositions de la majorité de la Chambre, lors même que l'opposition parut triompher un moment. Tout ce qu'il y avoit de citoyens zélés en Angleterre, partagea l'indignation de M. Fox contre les Communes, & ne vit plus dans les résolutions d'abord favorables au plan d'économie nationale, qu'un manège de corruption & d'astuce pour faire taire les murmures du peuple sur les impôts destinés à l'acquit des intérêts du nouvel emprunt de Lord North.

**Influence de la couronne en Irlande comme en Angleterre.** L'influence de la Couronne se faisoit pas moins sentir en Irlande qu'en Angleterre ; elle y prévalut dans un moment où toutes les circonstances sembloient s'être combinées pour compléter le triomphe de l'indépendance irlandaise. Ce

n'étoit plus au sein de l'esclavage, du tumulte ou de l'anarchie que se déployoient les prétentions des Irlandois. Ils écoutoient la voix de leurs Chefs ; & la sagesse des Conseils présidoit au développement de leurs forces, qui chaque jour croissoient sous les auspices d'une politique éclairée. Ils commençoient à goûter les prémices de la liberté, & tous les membres de l'Etat concouroient aux moyens de la consolider & de l'accroître. Les droits qu'ils avoient recouvrés n'étoient point suffisamment affermis, & ne répondoient pas encore à l'étendue de leur patriotique ambition. Cependant quarante-cinq mille citoyens s'étoient armés pour l'émancipation politique de l'Irlande ; & dans cette armée de braves Volontaires commandés par des Chefs plus ou moins accrédités dans l'opinion publique, il n'en étoit pas un seul qui fût soupçonné d'entretenir des vues contraires ou même étrangères au patriotisme. Le Duc de Leinster lui-même, contre lequel on s'étoit permis des soupçons offensans, déclara publiquement, & de la maniere la

1780.

plus solennelle, qu'il soutiendrait le peuple dans la revendication de ses droits à une constitution indépendante. Mais les Communes d'Irlande ne secundoient point unanimement ces résolutions populaires. Les avis étoient partagés dans cette Chambre, & bientôt la majorité se déclara contre les prétentions du peuple qui refusoit de reconnoître les actes du Parlement d'Angleterre, & qui menaçoit de faire main-basse sur quiconque entreprendroit de les mettre à exécution. Le Procureur-Général avoit dit que l'Angleterre ne se départiroit pas de ses droits, & que, si le peuple s'obstinoit, la contestation ne pouvoit être décidée que les armes à la main. Le sieur Gratham le plus éloquent Orateur de l'indépendance, n'en fit pas moins cette motion. » *Résolu,* » que la Très-Excellente Majesté du » Roi, les Pairs & les Communes » d'Irlande forment la seule puissance capable d'assujettir le peuple irlandois, & de promulguer des loix dans ce Royaume ». Le Procureur - Général répéta sa menace, en ajoutant, qu'il voyoit s'ou-

vrir une scène de carnage & d'hor-  
 reur, dont la seule idée le faisoit  
 frémir. 1780.

Ces débats animés & soutenus de  
 part & d'autre avec beaucoup de  
 fermeté dans la séance du 18 & du  
 19 Avril, offrirent à l'éloquence du  
 sieur Gratham une nouvelle occa-  
 sion de se déployer dans le magni-  
 fique discours qui précéda l'exposé  
 de sa motion. Ce chef d'œuvre mé-  
 rite d'être transmis dans les fastes  
 de l'histoire, & l'on nous saura gré  
 de le présenter sans lacunes & sans  
 mutilations.

Discours  
 patriotique  
 du sieur Grath-  
 am.

» Jamais la Chambre ne s'assem-  
 » bla pour un objet plus important  
 » & plus décisif ; il ne s'agit de rien  
 » moins que de protester aujourd'hui  
 » contre l'usurpation du Parlement  
 » de la Grande-Bretagne, que d'é-  
 » lever de concert & nos mains &  
 » nos voix contre cette usurpation ;  
 » il s'agit de répondre au cri de trois  
 » millions d'habitans qui nous de-  
 » mandent justice ! Dans ce moment  
 » solennel, si le ciel m'eût donné  
 » un fils, on me verroit, comme le  
 » père d'Annibal, le conduire à l'au-  
 » tel pour y faire serment de pro-

**1780.** » téger les droits sacrés du peuple!  
» Ne le dissimulons pas , ce peu-  
» ple a ses droits , & entr'autres  
» celui de nous sommer de les lui  
» conserver. Un cri qui part de plu-  
» sieurs millions de bouches, est un  
» cri puissant ; c'est la voix du ton-  
» nerre ; on a beau chercher à l'é-  
» touffer, elle frappe l'oreille la plus  
» dure. Cette voix vous crie qu'il  
» reste encore beaucoup à faire pour  
» l'Irlande ; que les esprits ne sont  
» pas tranquilles, qu'ils ne sont pas  
» satisfaits ; que si quelque chose  
» peut en calmer l'effervescence,  
» c'est la confiance qu'il est naturel  
» de placer dans cette Chambre  
» gardienne née de la liberté qu'ils  
» réclament. Cette idée consolante  
» fixe sur vous les yeux de la mul-  
» titude qui vous parle ainsi : RAP-  
» PELLEZ la Grande-Bretagne aux  
» notions simples de la justice ; for-  
» cez l'Angleterre à *restaurer* votre  
» liberté politique, en même tems  
» qu'elle *restaure* la liberté de votre  
» commerce : dites-lui que la maniere  
» dont elle vous a dispensé cette der-  
» niere faveur est allarmante ; que  
» le Ministre britannique en vous

Suite du  
discours de  
Graham.

» l'annonçant, n'a pas dit qu'il étoit  
 » *juste*, mais qu'il étoit *expédient*  
 » de vous accorder certains avan-  
 » tages ! Observez - lui que ce mot  
 » *expédient* annonce une réserve  
 » inquiétante, qu'il est fatal dans  
 » la bouche de la Grande - Breta-  
 » gne, qu'il lui a coûté l'Amérique,  
 » qu'il l'a plongée en des fleuves de  
 » sang, en des abîmes de misère  
 » & d'horreur ! Dites-lui : tant que  
 » les réserves tacites enveloppées  
 » dans ce mot *expédient*, existeront,  
 » nous regarderons comme précair-  
 » res les avantages accordés à notre  
 » commerce, parce qu'étant sans  
 » cesse à la disposition de la Grande-  
 » Bretagne, elle peut nous les retirer,  
 » dès qu'elle le jugera à propos. Ajou-  
 » tez que dans cette position, nous  
 » nous regardons comme des esclaves  
 » à qui l'on permet de respirer  
 » un moment, mais qui voyent tou-  
 » jours les fers, dont ils étoient char-  
 » gés, prêts à les accabler de leur  
 » poids. Parlez avec confiance ; la  
 » circonstance est favorable. Un  
 » Dieu, Dieu lui-même a créé pour  
 » nous ce moment de nous émanci-  
 » per ainsi que notre postérité ; ne

1780.

Suite du même discours.

1780. » laissez point échapper ce moment;  
 Suite du même discours. » Gardez - vous sur-tout d'attendre  
 » l'époque dangereuse de la paix;  
 » ce qui seroit paix pour les autres;  
 » seroit guerre pour vous ; la Gran-  
 » de-Bretagne ne croiroit point en  
 » jouir , si elle ne voyoit pas votre  
 » isle humiliée rentrer dans l'escla-  
 » vage ! C'est au nom de tout ce  
 » qui vous est cher , c'est pour l'hon-  
 » neur de votre patrie , pour l'hon-  
 » neur de la nature humaine , par  
 » le souvenir des injustices que vous  
 » avez essuyées , par l'amour que  
 » vous portez à votre postérité ,  
 » que je vous conjure , que je vous  
 » supplie de saisir cette occasion  
 » fortunée , de marquer ce mo-  
 » ment pour celui de votre liberté !  
 » N'en doutez pas , la Grande-Bre-  
 » tagne n'ignore plus que ses pré-  
 » tentions à la suprématie univer-  
 » selle sont une chimere , une absur-  
 » dité. Des légions d'ennemis l'en-  
 » vironnent , la pressent , fondent  
 » sur elle de toutes parts ; sa supré-  
 » matie s'éclipse par tout , la mer  
 » n'est plus son domaine , l'honneur  
 » de ses conseils & celui de son pa-  
 » villon sont également flétris ; elle

a plus d'armées, elle n'a plus de  
ottes, point d'Amiraux, point de  
énéraux; l'engourdissement de  
ndolence caractérise toutes ses  
esures; la division aigrie par les  
vers préside à ses conseils. Il  
en est pas ainsi parmi nous; ce  
moment est l'aurore de nos beaux  
ours; jamais l'Irlande, jamais au-  
un peuple de la terre ne put se  
atter d'avoir un Sénat aussi bien  
omposé que le nôtre; jamais peu-  
le ne fut mieux disposé à secon-  
er les grandes vues de son Sénat.  
Un feu divin embrâse tous les  
œurs; un enthousiasme sacré,  
dont l'antiquité même ne four-  
nit point d'exemple, a converti  
une multitude languissante en un  
peuple fier. Portez les yeux de  
l'imagination au-delà de cette en-  
ceinte, vous verrez quarante mille  
hommes sous les armes attendant  
en silence le résultat de vos déli-  
bérations. Leur vœu est uniforme;  
ils soupirent tous après la liberté.  
La providence semble leur sourire:  
oui, la main de Dieu est visible, je la  
vois, c'est elle qui a tout préparé,  
c'est elle qui va tout consommer !

1780.

Suite du même discours.





» tant pour vous en c  
» Hier, on a demandé  
» teurs de la Couronne si  
» de quinze mille Irland  
» être assujettie en Irland  
» de l'Angleterre? Ils on  
» que oui! c'est à cet excè  
» que votre indiscretion le  
» Vous avez donné des  
» joie immodérée, en o  
» révocation de quelques  
» ques qui vous opprim  
» vous ont cru pleinement  
» où ils ont feint de le c  
» réjouissances anticipées  
» les plus beaux de vo  
» Vous avez cru un infl  
» obtenu, & vous n'avez

vos yeux un édifice qui ne porte ~~sur~~ aucun fondement. En un mot 1780.

« votre situation est étrange ; vous Suite du même discours.

avez un commerce sans liberté,

« Et un Sénat sans Parlement ! Y a-

t-il matière à réjouissance ? Il

est tems que le prestige cesse, il

est tems que vous obteniez une

déclaration positive de vos droits ;

il est tems que vous sentiez que

trois millions d'hommes, formant

un corps de société séparé, ont

à la liberté politique des droits

aussi sacrés que ceux du peuple

anglois. Ces trois millions d'hom-

mes vous demandent cette liberté

par ma voix ; ils la demandent

avec confiance, parce qu'ils res-

pectent leur Parlement, parce

qu'ils le regardent comme l'égal

de celui d'Angleterre ; comme

une assemblée de Sénateurs, dont

Rome se fût honorée, lorsque

Rome faisoit honneur à la nature

humaine.

« Il est possible que les ennemis

de l'Irlande traitent les nobles

efforts du peuple, d'attentats de

la populace ; mais je demande si

les pétitions de dix-huit ou dix-

1780. *Suire du même discours*

» neuf Comtés, sont la voix de la po-  
» pulace ou celle du peuple; je de-  
» mande si vous connoissez d'au-  
» tres constituans que le peuple, si  
» vous devez obéir à d'autres voix?  
» — Mais, dira-t-on, si l'Angle-  
» terre s'obstine, si — Ecartons de  
» vaines terreurs; l'Angleterre peut  
» être obstinée; mais elle n'a pas le  
» don de se multiplier? Fera-t-elle  
» la guerre à vingt-quatre millions  
» de François, à douze millions  
» d'Espagnols, à trois millions d'A-  
» méricains, à trois millions d'Ir-  
» landois? Que peut-elle opposer à  
» tout cela? Dix millions d'hommes  
» courbés sous le poids de deux cens  
» millions sterling de dettes, un éta-  
» blissement de quatorze millions  
» sterling en tems de paix, de vingt-  
» un millions, en tems de guerre. Est-  
» ce avec cette multitude d'entraves  
» qu'elles défiera le genre humain?  
» Au reste, avez-vous reçu des inf-  
» tructions de la part de vos conf-  
» tituans? Lorsque vous vous y con-  
» formerez, vous pouvez faire fond  
» sur leur appui. Déjà vos Juges  
» & vos Commissaires ont donné  
» l'exemple, ils ont cessé de recon-

noître les loix angloises: votre conduite sera-t-elle une censure de la leur? Déjà dix-huit Comtés ont déclaré qu'ils méconnoissoient ces loix. Il y a plus, c'est en se conformant aux instructions du peuple que ce côté de la Chambre. (l'opposition) s'est refusé à ce qu'aucun bill pécuniaire passât avant que nous eussions obtenu un acte déclaratoire. Trahirez-vous les intérêts du peuple? Lui désobéirez-vous? le pourrez-vous impunément? mais, vous dira-t-on encore, vous choisissez pour offenser la Grande-Bretagne, le moment où elle vous donne des preuves de sa bienveillance; vous êtes des ingrats; des ingrats! Oh! je n'admets point de reconnoissance qui m'impose le joug de l'esclavage! vous êtes insatiables; vous demandez sans cesse: nous demandons! quoi? la restitution de ce qu'on nous a pris; le plus cher, le plus saint de nos droits: celui du Roi à la couronne n'est pas plus sacré que celui que nous avons à la liberté! c'est à cette liberté qu'il s'agit aujourd'hui d'élever

1780.

Suite du même discours.

1780. » un temple en Irlande , ou bien  
 Suite du même discours. » vous en élevez un à l'infamie.  
 » Craignez les réflexions , les re-  
 » mords , les regrets impuissans de  
 » la vieillesse ; redoutez les malé-  
 » dictions de vos enfans ; qu'elles ne  
 » vous accompagnent pas dans la  
 » tombe , que l'on ne dise pas d'âge  
 » en âge , de générations en géné-  
 » rations : en 1780 , le Parlement  
 » d'Irlande a été acheté par un Mi-  
 » nistère banqueroutier , des de-  
 » niers d'un trésor vuide ; il s'est  
 » fait un Dieu de l'intérêt , & »  
 » fléchi le genou devant l'idole de  
 » corruption.

» Cette perspective fait frémir !  
 » Encore une fois , au nom de la  
 » Providence qui vous fournit l'oc-  
 » casion , au nom de l'affection que  
 » vous devez à votre postérité , au  
 » nom de tout ce qui constitue le  
 » bien-être , la prospérité d'un peu-  
 » ple , établissez , constatez les droits ,  
 » les libertés de votre pays. Si je  
 » suis pressant , si je parle avec cette  
 » émotion , assurément je n'ai que  
 » votre intérêt en vue ; que celui  
 » de ma patrie. Tout ce que je de-  
 » mande pour moi des faveurs que  
 les

» les hommes dispensent , c'est de  
 » respirer en commun avec tous mes  
 » concitoyens l'air pur qu'on res-  
 » pire sur une terre de liberté. Ma  
 » poitrine sera oppressée , la vie sera  
 » pour moi un fardeau pénible , tant  
 » que je verrai au pied du dernier  
 » de nos payfans un chaînon de la  
 » chaîne britannique ».

1780.

Plusieurs membres appuyèrent la  
 motion du sieur Gratham ; beaucoup  
 d'autres s'élevèrent contre , & les  
 déclamations des uns & des autres  
 n'étoient point faites pour entraîner  
 la Chambre ; mais le sieur Bushe ,  
 quoique partisan de l'opposition  
 éclairée , porta dans la discussion  
 de cette affaire autant d'impartia-  
 lité que de zèle , & le résultat de  
 ses observations , fut de se déclarer  
 contre une motion qui tendoit à  
 justifier le reproche d'ingratitude fait  
 à l'Irlande , à replonger ce Royaume  
 dans ses premiers troubles , à faire  
 naître dans le Conseil de Saint-James  
 le projet de la rendre esclave , & de  
 borner aux termes de la guerre pré-  
 sente les effets de la bienfaisance  
 royale en vers les Irlandois. « En  
 » supposant, dit-il , que l'Angle-

Le sieur  
 Bushe dé-  
 montre les  
 inconvéniens  
 de la motion  
 de Gratham.

1780. » terre dissimulât aujourd'hui son  
 » ressentiment; il faut que le mo-  
 » ment de la paix arrive . . . . Eh!  
 » quel seroit votre fort, si une sœur  
 » irritée, avant de mettre bas les  
 » armes, les tournoit un moment  
 » contre vous? »

La pluralité est contre la motion.

Heurter de front des motions populaires n'est pas le bon parti; le grand secret en pareil cas est de temporiser. On éluda l'effet de la motion du sieur Gratham en gagnant du tems. Ses traits d'éloquence furent oubliés; & le 26 Avril l'affaire ayant été remise sur le tapis, la Chambre vota contre la motion avec une pluralité de quarante-cinq voix. Le lendemain 27, le torrent de l'influence royale suivit son cours ordinaire; on lut pour la première fois, un bill pour accorder des subsides au Roi, & ce bill passa malgré les résolutions antérieures. Les efforts de la liberté ne répondirent point alors en Irlande à l'attente du public; mais ils apprirent aux moindres individus de cette nation, que l'Angleterre n'avoit pas le droit de l'assujettir par ses actes. La connoissance de cette vérité avouée des Servi-

surs même de la Couronne, dispo-  
 soit les Irlandois à de nouvelles  
 entreprises contre l'autorité soit  
 légitime, soit usurpée de l'admi-  
 nistration britannique. L'esprit  
 d'indépendance, ou le sentiment  
 inviolable de leurs prérogatives, de-  
 voit les porter bientôt à des excès  
 ou d'héroïsme ou de révolte qui  
 irent présager la séparation de l'Ir-  
 lande d'avec l'Angleterre. En at-  
 tendant ce moment de crise, les  
 Ministres jouissoient sans prévoyan-  
 ce, de quelques triomphes momen-  
 tanés sur la liberté des deux Royau-  
 mes. Les derniers échecs des anti-  
 ministériels les avoient plongés dans  
 le découragement, & par consé-  
 quent énérvé le ressort du patriot-  
 isme national. Ce relâchement fit  
 craindre aux partisans de l'oppo-  
 sition quelque retour funeste à la con-  
 stitution de la Grande-Bretagne.

Si l'excessive influence de la Cou-  
 ronne & la mauvaise administration  
 des Finances justifioient, à cette  
 époque, les allarmes des véritables  
 Anglois dans l'intérieur des trois  
 Royaumes, rien ne détruisoit leurs  
 espérances au dehors, comme la réu-

1780.

Réunion  
 des Puissan-  
 ces neutres.  
 La Porte sem-  
 ble vouloir  
 entrer dans  
 cette espèce  
 de confédé-  
 ration.



1780.

nion des Puissances neutres dans le parti sage & bien concerté de ne point renoncer à cette neutralité politique, & de s'armer au besoin pour en maintenir les droits, en prévenir les inconvéniens, & forcer l'Angleterre à la respecter. La Porte sembloit entrer dans cette espèce de confédération ; & sur les plaintes de l'Ambassadeur de Hollande, le Reis Effendi avoit fait expédier aux Commandans des ports & forteresses situés le long des côtes, l'ordre de veiller à ce qu'aucun bâtiment neutre ne fût molesté par des corsaires ; & le 13 Février, il fit remettre à tous les Ministres étrangers, copie d'un nouveau règlement de neutralité pour toutes les mers ottomanes.

La Russie invite ces Puissances à seconder le projet d'une neutralité armée.

La Russie manifesta ses dispositions à cet égard, d'une manière encore plus positive ; & le projet d'une neutralité armée fut particulièrement l'ouvrage de cette Puissance. Elle invita par ses Ambassadeurs, la Hollande, le Portugal, la Suede & le Danemarck à faire cause commune avec elle, en leur déclarant qu'elle n'avoit pas moins à

cœur de maintenir la neutralité que l'honneur du pavillon russe, & que s'ils étoient dans les mêmes dispositions, elle desiroit de concourir au succès d'un système avantageux à la navigation en général. Sa Majesté l'Impératrice de Russie fit en même tems une déclaration aux Cours de Londres, de Versailles & de Madrid, où elle se plaignoit de la violation du droit des gens contre ses sujets, dont le commerce & la navigation avoient été troublés plus d'une fois par les sujets des Puissances belligérantes. Dans cette espèce de manifeste, elle exposoit aux yeux de l'Europe les principes sur lesquels elle vouloit diriger l'exécution de son plan de neutralité armée, qui se réduisoit aux cinq articles suivans.

1°. Que tous les vaisseaux neutres doivent naviguer librement d'un port à l'autre, & même sur les côtes des Puissances actuellement en guerre..

2°. Que les effets appartenans aux sujets des Puissances belligérantes, seront libres dans les navires neutres,

1780. les seules marchandises de contrebande exceptées.

3°. Que Sa Majesté l'Impératrice, s'en tiendra strictement à tout ce qui a été stipulé par les articles X & XI de son traité de commerce avec la Grande-Bretagne, concernant la manière dont on doit en user avec toutes les puissances belligérantes.

4°. Que pour ce qui concerne un port bloqué, on ne doit véritablement regarder comme tel, qu'un port si bien fermé par un nombre fixe de vaisseaux appartenans à la Puissance ennemie, qu'on ne puisse tenter de s'y introduire sans un danger évident.

5°. Enfin, que les principes ci-dessus posés doivent servir de règle dans les procédures, & lorsqu'il s'agit de prononcer sur la légitimité des prises.

Armement  
de la Russie.

Pour assurer & maintenir les droits de son pavillon souvent lésés pendant cette guerre, Sa Majesté Impériale ne se borna pas à de vaines négociations avec les Puissances européennes; elle faisoit équiper à

Cronstadt quinze vaisseaux de ligne & cinq ou six frégates. On écrivoit de Pétersbourg, qu'avant deux mois, l'armement russe seroit en état de mettre à la voile.

---

1780.

Ces préparatifs d'une défense légitime en cas d'insulte de la part des Puissances belligérantes, donnoient le plus grand poids aux déclarations de la Russie. Les Cours de Stockolm & de Copenhague accédèrent au projet d'union pour le maintien de la neutralité & la protection de leur commerce. Elles armèrent en conséquence chacune dix vaisseaux de ligne & six frégates, qui, dès le mois de Mai, n'attendoient que le premier ordre pour être employés. Ces précautions de la Russie & des autres Puissances neutres, n'allarmoient ni la France ni l'Espagne, & ces deux Cours répondirent au Manifeste de l'Impératrice, que la guerre dans laquelle elles se trouvoient engagées, n'ayant d'autre objet que la liberté des mers, elles voyoient avec satisfaction Sa Majesté Impériale adopter le même

La Suede & le Danemark accèdent au projet d'union. La France & l'Espagne n'en font point allarmées.

**1780.** principe, & se montrer résolue à le soutenir.

Interprétation donnée au manifeste de l'Impératrice de Russie.

Cette déclaration de la Cour de Pétersbourg & particulièrement un Mémoire de cette Cour à Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux, dérangeoient absolument le système accrédité par le Ministère britannique, concernant la Russie & la Hollande. Ce Mémoire sembloit dire aux Hollandois : unissez-vous à la Russie, & l'on ne vous fouillera plus, on ne saisira plus vos marchandises. La déclaration démentoit formellement l'annonce tant de fois répétée dans les papiers anglois, d'un secours puissant envoyé par l'Impératrice. Il paroissoit à la lecture de ces deux pieces qu'en invitant à la neutralité toutes les Puissances maritimes de l'Europe, l'intention de cette Souveraine étoit d'abandonner l'Angleterre à la discrétion de ses ennemis, si elle différoit plus longtemps à remplir le vœu des nations européennes, à reconnoître l'indépendance de l'Amérique. Telle fut l'interprétation donnée généra-

lement aux deux pièces émanées  
du cabinet de Peterfbourg.

---

---

1780.

Une paix générale, ou l'alliance des Hollandois, étoit l'unique ref-  
source de l'Angleterre dans ce  
moment de crise; mais elle atten-  
doit pour mettre un terme à la  
guerre, qu'elle fût à son dernier  
période d'épuisement; & c'étoit  
moins que jamais l'intérêt des Hol-  
landois de s'allier avec la Grande-  
Bretagne. Ils venoient d'accéder  
au projet d'une neutralité armée,  
dont l'exécution pouvoit les affran-  
chir des vexations britanniques, ou  
leur faciliter le succès des repréfailles  
dans le cas d'une rupture ouverte.  
Cette considération auroit au moins  
dû éclairer le Cabinet de Saint-Ja-  
mes sur la nécessité de suspendre,  
dans cette circonstance, les voies  
de fait contre les Puissances neutres;  
mais à l'époque du manifeste, ou  
plutôt du code maritime, où la  
Russie établissoit comme une loi que  
les vaisseaux libres rendent libres  
les effets dont ils sont chargés, les  
Anglois arrêterent plusieurs navires  
hollandois, & saisirent des mar-  
chandises, dont le transport ne fut

Conduite  
imprudente  
de l'Angle-  
terre dans ce  
moment de  
crise.

1780.

jamais interdit aux neutres par les traités. Pour justifier ces violences, ils alléguoient l'opiniâtreté des Etats-Généraux dans le refus des secours si vivement sollicités par le Chevalier York, & la déclaration du Roi d'Angleterre qui rangeoit les Hollandois dans la classe des neutres non privilégiés. En conséquence de ce refus qui n'étoit le violement d'aucun traité, & de cette déclaration où Sa Majesté Britannique s'arrogeoit des droits qu'elle n'avoit pas, les Anglois se permirent ouvertement & sans autre prétexte, les voies de fait les moins légitimes contre les vaisseaux de la République. Ces nouveaux excès devoient hâter l'instant d'une rupture déjà projetée dans le Conseil de Leurs Hautes Puissances, & suffisamment justifiée par des vexations, dont l'Angleterre ne contestoit l'illégitimité, que pour en éluder la réparation. Mais de tous les outrages faits au pavillon des Provinces-Unies, le plus éclatant & le moins tolérable avoit été l'attaque des navires escortés par le Comte de Byland,

Chef d'Escadre de la marine hollandoise.

1780.

Ce Commandant étoit dans la Manche avec son convoi lorsqu'il aperçut, le 30 Décembre, plusieurs vaisseaux qui suivoient la même route que les siens. C'étoit une escadre angloise aux ordres du Commodore Fielding, qui sur le champ mit à la mer une de ses chaloupes, avec des Officiers chargés de visiter le convoi hollandois. Le Comte de Byland leur montra l'acte signé de tous les Patrons des bâtimens marchands, par lequel ils déclaroient n'avoir à bord de leurs navires aucune marchandise de contrebande; & lui-même garantit sur son honneur l'exactitude de leur déclaration. Ne pouvant rien obtenir des Officiers anglois, il envoya son Capitaine au Commodore qui persista dans sa première demande. Quoique très-inférieur en forces, le Comte de Byland fit ses dispositions pour une résistance vigoureuse, & toute la nuit fut employée aux manœuvres préliminaires d'un combat. Le lendemain matin, le Commodore Fielding ayant détaché

L'escadre du Comte de Byland est insultée par le Commodore Fielding.



1780. ses chaloupes avec ordre aux  
 mêmes Officiers , de tenter la  
 visite , le Comte de Byland leur  
 tira deux coups à boulet, qui sus-  
 pendirent leur marche. Aussitôt on  
 hissa de part & d'autre le signal du  
 combat, & les deux escadres com-  
 mencèrent à se canonner. Mais con-  
 sidérant le danger d'une action où  
 les Anglois avoient, comme on l'a  
 dit, la supériorité du nombre, le  
 Commandant hollandois la discon-  
 tinua, & fit signal à ses vaisseaux  
 de guerre d'amener pavillon, ce  
 qui fut exécuté sur le champ. Tan-  
 dis qu'ils se rassembloient autour  
 de lui pour constater la violence  
 exercée par les Anglois au mépris  
 des traités, il vit paroître le Capi-  
 taine Marshall qui venoit l'infor-  
 mer, de la part du Commodore  
 Fielding, qu'il étoit libre de se  
 rendre à sa destination avec tous  
 ses vaisseaux de guerre. Le Comte  
 de Byland déclara qu'il n'abandon-  
 neroit point son convoi, & qu'il  
 vouloit l'accompagner à la rade de  
 Spithéad, où il arriva le 4 Janvier  
 avec l'*Argo* & le *Faucon*, après  
 avoir ordonné aux Capitaines Nau-

man & Mulder de poursuivre leur route vers les Indes occidentales. 1780.

Cette violence exercée contre la navigation & le commerce des Hollandois ne pouvoit manquer d'exciter de vives plaintes. Les propriétaires des sept navires amenés à Ports-Mouth par l'escadre du Commodore , avoient présenté une requête aux Etats - Généraux qui réclamèrent en leur nom la prompte restitution de ces prises , & une satisfaction proportionnée à l'insulte que venoit de recevoir le pavillon de la République ; mais la Cour de l'Amirauté d'Angleterre ne tint aucun compte de ces réclamations ; les navires furent déclarés de bonne prise, & leurs cargaisons condamnées comme effets de contrebande. Cette décision contraire au traité de 1674 , parut injurieuse à toutes les Puissances neutres , & à la Russie en particulier. Bien loin d'approuver en cette circonstance la conduite des Anglois , comme ils affectoient de le débiter , elle vit dans ce procédé une violation manifeste du droit des gens , un attentat contre la souveraineté des Puissances.

Suite de  
cette affaire.

1780.

La Hollande se détermine enfin à de justes représailles.

sances indépendantes. La détention des bâtimens enlevés par le Commodore Fielding fut peut-être ce qui décida le plan de la neutralité armée.

La République de Hollande étoit plus intéressée qu'aucune autre Puissance à l'exécution de ce projet; elle y acquiesça par le double motif de l'intérêt & d'une juste vengeance; mais les témoignages de son ressentiment contre l'Angleterre ne devoient pas se borner à cette accession. Dès que, par les dépositions des témoins interrogés dans le Conseil de Guerre, où la conduite du Comte de Byland venoit d'être examinée, il fut reconnu que ce Chef-d'Escadre n'avoit point outrepassé ses instructions lors de sa rencontre avec le Commodore Fielding, leurs Hautes Puissances s'occupèrent enfin sérieusement des moyens de représailles les plus efficaces, contre une agression où toutes les loix de la mer étoient manifestement transgressées.

Effets de cette résolution.

Il y eut des conférences à la Haye entre le Duc de la Vauguyon, le Vicomte de la Herreria & le Grand

**Pensionnaire de Hollande.** Le résultat des premières négociations entre les Etats-Généraux & les Cours de Versailles & de Madrid, fut de la part de Sa Majesté Catholique, un ordre formel de hâter l'expédition du procès des bâtimens hollandois arrêtés dans le détroit, de les traiter avec condescendance, & de les relâcher en considération de sa constante amitié pour Leurs Hautes Puissances. La bienveillance de Sa Majesté Très-Chrétienne se manifesta par la suppression du droit de quinze pour cent, auquel étoient assujetties les marchandises de la Hollande, à leur entrée dans les ports de France. Les Etats-Généraux répondirent à ces témoignages d'affection, en rejetant avec plus de confiance & d'irrévocabilité, les demandes toujours plus fieres & plus menaçantes de l'Ambassadeur d'Angleterre. Ils tinrent la main sur-tout à l'exécution de l'ordonnance peu respectée jusqu'alors, qui faisoit défense à tous les sujets de la République d'entretenir aucune liaison avec les Anglois de Gibraltar, sous peine d'encourir l'indignation

1780.

de Leurs Hautes Puissances, & de payer une amende de dix mille florins. Mais pour détourner les fâcheux effets qui pouvoient résulter de cette opposition aux vœux de la Grande-Bretagne, à ses prétentions & même à ses espérances, il falloit développer les efforts & les ressources d'une Puissance respectable par ses forces maritimes, & mettre la République dans un état de défense imposant, qui la rassurât sur l'issue d'une guerre désormais regardée comme inévitable. On accéléra en conséquence l'armement déjà commencé de cinquante-deux vaisseaux de grandeurs différentes; & les Etats respectifs des sept Provinces convinrent enfin unanimement d'accorder des convois à tous les navires marchands portant pavillon hollandois. Pour les faire jouir efficacement & sans retard de la protection de l'Etat, il fut réglé par une ordonnance qu'aucun vaisseau appartenant à des sujets de la République, ne pourroit mettre en mer, avant que d'avoir délivré au Collège de l'Amirauté de son ressort, le troi-

sième homme de son équipage. Il n'y eut d'exception à cette loi, qui soumettoit les Armateurs & les Capitaines réfractaires à une amende de six cens florins, qu'en faveur des bâtimens employés aux différentes pêches, & des vaisseaux de la Compagnie des Indes, où il falloit surtout se prémunir contre les attaques de l'Angleterre. Les Etats-Généraux sentoient cette nécessité, & , avant toutes choses, la République pourvut à la sûreté des isles & des forts dans les Indes orientales; un corps de troupes considérable s'embarqua sur des vaisseaux de guerre équipés pour cette destination. Ainsi la Puissance de l'Europe la plus intéressée à se renfermer dans les bornes d'une exacte neutralité, alloit en sortir pour venger des affronts & repousser des outrages encore moins tolérables que les fléaux d'une guerre ouverte.

On conçoit que si l'Angleterre s'attira le reproche d'avoir violé le droit des gens avec les Puissances neutres, elle dut encore moins respecter ce droit avec les Puissances.

Droit des  
gens violé de  
la part des  
Anglois.

1780.

sances belligérantes. Le premier Mai, sur les cinq heures du soir, le vaisseau françois le *Sartine*, freté par le Gouvernement de Madras, pour amener en France M. & Madame de Bellecombe, & une partie de l'Etat Major & de la garnison de Pondichery, avoit rencontré dans le Sud du cap Saint-Vincent, le vaisseau anglois le *Romney*, de cinquante canons, commandé par le Capitaine *Home*. A six heures, le Capitaine d'Allès voulant faire connoître qu'il avoit à son bord un Officier de marque, arbora pavillon de cartel avec un guidon au grand mât. Le vaisseau anglois se trouvoit à portée de faire feu ; il tira un premier coup qui bientôt fut suivi de toute la volée chargée à boulets & à mitraille. Le Capitaine du *Sartine* fut tué, ainsi que deux hommes du régiment de Pondichery. Ce procédé contraire au droit des nations, porta l'étonnement dans tout l'équipage du *Sartine* qui amena son pavillon & ses voiles, dans l'espérance de faire taire la batterie du *Romney*, dont le feu n'en conti-

pas moins. Enfin, un canot  
lois fut mis à la mer avec plu-  
rs Officiers. Arrivés à bord du  
Teau françois, ils affectèrent de  
surprise de se trouver sur un  
Teau de cartel ; & alléguèrent

1780.

raisons aussi vagues que foi-  
s, pour excuser l'indigne pro-  
cé de leur Capitaine. Cependant  
Bartine horriblement maltraité,  
oit quatre pouces d'eau par heu-  
& ce ne fut pas sans courir  
nouveaux dangers, qu'il par-  
t à gagner la baie de Cadix,  
il mouilla le 3 Mai, après une  
igation d'environ dix mois.

Ce même droit des gens ne fut  
res moins offensé par le traite-  
nt barbare fait aux Officiers  
vaisseau françois le *Prothée*,  
nt la belle défense méritoit plus  
gards de la part du Contre-Ami-

Digby, leur vainqueur. Non-  
lement ils furent dépouillés de  
is leurs effets ; mais, ce qui est  
is exemple, ils ne purent obte-  
la permission d'écrire à leur  
nille, pour se procurer quelques  
oucissemens dans leur pénible  
tention. La relation infidèle du



1780.

combat qui l'avoit précédée, un outrage encore plus sensible Officiers & à l'équipage de ce seau ; toute la Marine françoise indignée. Dans ce compte par la Gazette de la Cour de dres , on cachoit avec affect que le Prothée s'étoit battu tre cinq vaisseaux de ligne, ne se rendit qu'à la dernière mité , & qu'il étoit en si mauvais état qu'il fallut le remorquer dans le port ; mais la relation angloise fut bientôt démentie par cet exposé plus exact.

Combat du  
Prothée contre  
cinq vaisseaux  
anglois.

Les vaisseaux du Roi le *P* & l'*Ajax*, la frégate la *Charmante* & la corvette l'*Argus*, commandés par le Vicomte du Chilleau sieur Bouvet, le Baron Hage & le Chevalier de Trobriand, escortoient douze voiles de France, lorsqu'à la matinée du 23 Février, parant à dix degrés de latitude N Sud de l'isle de Madere, la frégate signala une escadre anglaise qui chassoit le convoi. Le Chilleau fit signal aux bâtimens sous ses ordres, de se rallier

ordre la route du Nord-Nord-  
 est. Il courut largue jusqu'à  
 eut dans l'intention d'attirer  
 l'ennemie le plus loin pos-  
 sible du convoi françois ; lorsqu'il  
 eut en sûreté, il revint au plus  
 près du vent. Sa manœuvre fut  
 approuvée de toute l'escadre ; mais  
 un accident l'empêcha d'en tirer  
 tout. La marche du *Prothée*  
 fut d'être ralentie par la chute  
 d'un petit mât de hune qui déchira  
 une voile de misaine & embarrassa  
 l'avant du vaisseau. Les enne-  
 mis l'atteignirent, & sur les deux  
 heures il fut attaqué par la *Réso-*  
*lution*, vaisseau de soixante-qua-  
 tre canons, qu'il combattoit avec  
 avantage, lorsque deux autres vais-  
 seaux de même force, le *Bedford*  
 & le *Marlborough*, vinrent le ca-  
 ver de l'arrière. Toutes les ma-  
 niuvres du *Prothée* furent bientôt  
 dérangées & ses voiles mises en piè-  
 ge. Il n'étoit déjà plus en état de  
 gouverner, lorsque le *Raisonné*  
 & l'*Invincible* se joignirent aux trois  
 autres vaisseaux de ligne, & for-  
 mèrent enfin le *Prothée* à se rendre,  
 après un combat d'une heure &

1780.

1780.

demie. Il avoit soutenu en tems le feu de cinq vaisseaux soixante - quatorze canons, trouvoit dans un tel délabrement la fin de l'action, que les ennemis employèrent deux jours à le ramener ; encore fallut-il le remorquer jusqu'au port.

La frégate  
la *Charmante*  
vient se per-  
dre à la vue  
de Brest.

La *Charmante* avoit pris dès le commencement de l'action elle fut poursuivie à diverses reprises, par des vaisseaux anglois, auxquels elle eut le malheur d'échapper. Cette frégate ayant rangé de près la chaussée des Saints, vint à perdre à la vue du port de Brest & la majeure partie de l'équipage fut engloutie pour ne plus reparaître. La Marine eut à regretter cette occasion d'excellens Matelots & plusieurs Officiers d'un mérite déjà signalé. De ce nombre fut Mengaud, Commandant de la frégate submergée. On fut qu'au moment du naufrage, il s'étoit tenu sur des ballots de foin à côté d'un Soldat de sa compagnie ; qui furent renversés tous les deux par un coup de mer ; que M. Mengaud ne reparut plus, & qu'il

Soldat revenu sur l'eau, se saisit ~~de~~ l'une vergue flottante à laquelle il se tint attaché assez longtems pour attendre du secours. 1780.

La triste fin de la Charmante, & la prise du vaisseau le Prothée, furent deux événemens fâcheux pour la Marine de France ; mais

La frégate  
angloise le  
Leviathan  
éprouve le  
même sort.

ses malheurs particuliers étoient au moins balancés par les désastres de la Marine angloise. Sans parler du *l'Amillies* & du *Bienfaisant*, presque entièrement fracassés à la vue de Plymouth dans une tempête, où les seuls équipages furent épargnés,

la frégate le Léviathan qui, avec le Charon, escortoit la flotte de la Jamaïque, venoit de couler bas par le degré de latitude quarante, longitude quarante-cinq. La car-

Le convoi  
de la Jamaï.  
que, qu'elle  
escortoit, est  
dispersé par  
une tempête.

gaison de ce vaisseau de guerre, chargé en grande partie des richesses de Saint-Ferdinand d'Omoa, étoit évaluée à quatre cens mille livres sterling ; elle fut engloutie avec le Léviathan, dont on ne sauva que l'équipage. Ce naufrage ne fut que le prélude d'un autre désastre encore plus grand. A l'entrée de la Manche un coup

1780.

de vent sépara les trente-six voiles, dont la flotte étoit composée ; il en périt douze ou quinze, & de ce nombre fut le *Lord-Howe*, qui jeté sur des sables, échoua derrière l'isle de Wight.

Soixante  
bâtimens ve-  
nus de Saint-  
Domingue  
entrent dans  
les ports de  
France.

A cette époque, soixante bâtimens venus de Saint-Domingue, entroient dans les ports de France, sous la protection du *Tonnant*, & des frégates la *Nymphe* & l'*Hirondelle*. Ce riche convoi, estimé vingt-cinq ou trente millions, n'avoit souffert aucun dommage dans la traversée. L'arrivée de cette flotte marchande fut un événement très-heureux pour le commerce, & ne le fut guères moins pour la Marine royale, à laquelle elle fournit un nombre suffisant de Matelots, pour compléter les équipages des vaisseaux destinés à soutenir l'honneur du pavillon françois contre l'armée britannique de la Manche. Quoique forte de quarante-six vaisseaux y compris les frégates, cette armée ne pouvoit se comparer à la nôtre, tant pour le nombre, que pour la solidité des bâtimens. Ceux des Anglois étoient en grande partie

tie de vieilles machines hors d'état de combattre les flots dans un voyage de long cours , & c'étoit la raison qui les faisoit employer en Europe ; mais falloit-il opposer moins de résistance aux efforts d'une artillerie foudroyante , qu'aux vagues les plus courroucées de la mer Atlantique ? Cette réflexion bien naturelle , fit soupçonner aux observateurs , que l'intention de l'Angleterre étoit d'éviter , cette année comme les précédentes , une affaire générale & décisive.

. Traîner la guerre en longueur , n'étoit pas un parti qui dut sauver la Grande-Bretagne , & ce n'étoit point en Amérique qu'elle pouvoit espérer désormais de la terminer heureusement. Dans l'affreuse crise où se trouvoient les Anglois , la politique ne leur offroit de ressources que dans la paix ; mais le comble de l'imprudence fut d'étendre le théâtre de la guerre hors des limites de l'Europe. Leurs plus sages spéculateurs avoient compris la nécessité d'y concentrer leurs efforts , ou de les développer dans les autres parties du monde contre

1780.

La flotte angloise de la manche , est composée en grande partie de vieux vaisseaux.

Que l'intérêt de l'Angleterre étoit ou de faire une paix générale , ou de tourner toutes ses forces contre la France & l'Espagne.

1780.

la seule Maison de Bourbon. Le Général Conway démontra cette nécessité dans l'éloquente introduction du bill qu'il communiqua le 6 Mai à la Chambre des Communes. C'étoit un plan de conciliation entre l'Angleterre & l'Amérique, où la première étoit invitée à se désister absolument de toute prétention à la souveraineté des Colonies. Mais le Ministère ne pouvoit goûter ce conseil, & l'Angleterre devoit se consumer en armemens pour l'Amérique, où ses succès même concouroient à son épuisement.

Ses succès  
dans les Indes  
occidentales;

On ne peut disconvenir qu'elle n'en ait eu d'assez marqués dans les Indes occidentales. L'escadre du Contre-Amiral Hyde Parker, Commandant en chef des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, aux Isles sous le Vent, s'étoit signalée dans ses croisières par une assez grand nombre de prises, dont la liste présentait trois frégates françaises aux ordres de M. de Marigny : savoir, la *Blanche* de trente-six canons, la *Fortune* de quarante-deux, & l'*Ellis* de vingt-

huit. La même escadre prit en ou-  
 tre onze bâtimens tant françois 1780.  
 qu'espagnols ; & le Contre-Amiral  
 Rowley eut la principale gloire de  
 cette expédition qui , il faut l'a-  
 vouer , balançoit les plus brillans  
 succès de M. de la Motte-Piquet ;  
 mais le Commandant françois avoit  
 fait respecter notre pavillon dans  
 ces parages , avec des forces bien  
 inférieures à celles de Parker , du  
 moins jusqu'à l'arrivée du Comte de  
 Guichen. M M. de Grasse & de  
 Vaudreuil en avoient également  
 soutenu la gloire , toutes les fois  
 que la prudence leur permit de  
 tenter quelque entreprise , ou de  
 s'opposer à celles de l'ennemi. Le  
 13 Mars , la fortune parut offrir  
 à M. de la Motte-Piquet une belle  
 occasion de signaler sa valeur &  
 son habileté dans les combats de  
 mer. Etant sorti de Fort-Royal  
 avec quatre vaisseaux de ligne , &  
 un convoi de trente voiles , il ren-  
 contra aux atterrages de Saint-Dom-  
 ingue , trois vaisseaux de ligne  
 ennemis , se mit à leur poursuite ,  
 les atteignit & commençoit à les  
 combattre quoique séparé du reste

Danger que  
 court M. de  
 la Motte-Pi-  
 quet.



1780.

de son escadre, qui n'avoit pu le suivre que de loin dans cette chasse. Il étoit survenu un calme, & la marche des trois vaisseaux séparés de l'*Annibal*, fut tout-à-coup suspendue; ainsi M. de la Motte-Piquet se vit un moment à la discrétion de l'ennemi. Heureusement qu'il parvint à se tirer de ce mauvais pas à l'aide de sa chaloupe & de ses canots. Quoique blessé grièvement à la poitrine, il chercha le lendemain à renouer la partie; mais les Anglois s'étoient renforcés de trois vaisseaux, & le Chef-d'Escadre françois gagna le Cap, où son convoi l'avoit précédé.

Choc des  
deux esca-  
dres sous  
MM. de Gui-  
chen & Rod-  
ney.

Comme on l'a dit, l'arrivée de M. de Guichen aux Antilles avoit déconcerté les projets des Amiraux Rodney & Parker, dont les escadres s'étoient réunies à la Barbade dans les premiers jours d'Avril. Ils sembloient méditer une expédition contre quelques-unes de nos îles, & déjà ils avoient rassemblé des troupes pour en former un corps d'armée; mais à l'approche de l'escadre françoise, elles furent renvoyées à leurs stations

respectives, où l'ennemi parut vouloir se tenir sur la défensive. Ce n'étoit qu'une feinte, & la mission de l'Amiral Rodney étoit de combattre cette escadre ou de la forcer à l'inaction. 1780.

En effet, le Comte de Guichen ayant appareillé de la Martinique le 13 Avril, avec vingt-trois vaisseaux de ligne, un vaisseau de cinquante canons, trois frégates, un lougre, un cutter & trois mille hommes de débarquement aux ordres du Marquis de Bouillé, l'escadre angloise qui en eût connoissance, se trouva prête à mettre à la voile, & le 16 du même mois, elle parut devant la rade de Saint-Pierre. Le lendemain 17, elle accepta le combat sous le vent de la Dominique. L'action avoit commencé à une heure après midi ; à cinq heures les ennemis serrèrent le vent, & la nuit favorisa leur retraite ; le Comte de Guichen resta maître du champ de bataille. Comme l'escadre angloise ne reparut point le 18, le Commandant françois la poursuivit pendant quelques jours ; mais se voyant trop

1780.

près de Sainte-Lucie pour espérer d'attirer l'Amiral Rodney dans un second combat ; d'ailleurs ne craignant plus d'être inquiété dans l'expédition qu'il avoit en vue, il porta sur la Guadeloupe, où, sans laisser tomber l'ancre, il déposa les malades & les blessés, qui montoient à sept ou huit cents hommes. La seule *Iphigénie* mouilla quelques heures à Basse-Terre, où MM. de Grasse & de Saint-Simon descendirent un moment pour visiter les hôpitaux. La flotte qui étoit toujours sous voiles, prit la route du Nord de l'île, ce qui fit croire que M. de Guichen alloit attaquer Saint-Christophe, dont la garnison composée d'un seul régiment & de quelques milices, n'étoit point en état de se défendre contre vingt-trois vaisseaux & trois mille hommes de nos meilleures troupes.

Second  
échec de la  
flotte de Rod-  
ney.

Notre flotte avoit peu souffert dans la journée du 17, celle de l'Amiral Rodney fut beaucoup plus maltraitée ; il eut plusieurs vaisseaux désarmés, & de ce nombre fut le *Prince-Royal*, de quatre-vingt-dix canons ; que Parker ne put

dre contre M. de Retz & ~~le Prince de Conti~~  
 ier, Capitaines du *Vengeur* & *Artésien*. Ce dernier vaisseau  
 1780.

t acharné pendant toute l'ac-  
 fur le Prince-Royal, qu'il  
 fit à une telle détresse, qu'il  
 le remorquer hors de la ligne  
 : la fin du combat. Ce ne fut  
 ins beaucoup de frais que l'es-  
 : angloise parvint à se réparer.  
 remit à la voile dans les pre-  
 : jours de Mai, & le 15, la  
 te la *Brune* ayant découvert  
 tte françoise, vint en donner  
 à l'Amiral, qui croisoit alors  
 les parages de la Martinique.  
 e champ il ordonna le signal  
 une chasse générale. Suivant  
 elations angloises, la seule di-  
 de l'Amiral Rowley eut part  
 econd combat. Elle étoit com-  
 de sept vaisseaux doublés de  
 e, & qui par conséquent étoient  
 eurs voiliers que les autres.  
 rivèrent à portée de l'arrière-  
 : & du centre de notre armée,  
 laquelle ils s'engagèrent dans  
 ombat très-inégal. Un calme  
 enchaînoit alors le reste de  
 te angloise, & la mettoit par

1780.

conséquent hors d'état de secourir la division de Rowley , dont les sept vaisseaux désarmés , & particulièrement le Conqueror & le Cornwall , furent conduits à la remorque jusqu'à Sainte-Lucie.

Alarmer de  
la Jamaïque.

Ce double échec de l'Amiral Rodney n'étoit pas d'une augure favorable pour le reste de la campagne , & le début du Général françois porta l'alarme dans toutes les Îles sous le Vent ; le nom de Guichen n'y fut pas moins redouté cette année , que l'avoit été celui du Comte d'Estaing l'année précédente. La Jamaïque , toujours sans défense , ou du moins toujours bornée à des forces insuffisantes , trembloit que le nouveau Commandant n'effectuât contre elle l'attaque , dont son prédécesseur avoit formé le plan ; les craintes de l'Angleterre & les menaces de la France ne devoient point se réaliser dans cette île. La Jamaïque ne fut le théâtre d'aucun événement bien funeste , du moins relativement à la guerre ; mais à défaut d'autres ennemis , les élémens parurent s'être ligüés pour sa ruine. Un coup

de vent furieux qui s'éleva le 23 <sup>1780.</sup>  
 Février, sur les onze heures du soir, avoit si prodigieusement enflé la mer dans ces parages, que dans la matinée du lendemain tous les vaisseaux de la rade furent successivement emportés par les vagues. Le port se trouva bientôt couvert de débris, & il n'y eut pas un seul bateau qui échapât à la destruction. Toutes les maisons voisines du rivage se ressentirent plus ou moins de ce désastre. Le canal qui communiquoit avec la crique fut comblé ; tout présentoit l'image de la désolation & de la ruine. Un jour ou deux avant ce terrible événement, on avoit observé dans le barometre & dans le thermometre des variations subites & jusqu'alors inconnues qui supposoient une grande révolution dans l'atmosphère. Vingt-huit bâtimens périrent dans cette tourmente, dont l'histoire de la Jamaïque n'offre point d'exemple.

Telle étoit, au commencement de la campagne, la position respective des Puissances belligérantes dans les Indes occidentales. Celle des

Nouvelles  
tentatives  
contre Char-  
les-Town,

1780.

Anglois dans l'Amérique septentrionale, sembla d'abord vouloir prendre une face nouvelle & plus heureuse. Le nombre des prises & reprises faites par l'escadre d'Arbuthnot, se montoit à plus de quarante navires, même avant son départ de New York pour l'expédition secrète, dont il devoit partager la gloire avec le Général Clinton. On apprit enfin qu'en appareillant de Sandy - Hook, ils avoient fait voile pour Charles-Town & qu'une seconde tentative contre cette capitale de la Caroline méridionale, étoit l'objet de leur formidable armement. Cette navigation ne fut point heureuse; la tempête dispersa plusieurs de leurs vaisseaux & en submergea quelques-uns; la Défiance qui montoit soixante-quatre canons, fut du nombre des vaisseaux naufragés. Il fallut jeter à la mer sept cens chevaux pour prévenir la disette absolue du fourrage. Enfin l'armée arrive à James's-Island à l'entrée du port de Charles-Town; mais cette ville nouvellement fortifiée sous la direction des Ingénieurs françois,

est défendue par une nombreuse garnison, & couverte par un corps de six mille hommes parfaitement retranchés ; il est aisé de voir que les Américains vont faire la plus vigoureuse résistance. Les forces navales qui mouilloient devant Charles-Town consistoient en cinq frégates, un vaisseau de soixante canons, plusieurs brigantins & quelques galeres. Clinton n'espéra point de réduire cette place, s'il ne renforçoit son armée. En conséquence il fit expédier au Brigadier-Général Paterfon l'ordre de lui amener un renfort de quatre mille hommes qu'il avoit mis en réserve dans la Géorgie. Ces lenteurs nécessaires renvoyèrent jusqu'au mois d'Avril le siège de Charles-Town, dont on n'avoit point encore fait les approches dans les derniers jours de Mars. Le débarquement n'eut lieu que le 29 de ce mois, & la tranchée fut ouverte dans la nuit du surlendemain. Il n'avoit fallu que huit jours pour mettre les batteries en état de jouer, & il n'en fallut pas davantage pour rendre Arbuthnot maître du port. Le 10

1780.



**1780.** Avril, les Généraux anglois concertèrent cette sommation qu'ils envoyèrent au Major-Général Lincoln, Commandant de Charles-Town.

Sommation  
faite au Gé-  
néral Lin-  
coln.

» Sir Charles Henri Clinton &  
» le Vice-Amiral Arbuthnot, ré-  
» pignant à l'effusion du sang &  
» aux détresses inévitables qui doi-  
» vent résulter d'un assaut général,  
» pensent qu'il est de l'humanité d'a-  
» vertir la ville & la garnison de  
» Charles-Town, des ravages & de  
» la désolation, dont elles sont me-  
» nacées. On offre aux habitans  
» l'alternative, ou de sauver leur  
» vie & ce qu'il leur appartient dans  
» l'enceinte de la ville, ou d'en  
» passer par les conséquences fatales  
» de la canonnade & de l'assaut. Si  
» la place, dans une sécurité trom-  
» peuse; si le Gouverneur, par  
» une indifférence coupable pour  
» le sort des habitans, différoient  
» de se rendre; si l'on détruisoit  
» les magasins publics ou les vais-  
» seaux, le ressentiment d'une sol-  
» dateſque irritée peut s'allumer;  
» mais ces offres dictées par la  
» compassion ne pourront jamais

» être renouvelées. Les Comman-  
 » dans respectifs qui somment la 1780.  
 » ville par la présente, ne craignent  
 » point que l'on prenne un  
 » parti aussi téméraire que ce-  
 » lui d'une longue résistance ; ils  
 » s'attendent au contraire à voir  
 » ouvrir les portes, à se voir reçus  
 » avec ce degré de confiance qui  
 » fera le présage d'une réconcilia-  
 » tion ultérieure ».

Voici dans quels termes le Général Lincoln répondit à cette sommation :

» Messieurs, il s'est écoulé soi- Sa réponse.  
 » xante jours depuis qu'on a su  
 » que vos intentions à l'égard de  
 » cette ville étoient hostiles : pen-  
 » dant tout ce tems on au-  
 » roit eu celui de l'abandonner ;  
 » mais le devoir & l'inclination con-  
 » courent à indiquer combien il  
 » est convenable de la défendre  
 » jusqu'à la dernière extrémité ».

Le lendemain les batteries an- Siège de  
 gloises furent ouvertes, & le feu des Charles-  
 ouvrages avancés de l'ennemi ne Town.  
 tarda pas à se ralentir. Quelques  
 jours après, quatorze cens hommes  
 se détachèrent pour couper aux

1780.

assiégés toute communication avec les dehors de la place ; & le Lieutenant-Colonel Webster eut ordre de l'investir du côté de la rivière Cooper ; ce qui ne pouvoit s'effectuer sans la défaite préliminaire d'un corps de cavalerie américaine, dont l'attaque fut confiée avec tout le succès possible au Lieutenant-Colonel Tarleton. Pour compléter l'investissement du côté de la mer, l'Amiral Arbuthnot fit passer quelques navires armés du port de Charles-Town dans la baie de Servée, & en mit d'autres en station dans le passage de Spencer. Sur ces entrefaites Clinton avoit reçu de nouvelles Troupes ; le Lieutenant-Général Comte de Cornwallis en prit le commandement & vint renforcer le détachement du Colonel Webster au-delà de la rivière. Le 6 Mai, on avoit poussé la sape jusqu'à l'écluse qui contenoit les eaux du canal de Charles-Town, & le Major Moncrieff, Ingénieur en chef, se vit à portée d'apprécier au juste les défenses de la ville du côté de la terre. Elles consistoient en une chaîne de re-

, de lignes & de batteries 

---

tendoient de l'Ashley à la r; en front de chaque flanc vrages, plusieurs marais réunirent le canal épanchoient leurs eaux dans l'une & l'autre rivière. Ces obstacles & la place, réunirent un double rang d'abattis. Le fort à double palissade & une tour à corne en maçonnerie, occupoit le centre de la ligne; vingt pièces d'artillerie tant que mortiers défendoient ces ouvrages.

Pendant tout ce temps, à la ville de Charles-Town une nécessité de capitulation. L'Amiral Arbuthnot débarqué à Sullivan's-Island avec des soldats & de troupes de marine aux ordres du Capitaine Mifflin; & sur la menace de battre le fort par l'artillerie de vaisseau, la garnison s'étoit rendue à la première sommation. Le Comte de Cornwallis n'avoit eu ni moins de succès dans les tentatives de la cavalerie aux ordres de Lord Mifflin, avoit chargé celle des Indiens à Santéé, l'avoit mise en déroute, & forcé la plupart des

La capitulation est différée jusqu'au 11 Mai.

1780.

Cavaliers à se précipiter dans la rivière ou dans les marais. Pour éviter la cruelle extrémité de l'assaut, il s'établit une espèce de négociation entre les assiégeans & les assiégés ; mais les prétentions du Général Lincoln parurent trop étendues au Général Clinton, & la capitulation n'eût pas lieu ce jour-là. Le feu recommença de part & d'autre, & celui des assiégeans obtint une supériorité manifeste ; sous le couvert de ce feu, les Anglois gagnèrent la contrescarpe de l'ouvrage extérieur qui flanquoit le canal. Le Commandant de la place assiégée comprit enfin qu'il n'y avoit plus moyen de la sauver, & il se hâta d'accepter les termes de la capitulation qu'il avoit refusés deux jours auparavant. Les articles en furent signés de part & d'autres le 11 Mai, & le lendemain le Major-Général Leslie prit possession de la ville où l'on fit prisonniers sept Officiers Généraux, un Commodore, dix régimens continentaux, trois bataillons d'artillerie, la milice de la ville & de la campagne. Le tout, y compris les

Perte des  
Américains,

François & les Matelots, montoit à six mille hommes armés. Le député Gouverneur titulaire, le Conseil & les Officiers civils subirent le sort de la garnison. Quatre frégates, plusieurs navires armés, un nombre considérable de bateaux & environ quatre cens pièces de grosse artillerie, tombèrent au pouvoir des Anglois. Quant aux vaisseaux pris ou coulés bas dans le port de Charles-Town, l'Amiral Arbuthnot en porta le nombre à dix bâtimens, sans y comprendre quatre galères, quelques brigantins & autres petits navires. Suivant le rapport du Général Clinton, l'importante expédition de Charles-Town ne lui coûta que soixante-seize hommes, & le nombre de ses blessés ne fut pas de deux cens; mais cette relation n'est pas toujours exacte. Il est certain que les Anglois ne perdirent guères moins de monde que les Américains à l'attaque de Charles-Town, & leurs pertes antérieures ne furent point compensées par la reddition de cette place. Il seroit difficile d'évaluer ce que leur coûta le transport

1780.

La perte  
des Anglois  
n'est guères  
moins consi-  
dérable.

1780.

de l'armée de New-York dans la Caroline méridionale. Quant à la gloire de l'expédition, elle fut égale des deux côtés ; & si les assiégeans développèrent un grand courage dans l'attaque de Charles-Town, les assiégés n'en montrèrent pas moins dans la défense de leurs ouvrages. Malheureusement la garnison quoique nombreuse, ne le fut point assez pour défendre les fortifications qui avoient trois milles de circonférence. Il falloit qu'elle cédât tôt ou tard aux forces combinées d'Arbuthnot & de Clinton ; mais les fruits de leur victoire devoient-ils répondre à son éclat ? Et la conquête de Charles-Town ne fut-elle pas trop achetée, si, comme on le présuinoit, les vainqueurs ne devoient conserver cette place que le court espace d'un été ; si, dans leur position, c'étoit s'affoiblir que de multiplier ses postes ; si les chaleurs excessives qui, dans la Caroline méridionale, se font sentir dès le commencement d'Avril & se soutiennent jusqu'à la fin d'Octobre, étoient seules capables de ruiner leur armée & de réduire, en

Que cette  
conquête fut  
trop achetée.

quatre ou cinq mois, la garnison à un nombre de Soldats insuffisant pour soutenir le premier assaut de l'ennemi ?

---

 1780.

Tandis que Clinton occupoit les troupes de New-York au siège de Charles-Town, le Général Washington profitant de son absence, méditoit l'attaque de Staten-Island où s'étoient retranchés dix-huit cents hommes aux ordres du Brigadier-Général Sterling. Le Général américain avoit détaché de son armée cantonnée à Morris-Town un corps de deux mille sept cents hommes avec six pièces de canon, deux mortiers & quelque cavalerie. Les postes avancés de Staten-Island s'étoient retirés à l'approche des troupes continentales qui, après quelques mouvemens, firent aussi leur retraite avec un butin d'environ deux cents bêtes à cornes. A la nouvelle de cette invasion, un détachement considérable s'étoit embarqué à New-York pour voler au secours de l'isle menacée. Sur la fin du jour, l'ennemi découvrit les transports, & c'en fut assez pour le déterminer à cette retraite dans

Invasion des  
Américains à  
Staten-Island  
Autres affai-  
res peu déci-  
sives.



1780.

laquelle il perdit quelques hommes. Peu de jours après, le Major Lumm enleva une compagnie d'Américains postés à Newark, & le même jour le Général Sterling détacha le Lieutenant-Colonel Boskirk qui surprit le piquet d'Elisabeth-Town & fit prisonniers de guerre deux Majors, trois Capitaines & quarante-sept Soldats. Le poste de Jonh's-House dans les plaines blanches, fut attaqué par le Colonel Northon, & ce coup de main ne réussit pas au gré de ses espérances; cependant il fit perdre aux Américains cent trente-sept hommes, dont quarante restèrent sur la place. Dans la nuit du 22 Mars, les Anglois surprirent dans les Jerseys, un poste d'environ deux cens cinquante hommes, dont soixante-cinq furent faits prisonniers. Ces différentes entreprises ne coûtèrent pas dix Soldats aux vainqueurs, & les vaincus n'en perdirent guères plus de quatre cens, même en y comprenant les prisonniers; elles ne durent rien changer à la position des uns & des autres.

Cinq nations sauvages dévastées par l'armée de Sullivan.

L'expédition du Général Sullivan contre cinq nations sauvages con-

fédérées pour l'Angleterre, fut plus décisive en faveur des Américains. 4780.

Après la victoire qu'il avoit remportée l'année précédente sur ces hordes de barbares, il crut devoir les poursuivre dans les contrées presque inaccessibles où ils avoient coutume de se réfugier, pour reparôître bientôt après tout aussi redoutables qu'avant leurs défaites. Au moment de s'engager dans ces repaires de bêtes féroces, il voulut consulter les dispositions de son armée, & il n'y eut pas un Soldat qui ne montrât la plus grande ardeur pour une expédition aussi périlleuse. Cet intrépide Général se mit donc en marche, après avoir renvoyé sa grosse artillerie qu'il ne pouvoit transporter dans les routes difficiles qu'il avoit à parcourir; mais il n'en traînoit pas moins à sa suite la dévastation & la ruine. Arrivé à Caterins-Town, il détruisit cette ville & tous les établissemens des environs. Le Colonel Dayton remonte la Teoga avec une partie de l'armée; en dévaste tous les rivages; la flamme dévore les bâtimens, les forêts & les mois-

1780.

sons. La ville de Kendain éprouve le même sort ; Kanadarega n'est pas plus épargnée, Kanadaque, Hanayaga & Chinesée, la capitale des Etats indiens, ne sont bientôt plus que des monceaux de cendre. Jusqu'à cette dernière ville, la vengeance de Sullivan avoit étendu ses ravages sans rencontrer le moindre obstacle ; mais le Lieutenant Boyd étant allé reconnoître les dehors de cette place avec un détachement peu considérable, s'égara pendant la nuit & tomba dans un parti de quatre ou cinq cens Indiens qui le poignardèrent lui & quelques-uns de ses Soldats, après leur avoir coupé le nez & la langue, leur avoir arraché les ongles, les sourcils & les paupières. Ces barbares étoient, dit-on, commandés par le Colonel Butlér.

Elles se repentent d'avoir cédé à la séduction des Anglois.

L'armée de Sullivan fit de nouvelles incursions bien au-delà de Chinesée. Elle revint enfin sur ses pas, toujours en dévastant les possessions des Indiens fugitifs. A l'exception d'un petit bourg situé dans le voisinage d'Allegany, il ne resta pas un seul établissement

dans toute la contrée des cinq nations soulevées contre les Américains à l'instigation des émissaires britanniques. A la vue de leurs habitations incendiées , plusieurs de ces sauvages se repentirent d'avoir cédé à la séduction des Anglois, & peu s'en fallut que le Colonel Jonhson ne devînt la victime de ce repentir infructueux & tardif. L'objet de cette expédition conduite par le Général Sullivan avoit été de rendre plus redoutable aux sauvages du désert le poids des armes américaines ; cet objet fut rempli & les frontières désolées restèrent moins exposées qu'auparavant aux incursions de ces barbares ; cependant la détresse & la vengeance en précipitèrent quelques-uns dans les comtés de Bedford & de Northumberland, ce qui jeta les habitans en de vives alarmes. Heureusement qu'on ne s'étoit point trop reposé sur les succès de Sullivan , & qu'on venoit d'assigner des postes avantageux aux troupes destinées à garantir ces frontières d'une invasion ultérieure.

Quelque pénible qu'eût été la

---

---

1780.

Harmonie

campagne du Général Sullivan, il avoit ramené des bords du Niagara son armée victorieuse; plus aguerrie & presque aussi complète qu'avant son départ. Elle vint se cantonner dans les derrières de la Pensylvanie, où elle attendit de nouveaux ordres. Le Général Washington avoit choisi son poste à vingt-cinq milles de New-York, avec une armée de dix mille hommes, parfaitement bien disciplinés. Le Général Gates en commandoit quatre mille tant à Rhode-Island que dans ses environs. En Virginie, un corps de milice considérable & deux mille cinq cents hommes de troupes continentales servoient sous les ordres des Généraux Williamson & Nelson. Les autres provinces n'étoient pas moins bien défendues; mais la confiance & l'harmonie qui regnoient entre le Congrès & le Peuple, étoient le plus sûr garant du triomphe de la liberté en Amérique. Le crédit du papier-monnoie commençoit à revivre depuis qu'on avoit mis des bornes à sa multiplication trop longtems illimitée. L'avilissement de

Crédit du  
papier-mon-  
noie en partie  
rétabli.

ce papier avoit sa source dans la contrefaçon de cette monnoie courante, & dans le monopole des particuliers, qui, à l'insu du Congrès, l'échangeoient en espèces à de très-grosses pertes. Cet agiotage en avoit enrichi plusieurs au détriment de l'Etat ; mais le Congrès prit de sages mesures pour arrêter le désordre, & la valeur du papier-monnoie haussa considérablement ; ce qui dément l'article de la gazette de New-York, du 16 Avril, où il est dit que le 11 de ce mois, il s'étoit élevé à Philadelphie des troubles occasionnés par la décadence prodigieuse du papier-monnoie, que dans une de ces émeutes la populace avoit maltraité plusieurs Membres du Congrès, & que, pour réprimer l'audace des mécontents, un corps de mille hommes s'étoit armé sous les ordres du Général Kalp.

1780.

Cette même gazette ajoute qu'il se forma dans la Pensylvanie une association militaire sur le plan de celle, dont Cromwel s'étoit servi pour chasser du Parlement les représentans du peuple, & s'affermir

Indemnités  
accordées  
aux descen-  
dans de Guil-  
laume Penn.

1780. dans son usurpation. Le fait est qu'à cette époque il ne se passa point d'acte, qu'il ne se fit point de déclaration dans cette province qui n'eut l'approbation générale. L'affranchissement de la Pensylvanie, dont la propriété & le gouvernement appartenoient aux descendants de Guillaume Penn, en vertu de la chartre qui lui fut accordée, le 4 Mars 1691, par le Roi Charles II, les avoit d'abord vivement allarmés; mais ils furent bientôt également satisfaits & du parti que le Congrès prit à l'égard de leurs censives, & de la manière généreuse avec laquelle il assura leurs propriétés compatibles avec la liberté générale de la République. (1) L'acte, en vertu duquel les biens

---

(1) Il avoit été statué dans l'assemblée générale de Pensylvanie, tenue le Jeudi 23 Septembre 1779, que la somme de 130 mille livres sterling, seroit payée à titre d'indemnité, aux légataires de Thomas & de Richard Penn, & à la veuve dudit Thomas; que cette somme ne pourroit être acquittée en partie, qu'un an révoqué après la conclusion de la guerre, & que

des réfugiés avoient été confisqués & vendus au profit de l'Etat, procura de grandes ressources à la province, & n'excita de murmures que parmi les ci-devant propriétaires de ces biens, & le petit nombre des habitans encore mal affermis dans leur patriotisme.

Le corps législatif de l'Etat de New-York avoit passé le même acte contre tous ceux des habitans de cette Province qui avoient épousé le parti de la Grande-Bretagne. La liste des proscrits suivoit le préambule de l'acte, & les noms du Comte de Dunmore & de William Tryon, les deux derniers Gouverneurs de la Colonie, étoient à la tête; le nom de Sir Henri Clinton ne venoit qu'après. Ces trois Officiers supérieurs & une centaine d'habitans plus ou moins notables, étoient déclarés atteints & convaincus de haute trahison; leurs biens étoient confisqués, leurs personnes bannies à perpétuité, sous peine, dans le cas où elles seroient

Désintéressement des sujets de la nouvelle République.

---

chaque payement annuel seroit au plus de vingt mille livres sterling, & au moins de quinze mille.



1780.

appréhendées sur le territoire dudit Etat, d'être mises à mort comme coupables de félonie. Le dévouement des autres Provinces à la cause commune, se manifestoit aussi par des actes patriotiques auxquels l'acquiescement général des habitans donnoit une autorité bien imposante pour quiconque auroit été tenté de se montrer réfractaire à ces ordonnances. Quoi qu'on ait pu dire, le nombre des opposans en fut toujours peu considérable, & à quelques exceptions près, tous les Américains brûloient de voir la révolution se consommer même au péril de leurs fortunes. Ce désintéressement patriotique se manifestoit chez les plus mal-aisés; toutes les fois qu'il étoit question de subvenir aux besoins des Etats par de nouveaux sacrifices. Au commencement de cette année, le Congrès avoit écrit à ses constituans une lettre circulaire sur la nécessité des subsides; malgré l'épuisement & la détresse du grand nombre, on n'opposa pas la moindre difficulté, pas le moindre murmure, aux demandes du Congrès. Tant d'harmonie &

d'unanimité dans les divers membres de la République Américaine étoient le plus sûr garant de la prospérité de ses armes. 1780.

Par ce qu'elle a déjà fait à l'ouverture de la campagne, on a dû prévoir ce qu'elle opposeroit de résistance aux efforts partagés des Anglois toujours réduits à leurs propres forces contre trois grandes Puissances confédérées. On a vu qu'en Amérique ils avoient débuté avec l'Espagne par la conquête de Saint-Ferdinand d'Omoa. Ils parurent d'abord vouloir conserver leur avantage par quelques prises faites sur la marine espagnole. La plus considérable fut celle du San - Carlos, vaisseau de cinquante-deux canons, dont trente-trois étoient de bronze & du calibre de douze livres de balle. Armé pour le compte de quelques particuliers, ce vaisseau faisoit voile de Cadix pour Saint-Fernando sous le commandement de Don Juan Antonio de Zavelletta. Il fut attaqué dans la baie d'Honduras à la hauteur de Porto de Sall, & forcé de se rendre au Capitaine Inglis, après avoir fait une belle

Prise du  
San-Carlos,  
vaisseau espa-  
gnol de cin-  
quante-deux  
canons.

1780.

défense qui tint longtems la victoire incertaine entre le San-Carlos & le Salisbury. Ce vaisseau de ligne anglois violemment endommagé dans ses agrès & dans sa mâture, eut une navigation très-pénible jusqu'à la Jamaïque où il vint se réparer avec sa prise. Le commandement en fut donné au sieur Haines, premier Lieutenant du Salisbury (1).

Rapides  
expéditions  
de Don Gal-  
vez, sur les  
bords du Mis-  
sissipi.

Tandis que l'Angleterre s'applaudissoit de ces foibles avantages sur les Espagnols, ceux-ci remportoient dans une autre contrée de l'Amérique des triomphes plus décisifs, & dont l'enchaînement nous ramène à une époque antérieure aux événemens de cette campagne. Le Gouverneur de la Louisiane Don Ber-

---

(1) Le San - Carlos pris dans la baie d'Honduras & conduit à Port-Royal, n'étoit point un vaisseau de ligne, comme on le suppose dans les papiers anglois, mais un simple corsaire armé par les Dames de Cadix. Percé pour soixante-quatre canons, il n'en avoit réellement que cinquante-deux. On ne le confondra pas avec le San-Carlos de la Marine royale, alors en station au Ferrol, & qui montoit quatre-vingt pièces de canon.

nard de Galvez , à peine informé de la rupture entre l'Angleterre & l'Es-  
 pagne , avoit formé le projet d'une  
 expédition contre les établissemens  
 anglois sur les bords du fleuve Mis-  
 sissipi. En conséquence de ce plan, il  
 se rendit le 7 Août 1779 dans les  
 districts de son Gouvernement pour  
 y lever des troupes qui , réunies à  
 celles de la Nouvelle Orléans, lui  
 composèrent une petite armée d'en-  
 viron quatorze cens hommes , dont  
 huit cens étoient tirés des vieux  
 Corps. Le reste n'offroit qu'un mé-  
 lange d'Indiens de castes & de cou-  
 leurs différentes , de mulâtres & de  
 negres libres. Il se mit à la tête de  
 sa troupe , & se rendit en peu de  
 jours devant Manchack , poste an-  
 glois éloigné de trente-cinq lieues  
 de la capitale. Quoique le tiers de  
 ses gens eût péri dans cette marche  
 forcée ; pour attaquer ce poste ,  
 Don Bernard de Galvez ne crut pas  
 devoir attendre un renfort qui lui  
 avoit été promis de la Havane ,  
 & le 7 Septembre il surprit & em-  
 porta d'assaut le fort de Manchack  
 où il fit vingt prisonniers. Six jours  
 après , le Commandant espagnol di-

1780.

1780. rigea sa marche vers Bâton-Rouge, autre poste beaucoup mieux fortifié que le premier, & dont la garnison étoit de quatre cens hommes de troupes réglées, sans y comprendre cent habitans armés. Un fossé de dix-huit pieds de large sur neuf de profondeur, une pallissade & quatorze canons défendoient les approches de ce fort. Don Galvez jugea qu'il étoit impossible de le prendre d'affaut, & il se résolut à l'assiéger dans les règles. Il fit ses dispositions en conséquence, & la batterie commença à jouer le 21 Septembre; mais avec tant de succès, que sur les trois heures & demie, le fort étoit en si mauvais état, que les Anglois battirent la chamade. Alexandre Dickson, leur Commandant, envoya demander à capituler; & Don Bernard y consentit aux conditions que la garnison seroit prisonniere de guerre, & qu'on rendroit le fort appelé Panmure, dans le pays de Natchez.

Projets  
du Général  
Campbell dé  
concertés.

Comme il n'y avoit plus d'établissmens anglois à soumettre dans tout le Mississipi, cette rapide expédition du brigadier Galvez, mit

sous la domination de Sa Majesté Catholique un pays immense, & le plus fertile de tous ceux qu'arrose cette riviere. Le plus grand avantage de cette expédition fut de prévenir & déconcerter les projets hostiles des Anglois qui, même avant que la déclaration de guerre fut venue à la connoissance des Espagnols, avoient pris des mesures, pour tomber sur eux à l'improviste. Cette surprise concertée entre le Major Général Campbell & le Brigadier Stuart auroit d'autant mieux réussi, qu'ils en coloroient les préparatifs de toutes les apparences d'une expédition contre les Illinois. Des lettres interceptées démasquèrent en même-tems leurs manœuvres secretes pour soulever les sauvages indiens contre les Espagnols. Quoique avortées, ces perfidies britanniques les avoient indignés, & ils résolurent de poursuivre les opérations hostiles en d'autres parages de la même Province. Dans le courant de Septembre, leurs navires s'emparèrent de plusieurs goëlettes & brigantins qui venoient de Pensacola. De toutes ces prises, la

1780.

1780.

Stratagème  
d'un brave  
marin nommé  
Don Vincent  
Rieux.

plus remarquable fut celle de la Bélandre angloise, dont un habitant de la Nouvelle - Orléans s'étoit rendu maître par un stratagème digne d'être rapporté. Ce brave Marin, nommé Don Vincent Rieux, commandoit une goëlette armée pour croiser dans les lacs. Il vint se placer à l'embouchure du fleuve de Manchak sur la route des navires qui de Pensacola alloient porter des secours dans les établissemens anglois. Averti qu'un de ces bâtimens alloit passer, il débarqua ses canons, se fit avec des arbres une espèce de retranchement, derrière lequel il se tint caché, & dès que l'ennemi parut, il fit sur lui le feu le plus vif, & mit tant de mouvement & de bruit dans la manœuvre de sa petite troupe, qu'il persuada aux Anglois qu'ils avoient affaire à cinq cents hommes au moins. Dans leur effroi, ils se retirèrent à fond de cale, & Don Vincent étant monté à bord de ce navire, en fit tout l'équipage prisonnier. Il n'avoit avec lui que treize ou quatorze hommes, & le vaisseau ennemi en montoit environ soixante-dix ; de ce nombre

étoient cinquante-quatre grenadiers  
du régiment de Waldeck.

1780.

Conquête  
de Pensacola.  
Importance  
de cette ac-  
quisition.

De tous les triomphes de l'Espagne dans la Floride occidentale, le plus important fut la conquête de Pensacola, dont le Paquet le Carteret apporta la nouvelle dans les derniers jours de Janvier. On fut par les dépêches, dont il étoit chargé, que la place s'étoit rendue le 24 Décembre, que les François & les Américains avoient partagé la gloire de cette expédition avec les Espagnols, & que le nombre des prisonniers faits à Pensacola se montoit à plus de onze cens hommes. Mais ce qui ajoutoit un prix infini à cette acquisition, c'est que, vu la proximité de la partie occidentale de l'isle de Cuba, cet établissement favorisoit les entreprises des Anglois sur les possessions espagnoles; c'est que la baie de Pensacola, offre en tout tems aux vaisseaux un abri sûr contre les tempêtes; c'est que depuis le traité de Versailles de 1763, qui mit l'Angleterre en possession de cette vaste baie, elle y avoit dépensé des sommes prodigieuses. Cette



1780.

perle irréparable pour l'Empire britannique en général, l'étoit sur-tout pour la Jamaïque, dont le commerce se trouvoit par-là sans débouchés avec l'Amérique septentrionale. Depuis le commencement de la guerre, les planteurs de cette isle avoient tiré de Penfacola tous les articles importans de leur négoce, tels que l'indigo, le coton, les pelleteries, les bois de teinture, &c. Dans le cours de l'année précédente, les exportations de cet établissement enlevé à l'Angleterre, avoient été évaluées à cent vingt-deux mille livres sterling, & les importations à plus de cent cinquante mille. Cette perte devoit naturellement influencer sur le commerce de Londres, & le premier bruit qui s'en répandit fut, pour deux maisons puissantes de la cité, le signal d'une faillite de trois cents mille livres sterling.

Les Anglois  
chassés des ha-  
bitations de  
Rio-Hondo.

Tandis que la Colonie de la Floride occidentale passoit tout entière sous la domination espagnole, Don Roberto Rivas Bétancourt, Gouverneur par *interim* de Yucatan, avoit tenté diverses expéditions contre les établissemens britanni-

ques, dont il vouloit purger la côte de cette Province. Après une marche longue & pénible, il vint attaquer avec huit cens hommes les habitations de *Rio-Hondo*, il en chassa les Anglois dans les premiers jours de Septembre, y fit un grand nombre de prisonniers, & s'empara de plusieurs bâtimens sur lesquels il embarqua trois cens soldats détachés pour aller surprendre l'importante possession de Cayo - Cozina. Ce poste fut enlevé le 15 Septembre, sans la moindre perte du côté des Espagnols. Déjà l'on avoit embarqué les Officiers de justice & les familles prisonnières qui devoient passer à Bacalar, lorsqu'il arriva de la Jamaïque deux frégates angloises de quarante canons chacune, & un brigantin de seize canons, avec sept cens hommes qui venoient pour assurer leurs possessions, & se maintenir dans la coupe du bois de *Campêche*. L'Officier détaché pour l'expédition de Cayo-Cozina, ne pouvoit résister à ces forces supérieures, sans risquer de compromettre l'honneur des armes espagnoles; il abandonna ce poste & se retira dans le

1780.

Plusieurs autres expéditions plus ou moins heureuses pour les Espagnols

1780.

meilleur ordre, emmenant avec lui les Officiers de justice, les principaux habitans, & environ cent cinquante esclaves. Lors de sa retraite, deux compagnies, l'une de Grenadiers miliciens, & l'autre de Chasseurs du bataillon fixe de Castille, se joignirent aux troupes de l'expédition, & avec ce renfort, elles entrèrent dans la rivière *Neuve*, dont les Anglois venoient d'évacuer les habitations. La troupe espagnole y détruisit trois cens trente-huit maisons, y prit quelques negres, & revint à Bacalar en attendant une occasion favorable, pour aller attaquer les ennemis retranchés à l'embouchure de la rivière Walix.

La province  
de Campêche  
est entièrement  
purgée  
d'ennemis.

Cependant le Gouverneur de Yucatan faisoit des préparatifs pour une nouvelle expédition ; & le 28 Octobre, le Lieutenant Colonel Don Francisco Pineiro avoit mis à la voile avec cinq Goëlettes prises sur les Anglois, dix pirogues & huit doris bien armés. Le lendemain, il vint mouiller à la vue de *Cayo*, dont les habitans s'étoient réfugiés à la Jamaïque. Cet établissement composé d'environ deux cens maisons,

fut ruiné de fond en comble. Pendant ce tems , un bâtiment étoit entré dans le *Rio-Nuovo* avec quelques troupes , qui , prenant leur route par le même sentier que les Anglois avoient suivi dans leur retraite , détruisirent un grand nombre de maisons situées le long de cette rivière , dont toutes les peuplades furent extirpées en un instant. Cent vingt hommes embarqués sur neuf pirogues soutenues par deux goëlettes , pour aller ruiner les établissemens du Rio-Chevon , y remplirent complètement leur mission , sous la conduite du Capitaine Don Joseph de Vrrutta. En retournant à Bacalar , les troupes de l'expédition renversèrent cinquante ou soixante maisons que les Anglois possédoient encore sur la rivière du Nord. Ainsi la Province de Campêche se trouva purgée d'ennemis , sans qu'il en eût coûté dix hommes aux Espagnols. Les Anglois y perdirent environ trois cens esclaves , dix goëlettes , & quarante autres bâtimens. En y comprenant les maisons détruites , les armes , les munitions , le bétail & les meubles qu'elles renfermoient ,

**1780.** le dommage fut évalué à près d'un million de piaſtres fortes.

Prise du fort La Mobile, Mais les opérations du Général Don Galvez eurent encore plus d'éclat que celles de M. Rivas Bétancourt. L'expédition de La Mobile avoit ſur-tout ſigné la perſévérance & l'activité de ce Gouverneur de la Louiſiane, dont la petite armée compoſée d'environ huit cens hommes parvint à forcer ce Château après quatre jours de tranchée ouverte. La réſiſtance des trois cens hommes qui le défendoient, avoit été vigoureuſe; ce fort étoit avantageuſement ſitué, & les Anglois venoient d'ajouter ſept pieds d'épaiſſeur aux parapets. Une circonſtance rendoit ſur-tout périlleuſe l'expédition de La Mobile : le Général Campbell étoit venu avec onze cens hommes de Penſacola, qui n'étoit point encore rentré ſous la domination des Eſpagnols, dans la ferme réſolution de les attaquer & de faire manquer leur entrepriſe. Son armée, dont l'avant-garde étoit à la vue du camp, n'effraya point les aſſiégés; le Général anglois ſe

contenta de les observer, & le 14 Mars le fort se rendit pour ainsi dire sous ses yeux. Après huit jours d'une vaine apparition, ces onze cens hommes reprirent le chemin de Pensacola au grand regret de Galvez & du Colonel Don Geronimo Giron qui, de l'aveu du Gouverneur, avoit eu la principale direction de l'attaque de La Mobile. Ils attendoient à tout moment un renfort de la Havane; & s'il fut arrivé à tems, ils se proposoient d'envelopper l'armée de Campbell qui n'avoit de vivres que pour cinq ou six jours & qui, dans ce cas, auroit eu le sort de l'armée de Burgoyne à Sara-Toga. Cette circonstance eût sans doute hâté l'instant de l'acquisition de Pensacola, dont l'attaque étoit le principal objet de la campagne de Galvez. Le retard des secours attendus de la Havane, dût ralentir les opérations militaires dans cette partie de l'Amérique.

La guerre se continuoît dans les parties septentrionales; mais sans rien terminer en faveur des Anglois. La prise de Chales-Town

---

1789.

Que la perte de Charles-Town ne ralentit point l'ardeur des Américains.

1780.

n'avoit rien changé dans leur position ; & de leur aveu , cette conquête leur coûta dix-sept cens hommes. S'il faut s'en rapporter à la lettre d'un Membre du Conseil de Massachusett , le courage des Américains ne s'étoit point refroidi , & jamais ils n'avoient autant espéré des circonstances. Voici l'extrait de cette lettre datée du 21 Juillet.

« Malgré la perte de Charles-  
 « Town , nos affaires politiques  
 » prennent une face très-heureuse,  
 » Déjà treize mille hommes se sont  
 » mis en marche de cet Etat , pour  
 » joindre l'armée continentale ; les  
 » efforts des autres Etats sont les  
 » mêmes à proportion. Nous comp-  
 » tons ouvrir la campagne avec  
 » quarante mille hommes effectifs,  
 » non compris six mille hommes  
 » de troupes réglées arrivés de  
 » France avec huit vaisseaux de  
 » ligne & plusieurs frégates ; ces  
 » forces de terre & de mer sont  
 » aux ordres du Général Washing-  
 » ton. La ville de Boston a prêté  
 » au Gouvernement un million &  
 » demi ; Philadelphie & les autres  
 » grandes villes n'ont pas marqué

DE LA DERN. GUERRE. 451

» moins de chaleur & de zèle; on  
» se dispute à qui fera davantage, 1780.  
» pour la cause commune; les ef-  
» forts sont unanimes, les prépa-  
» ratifs universels.

Ce qu'il y a de certain, c'est <sup>Suisses de</sup> que l'effet, si prodigieusement exa- <sup>leurs triom-</sup> phes.  
gé dans les papiers anglois de  
la proclamation du Général Clinton  
après sa conquête, se réduisit à la  
désertion d'environ deux cens ha-  
bitans de Charles-Town. L'hum-  
ble adresse qu'ils envoyèrent au  
Général anglois, fut regardée par  
tous les autres, comme un monu-  
ment d'opprobre qui manifestoit  
aux yeux de leur compatriotes  
les dispositions antérieures de ces  
lâches Torys. Cependant la prise  
de Charles-Town fut un évène-  
ment fâcheux pour les Améri-  
cains, en ce qu'il rehaussa les es-  
pérances de l'Angleterre en Amé-  
rique; mais ce triomphe ne devoit  
pas être de longue durée. Au com-  
mencement de Juin, les Anglois  
ayant fait une invasion dans le  
Jersey, furent battus & repoussés  
par la milice du pays. Leur dé-  
route fut complète, & les Amé-



~~Américains~~ 1780. ricains firent au moins six cents prisonniers. Vers la fin du même mois, ils s'emparèrent dans la rivière de Saint-Laurent, de quinze bâtimens chargés de provisions & de troupes pour Quebec & Montréal. Chaque jour étoit marqué par quelque prise faite sur les convois d'Angleterre. Les Armateurs américains se signaloient particulièrement sur les bancs & dans les environs de l'isle de Terre-Neuve, où peu s'en fallut qu'ils ne détrussissent entierement la pêche.

Les Anglois  
réduisent en  
cendres le  
bourg de  
Springfield.

Ces pertes toujours foiblement réparées minoient insensiblement les forces britanniques dans cette partie du monde. Les Anglois ne pouvoient se le dissimuler, & le pressentiment de leur ruine prochaine, les porta, comme nous avons eu occasion de le remarquer, à des actes de cruauté qui n'avoient d'excuse que dans leur désespoir. L'expédition du 23 Juin, à laquelle furent employés cinq ou six mille hommes, parut n'avoir d'autre objet que l'incendie du Bourg de Springfield. L'ennemi s'étoit avancé d'Elisabeth-Town avec

quinze ou vingt pièces d'artillerie; a marche fut rapide & se fit sur deux colonnes, l'une dans le grand chemin qui conduit à Springfield, & l'autre sur la route de Vaux-Hall. Le Major Lée, avec sa cavalerie & ses piquets, & le Colonel Dayton avec son régiment, firent face aux deux colonnes. Leur résistance fut supérieure à leurs forces; mais le nombre l'emporta enfin sur la bravoure opiniâtre, & les troupes continentales se virent forcées de gagner les hauteurs & d'ouvrir le passage à l'armée angloise jusqu'au Bourg qu'elle réduisit en cendres. Cette expédition consommée, l'ennemi fit sa retraite avec une précipitation qui ne permit point aux Américains indignés d'atteindre son arrière-garde. Pour l'accélérer, il avoit abandonné quelques traîneurs la plupart torys ou réfugiés; le Major Lée les fit tous prisonniers. On ne fait pas quelle fut d'ailleurs la perte des Royalistes; mais lors de l'action, ils étoient postés de manière à souffrir beaucoup, & il est à présumer que l'embrâse-

ment de Springfield leur fut encore plus funeste qu'aux Américains, dont la perte en hommes se monta tout-au-plus à treize morts, & à quarante-neuf blessés.

Affaire de  
Camden &  
de Catwba-  
Ford.

Quelques actions peu meurtrières tinrent en haleine les troupes angloises & continentales pendant les mois de Juin & de Juillet. Une partie de l'armée de Clinton étoit restée à Charles-Town, tant pour former la garnison de la place, que pour tenir la campagne sous les ordres de Lord Cornwallis, & tenter des entreprises dans les deux Carolines; mais cette armée peut-être assez nombreuse pour faire des conquêtes, ne l'étoit point assez pour les conserver; toutes les tentatives de cet habile Général échouèrent, ou furent sans résultats décisifs. Il en faut pourtant excepter l'affaire de Camden, où Lord Cornwallis déploya avec succès les talens & l'activité d'un grand homme de guerre. Il étoit parti le 10 Août de Charles-Town pour voler au secours de Lord Rawdon, que les mouvemens du Général Gates avoient mis dans

la nécessité de resserrer les postes 1780.  
 de rassembler ses forces à Cambden. La mauvaise position de cette place ne permettoit guère d'y attendre une attaque; & le Général anglois ne d'abord tenté d'effectuer sa retraite à Charles-Town; mais cette émarche pouvoit entraîner la perte de toute la Géorgie; il y voit d'ailleurs à Cambden huit cens malades & une grande quantité de munitions de guerre qu'il eût fallu abandonner, à la discrétion de l'ennemi. Cette considération déterminina Cornwallis à prévenir le Général américain; & dans la matinée du 15 Août, il se mit en marche avec deux mille trois cens hommes, pour en aller attaquer six mille. Il croyoit l'armée de Gates retranchée dans le voisinage de la maison du Colonel Rugeley; mais à peine avoit-il marché l'espace de trois lieues, que sa garde avancée rencontra l'ennemi. Le terrain sur lequel se trouvoient les deux armées, rétréci par des marais, étoit favorable à l'infériorité des troupes royales. Lord Cornwallis prit toutes les mesures né-

1780.

cessaires, pour qu'il ne fût pas au pouvoir de l'ennemi d'éviter le combat sur ce terrain; & le Général Gates se fiant en la supériorité de ses forces hâtoit, de son côté, l'instant d'une action générale. Toutes les dispositions étant faites, les deux armées en vinrent aux mains dans la matinée du 16. Le feu devint très-vif de part & d'autre, & se soutint avec une égale ardeur pendant trois quarts d'heure. Enfin les troupes américaines commencèrent à plier, & aussitôt la cavalerie angloise se mit en devoir d'en compléter la déroute; ce qui fut exécuté avec autant de célérité que de bravoure. Après avoir chargé l'ennemi sur le champ de bataille, elle le poursuivit jusqu'à vingt-deux milles, lui tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de prisonniers, enleva cent cinquante chariots chargés d'artillerie, & des munitions de l'armée vaincue. Huit cens Américains périrent dans cette journée, & le nombre des prisonniers fut de mille environ; on n'y comptoit pas moins de six cens blessés.

De

Le surlendemain le Lieutenant-Colonel Tarleton fut détaché à la poursuite du Général Sumpter qu'il atteignit le 18 près de Catwba-Fords, & dont il battit la petite armée d'environ sept cens hommes; il en tua cent cinquante sur la place même, en fit trois cens prisonniers, & remit en liberté deux cens cinquante miliciens du parti royaliste. S'il faut s'en rapporter aux dépêches du Général Cornwallis, ces deux brillantes expéditions ne lui coûtèrent que soixante-huit morts & deux cens quarante-cinq blessés; mais suivant les relations américaines, la journée de Cambden ne fut pas moins funeste aux Anglois qu'à leurs adversaires.

L'extrait de la Gazette de Pensylvanie inséré dans la Gazette de France du 27 Octobre de cette même année, porte que le  
 » 16 Août sur les deux heures  
 » du matin, il y eut un combat  
 » sanglant à huit milles de Cambden,  
 » dans la Caroline méridionale,  
 » entre le Général Gates, à la tête  
 » d'environ trois mille hommes,

1780. » dont neuf cens de troupes re-  
 » glées , & l'armée angloise  
 » commandée par le Comte de  
 » Cornwallis, consistant en dix-huit  
 » cens hommes de troupes & deux  
 » mille quatre cens réfugiés ». Sui-  
 » vant ce même rapport, « le com-  
 » bat se soutint de part & d'autre  
 » avec le plus grand acharnement.  
 » L'apparence du succès fut d'a-  
 » bord pour les Américains, qui  
 » chargèrent l'ennemi la bayonnette  
 » au bout du fusil, & l'obligèrent  
 » à lâcher pied en laissant der-  
 » rière lui plusieurs canons, dont  
 » ils s'emparèrent ; mais tout-à-  
 » coup la fuite inopinée de quel-  
 » ques corps de milice, ramena la  
 » victoire du côté des Anglois.  
 » Cet événement fit perdre au  
 » Général Gates quatre ou cinq  
 » cens hommes des troupes ré-  
 » glées, & dans ce nombre il y  
 » avoit plusieurs excellens Offi-  
 » ciers. La perte de l'ennemi ne  
 » fut guères moins considérable....  
 » Malgré cet échec, le Général  
 » américain, dont le quartier  
 » étoit à Hillsboroug, dans la  
 » Caroline septentrionale, rassem-

» bla des forces plus nombreu-  
 » ses que celles de sa première ar-  
 » mée , & parut décidé à courir  
 » les risques d'une nouvelle action».

1780.

L'armée de Gates se montoit en-  
 core à six mille hommes ; & l'am-  
 nistie publiée en faveur de ceux que  
 la terreur des châtimens & les me-  
 naces de confiscation avoient dé-  
 tachés du parti républicain dans le  
 département méridional dont il  
 venoit d'obtenir le commandement,  
 ramena plusieurs transfuges, qui de-  
 voient signaler leur repentir par des  
 actions d'une bravoure éclatante.  
 Cette proclamation fit plus que ré-  
 parer le désastre de la journée de  
 Camden ; & le retour de ces bra-  
 ves déserteurs completa l'armée du  
 Sud , & ne fit qu'ajouter à son en-  
 couragement ; mais la campagne de-  
 voit se terminer sans fournir au Gé-  
 néral l'occasion si désirée d'une re-  
 vanche mémorable. Tous les com-  
 bats de terre se réduisirent dans  
 son département , à quelques ren-  
 contres peu meurtrières ; & il en fut  
 à-peu-près de même dans les autres  
 Etats de la Nouvelle République.

Heureux  
 effets d'une  
 amnistie.

Washington, toujours fidèle à son



~~Washington~~ système de temporifement, continuoit d'éviter les affaires décisives, bien persuadé qu'une guerre de postes devoit à la longue épuiser les ressources de l'Angleterre, & sinon accélérer, du moins assurer le triomphe de la liberté dans le Nouveau Monde. Le Congrès adoptoit ce système qui pouvoit éloigner le terme de la guerre ; mais qui en garantissoit le succès. Si l'on excepte un petit nombre d'actions assez vives, cette campagne se passa plutôt en préparatifs qu'en exécution. En général les Américains étoient moins jaloux d'attaquer que de se défendre victorieusement. Encore une fois cette sage disposition devoit traîner la guerre en longueur, & le Congrès ne se le dissimuloit pas.

Armée permanente du Congrès. Rien ne fit plus d'honneur à sa prévoyance que l'établissement d'une armée permanente, dont les troupes constamment proportionnées à la nature du service, pouvoient, sans excéder les facultés des Etats, se recruter de manière à toujours conserver leur nombre complet. Ce nouveau réglemeut annonçoit une

nouvelle campagne, & le projet de la rendre décisive. Quant aux mesures pour la campagne présente, le Congrès en avoit pris de très-efficaces pour coopérer avec l'armée françoise dans le département septentrional, & pour arrêter les progrès des armes britanniques dans les Etats méridionaux. Si le Gouvernement ne négligeoit rien pour donner de la vigueur aux opérations militaires, les particuliers se faisoient un devoir d'y concourir par des efforts patriotiques. En un mot, jamais le Congrès ne fut plus révééré, mieux secondé, mieux servi que dans cette campagne. Cette assertion dément bien celles des papiers anglois ; mais l'événement fera voir que la révolution prête à se consommer, devoit être l'ouvrage de l'union des Chefs de la République, & du dévouement généreux de ses différens Membres.

Les Puissances alliées développèrent aussi en faveur de l'Amérique, des efforts bien désespérans pour l'Angleterre. Le Chevalier de Ternay venoit de débarquer six mille hommes à Rhode-Is-

Projet é-  
choué d'u-  
ne expédi-  
tion contre  
Rhode-Is-  
land.

1780.

land; & M. de Rochambeau employoit ces troupes aux fortifications de l'isle, dont on vouloit faire une place d'armes. Des munitions de toute espèce y favorisoient ce projet. Dix mille Américains s'étoient retranchés dans la partie septentrionale, & tous les gens de mer appartenant aux transports françois, étoient déjà distribués dans les forts, dont la défense leur étoit confiée en cas d'attaque de la part de l'ennemi. La place se vit menacée quelque tems par le Vice-Amiral Arbuthnot, qui s'étoit porté devant l'isle le 22 Juillet avec toute son escadre; mais à la vue du camp ennemi, & du bel ordre des vaisseaux qui bordaient le rivage, il trouva sa position dangereuse, & se hâta de gagner la baie de Gordiner à plus de quarante milles de Rhode-Island.

Cependant le Général Clinton s'étoit embarqué avec la majeure partie de ses troupes, & faisoit route vers cette isle dans l'intention d'y former l'attaque des forces de terre & de mer. Les François étoient préparés à le bien recevoir; & le Général Washington qui eut avis de

ce mouvement, sortit du camp de Prackness, passa la rivière North, se joignit aux troupes du Major-Général Howe, & se dispoſoit à marcher contre New-York, lorsqu'il apprit què l'ennemi venoit de renoncer à ſon expédition. Les François & les Américains auroient deſiré qu'il l'effectuât; ils s'en étoient promis tout à la fois, & l'acquiſition de New-York & la défaite de Clinton à Rhode-Island. Le Général anglois avoit redouté, comme très-probable, ce premier événement, & ce fut ce qui décida ſon retour précipité. Mais en cédant à la néceſſité de défendre New-York, il regretta d'avoir manqué l'occaſion de remporter une victoire, & s'en plaignit amèrement dans une lettre aux Miniſtres d'Angleterre, qu'il menaça, dit-on, d'abandonner le commandement, ſi par le retard des ſecours attendus, il ſe voyoit encore dans l'impuiffance de ſoumettre les rebelles de l'Amérique, & d'humilier leurs défenſeurs.

Cette préſomption du Général Clinton ne changeoit rien à l'impoſſibilité de réduire les Américains.

Effet des  
proclama-  
tions de MM.  
de la Fayette

1780.

de Ro-  
chambeau,  
dressées aux  
habitans du  
Canada.

ils combattoient pour la jouissance paisible de la liberté recouvrée, & les François les soutenoient dans cette prétention; c'en étoit assez pour affermir son empire dans les provinces déjà affranchies, & peut-être assez pour l'étendre à celles qui ne l'étoient pas encore. Le plus zélé défenseur de la liberté Américaine, M. le Marquis de la Fayette, à qui les proclamations angloises avoient toujours paru autant de pièges tendus à la fidélité des nouveaux Républicains, en fit publier une, dont l'objet étoit d'engager les Canadiens à se joindre à la confédération des Etats-Unis. Cette invitation faite au nom de Sa Majesté, quelques jours avant l'arrivée de M. le Comte de Rochambeau, disposa les esprits à bien recevoir celle que ce Général devoit proclamer d'une manière encore plus solennelle. L'effet de ces deux pièces fut très-sensible dans le Canada, pendant les deux dernières années de la guerre; & il est à présumer que cette grande province eût secoué le joug, si la paix n'étoit venu l'enchaîner pour quelque tems encore à l'Empire britannique.

L'intérêt des Puissances alliées n'étoit pas d'accélérer l'instant de cette paix trop longtems différée pour l'Angleterre. Le moyen le plus sûr de la réduire à cet excès d'épuisement, qui ne laisse plus de ressource même au courage, fut peut-être d'éviter ces combats au succès desquels la fortune a souvent plus de part que la valeur & la prudence, & de tenir constamment les Anglois dans un état d'infériorité qui ne laisât à leur choix que les coups de désespoir ou l'abandon de leurs prétentions. Pour se conformer à ce système & à l'injonction précise de la Cour, le Chevalier de Ternay se vit forcé, dans sa traversée, d'éviter le combat, dont la rencontre de l'Amiral Graves lui présentoit une occasion bien attrayante pour l'armée françoise.

Les deux Commandans étoient arrivés à la même époque en Amérique ; mais quoique les secours envoyés par la France y balançassent au moins les renforts de l'Amiral anglois, ils n'étoient point suffisans pour remplir les vues de la confédération ; & M. de Rocham-

1730.  
Que l'incé-  
rit des Puif-  
sances alliées  
est d'éviter  
une affaire  
décisive.

Dispositions  
du Comre de  
Rochambeau  
à Rhode-Is-  
land.

1780.

beau le fils eut ordre de s'embarquer sur la frégate l'Amazone, & d'aller presser à Brest le départ de la seconde division de l'armée alors occupée des fortifications de Rhode-Island. Elles étoient en si bon état au commencement du mois d'Août, que des forces trois fois supérieures à celles du Général François n'auroient pu troubler la sécurité des habitans & de l'escadre qui les protégeoit. Les travaux du camp de Newport une fois achevés, M. de Rochambeau fit ouvrir de nouvelles marches vers les différens points de l'isle où il étoit possible de tenter une descente, & ce fut là que l'armée, considérablement accrue par les milices du pays, vint attendre l'ennemi qu'elle brûloit de combattre. Le Marquis de la Fayette étoit venu passer huit ou dix jours à New-Port, & s'y étoit rencontré avec les députés du Congrès, & les plus notables habitans des environs; il en fut rappelé pour commander l'avant-garde de l'armée de Washington, qui devoit se monter à quinze mille hommes enrégimentés, sans compter les milices. Le Géné-

ral Heath en commandoit six mille sur les hauteurs , & ces troupes étoient disposées de maniere, que la communication de son armée avec celle de Washington, ne pouvoit être coupée.

1780.

Même en supposant un retard considérable dans l'envoi des secours attendus de l'Europe, l'état présent des choses ne laissoit point d'inquiétude sur le sort de nos armes dans cette partie de l'Amérique ; & il n'étoit pas à présumer que M. de Guichen, dont la présence étoit si nécessaire dans les Indes occidentales, abandonnât nos isles à la merci des escadres angloises. Il s'étoit rendu avec toute sa flotte à Saint-Domingue , d'où il veilloit sur les mouvemens de l'ennemi. Il devoit s'y fixer jusqu'à la fin de la campagne, & l'inaction apparente de ses escadres remplit parfaitement l'objet de sa mission qui étoit de rendre inutile toute l'activité des Anglois, de faire échouer leurs projets, & de les laisser se consumer en tentatives aussi ruineuses que vaines. Rien de plus sage & de mieux combiné que ce plan de la campagne de

Rodney  
part pour l'A-  
mérique , &  
le Comte de  
Guichen  
pour la Fran-  
ce.




1780.

M. le Comte de Guichen ; cependant l'Amiral Rodney se persuada, contre toute vraisemblance, que l'escadre françoise alloit se porter en Amérique, & il se hâta de l'y devancer. Le Comte de Guichen profita de son absence, & disposa tout pour le départ d'une riche flotte que la France & l'Espagne attendoient avec la plus grande impatience ; & dès que le tems favorable aux opérations dans les Indes occidentales se fut écoulé, il partit lui-même avec une grande partie de son escadre, dont l'escorte protégea le convoi jusqu'à la rade de Cadix, où il arriva sans avoir perdu un seul navire.

Fausse pré-  
voyance de  
l'Amiral  
Rodney.

La fausse prévoyance de l'Amiral Rodney l'avoit égaré dans ses spéculations, & sa conduite en cette circonstance fut généralement désapprouvée. Cette imprudence ne pouvoit se réparer qu'en battant les escadres de l'Amérique. L'Amiral anglois ôsa se le promettre, & sa confiance à cet égard lui fit annoncer avec une espèce de solennité, qu'il rendroit incessamment bon compte des six mille hommes que

la France venoit d'y faire passer   
 sous l'escorte de cinq vaisseaux 1780.  
 de ligne aux ordres du Comte de  
 Barras; mais il en fut de cette flotte  
 ce qu'il en avoit été l'année précé-  
 dente de celle du Comte d'Estaing;  
 l'Amiral finit par ne rien entre-  
 prendre contre M. de Barras.

Ces fanfaronades de Rodney fi-  
 mal soutenues en Amérique, n'a-  
 voient pas eu plus d'effet dans les  
 Indes occidentales. Informé de l'ap-  
 proche d'une flotte espagnole aux  
 ordres de Don Solano partie de  
 Cadix le 28 Avril, il avoit si bien  
 compté sur la prise des douze vais-  
 seaux qui la composoient, qu'il an-  
 nonça publiquement l'arrivée de  
 cette escadre, comme un renfort  
 qui lui venoit d'Espagne. Plein de  
 cette confiance, il s'étoit mis en  
 route de la Barbade avec dix-sept  
 vaisseaux de ligne; mais le Comte  
 de Guichen avoit pris les devants  
 avec ses vingt-trois vaisseaux que  
 Rodney croyoit hors d'état de tenir  
 la mer. Ainsi la jonction des flottes  
 alliées s'effectua le 19 Juin, & pour  
 ainsi dire sous les yeux de l'Amiral  
 anglois qui vint attendre à Sainte-

Jonction  
 des escadres  
 combinées,  
 antérieure  
 au départ de  
 M. de Gui-  
 chen.

**1780.** Lucie la foible escadre de Walsingham. Ce renfort étoit insuffisant pour donner à Rodney une supériorité que M. de Guichen venoit de fixer en faveur des Puissances confédérées.

Cette jonction allarmante pour les Anglois, avoit jeté la consternation parmi leurs négocians ; elle portoit la flotte combinée dans les Indes occidentales à trente-cinq vaisseaux de ligne & douze frégates ; & les forces de terre qui devoient seconder les opérations navales, étoient au moins de quatorze mille hommes. On trembloit pour la Jamaïque & pour toutes les isles angloises ; & l'on cherchoit envain à se rassurer en débitant que la jonction formidable de MM. de Guichen & Solano étoit accidentelle & nullement préméditée ; que les troupes de ce dernier n'étoient point destinées à seconder les opérations du Général François, & que leur véritable mission les appelloit à la défense des possessions espagnoles les plus exposées aux hostilités britanniques. A la première nouvelle de l'approche de Solano, les An-

glois avoient suspendu ces hostilités, & le Gouverneur Dalling se renfermant dans la défense de la Jamaïque, venoit de renoncer à tout projet de guerre offensive ; il avoit même rappelé les troupes angloises à peine instalées dans le fort *Saint-Jean*, poste important qu'un détachement aux ordres du Capitaine Polson avoit enlevé le 29 Avril. Cependant la partie du public anglois qu'on nommoit, par dérision, les *Consolateurs*, s'obstinoit à voir encore les choses en beau ; elle se rassuroit particulièrement sur l'indolence & l'inactivité faussement attribuées aux Espagnols. Le parti contraire opposoit à cette supposition gratuite, les traits de bravoure & d'héroïsme qui les avoient signalés depuis le commencement des hostilités. On n'oublioit pas l'admirable trait qu'on va recueillir, & qui mérite si bien d'être transmis dans les fastes de la gloire espagnole.

» Un des vaisseaux dont l'Amiral Rodney s'étoit emparé devant Gibraltar, trop foible d'équipage pour manœuvrer par

1780

Trait héroïque du caractère espagnol.

1780. » un gros tems, se voyoit sur  
 » le point d'échouer ou de périr ;  
 » les Anglois voulurent forcer les  
 » prisonniers espagnols , qu'ils  
 » avoient renfermés à fond de cale ,  
 » de les aider à sauver le vaisseau.  
 » Ces prisonniers répondirent tous  
 » qu'ils étoient prêts à mourir avec  
 » leurs vainqueurs ; mais qu'ils ne  
 » leur donneroient aucune assistance,  
 » à moins qu'ils n'eussent la liberté  
 » de conduire le vaisseau dans un des  
 » ports d'Espagne. La nécessité ayant  
 » forcé les Anglois d'y consentir ,  
 » les Espagnols ramenèrent leurs  
 » vainqueurs prisonniers à Cadix ».  
 L'histoire soit ancienne ou moderne  
 offre bien peu d'exemples de ce  
 patriotisme héroïque.

Eloge de  
 Don Solano.  
 Il se rend à  
 la Havane.

Quant au Général qui comman-  
 doit l'escadre espagnole aux An-  
 tilles , c'étoit ce même Joseph So-  
 lano qui , dans la guerre précé-  
 dente , étant Capitaine du *Buon*  
*Consejo* , vaisseau de soixante ca-  
 nons , soutint devant Cadix , un  
 combat terrible contre l'*Achilles*,  
 vaisseau anglois qui en montoit  
 soixante-quatre ; il y perdit un bras ,  
 un œil , eut cent soixante hommes

tués sur son bord, & finit par forcer son adversaire à la retraite. Il étoit difficile de se persuader qu'un pareil Officier manquât d'activité; mais les maladies avoient fait de cruels ravages dans son escadre; & ce fut un obstacle aux expéditions projetées. Il se rendit à la Havane dans les premiers jours d'Août, il y débarqua les troupes commandées par Don Victorio de Navia, & l'on n'espéra plus qu'il se tentât rien d'important aux Indes occidentales avant la fin de l'hivernage. Seulement M. de la Motte-Piquet fut chargé d'observer avec une partie de la flotte combinée, les desseins & les entreprises de l'Amiral Rodney qui s'étoit retiré à la Jamaïque.

Il suit de tout ce qu'on vient de lire, que les efforts de l'Angleterre tant en Amérique que dans les Indes occidentales, furent en pure perte cette année comme les années précédentes, & que cette campagne ruineuse ne fit qu'approfondir l'abyme où l'opiniâtreté des Anglois les avoit précipités. L'impuissance de leurs armes que la

Ouragans  
aux Indes oc-  
cidentales.  
Désastres des  
Iles angloi-  
ses.

~~1780.~~ 1780. supériorité des forces combinées de leurs adversaires réduisoit à l'inaction, ne fut pas le seul obstacle au succès de leurs entreprises dans ces contrées. Les élémens qui sembloient s'être ligués pour leur ruine en beaucoup d'autres occasions, se soulevèrent contre eux le 10 Octobre, avec une violence inconnue jusqu'alors dans les Indes occidentales. Plusieurs coups de vent terribles avoient amoncé cette tempête, qui dura huit jours. Toutes les isles angloises eurent plus ou moins de part à la calamité générale ; mais Saint-Christophe, la Barbade & Sainte-Lucie furent les plus maltraitées ; quatre cens navires appartenans à ces isles furent engloutis en une seule nuit. Bridg-Town, qui, peu d'heures auparavant étoit une des plus belles villes des Indes occidentales, fut convertie en un monceau de ruines ; cinq mille habitans y périrent, tous ses environs furent dévastés. Les autres villes de la Barbade éprouvèrent le même sort. Ceux des malheureux habitans qui survécurent à ce désastre, se trou-

vèrent environnés de décombres, sans vivres, sans édifices où ils pussent se réfugier, sans matériaux sans instrumens pour en construire, & s'ils en avoient eu, sans ouvriers pour les mettre en œuvre. On pourroit faire à-peu-près la même description des ravages de Sainte-Lucie. On se contentera d'observer que tout ce qu'il y avoit de vaisseaux dans la rade de cette île, fut emporté d'un seul coup de vent, sur le glacis du Morne *Fortuné*. Si dans cette circonstance l'Amiral Rodney avoit gardé sa station, la flotte angloise n'eût pas échappé sans doute aux horreurs de cette tempête; mais il s'étoit porté sur les côtes de l'Amérique, & cette démarche imprudente en elle-même, fut, par l'événement, le salut de son escadre.

Ce terrible ouragan si funeste aux îles britanniques, ne causa que peu de ravages dans les nôtres; & cette circonstance avouée des Anglois, ajoutoit infiniment au malheur de leur situation. Elle ne fit qu'empirer depuis cette époque, & particulièrement en Amérique où

1780.

Trahison  
d'Arnold.



~~1780.~~ toutes les ressources leur manquè-  
rent à la fois, sans excepter celles  
de la séduction & des négociations  
insidieuses avec les sujets de la  
République les moins bien affermis  
dans leur patriotisme. Le fameux  
Arnold étoit un des plus corrup-  
tibles ; les Anglois ne l'ignoroient  
pas, aussi n'épargnèrent-ils rien  
pour achever de le débaucher. A  
tous les vices d'un mauvais citoyen,  
cet Officier joignoit, comme on  
l'a vu, les rares talens d'un grand  
homme de guerre. Même en soup-  
çonnant sa fidélité, le Congrès sé-  
duit par l'éclat de ses qualités mar-  
tiales, avoit continué de l'employer  
dans les premiers grades de l'ar-  
mée : on avoit eu l'imprudence de  
lui confier deux mille sept cens  
hommes, & de mettre à sa dispo-  
sition quatre forts importans, dont  
ceux de West-Point & de Stoney-  
Point faisoient partie. L'occasion  
parut belle à Sir Henry Clinton ;  
il connoissoit à fond l'intérieur d'Ar-  
nold, & peut-être l'avoit-il pres-  
senti depuis longtems. En consé-  
quence, il assembla une espèce de  
Conseil formé de ses Aides-de-

Camp & de quelques Officiers de confiance , pour délibérer sur les moyens d'amener le Général américain à une défection absolue. Il parut dangereux de lui proposer la désertion du corps qu'il commandoit , & l'on crut plus sage de se concerter avec lui pour attirer sa division vers un lieu convenu où le Général anglois devoit aposter des forces suffisantes pour l'envelopper. Cette détermination prise, il ne fut plus question que de la communiquer à Arnold. L'Adjudant-Général André, offrit ses services, & malgré le danger d'une telle négociation, il se travestit en paysan, arriva au camp américain, pénétra jusqu'à la tente du Général, convint de tout avec lui, & reprit le chemin de New - York ; mais il fut observé dans sa retraite par trois Miliciens qui, l'ayant arrêté, lui firent des questions auxquelles il répondit en homme qui a perdu la tête. Par l'effet d'une discrétion inconcevable, au lieu de produire un passe-port que lui avoit donné le Général américain, il tira de sa poche une montre & cent.

1780.

guinées , qu'il offrit pour sa rançon. Plus l'offre étoit considérable, plus l'homme arrêté devenoit suspect. Il fut conduit à la tente du Général Washington qui , l'ayant fait fouiller, trouva dans ses bottes des papiers qui découvroient le complot d'Arnold. Comme il eût été dangereux de le faire enlever avec éclat , le Général imagina de lui écrire que MM. de Rochambeau & de la Fayette desirant voir sa division , il le prioit de la tenir le lendemain sous les armes. Arnold donnoit dans le piège , lorsque l'Aide-de-Camp chargé du message eut l'imprudence de parler d'un espion qui venoit d'être arrêté. Le Général conspirateur , ne demanda point d'éclaircissement ; mais il disparut sous quelque prétexte , gagna le rivage , se jeta dans une barque de pêcheur , & eut le bonheur d'arriver sans accident à New-York.

L'Adjudant  
Général An-  
dré est con-  
damné com-  
me espion à  
perdre la vie.

Cependant le malheureux André étoit chargé de fers. La nouvelle en parvint bientôt au Général Clinton , qui expédia sur le champ un parlementaire pour traiter de l'é-

change de ce prisonnier. Washington ne voulut entendre à aucune proposition, à moins qu'on ne lui livrât Arnold. L'Adjudant-Général fut jugé dans un Conseil de Guerre, & condamné comme espion à perdre la vie; l'exécution suivit de près cette sentence. On prétend que ses Juges fondoient en larmes en la lui annonçant. A peine entré dans sa vingt-septième année, André réunissoit à toutes les vertus sociales, les talens militaires d'un Officier consommé. Quant au traître Arnold, il jouit impunément du salaire de son crime, si toutefois on peut regarder comme impunie une lâcheté qui le couvrit de honte aux yeux même des Anglois qui la récompensèrent. En vain essayait-il de se justifier dans une adresse au peuple de l'Amérique, envain prodigait-il les invectives contre le Congrès; personne ne fut tenté de le croire excusable, & l'horreur qu'inspira sa trahison, ne fit que resserrer les nœuds du patriotisme américain.

Ce complot échoué enleva aux Anglois leur dernière ressource en Amérique, du moins pour cette

---

1780.

Que les  
Hollandois  
sont prêts à  
rompre ou-

**1780.** campagne. On a vu que depuis longtems ils étoient hors d'état dans les Indes occidentales, de rien exécuter à force ouverte contre les François & les Espagnols. Faute d'ennemis qu'ils pussent vaincre, ils en cherchoient de tous côtés qu'ils pussent vexer impunément. De toutes les Puissances neutres, les Hollandois étoient celle qu'ils avoient outragée avec le plus de confiance dans les quatre parties du monde. Ils croyoient cette nation disposée à tout souffrir plutôt que de se désister en faveur des alliés, d'une neutralité sans laquelle son existence même étoit compromise, ou paroissoit l'être. Mais la dépendance où ils avoient tenu si longtems la république de Hollande étoit une usurpation, dont elle pouvoit enfin s'affranchir, grace à la révolution prête à s'opérer dans le système politique des Puissances. Un dernier outrage fait à la souveraineté de cette République dans les Indes occidentales, décida sa rupture avec la Grande - Bretagne. Voici le fait tel qu'on le trouve  
confiné

vertement  
avec les An-  
glois.

consigné sans variations dans tous  
les papiers du tems.

1780.

Au commencement du mois d'Août, sept bâtimens américains poursuivis par des vaisseaux de guerre détachés de l'escadre de Rodney, s'étoient réfugiés dans le port de l'isle Saint - Martin, l'une de celles qui appartiennent aux Hollandois. Le 9, un vaisseau de ligne, six frégates & un cutter anglois vinrent mouler devant cette isle, & le Commandant de l'escadre ayant fait débarquer un détachement des troupes de la marine, se rendit chez le Gouverneur Heyliger qu'il somma de lui livrer les sept bâtimens américains, leurs équipages & leurs cargaisons. Sur le refus du Gouverneur, l'Officier le menaça d'exécuter à l'instant les ordres de l'Amiral Rodney, qui lui prescrivoient de mettre la ville en cendres & de raser les fortifications, s'il éprouvoit la moindre résistance. M. Heyliger lui demanda de vouloir certifier par écrit, que l'Amiral étoit autorisé par la Cour de Londres à faire exécuter une menace aussi positive. Le Ca-

Violence  
faite au Gouverneur de  
l'isle Saint-  
Martin.

~~1780.~~ pitaine anglois donna cette déclaration, & le Gouverneur ne crut pas devoir s'opposer davantage à cette violence britannique. Les vaisseaux américains furent enlevés, ainsi que leurs cargaisons & leurs équipages.

La Grande-Bretagne prévient la Hollande par un manifeste.

L'atteinte manifeste portée à la neutralité du port Saint-Martin, n'étoit pas une insulte tolérable; & l'ascendant du Prince d'Orange toujours plus disposé pour les Anglois, ne fut plus capable de balancer les intérêts du commerce visiblement sacrifiés à de vaines considérations, à des ménagemens puérils envers une nation, dont la politique n'admettoit aucuns ménagemens. Les Etats-Généraux, dès longtems ébranlés par les sollicitations de la France & de l'Espagne, se décidèrent enfin aux représailles si violemment provoquées dans l'isle de Saint-Martin, & récemment justifiées en Europe par mille autres vexations, dont la plus injurieuse fut de vendre à l'enchère les navires enlevés au Comte de Byland, par le Commodore Fielding. Ces derniers outrages ne pouvoient se réparer par d'autres

voies que celles des hostilités ; & ~~Leurs~~ Hautes - Puissances ordonnèrent des préparatifs de guerre qui manifestoit ouvertement leurs nouvelles dispositions à cet égard. On arma dans quelques ports de Hollande , & l'objet de ces armemens ne fut ignoré de personne. On assignoit publiquement à la première escadre sa destination pour les Indes occidentales. On renforçoit les garnisons des places maritimes. Tous les chantiers de la République annonçoient le projet d'une marine respectable ; & ce qui dût enfin éclairer la Grande-Bretagne sur les intentions ultérieures des Provinces - Unies , plusieurs des vaisseaux en construction devoient être équipés aux frais & pour le compte de l'Amérique. La Cour de Londres comprit enfin , qu'une guerre ouverte avec l'Angleterre n'étoit pas de toutes les perspectives la plus effrayante pour les Hollandois ; & que cette rupture si longtemps regardée comme impossible , étoit désormais inévitable , à moins que pour conjurer ce nouvel orage , elle ne descendît à des sou-

1780.



1780. missions, & n'effectuât de bonne-foi des réparations trop longtems éludées sous les plus vains prétextes. La fierté britannique ne pouvoit embrasser une ressource humiliante; & pour sauver au moins l'honneur dans cette conjoncture critique, elle suggéra aux Ministres de la Grande - Bretagne un parti moins sage qu'audacieux, celui de prévenir la Hollande par un manifeste qui eut tout l'effet d'une déclaration de guerre.

Griefs allé-  
gués dans ce  
manifeste.

Les griefs sur lesquels Sa Majesté Britannique insiste particulièrement dans cette pièce, sont tous assez vagues & peu faits pour justifier une rupture entre les deux Puissances. Le plus grave est un traité signé au mois de Septembre 1778, & dont le premier article portoit qu'il y aura une paix ferme, inaltérable & universelle, ainsi qu'une amitié sincère entre Leurs Hautes - Puissances les Etats des sept Provinces-Unies de Hollande, & les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale. Ce traité longtems ignoré des Ministres d'Angleterre fut trouvé dans les malles de M. Henry Lau-

rens, ci-devant Président du Congrès, & nommé depuis Ambassadeur à La Haye. Il s'étoit embarqué à Philadelphie sur le paquebot le *Mercury*, qui fut pris dans la traversée. On conduisit à Londres ce respectable Américain, on le renferma dans la tour, & parmi ses papiers, dont on s'étoit saisi, on découvrit une copie de ce traité susceptible d'une interprétation favorable. Aux yeux des Ministres britanniques c'étoit une violation manifeste des traités subsistans, & suivant les Bourg-Mestres & Magistrats d'Amsterdam, les seuls qui eussent signé la pièce en question, leur conduite ne supposoit point de négociation régulière avec les Etats-Unis, & devoit être envisagée comme une mesure préparatoire nécessairement sans effet, jusqu'à la décision encore incertaine du grand procès qui divisoit l'Angleterre & ses Colonies. Il est vrai que M. Van-Berkel, Pensionnaire d'Amsterdam, avoit signé l'esquisse de ce traité conditionnel, concerté entre des particuliers sans caractère; mais que pouvoit-il y voir d'offensant

1780.

1780.

dans un projet qui ne devoit avoir son exécution que dans le cas où l'Angleterre reconnoîtroit l'indépendance de l'Amérique, & que les Etats - Généraux y donneroient leur approbation? C'étoit une simple spéculation à laquelle la nation n'avoit pris aucune part. Il s'en forme de pareilles dans tous les Gouvernemens du monde, & personne ne s'en trouve offensé. Cependant le Chevalier York jeta les hauts cris, se plaignit amèrement au nom de sa Cour, demanda qu'on punît les auteurs du projet, & M. Van-Berkel qui l'avoit favorisé. Le Chevalier York ne se dissimuloit pas l'incongruité de sa demande; mais il ne cherchoit qu'un prétexte à cette déclaration de guerre, dont la témérité fit l'étonnement de toute l'Europe.

Manœuvres  
de l'Angle-  
terre pour  
aliéner la  
Porte contre  
la France.

Cette démarche alloit ajouter un nouveau degré de force à la confédération des ennemis de l'Angleterre, dans une circonstance où elle perdoit enfin tout espoir de se ménager une alliance utile parmi les autres Puissances de l'Europe. Toutes paroissoient disposées à sa-

voriser le projet de la ligue déjà formée dans le Nord en faveur de la neutralité armée. Envain la Cour de Londres avoit fait pressentir la Porte; envain essaya-t-elle, par des négociations secrètes, par des suppositions toujours odieuses & par les manèges indécens d'une politique aux abois, d'aliéner cette Puissance amie constante de l'Empire françois. La Porte continua de l'être, en regrettant que sa position ne lui permît pas en cette circonstance de jouer le rôle d'alliée.

1780.

L'influence que l'Angleterre conserve sur le Portugal, laissoit peu d'espoir qu'il se prêtât à la confédération armée pour le maintien de la neutralité, au moins dans l'étendue nécessaire pour la rendre efficace; mais il se passoit tous les jours, & pour ainsi dire, sous les yeux de la Cour de Lisbonne, des faits bien capables de la convaincre de la nécessité de cette confédération. Ses ports étoient en quelque sorte un marché public où les corsaires anglois venoient trafiquer de leurs prises, sans excepter celles

Que le Portugal n'est point libre d'accéder au traité de neutralité armée.

1780. qu'ils avoient faites sur les neutres. Envain le Juge-Conservateur voulut s'opposer à cette licence; les Agents britanniques procédoient impunément à la vente des navires & de leurs cargaisons. En gémissant sur de pareils excès, la Cour de Portugal se voyoit forcée de les tolérer. Mais les avantages qui devoient résulter pour le commerce des Puissances liguées en faveur de la neutralité, la protection réciproque à laquelle elles s'engageoient par le traité déjà conclu entre les Cours de Russie, de Suede & de Dannemark, & les réquisitions vives & pressantes de la France & de l'Espagne, étoient de puissans motifs pour attirer le Portugal dans la confédération des neutres. Cette Puissance mit enfin un terme à ses acceptions trop manifestes pour l'Angleterre, & le port de Lisbonne cessa d'être un moment le théâtre des vexations britanniques. Par un Edit de Sa Majesté Très-Fidele, ce port fut désormais fermé sans distinction à tous les vaisseaux de guerre qui s'y présenteroient avec des prises, le seul cas d'une ex-

trême détresse excepté, encore  
 falloit-il qu'ils n'y séjournas-  
 sent que vingt-quatre heures, &  
 qu'ils en sortissent avec leurs prises  
 intactes. Cet édit changeoit abso-  
 lument la face des choses au désa-  
 vantage de la Grande-Bretagne,  
 qui se trouvoit par-là sans autre  
 communication avec l'Océan, que  
 le port de Gibraltar. Soit volon-  
 taire ou forcée, cette démarche du  
 Portugal occasionna de vives plain-  
 tes & de terribles menaces de la  
 part des Anglois, qui par un effet  
 de leur ascendant sur cette Puissance,  
 vinrent à bout de faire annuler  
 son reglement, & d'empêcher son  
 accession au traité de la Russie, de  
 la Suède & du Dannemark.

Ces trois nations réunies avoient  
 une marine suffisante pour faire res-  
 pecter leur neutralité. D'ailleurs,  
 l'Angleterre venoit enfin d'appren-  
 dre qu'il est un terme où les vexa-  
 tions retombent sur ceux qui les  
 exercent. L'exemple des Hollandois  
 pouvoit être imité, & dans sa po-  
 sition, il n'étoit pas vraisemblable  
 qu'elle songeât encore à troubler  
 la paix des Puissances impartiales.

Conjectures sur les  
 flottes combinées en Eu-  
 rope.

**1780.** La supériorité des alliés se soutenoit en Europe comme dans les autres parties du monde; & la marine de France & d'Espagne sembloit avoir acquis un nouveau degré de puissance & de vigueur, en recouvrant M. le Comte d'Estaing, que le vœu général appelloit au commandement de la flotte combinée, qui, disoit-on, étoit au moment de se rassembler à la Corogne. Le bruit se répandit qu'il alloit prendre la conduite de cette flotte, & que c'étoit l'objet de son voyage en Espagne. En effet, il étoit arrivé le 4 Août à Madrid où l'on prétendit que Sa Majesté Catholique l'avoit déclaré Généralissime de ses troupes de terre & de mer. Il partit de Saint-Ildephonse le 15 Septembre, pour se rendre à Cadix, où trente-neuf vaisseaux, disoit-on, alloient mettre à la voile sous les ordres du Vice-Amiral, pour se joindre aux douze vaisseaux de Brest, qui, réunis à la forte escadre de M. du Pavillon, devoient porter la totalité de la flotte à plus de soixante vaisseaux de ligne. Mais tous ces bruits n'avoient encore d'autre

fondement que la possibilité de les réaliser. La France ayant pourvu à la défense de ses îles & à la protection de l'Amérique, ne projetait aucune opération importante en Europe ; & quant à l'Espagne, toutes ses vues se portoient vers le détroit, d'où il lui suffisoit d'écarter les secours destinés pour Gibraltar. 1780.

La chose dont on s'occupoit le plus à cette époque, étoit l'équipement d'une escadre & d'un convoi destinés pour l'Amérique. M. de la Touche-Tréville avoit d'abord été choisi pour la commander. Les douze vaisseaux de ligne doublés en cuivre, dont elle étoit composée, devoient convoyer un grand nombre de bâtimens chargés de vivres & d'environ six mille hommes de troupes, savoir, les régimens de Neustrie, d'Auvergne, de Rouergue & d'Anhalt, & des recrues pour les compléter en cas de maladies. La majeure partie de ces troupes alloit joindre l'armée de M. le Comte de Rochambeau, & tenir lieu de la seconde divi-

M. de la Touche-Tréville est désigné comme Commandant d'une flotte prête à partir pour l'Amérique.



1780.

sion, dont l'envoi fut si vivement sollicité par ce Général.

Le départ de M. de la Touche Tréville, fixé d'abord au mois d'Octobre, fut retardé jusqu'à la fin de l'année & précédé par celui du Comte d'Estaing, dont le voyage & le séjour en Espagne, n'avoient eu d'autre objet que la sûreté du nombreux & riche convoi des Indes occidentales, arrivé à Cadix sous l'escorte de M. de Guichen, & qui devoit gagner les ports de France sous la protection du Vice-Amiral, sans perdre un seul vaisseau. Par les sages dispositions de cet illustre Commandant, l'escadre & le convoi avoient été suffisamment approvisionnés en moins de cinq ou six jours. Toute la flotte françoise mit à la voile le 30 Octobre, quoique le vent ne fut pas très-favorable; & la belle manœuvre de M. d'Estaing fut admirée en cette occasion. Don Louis de Cordova appareilla le lendemain pour accompagner nos escadres jusqu'au cap Saint-Vincent. Les deux armées réunies formoient un nombre de soixante-

M. le Comte d'Estaing ramène de Cadix dans les ports de France l'escadre & le convoi de M. le Comte de Guichen.

trois vaisseaux de ligne , sans y 1780.  
comprendre les vaisseaux de cin-  
quante canons. Le 28 , les navires  
de la Méditerranée s'étoient séparés  
du grand convoi ; mais ce jour-là  
même , ils furent obligés , à cause  
du mauvais tems , de jeter l'ancre  
sous Rota. Le 2 Novembre , un  
coup de vent terrible obligea les  
deux escadres & le convoi de ren-  
trer dans la baie de Cadix. Vingt  
vaisseaux de ligne & autant de na-  
vires avoient été dispersés , par la  
tempête ; de ce nombre étoit le  
Robuste , que montoit M. le Comte  
de Grasse. Le 5 tous les vaisseaux  
dispersés reparurent à l'entrée de  
la baie , & il ne s'en trouva pas  
un seul d'égaré. Le Commandant  
du Robuste reçut ordre de mouil-  
ler en cet endroit , parce que le  
vent étoit redevenu favorable , &  
que M. le Comte d'Estaing se dis-  
posoit à sortir du port ; ce qu'il fit  
le soir même avec tous ses vais-  
seaux. Le 7 , la flotte & le convoi  
mirent à la voile accompagnés seu-  
lement de trois frégates & de six  
vaisseaux espagnols ; quoiqu'un peu  
lente , cette navigation fut heureuse.

~~1780.~~ jusqu'à leur arrivée dans les ports de France.

Politique  
de la France  
dans les pré-  
paratifs d'une  
invasion en  
Angleterre.

Cet objet rempli, l'inaction de nos escadres fit bien voir aux Anglois que ce grand appareil de guerre n'avoit point eu pour motif, le projet d'une invasion sur leurs côtes; mais la politique des Cours alliées étoit de leur faire craindre cette invasion, & de les forcer à se tenir sur une défensive ruineuse, qui tôt ou tard devoit épuiser leurs dernières ressources. Cette méthode adoptée par la France, pendant toute la campagne de 1780, n'étoit pas la plus analogue à la valeur impétueuse de nos armées; peut-être étoit-ce la manière la plus lente & par conséquent la plus dispendieuse de réduire nos fiers ennemis; mais elle épargnoit le sang françois, & le dévouement de la nation ne connoissoit point de bornes. Elle avoit des milliers de citoyens disposés à tout sacrifier aux besoins de l'Etat, & même leur fortune & celle de leur postérité. L'Angleterre n'avoit pas les mêmes ressources que la France, & le pa-

Patriotisme  
des François.

triotisme des Anglois ne pouvoit surpasser le nôtre. Qu'on se représente l'abyme de détresse où dut la plonger la nécessité qu'elle s'étoit imposée de faire face à trois Puissances respectables par elles-mêmes, & dont la confédération ajoutoit infiniment aux forces de chacune en particulier. Le prodige de cette guerre est que la Grande-Bretagne ait pu reculer aussi longtems sa défaite; mais plus elle développait d'efforts, plus sa ruine étoit nécessaire. On a vu ce qu'ils étoient en Amérique; ils ne furent pas moins imposans en Europe dans tout le cours de cette campagne.

Quoiqu'il faille rabattre beaucoup des exagérations britanniques dans le tableau des forces navales d'Angleterre, il est pourtant vrai de dire que la flotte de l'Amiral Geari ne montoit pas à moins de trente-six vaisseaux de ligne, lorsque par la démission de cet Amiral, elle reprit sa seconde croisière sous le commandement de l'Amiral Darby. On parloit à cette époque du prochain départ d'une autre escadre de huit vaisseaux & de cinq

1780,

Forces navales des Anglois en Europe. Que la réunion de leurs ennemis les rend insuffisantes.

**1780.** fr.gates; elle partit en effet le 28 Novembre, non pour aller, suivant sa première destination, renforcer l'Amiral Rodney aux Indes occidentales; mais pour se joindre à la grande flotte & seconder ses opérations ou dans la manche, ou dans le détroit de Gibraltar. L'arrivée de M. de Guichen avoit changé les premières dispositions relativement aux Indes occidentales, où son absence rendoit moins pressant le besoin des renforts destinés à Rodney. Le retour du contre-Amiral Hyde Parker, son escadre & le riche convoi qu'elle escorte, furent un surcroît de forces pour la marine angloise en Europe, & l'on ne peut disconvenir qu'elle n'y fut peut-être supérieure à la marine des autres Puissances belligérantes prises chacune séparément; mais la réunion les fortifioit au point de les rendre invincibles. Leur grand avantage étoit de soutenir la guerre à moins de frais que leur ennemie, &, comme on l'a dit ailleurs, de n'avoir besoin pour la réduire que des efforts qu'elle faisoit pour ne le point être. Encore

une fois , la position de l'Angleterre ne lui permettoit pas de chercher l'occasion d'une affaire générale , & la politique des alliés leur défendoit de faire naître cette occasion. Ils n'en vouloient point à la vie des Anglois ; mais à leur puissance usurpée sur un élément qui ne reconnoît d'autres maîtres que les vents & les tempêtes. Il est vrai que la liberté des mers devoit abaisser la Grande - Bretagne au rang des Puissances inférieures ; mais l'intérêt général demandoit son abaissement , & la gloire de la France est d'avoir procuré cet avantage à l'Europe au moins de frais possible.

Cette observation suffit pour justifier l'espèce d'inaction qui caractérisa cette campagne d'Europe ; car c'est le nom qui convient aux opérations de la guerre dans la période que nous parcourons. La plupart figureroient à peine dans l'histoire, si l'objet de cette guerre ne rendoit intéressans ses moindres détails. Cependant il importoit à l'Angleterre de mettre à profit cette campagne. Dans sa position désespérée , elle n'avoit d'espoir que

Combien il importoit à l'Angleterre de tenter de grandes expéditions en Europe.

1780.

1780.

Prise de  
notre célèbre  
frégate la  
Belle-Poule.

dans les hasards heureux d'une grande expédition ; mais faute d'occasions & de moyens , elle ne tenta que de petites choses , dont le succès ne changea rien à sa situation. La prise même de notre célèbre frégate la Belle-Poule , ne fut pour les Anglois qu'un bien foible triomphe , si l'on considère la supériorité du vaisseau qui la força d'amener pavillon. Le Chevalier de Kergarion qui la commandoit , fut tué dans le combat qu'elle soutint la nuit du 15 au 16 Juillet , contre le *Sans-Pareil* , vaisseau anglois de soixante-quatorze canons. La Belle-Poule n'en montoit que trente-deux ; & sa résistance n'en fut pas moins de trois heures & demie. Le sieur de la Motte-Tabourel qui en avoit pris le commandement depuis la mort du Capitaine , ne se rendit qu'à la dernière extrémité , & lorsqu'il vit plus de la moitié de sa batterie démontée , toutes ses manœuvres en désordre , ses mâts criblés ainsi que ses vergues , ses voiles hachées & plus de six pieds d'eau dans la cale. Cette belle défense avoit mis soixante-huit hom-

mes de son équipage hors de combat, & comme il le dit dans sa 1780.  
 lettre au Ministre de la marine, l'humanité lui faisoit une loi d'amener pavillon. Ce combat devenu fameux par les regrets qu'on donna longtems à la perte de la Belle-Poule, fut livré à quelques lieues des sables d'Olonne.

Dix jours auparavant, notre frégate la Capricieuse de trente-deux canons, se trouvant au quarante-quatrième degré de latitude & au neuvième de longitude, avoit soutenu un combat encore plus terrible contre les deux frégates angloises la Prudente & la Licorne, l'une de vingt-fix & l'autre de vingt-huit canons. L'action commença sur les onze heures & demie du soir, & continua jusqu'à quatre heures du matin avec une fureur, dont on a peu d'exemples. Le Capitaine françois perdit la vie dans ce combat, & plus de cent hommes de son équipage éprouvèrent le même sort. La frégate étoit percée à l'eau de treize boulets, lorsqu'elle se rendit à l'ennemi après une action de cinq heures, qui couvrit de

Belle défense  
 de notre frégate la Capricieuse.



**780.** gloire le Chevalier de Cherval & tout l'équipage qu'il commandoit. Le feu avoit pris à la Capricieuse au moment de l'amariner, & cet incendie ne s'éteignit que dans les flots où elle fut engloutie à la vue des frégates angloises. Heureusement que tous les François venoient de l'abandonner, & qu'on eut le tems de sauver les blessés.

Prise de  
re frégate  
robis.

Le premier de Juillet, le vaisseau anglois le Romney avoit pris, à la hauteur du cap Finisterre, notre frégate l'Artois, construite par la province de ce nom. M. Fabre, gentilhomme Artésien, très-distingué par ses talens & sa bravoure, commandoit cette frégate de 36 ou 40 canons, & l'une des plus belles de la marine françoise. Il fut contraint de se rendre au Capitaine Home, après un combat très-vif où il eut vingt Matelôts tués. Le nombre de ses blessés fut d'environ quarante hommes.

Combat  
rieux de  
Nymphe  
nre la  
ora.

Le combat des frégates la Nymphe & la Flora nous paroît mériter une attention particuliere, en ce qu'il offre un exemple de l'intrépidité françoise, qui tient presque du

nerveilleux. Quoiqu'à la Flora portât quarante-quatre canons, & que notre frégate n'en montât que vingt-neuf, le Chevalier de Romain qui la commandoit, n'en montra pas moins l'ardeur pour le combat, du moment qu'il apperçut la frégate ennemie. Elles commencèrent par se canonner sur les six heures du soir, & ce prélude coûta la vie au brave Capitaine de la Nympe, qui, avant de succomber, avoit reçu quatre blessures en moins d'un quart-d'heure. La canonnade ne pouvant qu'être funeste au bâtiment françois, il n'avoit de ressource que dans l'abordage, & bientôt tout l'équipage de la Nympe se jeta dans la frégate angloise. On combattit corps à corps pendant plus d'une heure avec un acharnement qui fit perdre la vie à soixante François, parmi lesquels on distingua M. de Keranstret premier enseigne, qui fut tué à bord de la frégate angloise, & M. du Couëdic, qui, renversé d'un coup de pique, fut écrasé entre les deux bâtimens. Presque tout l'équipage de la Nympe, avoit été plus ou moins blessé; & la plupart des Officiers le furent.

1780.

grièvement. M. de Taillard qui commandoit à la place du Chevalier de Romain, reçut presque au même instant un coup de hache à la tête, & deux coups de fusil, l'un à l'épaule & l'autre dans la hanche droite; il avoit perdu connoissance: revenu à lui, il eut la douleur de voir les Anglois maîtres de la frégate françoise.

Avantage  
des Anglois  
dans le combat  
du Bienfaisant & du  
Charon contre notre  
vaisseau le  
Comte d'Artois.

De tous leurs triomphes dans les mers d'Europe, le plus exalté fut la prise du Comte d'Artois, vaisseau de soixante canons, commandé par le Chevalier de Clonard qui se rendit le 13 Août au Bienfaisant & au Charon qui en montoient, l'un soixante-quatorze & l'autre cinquante-deux. Ce combat soutenu pendant plus de deux heures à la vue de la côte d'Irlande, fut très-glorieux à l'équipage françois qui eut à se battre des deux bords à la fois, contre le Bienfaisant qui le canonnoit par le travers, & contre le Charon qui le tenoit en hanche & l'enfiloit de l'avant à l'arrière. Un autre avantage des vaisseaux anglois, c'est qu'on y chargeoit les canons de boulets & de mitraille, & que le vaisseau

françois ne pouvoit faire usage que ~~du boulet rond~~. Pendant toute l'ac-  
 tion, le Chevalier de Clonard avoit  
 fait l'impossible pour *élonger* le Bien-  
 faisant qui se refusa constamment à  
 l'abordage, le seul genre de com-  
 bat qui put convenir au Comte  
 d'Artois, vu l'infériorité de ses  
 forces, & le mauvais état de son  
 artillerie.

1780.

Tous ces avantages de la ma-  
 rine angloise furent au moins ba-  
 lancés par ses échecs. Sans parler  
 des succès plus ou moins heureux  
 de nos frégates, les corsaires  
 françois se signaloient par de  
 riches prises, dont la valeur fut  
 portée à des sommes considéra-  
 bles. Ceux de Dunkerque s'empa-  
 rèrent dans la mer du Nord de cin-  
 quante bâtimens anglois évalués à  
 cinq millions; ving-huit de ces vais-  
 seaux avoient été rançonnés, &  
 par conséquent ne rendirent à l'E-  
 tat que la moindre partie de leur  
 valeur. Ces rançons trop multipliées  
 étoient un abus qui méritoit l'atten-  
 tion du Gouvernement; elles don-  
 nèrent lieu à un arrêt du Conseil  
 d'Etat du Roi, portant défense à tous

Ces échecs  
 sont au moins  
 balancés par  
 ceux des An-  
 glois.

Défense de  
 rançonner les  
 vaisseaux an-  
 glois.

1780.

11 Octobre.

Avantages  
des Espagnols

les Capitaines corsaires de rançonner les bâtimens ennemis ; on n'excepta que les prises faites dans les mers d'Irlande , dans le canal de Bristol , dans celui de Saint-George & dans le Nord-Ouest de l'Ecosse. En effet , le but de la course étant d'affoiblir l'Angleterre en la privant de ses bâtimens & de leurs équipages , ce grand objet se trouvoit éludé par l'abus des rançons ; la France eut à s'applaudir de ce règlement qui porta un grand préjudice à l'ennemi sur qui nous fîmes beaucoup de prises depuis l'époque de l'arrêt.

Les Espagnols eurent aussi l'avantage dans la petite guerre de mer. Dès le commencement de Septembre , les vaisseaux de Don Barcelo avoient enlevé plus de soixante-dix navires dans la baie de Gibraltar ; mais toutes ces pertes , tant de notre côté que de celui des Anglois , se réparaient plus ou moins par des avantages partiels & des succès de détail qui auroient éternisé la guerre , si la position de la Grande-Bretagne avoit été moins désespérée. Elle trouvoit du moins

moins quelque encouragement dans cette succession de petits échecs & de petits triomphes ; mais à tous les événemens sans résultats qui caractérisent cette campagne , il s'en joignit un qui sembloit fait pour déconcerter les espérances de l'Angleterre.

1780.

Tandis que l'escadre aux ordres de l'Amiral Darby étoit à se morfondre devant Brest pour empêcher la jonction des escadres combinées, deux grandes flottes avoient appareillé de Ports - Mouth le 28 Juillet, sous la foible escorte des trois vaisseaux de ligne le Buffalo, l'Inflexible, le Ramillies, & des frégates la Southampton. & la Thetis ; encore les deux premiers vaisseaux devoient-ils s'en séparer à la hauteur du cap Finisterre, ce qui fut exécuté peu de jours après le départ. Don Louis de Cordova en avoit eu connoissance ; il appareilla de Cadix dans la soirée du 8 Août, avec quarante voiles de la flotte combinée ; & le lendemain, le Capitaine du Ramillies vit tout son convoi enveloppé par les vaisseaux ennemis qui formoient un croissant.

Richecon-  
voi enlevé  
aux Anglois.

**1780.** Il donna le signal de sauve qui peut; mais il n'étoit plus tems; le cercle étoit presque formé, & le Général espagnol avoit fait le signal d'une chasse générale. Trente-six bâtimens se rendirent sur le champ & furent d'abord amarinés. Le Ramillies, les deux frégates, & quelques autres vaisseaux furent chassés par l'escadre légère aux ordres de M. de Beaufet, qui ne pouvant les atteindre, se mit à la poursuite des navires qui fuyoient à la partie du Sud-Ouest; il réussit à les intercepter. Ces nouvelles prises, jointes aux trente-six premières, complétèrent le nombre de cinquante bâtimens. Le Chef d'escadre Don Vincent Doz fut chargé de la conduite de cette riche flotte qui vint mouiller dans le port de Cadix, accrue de quelques autres prises faites dans la traversée. Le convoi enlevé aux Anglois par l'imprudence de leurs Ministres, étoit, sinon le plus nombreux, au moins le plus important qui fut sorti depuis longtems des ports de la Grande-Bretagne. Il seroit inutile d'observer combien ce coup dût être sensible pour les éta-

blissemens britanniques dans les deux Indes. La perte en argent fut évaluée à un million & demi sterling; & c'étoit la moins fâcheuse. Le pire du calcul fut que le nombre des prisonniers débarqués à Cadix se montoit à trois mille, tant Soldats que Matelots, sans y comprendre les Officiers.

La prise de ce riche convoi fit perdre tout espoir aux bons spéculateurs anglois, & devint la matiere des plus vifs reproches contre Lord Sandwich. Le premier Lord de l'Amirauté crut se disculper suffisamment en disant qu'il y auroit eu de l'imprudence à retirer la flotte des parages de Brest pour la conduire au cap Finisterre, & que la perte du convoi étoit l'effet d'un hazard très-commun à la guerre. Mais, comme l'observe un auteur estimable, (1) s'il eût été imprudent à la flotte angloise de se porter jusqu'au cap, c'étoit une preuve qu'on y appercevoit quelque danger; il y avoit donc de l'imprudence d'y envoyer le convoi sous une foible escorte. Au reste,

Mauvaise  
excuse de  
Lord Sand-  
wich

---

(1) M. Joly de Saint-Valier.



1780.

il est difficile de concevoir comment il étoit dangereux pour l'Amiral Darby de se porter jusqu'au cap Finisterre. Quant aux hasards de la guerre; si le désastre du convoi fut un de leurs effets, il n'y a rien qu'on ne puisse mettre sur le compte du hasard, & désormais le hasard seul doit répondre des événemens.

Désastre de  
la flotte de la  
Jamaïque.

L'Angleterre imputoit avec raison aux mauvaises combinaisons de ses Ministres, la perte de ces deux flottes équipées pour l'une & l'autre Inde; mais elle n'eut à s'en prendre qu'aux flots des désastres qu'essuya la flotte de la Jamaïque, jusqu'à son arrivée dans les ports de la Grande-Bretagne. Le tiers des vaisseaux périt dans la traversée, & ceux qui abordèrent les côtes britanniques se ressentoient plus ou moins des ravages de la tempête.

L'Angleterre  
songe à ten-  
ter encore les  
hasards de la  
guerre.

Telle étoit la position fâcheuse des Anglois à la fin de cette campagne qui, sans doute, auroit été la dernière, s'ils avoient suivi les conseils d'une politique sage & prévoyante; mais l'inaction ruineuse de leur grande flotte qui venoit de mouiller à la rade de Saint-Helen,

après une croisière aussi pénible qu'infructueuse, fut pour la Grande-Bretagne une raison de plus de tenter encore les hasards de la guerre. Cependant cette flotte avoit rencontré deux fois celle du Comte d'Estaing sans ôser l'attaquer, & il n'étoit pas à présumer que l'occasion se montrât plus belle une autre année. Quoi qu'il en soit, dans la séance du 24 Novembre, M. Jenkinson lut cette résolution à la Chambre des Communes.

1780.

» Que pour le service de 1781,  
 » il soit employé comme forces de  
 » terre trente-neuf mille six cens  
 » soixante-six hommes effectifs, y  
 » compris quatre mille deux cens  
 » treize invalides ».

Après quelques difficultés, on finit par voter ce nombre d'hommes; mais dans la séance du 28, lorsqu'il fut question d'entendre le rapport du Comité des subsides relativement aux troupes, M. Hufsey déclara qu'il avoit des objections à faire contre la résolution proposée le 24. Il motiva son opposition, en blâmant la préférence qu'on donnoit aux troupes

Lequel est le plus expédient pour l'Angleterre, ou d'augmenter ses forces navales, ou d'accroître ses troupes de terre ?

de terre sur les forces navales; & d'augmenter l'attention ou il étoit de proposer une augmentation de vingt mille Millions. Comme il avoit demandé dans le cours de sa motion quels étoient les hauts faits capables de compenser la somme de six millions sterling que coûtoit à l'État l'entretien des armées de terre; M. Jenkinson répondit à cette question que dans le cours entier de la dernière campagne, les Anglois n'avoient pas essuyé de perte essentielle, qu'on ne leur avoit pas enlevé une armée, une île, un seul vaisseau de ligne, & qu'ils avoient remporté des victoires signalées en Amérique. » On ne peut » rien, ajouta-t-il, que les troupes » de terre n'aient eu beaucoup de » part à nos succès; ce sont elles » qui ont mis Sir Henry Clinton » en état de tenir si longtems en » échec le Général Washington; » ce sont elles qui forcent encore » à l'inaction & le Général américain & les troupes que la France » a fait passer à son secours, sous » les ordres du Comte de Rochambeau; ce sont elles qui, dispersées

» dans les isles que l'ennemi paroît-  
 » soit menacer, lui en ont interdit  
 » l'accès dans un tems où ses forces  
 » navales étoient supérieures aux  
 » nôtres, & l'ont mis dans l'impossi-  
 » bilité d'agir jusqu'à l'arrivée de  
 » notre flotte envoyée pour proté-  
 » ger ces isles.... Graces aux troupes  
 » de terre, dont on voudroit mé-  
 » connoître l'utilité, l'ennemi n'a  
 » pu rien entreprendre; il a trouvé  
 » par-tout ces troupes disposées à  
 » le recevoir, & assez en forces  
 » pour le repousser ».

1780.

Tous ces prétendus avantages de l'Angleterre en Amérique, n'étoient si gratuitement exagérés par les Ministres, que pour faire goûter au peuple anglois la prolongation de la guerre; & ce fut dans le même esprit, qu'ils firent solliciter au Parlement un vœu de remerciemens en faveur de Lord Cornwallis, de Sir Henry Clinton & de l'Amiral Arbuthnot. Cette motion passa avec les amendemens ordinaires, malgré l'opposition de la minorité qui n'approuvoit ni la guerre d'Amérique, ni les honneurs accordés aux Généraux.

1780. **Que les Américains, suivant M. Wilkes, sont dans le même cas que le peuple anglois soulevé contre Charles I.** » Quels que soient, dit M. Wilkes, les succès, dont vous vous proposez de récompenser les auteurs, je regarderai toujours les Américains comme ayant pris les armes dans les mêmes principes que ceux du peuple anglois armé contre Charles premier. Ce Prince vouloit puiser dans la bourse de ses sujets sans leur consentement ; il portoit atteinte à la constitution : le peuple réclama ses droits ; il prit les armes. La position des Américains est absolument la même que celle de vos ancêtres ; ils ont les mêmes droits, & ces droits sont également violés. En tirant l'épée contre les Américains, Sir Henry Clinton & Lord Cornwallis l'ont plongée sans provocation dans le sang innocent. Je suis prêt à voter des remerciemens pour les Officiers qui ont remporté des victoires sur la France ou sur l'Espagne ; mais en voter en faveur de ceux, qui dans la supposition même d'une rébellion de la part des Américains, n'auroient servi que dans une guerre civile, c'est ce dont

» on ne trouve point d'exemples  
 » dans les annales du monde. Ja-  
 » mais Rome ne décerna les hon-  
 » neurs du triomphe à un Général  
 » qui n'avoit à faire valoir que des  
 » victoires remportées sur ses con-  
 » citoyens ».

1780.

Toutes les déclamations des anti-  
 ministériaux ne devoient rien chan-  
 ger au plan de la campagne pro-  
 chaine. Ces dispositions embrassoient  
 les quatre parties du monde ; & déjà  
 les papiers publics avoient désigné  
 les objets sur lesquels on devoit  
 asséoir l'impôt des vingt-cinq mil-  
 lions nécessaires aux frais de la  
 guerre dans le courant de 1781.  
 A peine rentrée dans le port, la  
 grande flotte se dispoisoit à lever  
 l'ancre, pour recommencer sa  
 croisière & protéger le retour des  
 quatre flottes marchandes attendues  
 de l'Amérique & des Indes orien-  
 tales. On équipoit une escadre de  
 cinq vaisseaux aux ordres de Lord  
 Mulgrave, pour aller exercer les  
 hostilités récemment dénoncées aux  
 Etats-Généraux. Le Commodore  
 Johnstone se dispoisoit à reprendre  
 sa station devant Lisbonne avec

Dispositions  
 des Anglois  
 pour la cam-  
 pagne de  
 1781.

1780.

trois vaisseaux de ligne & huit frégates. On parloit d'une forte escadre destinée à renforcer l'Amiral Hughes aux Indes orientales, & cette escadre, disoit-on, alloit mettre à la voile sous le commandement de l'Amiral Palliser.

Leur position dans l'Inde. Lord Macartney est désigné pour succéder à Sir Thomas Rumbold dans le Gouvernement de Madras.

La position des Anglois dans cette partie du monde, n'étoit pas moins allarmante que sur les autres théâtres de la guerre. Le désordre régnoit dans toutes les possessions de la compagnie, & particulièrement à la côte de Coromandel, où les Gouvernemens étoient déchirés par les factions & les troubles civils. La guerre avoit été la première cause des malheurs de l'Inde britannique, & la négligence ou l'incapacité des Gouverneurs en avoit favorisé les progrès. Le peuple toujours précipité dans ses jugemens, s'en prenoit sur-tout à la mauvaise administration de Sir Thomas Rumbold qui venoit de résigner le Gouvernement du fort Saint-George ou de Madras. On lui faisoit un crime des quinze cent mille livres sterling qu'il avoit amassées, en moins de quatre ans, dans

cette place lucrative. Pour remédier aux désordres , le Général ~~Smith~~ 1780. Smith avoit proposé dans une assemblée des actionnaires de la compagnie des Indes , entr'autres moyens nécessairement efficaces, de choisir le successeur de Sir Rumbold parmi les serviteurs de cette compagnie. C'étoit le vœu de quelques membres de l'assemblée ; mais Lord Macartney , ci-devant Gouverneur de la Grenade, aspirait à la présidence du fort Saint-George , & ce Lord l'emporta sur ses concurrens. Rien ne prouvoit l'influence de la Cour dans les délibérations de la compagnie , comme cette élection contre laquelle le Général Smith & d'autres actionnaires protestèrent jusqu'au jour de la décision. Le 13 Décembre, les Directeurs à qui ce choix appartenait, avoient déjà reçu de Lord Macartney le serment d'usage en pareille circonstance. Le 20, il adressa à la Cour des actionnaires réunis dans leur Hôtel un discours très - modeste où il se qualifioit enfant adopté par ce corps respectable. M. Burke releva cette proposition en obser-



1780. vant, avec humeur, que la compagnie avoit des enfans dans son sein, & qu'il n'étoit pas besoin d'en adopter d'étrangers; mais son opposition, celle de M. Smith & de quelques membres de cette Cour, ne devoient rien changer aux résolutions de l'assemblée. On prit en faveur de Lord Macartney, le suffrage qui confirmoit, pour le moment, le choix des directeurs, & qui donnoit la certitude de le voir confirmé, lorsqu'on en viendrait au scrutin.

Victoire  
d'Ayder-Aly

Dans l'état présent des choses, il falloit autant de présomption que de courage pour ôser se charger du gouvernement de Madrafs; mais Lord Macartney ne manquoit ni d'intrépidité, ni de confiance en ses talens, & les fâcheuses nouvelles de l'Inde, ne ralentirent point son ardeur pour le service de la compagnie. Cependant on venoit d'apprendre qu'Ayder-Aly-Kan, à la tête d'une armée formidable de Marattes, n'attendoit pour former le siège de Madrafs, que l'arrivée des Ingénieurs françois qui devoient le diriger. On avoit d'autant

plus lieu de craindre pour cette place, qu'il y régnoit de grandes divisions entre la garnison & les habitants. D'ailleurs ce fameux conquérant venoit de ravager plusieurs possessions angloises sur la côte de Coromandel. Au mois de Juillet de cette année, il étoit entré dans le Carnate avec quatre-vingt mille hommes, auxquels devoit se joindre une armée détachée des isles françoises. Il commença les hostilités par envoyer cinq mille chevaux dans les environs de Madrafs où ils pillèrent les maisons & les jardins des habitants, qui tous se réfugièrent dans la ville & sous la protection du fort. Il fallut beaucoup de tems pour former une armée des troupes éparées dans les garnisons angloises; la cavalerie d'Ayder couvroit le pays & retardoit nécessairement la jonction des petits corps dispersés. Enfin un gros détachement de trois mille Sypahis & de quatre mille cinq cens Européens aux ordres du Colonel Baillie, rencontra vingt mille Marattes commandés par le fils d'Ayder. Ils plièrent au premier choc; mais s'étant bientôt

**1780.** ralliés, ils<sup>re</sup> revinrent à la charge contre le Colonel qui se trouvoit alors à cinq ou six milles de la grande armée de Sir Hector Munro, Généralissime des troupes de la compagnie britannique. A cette seconde attaque, Ayder qui commandoit en personne, fit jouer trois batteries qui causèrent un tel désordre parmi les troupes royales, que la ligne angloise fut entièrement rompue. Cependant le Colonel & une partie de son détachement s'ouvrirent un passage avec la bayonnette jusqu'au village le plus voisin; mais un parti ennemi fondit sur eux & les battit si complètement, qu'il n'y eut qu'un petit nombre d'Européens qui échappèrent à ce désastre.

Le royaume d'Arcote est abandonné à la merci du vainqueur

Sir Hector Munro en fut informé sur le champ & ne crut pas devoir tenter une revanche trop périlleuse. Il se retira précipitamment à Madrafs, laissant le royaume d'Arcote à la merci de ce vainqueur redoutable par sa bravoure & ses talens personnels; mais encore plus à craindre par la valeur des troupes européennes qui faisoient la principale

force de son armée. Elles étoient commandées par un vieux Sergent françois à qui l'on avoit envoyé la Croix de Saint - Louis & le Brevet de Lieutenant - Colonel, sur de bons témoignages de sa capacité , de ses services & de son attachement aux intérêts de la France. Ce brave homme avoit eu beaucoup de part à la dernière victoire des Marattes, dont le succès étoit fait pour changer la destination du Commodore Johnstone qui , disoit-on , étoit allé avec sa petite escadre tenter une expédition à Buenos-Ayres, dans un pays éloigné de tous les établissemens anglois & défendu par un régiment de troupes réglées & six mille hommes de milice aux ordres d'un excellent Officier des armées espagnoles. L'Amiral eût nécessairement échoué dans cette tentative. Il reçut ordre de diriger sa marche vers le cap de Bonne - Espérance où l'intention de l'Angleterre étoit de commencer les hostilités contre les Hollandois. Ce mouvement avoit été prévu, & le Commandeur de Suffren étoit parti pour l'Inde avec

1780.

Projets  
échoués du  
Commodore  
Johnstone.

1780.

une escadre considérable, un convoi nombreux & des renforts pour le cap de Bonne-Espérance. Ce qui dut ajouter aux allarmes de la compagnie angloise, ce fut la destination des six vaisseaux de ligne qui, le 8 Octobre, avoient mis à la voile de l'Isle-de-France pour aller tenter une expédition à l'embouchure du Gange. Le plan de M. d'Orves, Commandant de cette escadre, étoit d'intercepter les bâtimens qui descendroient le fleuve, de croiser ensuite sur les côtes de Coromandel & de Malabar, & de se mesurer, s'il étoit possible, avec l'Amiral Hughes qui n'avoit alors que cinq vaisseaux à Madras.

Prise du  
fort Basan  
par le Général  
Goddard.

La prise du fort Basan situé sur les confins du pays des Marattes, est le seul événement heureux pour l'Angleterre, dont cette partie du monde ait été le théâtre à cette époque. Le 13 Novembre, le Général Goddard s'étoit porté sur cette place très-bien fortifiée & défendue par une nombreuse garnison. Avec les troupes qu'il avoit amenées de Surate, & les renforts qui lui vinrent de Bombay, il se mit en

devoir de former une attaque régulière. Le 28, il établit sa première batterie ; & en moins de douze jours elles furent toutes en état de jouer. Elles étoient si bien servies, que le 11 Décembre la place se rendit à discrétion. C'étoit la plus importante du pays. Les ouvrages du fort Basan avoient coûté originairement aux Marattes, soixante-dix laques de roupies, & le Général Goddard se flattoit que, pour en recouvrer la possession, ces Indiens se joindroient aux troupes de la compagnie contre Ayder-Aly-Kan ; mais cette conjecture n'avoit de fondement que dans la présomption du Général anglois ; & les Marattes étoient plus éloignés que jamais de cette defection imaginaire.

Quoi qu'il en soit, ce Général après avoir laissé une assez forte garnison à Basan, marcha vers Mangalore avec des troupes & de l'artillerie tirées de Bombay. Mangalore est un port de mer dans la Péninsule en deçà du Gange sur la côte de Malabar, & cette place située sur une colline est la plus considérable du royaume de Ca-

1780.

Projet sans  
exécution  
contre le port  
de Mangalore.











